

La Revue 15c Populaire

MAGAZINE MENSUEL
ILLUSTRE

Vol. 17, No 11

Novembre 1924



La Crème Orientale de Gouraud

*sous une
nouvelle
forme*



GOURAUD'S ORIENTAL COMPRIMETTES

Vous apportent la Crème Orientale de Gouraud sous une forme compacte, et gardant sous cette forme nouvelle toutes ses magnifiques propriétés embellissantes. Imaginez-vous bien que c'est un comprimé capable de donner à votre teint, non pas seulement l'effet d'un peu de poudre, mais une beauté ravissante.

Vous serez toute fière des Comprimettes Orientales de Gouraud dans votre sacoche. Elles sont d'ailleurs présentées dans un fort joli Vanity, avec glace et houpette. Grâce ainsi aux Comprimettes Orientales de Gouraud, vous pouvez profiter à votre guise, là et quand vous voulez, des propriétés embellissantes de la Crème Orientale de Gouraud.

Servez-vous de la Crème Orientale de Gouraud à la maison et conservez toute la journée la belle apparence qu'elle donne, en l'entretenant avec les Comprimettes Orientales de Gouraud.



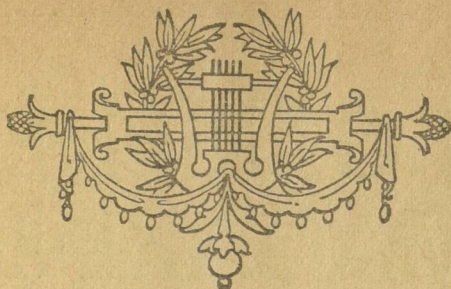
Prix, \$1.25 (Grandeur 2½ pcs)

Six nuances :

Poudres: Blanc, Chair, Rachel
Rouges: Clair, médium, foncé

Ferd. T. Hopkins & Son
35, St-François-Xavier,
Montréal, P. Q.

CI-14



Les CHANSONS DE PARIS

Le Samedi

PUBLIE CHAQUE SEMAINE DEUX
PLEINES PAGES DE CHANSONS ET DE
MUSIQUE POPULAIRES PARISIENNES

Grâce à une entente spéciale conclue avec une maison de Paris, *Le Samedi* a obtenu le privilège exclusif de publier, pour la première fois au Canada, les dernières nouveautés de Paris, en fait de musique et chansons.

C'est à grands frais que la direction du magazine *Le Samedi* procure cette aubaine extraordinaire à ses lecteurs. Qu'on se le dise !

Surveillez nos prochains Numéros

**EN VENTE PARTOUT
AU PRIX ORDINAIRE: 10 SOUS**

TOUS LES MAGAZINES EN UN SEUL

Par l'abondance et la diversité de sa matière à lire, le magazine par excellence des familles canadiennes-françaises,

Le Samedi

renferme dans ses 40 pages le contenu de tous les autres magazines du pays réunis.

SOMMAIRE :

Carnet éditorial, nouvelles sensationnelle et sentimentale, partie humoristique, feuilleton captivant, deux pages de musique et chanson, une page de modes, courrier du Petit Jardinier, curiosités et inventions, disques-phonie (paroles de tous les disques de grammophone, anciens et nouveaux), notes encyclopédiques, etc., etc.

EN VENTE PARTOUT
10 SOUS

ABONNEMENT

Canada et
Etats-Unis:
Un An . . . \$1.50
Six Mois . . . 75c

Montréal et ban-
lieue exceptés

**PARAIT TOUS
LES MOIS**

La Revue Populaire

La REVUE PO-
PULAIRE est ex-
pédiée par la po-
ste entre le 1er et
le 5 de chaque
mois.

**POIRIER,
BESSETTE
& CIE,**
Edits.-Props.,
131, rue Cadieux,
Montréal.

Vol. 17, No 11

Montréal, novembre 1924

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garan-
tissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt, U.S., as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

LA DEPOPULATION

C'est là un problème qui préoccupe gravement les esprits soucieux de la survivance française, non pas au Canada où, grâce à Dieu, elle n'est pas encore en péril, mais en France même. Plusieurs ouvrages ont paru récemment qui reflètent les inquiétudes profondes des sociologues, aussi bien catholiques que libres-penseurs, sur le sort futur de la France sans enfants. Et certains de ces ouvrages nous ont apporté de grosses surprises, tel le livre de cet autrefois irréductible anti-clérical, M. Gustave Hervé, qui prêche maintenant la restauration religieuse. "Le vrai remède à la dépopulation, écrit-il, réside dans la religion, le rétablissement du Concordat, la liberté rendue aux Congrégations, même enseignantes, et dans les écoles primaires confessionnelles."

Cette évolution de M. Hervé, ou cet avatar, puisqu'aussi bien il s'agit d'un homme politique et d'un journaliste réputé, est très caractéristique. Cette explosion de foi que devait provoquer la guerre et que de fait elle détermina bien un peu, est-ce une juste crainte de la dépopulation qui va la déclencher?

Ainsi parle aussi M. Victor Giraud, dans un livre traitant de la même question, qui, outre ce premier remède religieux, en suggère divers au-

tres : vote familial, sursalaire familial, primes et allocations, puériculture, lutte contre les maladies, concession de lots viagers à la campagne à chaque nouveau ménage. Un troisième enfin, un philosophe libre-penseur velui-là, M. Jean Izoulet, proclame à son tour dans un livre intitulé: La Rentrée de Dieu dans l'Ecole de l'Etat, la nécessité de la religion pour toute société.

C'est certainement chez nous, plus encore que le patriotisme, l'attachement des Canadiens-français à leurs croyances et pratiques religieuses, qui maintient tellement élevé le taux de la natalité. Mais, ainsi que le conseille un des collaborateurs du "Mercure de France", proposons des remèdes au danger de la dépopulation, mais ne parlons pas trop, à tort et à travers, de cette infériorité des Français vis-à-vis certains autres pays. "Car, dit-il, la grande guerre a été déclenchée par le Kaiser en partie parce qu'on avait trop insisté sur notre dépopulation, et sur la proie certaine que nous constituions pour un peuple vigoureux et prolifique comme l'Allemand."

D'un autre côté, l'Allemand, quelle que soit la discrétion de ses voisins, sait fort bien ce qui se passe chez eux...

Jules JOLICOEUR.



Bonne jusqu'à la dernière bouchée

Si vous voulez savoir combien exquise et savoureuse peut être une tarte au citron, à l'orange ou à l'ananas, et combien leur préparation est facile et peu compliquée, vous n'avez qu'à commander aujourd'hui une boîte de

GARNITURE DE TARTES

"Meadow-Sweet"



Meadow-Sweet

GARNITURE DE TARTES

(PIE FILLING)

Citron — Orange — Ananas

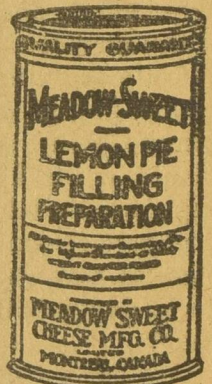
Inestimable pour garnir tartes, gâteaux, pâtisseries, etc.



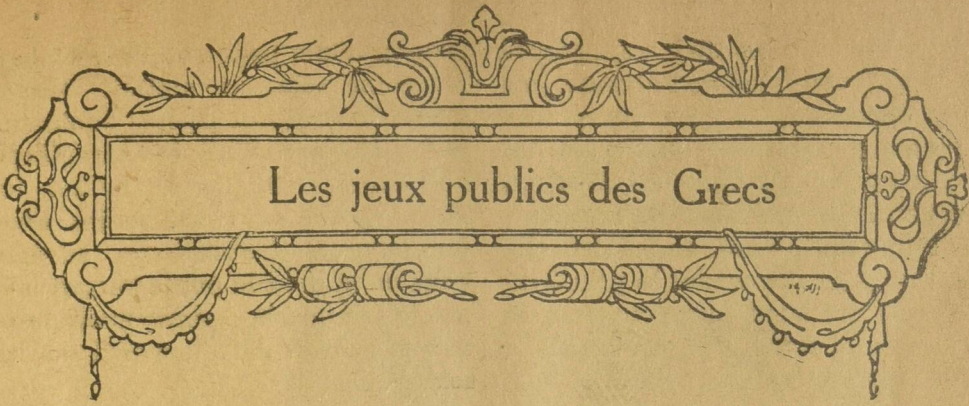
Une boîte de 15 cents donne assez de garniture pour 4 tartes.

EN VENTE CHEZ TOUS LES EPICIERs

Meadow-Sweet Cheese Mfg. Co. Limited, Montréal, Qué.



Le produit original et authentique



Les jeux publics des Grecs

Les jeux des Grecs, les jeux olympiques principalement, consistaient en courses de chars, courses à pied ou à cheval, luttes d'athlètes, exercices du javelot et de disque.— La musique et la poésie y avaient leur part.— Aux vainqueurs, on érige une statue et l'on consacre un panégyrique.— L'hippodrome, le stade et l'amphithéâtre.

Les jeux publics des Grecs, appelés aussi jeux sacrés, étaient des solennités religieuses auxquelles on attribuait généralement une origine mythologique. En Grèce, ces jeux paraissent avoir une double utilité: sous le rapport militaire, ils préparaient les athlètes aux rudes exercices de la guerre, et l'importance qu'on y attachait, les solennités qui les accompagnaient, le concours immense d'étrangers qu'ils attiraient, développaient dans la jeunesse un désir immense d'y prendre part et de se fortifier par des exercices préparatoires.

Au point de vue politique, les jeux publics étaient la manifestation la plus éclatante de l'esprit grec, parce que le peuple hellène, si divisé par les intérêts particuliers des cités, retrouvait un moment son unité dans des cérémonies auxquelles tous les citoyens

participaient, quelle que fût la cité à laquelle ils appartenissent. Les jeux consistaient en courses de chars, courses à pied ou à cheval, luttes d'athlètes, exercices du javelot et du disque. Comme nous le disons dans le titre du présent article, la musique et la poésie avaient aussi leur place dans ces jeux, et comme il fallait faire la statue du vainqueur en même temps que son panégyrique, la solennité, toute militaire dans son principe, devenait artistique et littéraire dans ses résultats.

Les athlètes qui prétendaient à l'honneur d'être admis aux grands jeux étaient examinés par des fonctionnaires spéciaux qui prenaient le nom d'agonothètes. Ces juges étaient très considérés et venaient voir si le concurrent était de condition libre et de bonnes moeurs. En Grèce, les juges des jeux portaient un manteau de pourpre et brodé d'or.

Un bas-relief trouvé à Chius (fig. 1) représente les juges des jeux étrusques. Trois personnages sont assis sur une estrade: le premier examine les tablettes placées sur ses genoux et les deux autres tiennent des bâtons. Les combattants (un seul est ici représenté) se présentent devant le juge qui regarde les tablettes. Des

amphores destinées aux vainqueurs sont déposées au pied de l'estrade (les coupes décernées de nos jours aux champions), près de laquelle est un personnage debout qui doit être un surveillant. Sur un vase de la collection du duc de Luynes, on voit pareillement un juge décernant le prix à un athlète nu qui tient une couronne et des palmes et dont il paraît orner la tête de bandelettes.

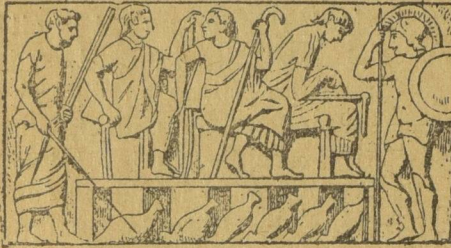


Fig. 1. — JUGES DES JEUX.

Il y avait quatre solennités très renommées qui avaient lieu dans les différentes parties de la Grèce: les jeux olympiques, les jeux pythiens, les jeux néméens et les jeux isthmiques.

Les jeux olympiques étaient consacrés à Jupiter et avaient lieu à Olympie, en Elide. Le nom du vainqueur servait à désigner chacune des olympiades. Ces jeux se célébraient tous les cinquante mois, c'est-à-dire deux mois après l'espace de quatre années révolues. La première olympiade correspond à l'an 776 avant Jésus-Christ et le comput des olympiades fut aboli en 395 de notre ère, la seizième année du règne de Théodose le Grand.

La durée des jeux était de cinq jours, mais les prétendants devaient se réunir dix mois avant la célébration des jeux, dans le gymnase public d'Elis, pour s'y livrer à des exercices préparatoires. C'est le sort qui décidait quel adversaire serait opposé à chacun des concurrents et le tour de

chacun d'eux pour commencer la lutte. Pour cela, on mettait dans une urne d'argent des petites boules marquées chacune d'un des caractères de l'alphabet. Comme la même lettre était répétée sur deux boules, chacun des lutteurs trouvait un adversaire dans celui dont la boule portait la même lettre que la sienne, mais ne pouvait pas savoir d'avance quel serait son adversaire.

Les hommes qui avaient subi une condamnation n'étaient pas admis à lutter et des peines très sévères étaient prononcées contre toute tentative de corruption. Une couronne d'olivier était décernée aux vainqueurs, qui étaient en outre honorés d'une statue. "Autrefois, dit Pline, on n'érigait des statues qu'aux hommes qui méritaient l'immortalité par quelque action éclatante; d'abord par une victoire dans les jeux sacrés, surtout à Olympie, où l'on dédiait celle de chaque athlète couronné. Ceux qui avaient été trois fois vainqueurs étaient représentés au naturel et dans toutes leurs proportions. Ces statues se nommaient iconiques."

C'est aux environs de Delphes que se célébraient les jeux pythiens, qui, suivant la tradition, avaient été institués par Apollon lui-même après sa victoire sur le serpent Python. La tradition rapportait que les dieux eux-mêmes avaient disputé les différents prix, mais qu'Apollon était sorti vainqueur dans tous les exercices. La poésie, la musique et la danse ont eu dès l'origine une très grande importance dans ces concours, qui toutefois comprenaient aussi des luttes athlétiques comme tous les jeux de la Grèce. Une couronne de laurier était le prix décerné aux vainqueurs, les jeux se célébraient tous les quatre ans.

Quant aux jeux isthmiques, institués en l'honneur de Neptune, ils se célébraient tous les trois ans dans l'isthme de Corinthe. Une couronne de feuillage de pin était la récompense décernée au vainqueur.



Fig. 2. — VAINQUEUR COURONNE.

Une peinture de vase, (fig. 2) placée au fond d'une coupe, représente un juge des jeux en train de couronner un athlète vainqueur. Ces couronnes étaient la seule récompense décernée pendant les jeux; mais, à leur retour dans leur patrie, les plus grands honneurs étaient réservés aux vainqueurs, particulièrement à ceux qui avaient remporté une couronne aux jeux olympiques.

La population se portait au-devant d'eux, on les faisait monter sur un char de triomphe et, au lieu de les faire arriver par la porte de la ville, on faisait une brèche aux remparts pour rendre leur entrée plus imposante. On leur faisait des présents considérables, ils étaient entretenus aux frais de l'Etat et ils avaient droit aux premières places dans les assemblées publiques et dans les spectacles. Les plus grands statuaires étaient chargés de retracer leur image et les plus grands poètes se trouvaient honorés

lorsqu'ils recevaient la mission de chanter leur gloire.

C'est à cet usage que nous devons les poésies de Pindare. Le fragment suivant, en l'honneur d'un vainqueur des jeux néméens, nous montrera la manière dont Pindare comprenait le panégyrique d'un athlète: "Mille objets divers excitent nos désirs, mais l'athlète vainqueur dans les jeux solennels ne soupire qu'après nos hymnes, qui accompagnent son triomphe et célèbrent sa gloire. Enflamme donc mon génie, ô fille du Dieu puissant qui règne sur l'Olympe! fais dans mon chant de victoire couler abondamment de ma bouche de sublimes accords. J'y mêlerai ceux de ma lyre et ma voix, s'unissant à celle des citoyens d'Egine, chantera dignement les louanges d'Aristoclète, l'ornement de cette île, jadis habitée par les Mirmydons. Pouvait-il plus noblement soutenir leur antique renommée qu'en déployant dans la lutte du pancrace la vigueur de son bras? A combien de coups furieux n'a-t-il pas été en butte dans les vallons de Némée? Mais la victoire, comme un baume salubre, a guéri ses blessures et lui a déjà fait oublier les maux qu'il a soufferts."

* * *

L'HIPPODROME.— L'hippodrome était une arène pour les courses de chevaux et de char comme le stade était une arène pour les courses à pied. L'hippodrome des Grecs présentait de grands rapports dans sa disposition générale avec le cirque des Romains. Les spectacles qu'on donnait dans le grand hippodrome de Constantinople étaient du même genre que ceux qui avaient lieu dans le Circus maximus des Romains. Mais dans la période républicaine, l'hippodrome

était, comme le stade, une annexe du gymnase et servait aux exercices équestres de la jeunesse.

La figure 3 représente une leçon d'équitation; le maître, debout et drapé dans son pallium, tient en main le grand bâton qui en Grèce est toujours le signe de l'autorité. Le jeune garçon, entièrement nu et monté sur un cheval sans aucune selle, le tient par la bride et lui fait exécuter des exercices. La course à pied se pratiquait de plusieurs manières. Quelquefois, on cou-

Au delà de cette partie du stade où se mettent les directeurs des jeux, il y a un lieu destiné à la course des chevaux. Ce lieu est précédé d'une place que l'on nomme aussi la barrière et qui, par sa forme, ressemble à une proue de navire dont l'éperon serait tourné vers la lice. A l'endroit où cette barrière joint le portique d'Agaptus, elle s'élargit des deux côtés. L'éperon et le bec de la proue sont surmontés d'un dauphin de bronze. Les deux côtés de la barrière ont plus de quatre

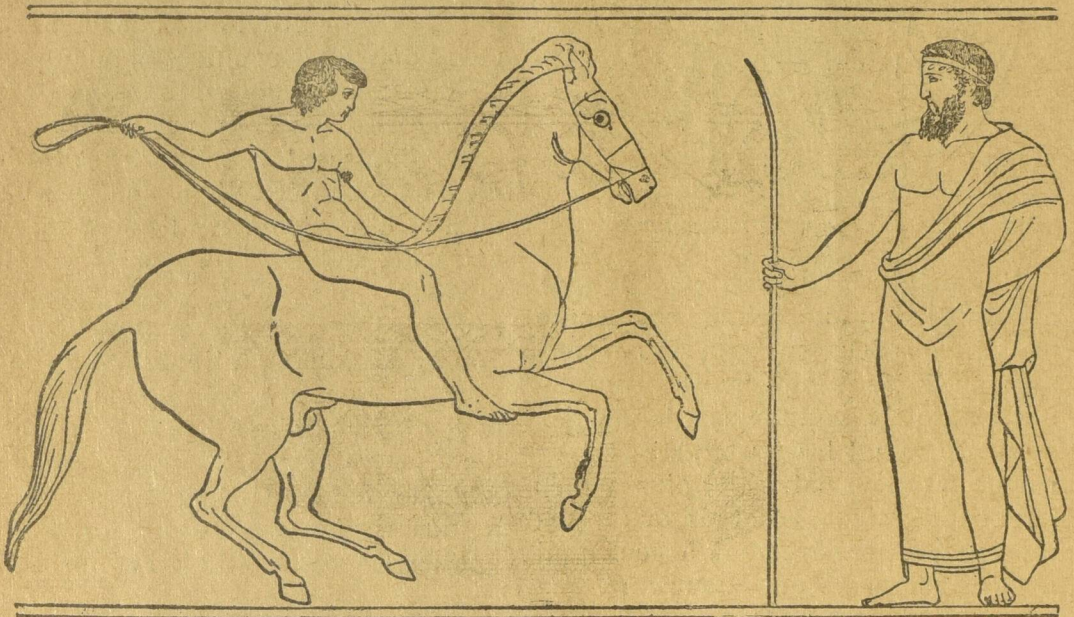


Fig. 3. — EDUCATION EQUESTRE.

rait avec un seul cheval: cette course simple est représentée sur un beau vase du Louvre, qu'on désigne sous le nom de vase de Pergame (fig. 4). D'autres fois, on courait avec deux juments en sautant alternativement de l'une sur l'autre.

Voici comment Pausanias décrit l'hippodrome d'Olympie: "Le stade est précédé d'une place où se rendent les athlètes et que l'on nomme la barrière. On y voit un tombeau que les Eléens disent être celui d'Endymion.

cents pieds de long, et sur cette longueur, on a pratiqué des logis à droite et à gauche, tant pour les chevaux de selle que pour les chevaux d'attelage. Ces loges se tirent au sort entre les combattants. Devant, les chevaux et les chars, règne d'un bout à l'autre un câble qui sert de barre et qui les contient dans leurs loges. Vers le milieu de la proue est un autel de briques crues, que l'on a soin de blanchir à chaque olympiade. Sur cet autel est un aigle en bronze qui a les



Fig. 4. — VASE DE PÉRGAME.

ailes déployées et qui par le moyen d'un ressort, s'élève et se fait voir à tous les spectateurs en même temps que le dauphin qui est à l'éperon s'abaisse et descend jusque sous terre. A ce signal, on lâche le câble du côté du portique, et aussitôt les chevaux

s'avancent vers l'autre côté où l'on en fait autant. La même chose se pratique de tous les côtés de la barrière jusqu'à ce que les combattants se soient rassemblés auprès de l'éperon, et l'on a soin de les appareiller. Incontinent, ils entrent dans la lice :

alors c'est l'adresse des écuyers et la vitesse des chevaux qui décident de la victoire (fig. 5).

* * *

L'AMPHITHEATRE.— Les amphithéâtres, vastes édifices destinés aux combats de gladiateurs, sont d'origine étrusque. Mais ces combats de prisonniers, qui pour les Etrusques étaient des cérémonies funèbres auxquelles donnait lieu la mort d'un héros, ne furent pour les Romains que des fêtes sanglantes.

Les amphithéâtres ne furent à l'origine qu'un vaste fossé creusé en terre et les spectateurs étaient placés

qui caractérise le mieux l'époque impériale. Sous la république, les amphithéâtres n'avaient été que des constructions provisoires peu différentes de celles des Etrusques. Au temps de César même, l'amphithéâtre était en bois et ne pouvait durer que le temps prescrit pour les jeux. Ce fut sous Auguste que fut bâti le premier amphithéâtre en pierre: ce n'est donc pas à la période républicaine qu'il faut rapporter ces jeux féroces, qui ont déshonoré l'antiquité. En Grèce, ils n'avaient jamais eu lieu, la république romaine les supporta et l'empire les rétablit.

"Dans toute l'Asie Mineure, dit M.

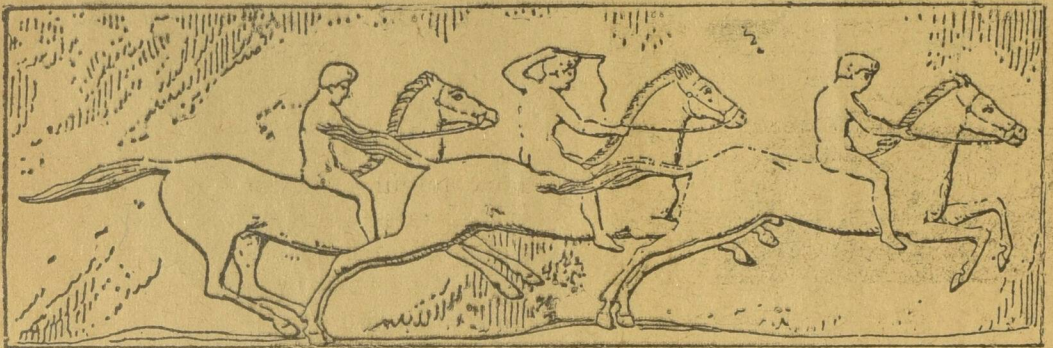


Fig. 5. — LA COURSE A CHEVAL.

en cercle sur des pentes gazonnées. Lorsqu'on voulut en faire des édifices, leur plan présenta la forme de deux théâtres, rapprochés par la base des demi-cercles; de là le nom d'amphithéâtre donné à ces constructions et qui signifie double théâtre. Cette disposition est parfaitement visible sur la figure 6 qui est une vue d'ensemble de celui de Pompéi. Il est bon de remarquer que la forme d'un amphithéâtre est presque toujours elliptique et non pas complètement circulaire.

L'amphithéâtre est donc un genre d'édifice absolument romain et celui

Texier, on ne trouve que deux ruines d'amphithéâtre, l'une à Cyzique et l'autre à Pergame. Il n'en existe pas une seule dans le Péloponèse, et Athènes se refusa toujours à élever un semblable édifice. Si l'on met en parallèle les ruines de théâtres qui se retrouvent dans chaque ville ancienne, on sera convaincu que les Romains ont trouvé partout une répugnance extrême pour ces sortes de divertissements."

La façade extérieure des amphithéâtres était partagée en étages ornés d'arcades, de colonnes, de pilastres et de statues. Autour de l'arène étaient

pratiquées les loges ou voûtes qui renfermaient les animaux destinés au combat. Elles étaient prises dans un mur qui entourait l'arène et sur lequel était pratiquée une avance en forme de quai, qui servait de promenoir et qu'on appelait "podium". Entre le podium et l'arène, il y avait des fossés destinés à séparer les bêtes des spectateurs. C'est sur le podium qu'on réservait la place de l'empereur et des consuls.

Au-dessus du podium s'élevaient les gradins, en retrait les uns sur les autres. De grands mâts retenus par des anneaux aux murs d'enceinte étaient destinés à fixer le vélarium, immense voile tendu au-dessus des spectateurs pour les défendre contre

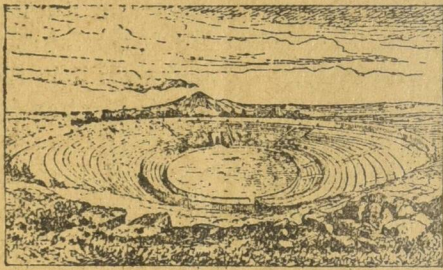


Fig. 6. — AMPHITHEATRE DE POMPEI.

le soleil ou la pluie. Cet usage fut introduit à Rome par Q. Catulus et devint bientôt général. Le voile, qui dans l'origine était fort simple, devint très riches par la suite et fut teint de diverses couleurs.

Auguste assigna des places différentes aux hommes mariés, aux célibataires, aux jeunes gens et à leurs pédagogues. L'espace du milieu ou arène était couvert de sable pour affermir les pieds des gladiateurs et pour ôter plus promptement la trace de leur sang. Des canaux pratiqués dans l'intérieur de l'édifice distribuaient de tous côtés les émanations

des liqueurs odorantes dont on les remplissait.

Le plus grand et le plus célèbre de tous les amphithéâtres bâtis par les Romains est le Colisée, ou amphithéâtre Flavien, qui fut commencé sous Vespasien et continué sous Titus. En France, se trouvent plusieurs amphithéâtres très célèbres, entre autres ceux d'Arles et de Nîmes.

Ce dernier, qui pouvait contenir vingt-cinq mille spectateurs, est décoré au rez-de-chaussée de pilastres, et au premier étage de colonnes engagées se rapprochant de l'ordre dorique. C'est l'amphithéâtre le mieux conservé avec celui de Vérone.

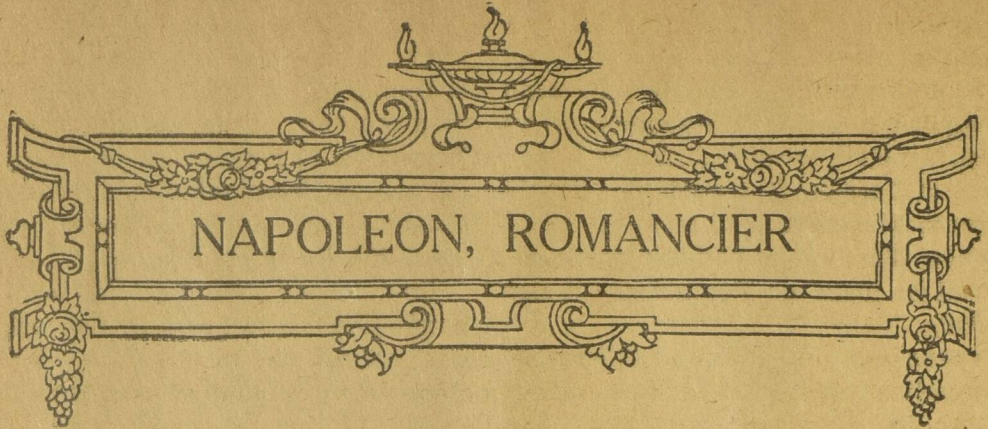
— 0 —

UN CURIEUX CONTRAT DE MARIAGE

C'est celui que viennent de signer deux acteurs de New-York, M. Schapiro et miss Connor, qui, aux engagements habituels limitant la liberté des époux ont volontairement ajouté les clauses suivantes:

1° Aucun des conjoints ne s'absentera passé 11 heures du soir sans l'autorisation de l'autre conjoint; 2° il ou elle ne boira pas sans y être autorisé; 3° chacun des conjoints aura un mois de congé par an; 4° les conjoints ne se mentiront jamais l'un à l'autre; 5° le mari présentera à sa femme les artistes avec lesquelles il jouera au théâtre; 6° la femme n'enlèvera jamais sa bague de fiançailles; 7° les conjoints feront tout leur possible pour jouer sur les mêmes scènes.

Mais on ne nous dit pas quelles sanctions les jeunes mariés ont prévue en cas d'infraction à une ou plusieurs clauses de ce pacte original.



Napoléon ambitionnait la gloire littéraire.— Il ébaucha quelques romans d'amour.— Le récit de son premier amour avec une belle jeune fille de Marseille qu'il délaissa pour épouser Joséphine, mais n'oublia jamais.— Elle devint, grâce à lui, reine de Suède.

A tous ses titres de gloire, aussi nombreux qu'éclatants, Napoléon, empereur des Français, l'un des plus grands hommes de guerre de l'humanité, rêvait d'ajouter celui d'écrivain. Et de tous les genres littéraires, c'est un roman qu'il eût voulu laisser à la postérité, avec le souvenir de ses victoires. Son nom ainsi eût été partout : dans les manuels d'histoire comme dans ceux de littérature.

On connaît peu ce violon d'Ingres de Napoléon, car c'en était un, avant la lettre. Ambition très louable et fort belle, mais irréalisable dans son état. Incapable—malgré de beaux efforts, dont nous parlerons tout à l'heure—d'exécuter une oeuvre littéraire selon ses goûts et son coeur, de créer, du moins pouvait-il encore, pour se dédommager, rédiger de magnifiques ordres du jour à ses armées et il n'y manquait pas ! Toutes les pro-

clamations, et elles sont restées célèbres, étaient faites en une belle langue littéraire. Tout ce qu'il écrivait ainsi, ordres du jour, dépêches, rapports et proclamations, était marqué au coin du style. Et ce style allait toujours en se perfectionnant, preuve qu'il le travaillait sans cesse, semblant chercher une manière définitive. La tenue des documents les plus longs et les plus ennuyeux qu'il a laissés est irréprochable.

Tous les biographes de Napoléon rappellent cette ambition chère à son coeur. Et nous savons aujourd'hui qu'il fit quelques essais de romans. On vient en effet de découvrir des manuscrits du grand homme. Le premier manuscrit est l'ébauche d'une nouvelle levantine, de 1,200 mots environ, intitulée : "Le Masque Prophète" ; le second, de 4,000 mots, est un récit d'aventures qui a pour titre : "La Gorgone". L'action se passe en Corse, la patrie de l'auteur. Cependant, ces manuscrits ne sont pas uniques. La collection Girardeau comprend, en effet, un fragment de conte corse et la collection Dzyalinski se glorifie d'une nouvelle sentimentale complète, écrite de la main de Napoléon, et qui a pour titre : "Elisson et Eugénie", et

qu'on vient de traduire en anglais. Le propriétaire de cette dernière collection est l'écrivain polonais, Simon Askenazy. Il aurait trouvé ce manuscrit d'Elisson et Eugénie dans les archives du Château de Kornik, à Posen. Le comte Dzialinski l'aurait acheté à Paris, en 1822, quelques mois après la mort de l'Empereur.

Telle qu'elle est constituée, la collection consiste présentement en quarante feuillets olographes, tous écrits par Napoléon avant 1796 et luxueusement reliés. A la page de garde du



Napoléon Bonaparte, à l'époque où il écrivit "Elisson et Eugénie". (Pastel exécuté en Italie.)

volume est collé un certificat du duc de Bassano, ministre d'Etat de Napoléon, daté du 25 février 1822 et qui se lit ainsi :

"Le caractère authentique de ces pièces a été confirmé, après examen, par M. le Comte Charles de Montclon, le Baron Fain, et le Baron Charles Mounier, ancien chef de division du Secrétariat d'Etat et du Ministère des Affaires Etrangères."

Quelques-uns de ces manuscrits ont

déjà été utilisés par M. Askenazy pour son travail, "Napoléon et la Pologne", et en 1920, il préparait un catalogue raisonné dont l'illustration reproduisit en fac-simile la première page d'Elisson et Eugénie.

Elisson et Eugénie se ressent de l'influence de Rousseau. Napoléon pastiche le Rousseau des Confessions. Et c'est une autobiographie. Elisson, c'est Napoléon. Mais quelle était l'héroïne? Où vivait-elle? Comment Napoléon la connut-elle? Quelle fut la nature de leurs relations? A quelle époque de sa vie Bonaparte écrivit-il cette petite histoire fort sentimentale?

Il y a réponse à tout, et les curieux d'anecdotes, ceux qu'intéresse la vie intime du grand homme, seront satisfaits.

Du 30 octobre 1785 au mois de septembre de l'année suivante, Bonaparte, alors simple lieutenant d'artillerie, âgé de 17 ans, était cantonné à Valence, à cinquante-sept milles au sud de Lyon. Il connut là Mlle Caroline du Colombier et Mlle Laubérie de Saint-Germain. Il s'amusa avec la première à des jeux d'enfants, tandis qu'il eût certainement épousé la seconde, si ses parents eussent eu foi en sa carrière. A Valence, il travaillait beaucoup, étudiant l'art militaire et écrivant une histoire civile et militaire de l'île de Corse dont il termina là les deux premiers tomes.

Mais il ne faut voir ni en Caroline ni en Laubérie, l'héroïne de la dernière nouvelle de Bonaparte. Cette Eugénie serait en réalité Désirée-Bernardine-Eugénie Clary, fille de ce riche marchand de Marseille dont l'ainée, Julie, épousa Joseph Bonaparte, le 1er août 1794.

C'est l'année suivante que Napoléon connut Eugénie Clary, présentée à elle

par son frère. Elle avait alors 16 ans. Ils s'éprirent tout de suite fortement l'un de l'autre, mais les pauvres amoureux avaient beaucoup de peine à se voir. Le père Clary ne voulait plus en effet entendre parler des Bonaparte qu'il n'aimait pas du tout.

Et pourtant, quoique très jeune, Napoléon était alors général d'une brigade d'artillerie. Au mois d'avril



Eugénie Clary, l'héroïne d'une nouvelle écrite par Napoléon, alors qu'il était général de brigade. Eugénie et Napoléon se fiancèrent secrètement.

qui suivit leur première rencontre, on raconte qu'ils s'étaient fiancés secrètement. Bonaparte partit alors pour Paris, laissant à Marseille une enfant éplorée. A Paris, étant sans le sou, il se retira dans une misérable petite chambre de la rue des Fosses-Montmartre où il vécut quelques semaines de l'argent que lui donnait son frère Joseph. Plusieurs des lettres qu'Eugénie Clary lui adressa à cette époque, ont été conservées. Elle lui écrivait :

“Mon bien-aimé, veillez bien sur vos jours. Vivez pour votre Eugénie qui, elle, ne pourrait vivre sans vous. Soyez fidèle au serment que vous m'a-

vez fait, comme je suis fidèle au mien. C'est vous seul que j'aime et je n'en aimerai jamais d'autres.”

Bonaparte, de son côté, écrivait à son frère: “Il faut sans tarder que j'épouse cette jeune fille ou que je rompe.” Il parlait d'elle à son ami Junot, au cours de leurs longues marches dans le Jardin des Plantes, des larmes aux yeux et des sanglots dans la voix. C'est alors, sans doute, qu'il écrivit “Elisson et Eugénie” pour épancher son cœur lourd de chagrin.

Mais alors la fortune du Corse grandit, son étoile se leva et il oublia bientôt sa petite amie de Marseille. La nouvelle qu'elle en eut fut celle de son mariage avec Joséphine :



Eugénie épousa le général Bernadotte, maréchal de France. Bernadotte devint plus tard roi de Suède. Bernadotte régna sous le nom de Charles XIV. Il fonda une dynastie qui régné encore sur la Suède et la Norvège.

“Vous m'avez rendue misérable, lui écrivit-elle, pour toute ma vie, et j'ai quand même la faiblesse de vous pardonner. Ainsi donc, vous êtes marié ! Il n'est plus permis à la pauvre Eugénie de vous aimer, de penser à vous. La seule consolation qui me reste est

DE L'INTELLIGENCE

DES ABEILLES

la constance en l'amour que j'ai eu pour vous. J'ai l'orgueil de ne vous avoir pas trahi. Je voudrais mourir. Ma vie m'est maintenant lourde comme un fardeau depuis qu'il m'est défendu de vous la donner. Vous, marié! Je ne peux pas, je ne peux pas me faire à cette idée; elle me tue; je ne survivrai pas à ce coup si cruel. Bien que vous ayez rompu les liens qui nous unissaient, je ne donnerai jamais ma vie à un autre. Je vous souhaite bonheur et prospérité. Je souhaite que la femme que vous avez épousée vous rende aussi heureuse que j'avais rêvé de le faire. Mais au milieu de votre bonheur, n'oubliez pas la pauvre Eugénie; ayez pitié d'elle."

Elisson, c'est-à-dire Napoléon, eut en effet pitié de la pauvre Eugénie, à sa manière. Il la donna en mariage à l'un de ses maréchaux et fit d'elle l'arrière-grand-mère du présent roi de Suède. Mais pourtant il détestait ce maréchal et il le détesta jusqu'à la fin. Il disait de lui: "Si Bernadotte a été maréchal de France, prince de Ponte-Corvo et roi, c'est à son mariage qu'il le doit."

Sous l'Empire, Eugénie tint sa cour à Paris. Elle possédait dans son somptueux hôtel particulier, des Sèvres et des Gobelins, dons de l'Empereur. Elle se trouvait encore à Paris, après la première abdication, ainsi que pendant les Cent-Jours.

Après la mort de Napoléon, à Ste-Hélène, elle alla finir ses jours à Stockholm, où elle mourut trente-neuf ans plus tard, en 1860.

—o—

Il ne nous arrive guère de nous demander à nous-mêmes ce que nous sommes réellement; mais nous nous demandons sans cesse ce qu'on croit que nous sommes.—Massillon.

Un agriculteur célèbre, de Layens, eut un jour la curiosité de compter combien d'abeilles, en une heure, entrent dans la ruche ou en sortent. Ce nombre pouvait en effet lui donner des indications précieuses sur l'activité de la ruche. Mais on conviendra que la perspective de s'établir à côté d'une ruche et de noter pendant une heure les entrées et les sorties, manquent totalement de charme. C'est bien la réflexion que se fit de Layens et il chercha aussitôt les moyens d'arriver au résultat d'une façon plus commode, moins fatigante, et qui lui permit en même temps de fumer sa vieille et fidèle pipe. Je vous ai dit qu'il était ingénieux: or, voici ce qu'il imagina:

Il commença par rétrécir l'entrée de la ruche de telle sorte qu'il n'y eût plus passage que pour une seule abeille à la fois. Puis il établit à l'orifice un plancher léger, pouvant basculer sous le poids d'une abeille. Le plancher, en s'abaissant, fermait un circuit électrique; le courant passait et une sonnerie entraînait aussitôt en branle dans l'appartement de de Layens qui, confortablement installé dans un fauteuil, la pipe aux dents, notait sur un carnet les coups de sonnette. Il nota trois coups et se félicitait déjà intérieurement de son habileté quand il s'aperçut que la sonnerie restait muette plus longtemps que de raison et que le troisième coup n'était pas suivi d'un quatrième. Comme il était inadmissible que les abeilles eussent cessé toute circulation, de Layens prit le parti d'aller aux renseignements. Le plancher à bascule, scellé avec de

la cire, avait été immobilisé par les abeilles!

De Layens enlève la cire, rend au plancher sa mobilité première et attend. Un premier insecte se présente, et, sentant le sol se dérober sous lui, pris de peur, sort précipitamment de la ruche, après quoi, fort intrigué sans doute, il se met en observation. Une seconde abeille arrive, et, comme la première, cherche à se rendre compte de ce phénomène extraordinaire; mais, avec une troisième abeille ayant à son tour fait basculer le plancher, les deux observatrices ont compris. Elles appellent les gardiennes qui font constamment sentinelle à l'entrée de la colonie et, toutes ensemble, brossant leurs glandes cirières, se mettent à maçonner les interstices du plancher de façon à le rendre complètement immobile.

De Layens en fut pour ses frais d'imagination et, s'avouant vaincu, dut trouver autre chose pour faire commodément le dénombrement de ses travailleuses.

L'ARGUS DE LA PRESSE

Fondé en 1879

"VOIT TOUT"

Les plus anciens bureaux d'articles de journaux. 37, Rue Bergère, Paris-IXe

Lit et dépouille par jour 20,000 journaux et Revues du Monde entier. "L'Argus" édite: "l'Argus de l'Officiel", contenant tous les votes des Hommes politiques; recherche articles et tous documents passés, présents, futurs. "L'Argus" se charge de toutes les "Publicités" et de la publication dans les Journaux, de tous articles et Informations.

L'HOMME PORC-EPIC

Voici le costume adopté par un Américain sur le point de se rendre à la chasse aux loups dans le nord du Minnesota, près de la frontière canadienne. La sorte de cuirasse dont le chasseur est revêtu est agrémentée de



1,300 pointes ou petits éperons, contre lesquels les fauves auront peu de plaisir à se frotter. Le chasseur ne veut pas se servir d'armes à feu, mais se battre bravement au couteau avec les loups.

ON DEBAPTISE

Suivant un télégramme de Christiana, le Parlement norvégien a adopté, par 81 voix contre 23, un projet tendant à changer le nom de la capitale norvégienne, Christiania, pour celui de Oslo. Ce changement deviendrait effectif à partir du 1er janvier 1925.

LA DOMESTICATION DES ANIMAUX

L'intelligence chez les bêtes est la première condition de la domestication.—Il y a toute une catégorie d'animaux qui ne sont pas susceptibles de s'associer à nous.—Trois états distinctifs dans la manière de vivre des animaux: celui des solitaires, celui des espèces qui vivent en famille, celui des espèces qui forment de véritables sociétés.

La domestication des animaux a offert aux naturalistes modernes un sujet d'étude extrêmement intéressant. Buffon, F. Cuvier, Geoffroy et quelques autres s'en sont successivement occupés sous plusieurs points de vue différents.

On croit généralement que la plupart de nos animaux domestiques viennent de l'Inde; mais c'est un fait qu'on a trop généralisé. Tous les pays peuvent fournir à l'homme des espèces utiles: l'Amérique aussi bien que l'Afrique, l'Europe aussi bien que l'Asie ou même la Nouvelle-Hollande. L'origine étrangère de toutes les races de Chats, de Chiens, de Chèvres, de Moutons et même de Boeufs, est loin d'être démontrée, et l'acte de la domestication de ces animaux est moins une conquête de l'homme sur la nature qu'une conséquence nécessaire de leurs goûts et de leurs habitudes. Cette observation s'applique aussi bien au Chien ou au Cheval, qui sont nos animaux les plus dévoués, qu'aux espèces auxquelles nous ne donnons que le logement, et que nous laissons vivre parmi nous en récom-

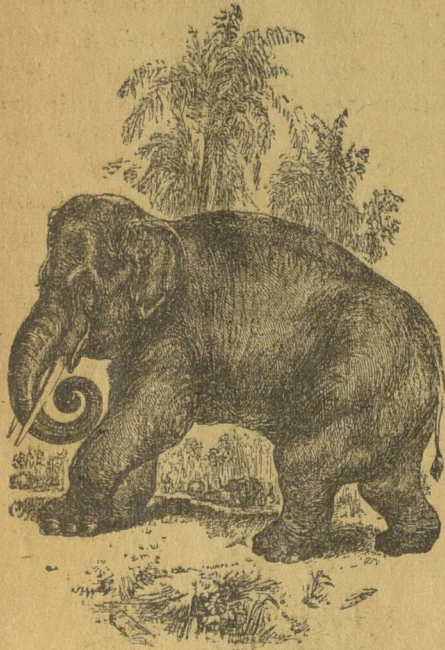
pense des services secondaires qu'elles nous rendent. Parmi ces derniers, que l'on peut considérer comme autorisés, ou simplement abrités chez nous, se rangent les Oiseaux de basse-cour, les Abeilles, et de plus le Chat. Sociables ou solitaires, ces animaux ne nous sont pas aussi soumis que les précédents, et c'est avec raison que Buffon a dit du dernier: "Quoique habitants de nos maisons, les Chats ne sont pas entièrement domestiques, et les mieux apprivoisés n'en sont pas plus asservis."

Il y a toute une catégorie d'animaux qui ne sont pas susceptibles de s'associer à nous, et que l'homme ne peut conserver que par la captivité. Leurs penchants instinctifs sont trop prononcés pour qu'ils renoncent à leurs habitudes naturelles, et, quel que soit leur genre de vie, ils n'ont pas assez d'intelligence pour apprécier les avantages de notre protection. L'intelligence est donc une première condition de la véritable domesticité. La sociabilité en est aussi un élément indispensable.

M. Flourens, dans son ouvrage sur Cuvier, rappelle en ces termes les opinions auxquelles ce naturaliste était arrivé, relativement à la sociabilité: "A ne considérer que la classe des Mammifères, la seule sur laquelle portent les observations de F. Cuvier, on peut reconnaître trois états distincts dans leur manière de vivre: celui des espèces solitaires, les Chats, les Martres, les Ours, les Hyènes, etc; celui des espèces qui vivent en famille, les Loups, les Chevreuils, etc; et

celui des espèces qui forment de véritables sociétés, les Castors, les Eléphants, les Singes, les Chiens, les Phoques, etc.

“Ici, l’union subsiste, quoique les intérêts diffèrent. Des centaines d’individus de tout sexe et de tout âge se



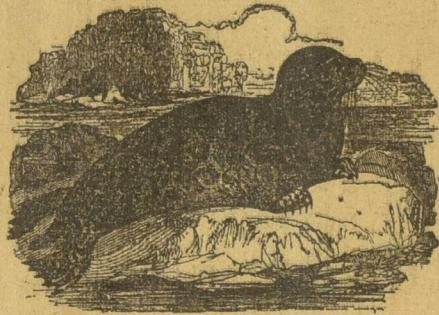
L'ÉLEPHANT D'ASIE.

rapprochent, s’entendent, se subordonnent. “C’est alors, dit Cuvier, que l’instinct social se montre dans toute son étendue, avec toute son influence, et qu’il peut être comparé à celui qui détermine les sociétés humaines.” F. Cuvier suit les progrès de l’animal qui naît au milieu de sa troupe; qui s’y développe; qui, à chaque époque de sa vie, apprend de tout ce qui l’entoure, à mettre sa nouvelle existence en harmonie avec les anciennes. Il montre, dans la faiblesse des jeunes, le principe de leur obéissance pour les anciens qui ont déjà de la force ; et dans l’habitude, qui, comme il le dit, est une espèce particulière de cons-

cience, la raison pour laquelle le pouvoir reste au plus âgé, quoiqu’il devienne à son tour le plus faible. Toutes les fois que la société est sous la conduite d’un chef, ce chef est presque toujours en effet le plus âgé de la troupe; je dis presque toujours, car l’ordre établi peut être troublé par des passions violentes. Alors l’autorité passe à un autre; et après avoir de nouveau commencé par la force, elle se conserve de même ensuite par l’habitude.

“Il y a donc, dans la classe des Mammifères, des espèces qui forment de véritables sociétés; et c’est de ces espèces seules que l’homme tire tous ses animaux domestiques.

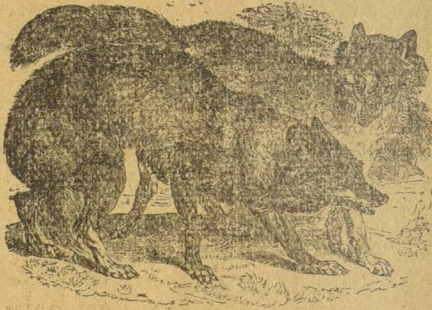
“Le Cheval, devenu par la domesticité, l’associé de l’homme, l’est naturellement de tous les animaux de son espèce. Les Chevaux sauvages vont par troupes, ils ont un chef qui mar-



LE PHOQUE-MARBRE.

che à leur tête, qu’ils suivent avec confiance, qui leur donne le signal de la fuite au du combat. Ils se réunissent ainsi par instinct; et telle est la force de cet instinct, que le Cheval domestique qui voit une troupe de Chevaux sauvages, et qui la voit pour la première fois, abandonne son maître pour aller se joindre à cette troupe, laquelle, de son côté, s’approche et l’appelle.

“Le Mouton que nous avons élevé nous suit; mais il suit également le troupeau au milieu duquel il est né. Il ne voit dans l'homme que le chef de sa troupe. Et ceci même est la base de la théorie nouvelle. L'homme n'est, pour les animaux, qu'un membre de la société; tout son art se réduit à se faire accepter par eux comme associé; car une fois devenu leur associé,



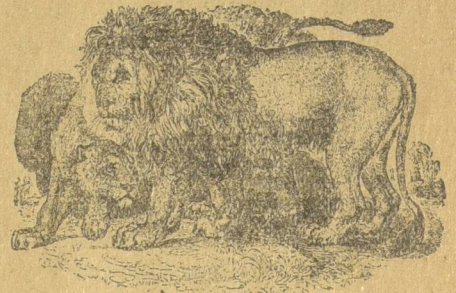
LOUPS.

il devient bientôt leur chef, leur étant supérieur par l'intelligence. Il ne change donc pas “l'état naturel” de ces animaux, comme le dit Buffon; il profite au contraire de cet “état naturel”: En d'autres termes, il avait trouvé des animaux “sociables”, il les rend “domestiques” en devenant leur associé, leur chef; et la domesticité n'est ainsi qu'un cas particulier, qu'une simple modification, qu'une conséquence déterminée de la sociabilité.

“C'est par habitude qu'un animal s'apprivoise, et c'est par instinct qu'il est sociable. Si l'on sépare une vache, une chèvre, une brebis de leur troupeau, ces animaux dépérissent; et ce dépérissement est une nouvelle preuve du besoin qu'ils ont de vivre en société. F. Cuvier rapporte un fait qui montre bien toute la différence qu'il y a entre un animal qui n'a que l'habitude de la société, et un animal qui en a l'instinct: “Une lionne avait per-

du, dit-il, le chien avec lequel elle avait été élevée, et pour offrir toujours le même spectacle au public, on lui en donna un autre, qu'aussitôt elle adopta. Elle n'avait pas paru souffrir de la perte de son compagnon; l'affection qu'elle avait pour lui était très faible; elle le supportait, elle supporta de même le second. Cette lionne mourut à son tour; alors le chien nous offrit un tout autre spectacle; il refusa de quitter la loge qu'il avait habitée avec elle; sa tristesse s'accrut de plus en plus, le troisième jour il ne voulut plus manger et il mourut le septième.”

La violence serait sans nécessité pour disposer un animal à l'obéissance. Nous ne parvenons à l'attirer et à le rendre familier que par la confiance, et les bienfaits seuls sont propres à le faire naître. Subvenir aux besoins des animaux; leur faire donner la nourriture par les personnes mêmes auxquelles on veut qu'ils se soumettent; exalter certains de leurs besoins pour leur faire sentir davantage leur



LION ET LIONNE.

dépendance par rapport à nous, tels sont les principaux moyens dont on a conseillé l'emploi. Une fois la confiance et la familiarité obtenues, et après que les bons traitements, l'habitude de nos relations et sa prévoyante supériorité ont rendu l'homme indispensable à l'animal, la supériorité du chef ou du maître peut se faire sentir.

Les corrections modérément employées complètent et déterminent alors une entière soumission; l'excès des corrections intimide ou révolte, et c'est ce qui donne souvent aux Mammifères que l'on tient captifs une férocité tout à fait étrangère au caractère de leur espèce. Les montreurs d'animaux y ont souvent recours lorsqu'ils veulent en imposer sur la cruauté apparente ou mieux factice des Lions, des Panthères, etc., qu'ils exposent à la curiosité publique.

On donne communément aux Mammifères carnassiers un caractère moins traitable, moins affectueux qu'aux Herbivores. Les observations des naturalistes montrent que tous les ruminants adultes, surtout les mâles, sont des animaux grossiers, farouches, qu'aucun bienfait ne captive et qui, dans les accès de fureur auxquels ils sont sujets, ne reconnaissent souvent pas celui qui les soigne. Aussi doit-on les menacer presque constamment. Le Tigre, le Lion, l'Hyène, etc., sont au contraire plus confiants, et leur affection est plus sûre. "Cent fois, dit F. Cuvier, l'apparente douceur d'un Herbivore a été suivie d'un acte de brutalité; presque jamais les signes extérieurs d'un animal carnassier n'ont été trompeurs: s'il est disposé à nuire tout dans son regard et dans son geste l'annonce; il en est de même si c'est un bon sentiment qui l'anime." Les animaux herbivores, quand ils ont la force, sont donc au fond d'une nature plus intraitable que les carnassiers. C'est que leur intelligence est beaucoup plus grossière, beaucoup plus bornée, et que partout, même dans les animaux, le développement de cette faculté est plus favorable que nuisible aux bons sentiments.

LA CRISE DU LOGEMENT

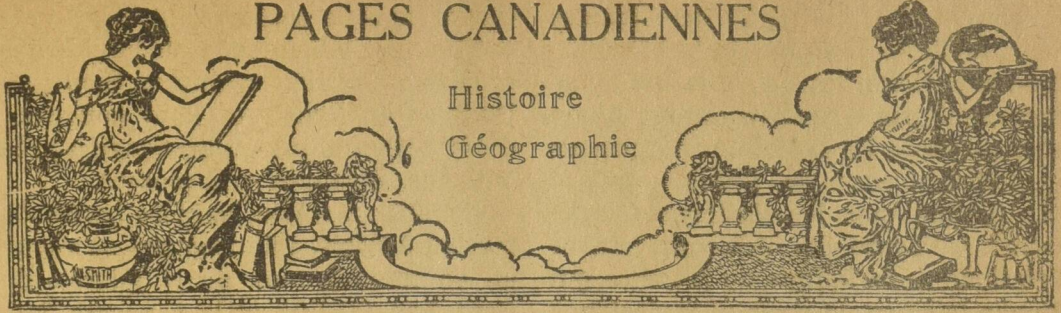
La crise du logement ne date pas d'aujourd'hui. Molière en fut la victime en son temps et de cette aventure il garda une rancune incurable au coeur. Ses invectives contre les médecins ne reconnaissent pas d'autre cause. Sur le manuscrit d'un Sieur Basset nous cueillons ces renseignements curieux: Molière logeait chez un médecin et la femme de ce dernier était avare. Cela se trouve. Mais celle-ci ne se contentait pas de liarder sur le nécessaire. Elle prétendait augmenter ses locataires. La femme de Molière ne voulait rien entendre. La location était assez chère et l'honneur de loger Molière ne devait-il pas compter? La femme du médecin revenait à la charge et sans succès. Un beau jour, elle invita le ménage à aller habiter ailleurs. Et qui logea-t-elle en place? La Duparc, comédienne de la troupe. D'où conflit entre les femmes et fureur de Molière. En manière de vengeance, il écrivit "L'Amour médecin" et de ce jour n'épargna pas les médecins. C'est tout au plus s'il acceptait de dîner avec eux. Se trouvant un jour, avec M. de Vauvilain, médecin, au dîner du roi, il dit à Louis XIV qui lui demandait des renseignements sur le traitement qui lui était prescrit: "Sire, nous raisonnons ensemble. Il m'ordonne des remèdes, je ne les fais point et je guéris." Depuis le congé signifié par le propriétaire, la foi dans la médecine s'était éteinte.

—o—

L'entêtement est la force des faibles. La fermeté fondée sur des principes, sur la vérité et le droit, l'ordre et la loi, le devoir et la générosité, est l'entêtement des sages.

PAGES CANADIENNES

Histoire
Géographie



CE QUE BUVAIENT NOS ANCIETRES

Oui, nos ancêtres, tant ceux de France que du Canada, je me demande ce qu'ils buvaient?

De l'eau, me direz-vous. N'allons pas si vite, car les méchants sont buveurs d'eau, d'après ce que l'on sait du déluge.

Ils buvaient de la cervoise qu'ils fabriquaient avec du blé, de l'orge ou du houblon mouillé, rendu liquide, puis fermenté—de la bière, pour vous faire plaisir.

Tacite, qui vivait il y a mil huit cents ans, raconte que les Germains faisaient de la cervoise en quantité et la buvaient de même. Leurs voisins, les Gaulois, en raffolaient, sans parvenir à la brasser aussi adroitement.

Cette boisson paraît avoir été la plus répandue en Europe dans les temps anciens. Aujourd'hui encore, elle dépasse en nombre de gallons tous les autres breuvages. Le peuple y reste fidèle. Les hautes classes en boivent moins parce qu'elles consomment du vin qui coûte plus cher, le vin est aristocrate.

Deux cents ans après Tacite (276-282), l'empereur Probus fit planter

des vignes italiennes dans les Gaules et, comme celles-ci se multipliaient, l'usage de la bière s'en ressentit, mais il ne faut pas s'imaginer que le vin était populaire, car les fonctionnaires romains seuls y prenaient goût.

L'empereur Probus avait sans doute fait la réflexion que là où les ceps sauvages existaient et subsistaient sans le secours de l'homme, le sol est propice aux vignes cultivées. Ayant trouvé des raisins indigènes dans les provinces gauloises, il mit son idée en pratique et s'en trouva bien. C'est alors que, sur les coteaux de la Bourgogne, de Suresnes et d'Argenteuil, l'on commença à chanter ce refrain qui fut bientôt populaire:

Buvons à la morale,
A la gard' nationale.

Il est bien probable que Jacques Cartier faisait la même réflexion que Probus lorsqu'il se plaisait à parler de l'abondance des vignes sauvages qui recouvraient les rives du Saint-Laurent, comme il eût l'imprévoyance de laisser le pays découvert, il est à présumer que ces pauvres arbustes ont pris des engelures et n'ont jamais pu prospérer.

NOTE.—Cet article a été extrait des MELANGES HISTORIQUES, volume 1, de Benjamin Sulte. (G. Ducharme, libraire-éditeur, Montréal.)

Un écrivain, très au fait des moeurs et coutumes de nos ancêtres, LeGrand d'Aussy, fait remonter à l'industrielle ville de Troie l'origine de la bière allemande. Selon lui, les Troyens ne se bornaient pas à vendre autour d'eux et dans toute l'Asie mineure, mais ils exploitaient aussi la Grèce, malgré l'antipathie que les Hellènes éprouvaient à l'égard des Pélasges. Après l'équipée de la femme de Ménélas qui amena le siège, la prise et la destruction de Troie, quelques détachements de fuyards se dirigèrent du côté de l'Europe centrale et d'autres jusqu'à la Scandinavie. La recette de la cervoise voyagea avec eux; mille ans plus tard, les Romains de César la retrouvèrent dans le pays de Bade, tout le long du Rhin et jusqu'au coeur de la Belgique. A mesure que les vignes plantées par Probus se multiplièrent dans les Gaules, c'est-à-dire dans le midi, la consommation de la bière diminua en proportion, mais il ne faut pas s'imaginer que le vin était populaire.

Sous Julien l'Apostat, l'an 360, Paris, déjà vieille capitale, ne buvait que de la bière. Ce régime dura huit ou neuf cents ans après Julien. Dans sa marche du sud au nord, le vin ne semble pas avoir dépassé Lyon avant l'an 1000 ou même 1100.

La Hollande, la Belgique, le nord de la France, ne connurent que la cervoise jusque vers 1300, où le cidre, fabriqué depuis longtemps dans la basse Normandie, commença à se répandre et même fit de grandes conquêtes en Angleterre.

Chose curieuse, Charlemagne (vers 800), tout Allemand qu'il était, encourageait hardiment la production du cidre, sans grand résultat, mais on ne voit pas qu'il ait fait reculer la bière.

De l'an 1000 à 1250, petit à petit, le vin se glisse dans les villes du nord, comprenant la région de Paris et cela eut lieu probablement sous l'égide des croisés qui avaient connu en Sicile, en Italie et en Grèce ce goût nouveau. C'était néanmoins un breuvage à préférences, étranger aux masses.

Durant un siècle, la bière perdit du terrain à Paris. Elle regagna sa vogue au commencement de la guerre de Cent Ans (1350) et la conserva jusque vers 1500. Toutefois, au temps de Jeanne d'Arc, vers 1430, on buvait du vin en Lorraine, à Orléans et à Paris, chez les grands. Les chroniques racontent que les Parisiens notables, habitués à la bière et au vin, se crurent empoisonnés lorsque l'évêque de Lisieux (Normandie) leur eut fait boire du cidre, en 1380.

De 1200 à 1400, le cidre se répandit, devint sujet à la dime de l'Eglise, aux tailles ou taxes locales et à l'impôt du royaume. Vers 1500, il faisait son entrée à Paris. Cette ville jouissait enfin des trois breuvages qui se partageaient la France. En ce moment, la guerre d'Italie redonna aux nobles et aux troupes l'habitude du jus de la vigne.

La lutte du vin contre la bière, de la bière contre le cidre, du cidre contre la bière et le vin, n'a pas cessé depuis le roi François Ier jusqu'à nos jours, selon que la pomme, la vigne ou l'orge se présentent en abondance et plus ou moins riches.

* * *

Les premiers colons du Canada étant venus des pays du cidre et de la bière, n'étaient pas adonnés au vin.

Vive le cidre de Normandie!
Rien ne fait sauter comme ça.

Du temps de Champlain, dès les trois premières années de Québec, le sieur de Monts y envoya des pommiers de Normandie que l'on signale en plein développement vingt-cinq ans plus tard. Il est probable que d'autres envois de pommiers ont eu lieu par la suite. En tous cas, sous les Français, la région de Québec et celle de Montréal, en cultivaient plusieurs variétés pour la compote, mais il n'est pas certain que nous ayons eu la pomme à cidre.

Je crois que l'on commença par la bière d'épinette. Le procédé en était connu en France. Louis Hébert, en sa qualité d'apothicaire et herboriste, et curieux de mettre toutes les plantes à l'épreuve, a bien pu manipuler en Acadie ou à Québec cette boisson qui est, d'ailleurs, un excellent anti-scorbutique—et nous savons que le scorbut régnait parmi les hivernants du Canada.

Quatre-vingt-dix ans avant Hébert, les hommes de Cartier avaient été guéris du scorbut par ce remède que les Sauvages fabriquaient tant bien que mal, car ils ne connaissaient pas la fermentation. Cependant, leur manière d'apprêter les branches d'épinette avait du bon.

Nous savons que, sur mer, la maladie en question était la terreur des matelots. En Canada, on l'appelait le "mal de terre". Son origine était la même. On la verra reparaitre partout, parmi les gens qui ne mangent que de la viande, et encore plus si c'est de la viande salée. Hébert a dû s'occuper d'une substance dont le double usage, boisson et remède, se recommandait à son attention.

Il ne faut pas oublier le "bouillon", fort apprécié à cette époque. En Picardie et dans la haute Normandie, le

peuple se composait, avec de la pâte crue, mais levée et fermentée dans une eau épicée, un breuvage appelé bouillon qui valait mieux que de l'eau lorsque celle-ci n'était pas bonne à boire. La pratique s'en établit au Canada, bien que l'eau de ce pays fut supérieure à toutes les sources et rivières de l'Europe. L'habitude de faire du bouillon de ce genre existait encore dans la colonie vers 1670, même on en vendait puisque, dans des inventaires de 1650, figurent des barils de bouillon.

Le dictionnaire de Trévoux dit que ce mélange était assez semblable au "chouset" des Turcs, lequel est fait de pâte crue levée, cuite dans l'eau, et après cela rassise et séchée. On en jette la grosseur d'un oeuf dans un pot d'eau à boire.

Le cidre, le bouillon, la bière d'épinette ont sans doute dû accompagner les premiers Normands et Picards qui sont venus se fixer sur le Saint-Laurent.

C'est alors (1663) que Pierre Boucher, répondant à des questions qui lui avaient été posées en France, disait: "A l'ordinaire, on boit du vin dans les meilleures maisons de la colonie, de la bière dans d'autres, aussi un breuvage appelé bouillon qui se boit communément dans toutes les maisons. Les plus pauvres boivent de l'eau, qui est fort bonne et commune en ce pays-ci."

Aucun homme ne connaissait le Canada aussi bien que Boucher. Il ne mentionne pas le cidre. L'avait-on abandonné? En avait-on conservé la coutume depuis la fondation de Québec?

L'auteur ajoute: "On n'a point encore planté ici d'arbres fruitiers de France, sauf quelques pommiers qui

rappellent de fort bonnes pommes et en quantité, mais il y a bien peu de ces arbres". De fort bonnes pommes, ce n'est pas ce qu'il faut pour en extraire le cidre. La "fameuse" et les autres qui font la gloire de nos vergers n'entrent pas dans ce que je cherche ici.

Boucher ne demande point qu'on encourage la culture des pommiers en vue de la production du cidre et pourtant il était natif de Mortagne, au Perche, ce qui est comme un coin de la Normandie. Alors, on peut en conclure que le cidre ne comptait nullement plus dans les ménages canadiens cinquante ans après la fondation de Québec, bien que la plupart des colons fussent originaires des pays où l'on consomme le plus de cette boisson.

Rien d'étonnant que l'intendant Talon, vers 1670, ait fondé des brasseries de bière sans s'occuper du cidre; il voyait probablement que la bière l'emportait sur le cidre dans l'estimation du peuple.

Et remarquons que, de 1665 à 1670, la population avait triplé par le moyen de nouveaux colons venus de nombreux endroits où la bière et le vin dominaient dans toutes les classes.

Conçoit-on, d'autre part, que Boucher ne parle pas de l'eau-de-vie? Il écrivait au milieu des violentes querelles que le commerce de cette liqueur soulevait dans toute la colonie. Le rhum et une eau-de-vie inférieure appelée *guildive* étaient répandus partout, après 1665 environ, alors que l'on ouvrit des relations avec les Antilles.

Les vins importés au Canada doivent être de sources variées. Peut-être du bordeaux, quoique sa renommée fût mince durant le dix-septième siècle. Henri IV avait tenté de l'introduire à Paris sans trop de succès. On lui préférait le bourgogne. Il devait y avoir d'autres crus, mais nous ne les connaissons pas. Quant à la tisane de champagne, elle coûtait trop cher pour les gens du Canada. Ainsi donc, avec l'excellente eau de nos rivières, le bouillon ou chousset, la grosse bière, la bière d'épinette, le cognac, la *guildive*, le rhum, nos premiers pères canadiens avaient de quoi se tenir dans l'état d'humidité voulu par la nature.

A la longue, la colonie reçut tant de gens de qualités diverses que l'importation du vin prit de la valeur, mais on voit très bien, par les rapports officiels et autres écrits, que la masse du peuple n'en consommait pas; les anciens habitants étaient buveurs de bière forte, d'eau-de-vie, de rhum et de bière d'épinette sans compter le bouillon. Du moment où le pays passa à l'Angleterre, le revenu sur le vin tomba à zéro, parce que, dit le gouverneur Murray, ceux qui en buvaient sont retournés en France.

Toutefois il fut une époque où les vins de Madère, Ténériffe, Malvoisie, Oporto, étaient très répandus parmi nos gens à l'aise—disons vers 1800-25—mais comme je ne veux pas sortir de 1608 à 1700, ne pénétrons pas dans ces autres vignoles.

Restons avec les premiers Canadiens et, après avoir vu ce qu'ils buvaient, n'oublions pas de dire que, de tous temps, ils n'ont pas eu leurs pareils pour la fabrication des sirops, liqueurs douces, vins de gadelles, vin de framboise, vin de cassis et autres nectars dont la liste est longue — et toute du côté des femmes

—o—

L'étroitesse d'esprit amène presque infailliblement l'intolérance.

Chronique Féminine

Par FRANCINE

MODES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI



Il y a peu de spectacles aussi divertissants que celui d'un vieil album de famille. C'est aussi la joie que nous donne la vue de ces toilettes, vieilles

de vingt-cinq ans à peine, que nous reproduisons ici. Voyez simplement l'étonnant contraste entre la femme de 1840, court vêtue, garçonnière, qui



s'en va d'un pas sûr, le nez au vent, aussi maîtresse du trottoir et de la rue que l'homme, autrefois son maître et son supérieur!

Ici, ce sont des manches à gigot; là des costumes de bain qui ressemblent aux toilettes aujourd'hui de ri-

gueur dans les couvents; des robes de soir et d'après-midi, sous lesquelles la femme disparaît complètement; des costumes de sport aussi embarrassants que des robes à traîne.

Que pensera-t-on de nos modes actuelles, dans vingt-cinq ans?

LE TRAITEMENT DES CHEVEUX

On distingue trois affections du cuir chevelu: les cuirs huileux, les cuirs secs, les cuirs fatigués. Chacun requiert un traitement différent, parce que ses causes sont différentes. Un remède commun à toutes les maladies de cheveux est aussi impossible qu'une panacée pour tous les maux de l'hu-

manité. C'est ce qui explique le nombre innombrable de "toniques pour cheveux", de "restaurateurs de cheveux", et leur multitude de variétés. Et ce qui explique un peu pourquoi (sans vouloir les défendre), tous ces toniques arrêtent rarement la chute des cheveux, c'est que nous ne savons



guère celui qui nous convient. Tel qui a les cheveux secs suit un traitement pour cheveux huileux, et vice versa.

—Les femmes ont plus souvent que les hommes les cheveux huileux. Elles se lavent les cheveux trop fréquemment et n'ont pas assez d'égards pour la température. Dès le jeune âge, on leur lave la tête à l'eau chaude et en vieillissant, elles emploient leur eau de plus en plus chaude.

—L'alcool pur est dangereux. Tandis que l'alcool dilué entre dans tout bon tonique, l'alcool pur tue la vie des cheveux et les fait grisonner. Le soda à laver et le carbonate de potasse, employés pour enlever l'excès d'huile, ont le même effet désastreux.

—Pour garder ses cheveux bien vivants et propres, le tout est de les brosser convenablement, avec une brosse antiseptique à longs crins, les laver de temps à autre, mais pas trop souvent, et d'employer un shampoo, mais sans abus.

—Teindre ses cheveux avec autre chose que le henné est vouloir leur perte. Les ordinaires teintures chimiques sont néfastes, en général. Le henné seul est inoffensif. Les femmes orientales dont la chevelure est merveilleuse usent habituellement du henné.

— o —

UN BEAU JEU D'ENFANTS

Le galion d'or et les pirates

Ce jeu a ceci de particulier qu'il ne comporte aucune restriction quant au nombre des joueurs. Il faut être au moins six, c'est tout.

Dans votre cour ou dans le parc où vous jouez, ou partout ailleurs vous

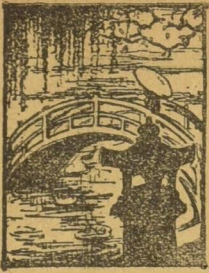
marquez à la craie ou avec des branches un coin, qui représente l'île au galion, ou du navire portant un trésor, en route pour l'Espagne. L'un des joueurs est choisi pour faire le navire et les deux autres pour faire les navires-convoyeurs, chargés de défendre le navire porteur de trésor. Cela fait trois dans un camp. Si les joueurs sont plus nombreux, on augmente simplement le nombre des navires de garde.

Les autres joueurs, c'est-à-dire les joueurs de l'autre camp, sont dispersés çà et là, non loin de l'île (représenté par le coin) d'où partent les navires. Ce sont les pirates, qui attendent le moment propice de s'emparer du navire au trésor.

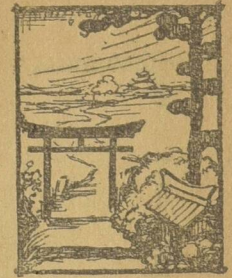


Les deux joueurs qui font la garde du navire au trésor se tiennent les mains et quittent l'île, suivis de près par le galion. S'il y a d'autres joueurs, ils ferment la marche.

Et c'est alors que les pirates, accourant de partout, tentent de toucher le joueur qui fait le navire au trésor, sans être touchés eux-mêmes par quelqu'un des autres joueurs qui montent la garde. Le "navire" a le droit de tourner autour de ses convoyeurs pour éviter d'être touché, mais il ne peut toucher personne lui-même.



LA PRINCESSE BUTTERFLY



C'est ainsi qu'on appelle la jolie petite princesse japonaise Kikou-Ko, de la célèbre famille Tokougawa, branche des Minamoto, qui conserva le shogounat depuis le XVIIe siècle jusqu'à 1868. N'écoutant que son cœur, comme la ravissante Madame Butterfly de l'opéra, elle se maria, en dépit d'obstacles qui à une autre eussent semblé insurpassables, avec le jeune homme de son rêve, un jeune étudiant, fils de marchand.

Ce mariage d'une princesse avec un homme du peuple n'a pas manqué de faire beaucoup de bruit, dans tout l'empire Nippon. La chose pourtant n'eût pas été possible, il n'y a guère que quelques années. Mais la guerre, en donnant de terribles leçons aux rois, a beaucoup aidé au mouvement démocratique. On voit partout les rois et les princes se rapprocher du tiers-état. De leur conduite vis-à-vis du peuple dépend leur couronne. Car les monarchies ne sont plus que tolérées dans les rares pays où l'on en trouve encore. Si l'empire le plus traditionaliste du monde entier, le plus fermé à toutes les idées libérales, la Chine, jusqu'à ce siècle, s'est mué en république, le Japon, ainsi que l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie peuvent bien, dans un avenir rapproché, se débarrasser, dans une saute d'humeur, de leurs séculaires dynasties.

La Princesse Kikou-Ko est une petite-fille du shogoun ou chef militaire

du Japon Keiki Tokougawa, le dernier de la dynastie des shogouns Tokougawa, éteinte en 1868 avec la chute de la féodalité japonaise. Le shogoun régnait aux côtés du mikado.

Elle renonça à tous les droits de la noblesse qui sont considérables au Japon et alla vivre très simplement avec son mari, au n° 384 de la rue Chitaga-ya, à Tokio.

Aux yeux du peuple et de la bourgeoisie, aux yeux mêmes des classes militaires, les nobles sont des demi-dieux. Daignent-ils converser avec un homme du peuple, il en est aussi flatté que l'étaient les mortels de la mythologie grecque de recevoir la visite d'un habitant de l'Olympe. Qu'est-ce alors quand ils les demandent en mariage!

Il y a quelques années, à un bal donné dans l'Hôtel Impérial de Tokio, la princesse Tokougawa fut présentée à un groupe de jeunes étudiants japonais, de retour de Paris. Taga, son futur époux, était du nombre. Très entichée de musique et de danse occidentales, ainsi que de littérature et de peinture, elle en causa longuement avec le jeune étudiant, très flatté de cette compagnie.

Taga, le lendemain, ne rêvait plus qu'à sa princesse, mais bien entendu sans espoir. Il ne pouvait espérer la revoir. Instruite elle-même, elle ne s'était servi de lui que pour s'instruire davantage des choses d'Europe.

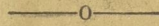


La princesse Kikou-Ke

Il était bien loin de s'imaginer que ce même jour, en son palais merveilleux, au milieu de toutes ses femmes, la petite princesse soupirait après l'instant où de nouveau elle pourrait se trouver avec lui. Ce jeune homme avait fait sur elle une forte impression. Elle ne pourrait de sa vie en épouser un autre. Ils se revirent fréquemment, grâce à toute sorte de petites fêtes qu'organisait la princesse, en l'honneur des artistes de Tokio, et

qui étaient autant de prétextes pour le revoir.

Puis, nous ne savons trop comment, peut-être de la manière la plus simple du monde, car les déclarations d'amour les mieux apprises, ont toujours été bredouillées et abrégées par une étreinte, le pauvre et si peu noble Taga ouvrit son cœur à la princesse qui l'agrée. Quelques mois plus tard, ils étaient mariés, au grand scandale de la noblesse qui, par politique, dissimula son dépit.



UN PHENOMENE D'OPTIQUE

Inversion des images visuelles chez un enfant de dix ans.— Par une étrange aberration de la vision, il voit tout à l'envers, tout autrement que nous.— Ce cas est excessivement rare.

Un cas bien étrange d'aberration visuelle s'est présenté, ces temps derniers, dans un petit village de la Virginie. Un garçon de dix ans, Sammy Tiana, a du monde une vision renversée: il voit toute chose à l'envers. Des mots sur un tableau, la suscription d'une lettre, lui apparaissent comme écrits à l'envers. Tendez-lui la main droite, il prendra la gauche. Qu'une voiture s'éloigne, il a l'impression qu'elle se rapproche de lui; qu'il lance une balle du quatrième étage de la maison de ses parents, il la voit monter. La cause de cette déformation ne réside pas dans l'oeil, qui est normal, mais dans les centres visuels du cerveau. Chez l'homme normalement constitué, les rayons conduisent les images des objets à travers la cornée

ou lentille cristalline de l'oeil jusqu'à la rétine où elles sont réfléchies. De la rétine, les images suivent, renversées, le nerf optique qui aboutit aux centres de vision du cerveau. Là, les images sont remises d'aplomb et c'est alors que nous les percevons, comme elles sont dans la réalité.

Chez Sammy, les images reçues par le cerveau se rétablissent de leur inversion, mais lui paraissent renversées, tout comme si elles étaient réfléchies par un miroir.

Et le malheureux petit bonhomme sait fort bien, et c'est tant mieux, qu'il doit interpréter différemment, tout ce qu'il voit. Il sait qu'il doit s'effacer quand une automobile semble s'éloigner de lui; qu'il monte bel et bien un escalier, alors même que les marches semblent tomber sur lui.

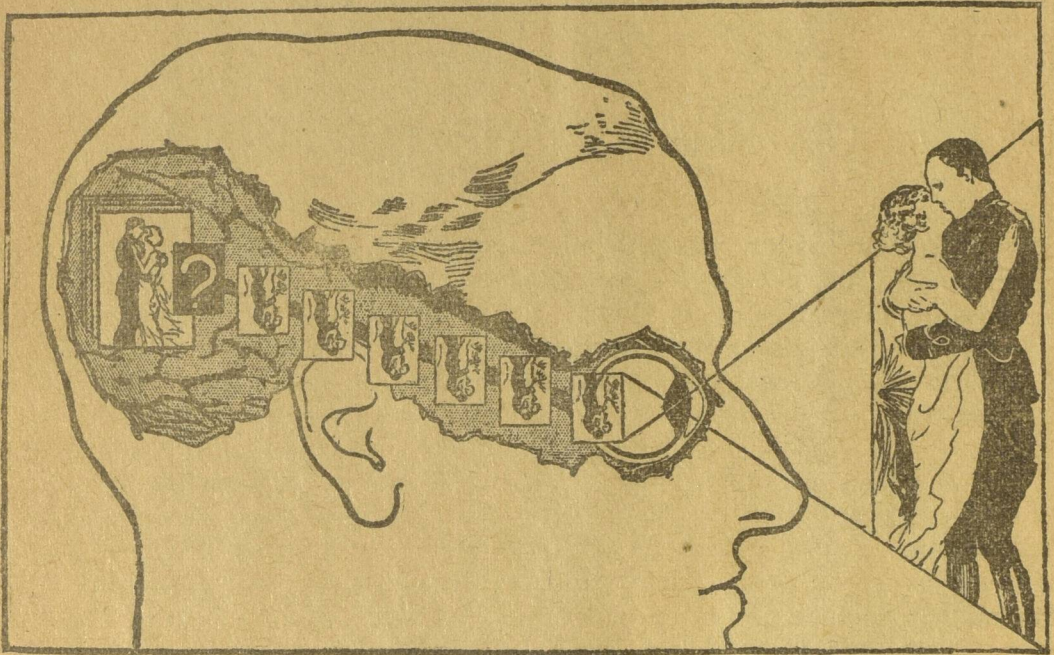
Où chercher la cause de cette inversion des images visuelles? Dans l'atavisme? Pas possible, tous les parents et arrière-parents de l'enfant étant gens parfaitement constitués. Les oculistes qui l'ont eu en observa-

tion attribuerait plutôt la chose à un accident d'enfance, à un choc violent qui aurait bouleversé la zone de vision de son cerveau.

Le mal est sans remède, parce qu'il est logé, non dans les yeux, mais au cerveau. Voulez-vous savoir comment voit le jeune Sammy? C'est très simple. Faites quelques petites expériences à l'aide d'un miroir. Tracez une ligne sur une feuille de papier, en

adversaire et en plus est exposé aux plus graves dangers.

Nous disions tout à l'heure que la vision est affaire de cerveau, et c'est si vrai que les animaux sont incapables, étant donné le développement moindre de leur cerveau, de recevoir la même image des objets que l'homme. Mais si l'animal est inapte à voir des choses que perçoit notre vue,



L'image de ce bel officier, embrassant sa fiancée, traverse la cornée de l'observateur pour aller se loger dans la rétine où elle est réfléchie. De la rétine, elle suit, renversée, le nerf optique jusqu'au cerveau où elle se rétablit pour être perçue ainsi qu'elle est dans la réalité.

poussant le crayon devant vous. Regardez dans le miroir et vous aurez l'impression qu'au contraire, la ligne se dirige vers vous. De même vous apparaîtraient une automobile, un train ou une personne en marche. Aussi longtemps que cet enfant ne concevra pas le monde autrement que nous, il souffrira de cette infirmité. Tous les jeux lui sont interdits; il ne peut lire qu'avec le secours d'une glace; se trouve sans défense devant le moindre

en revanche, il est des choses qu'il voit et que nous ne pouvons distinguer, malgré notre supériorité sur lui.

C'est ainsi que certains animaux pourraient voir venir un vent, avant qu'il passe sur nous!

Mais les animaux n'ont pas cette bonne chance de se voir dans une glace. Les chats et les chiens, placés devant un miroir, ne semblent pas du tout se reconnaître.



UN ROMAN COMPLET

LE CHATEAU DE
LA VIEILLESSE

Par GUY CHANTEPLEURE

PREMIERE PARTIE

I

Du fond de la pièce, peinte en bleu à l'instar de la chambre fameuse d'Arthénice, Mlle Flore de Croixménénil s'avancait au-devant de son cousin, légère comme un oiseau malgré ses soixante ans, fine ainsi qu'un objet de précieuse bimbeloterie, si fine, si légère, que le baron de Givray ne songea point à rire de ce que les relevés habiles, les grosses manches taillées, le col ajouré de la robe et jusqu'à la disposition de la coiffure qu'elle portait, rappelaient moins discrètement qu'on l'eût souhaité chez une personne de cet âge la mode du moment. La silhouette qu'habillaient les plis gracieux de la soie amarante était trop menue pour en être ridiculisée; le visage, dont les cheveux savamment boudés sous la dentelle de la coiffe encadraient l'ovale aristocratique, était trop aimable pour prêter à la raillerie.

Mlle Flore de Croixménénil n'avait point l'air d'une vieille femme qui se veut rajeunir, mais bien plutôt du portrait vieilli de quelque aïeule peinte en ses beaux jours, de ces portraits que le temps pâlit avec des douceurs et fane avec des délicatesses.

Elle habitait à Givray l'hôtel très ancien que lui avait laissé son père, frère de la défunte baronne de Givray, et y vivait d'une fortune assez modeste, faisant toutefois dans la petite ville la pluie et le beau temps, comme on dit, depuis qu'elle passait les hivers à Caen, où on l'avait gratifiée déjà du titre de *Précieuse*, et en rapportait le langage et les modes de Paris.

Mlle Flore, jolie en son temps, ne s'était point mariée; peut-être s'était-elle montrée, pour une fille pauvre, trop difficile quant au choix d'un époux. Cependant, d'aucuns disaient qu'ayant éprouvé pour le baron de Givray une affection qui n'avait été ni comprise ni partagée, elle s'était volontairement vouée au célibat lorsque le jeune seigneur lui avait préféré Marie de Croixménénil, sa cousine. Maintenant la bonne demoiselle avait renoncé pour elle-même à toute jeunesse malgré ses fanfreluches, et, malgré ses allures coquettes, à tout roman. Mais elle revivait de nouvelles jeunessees en se plaisant à celle des jeunes filles qu'elle connaissait, et oubliait que son roman personnel avait été bien court et bien

décevant, en s'intéressant avec une inaltérable sympathie aux romans du prochain.

C'était la tête la plus folle et le coeur le meilleur du monde, une de ces créatures qu'on aime en souriant. Le baron de Givray, sans se douter qu'il avait été le héros d'un poème sentimental, et que jadis Flore, en lisant *l'Astrée*, avait longtemps prêté ses traits à Céladon, l'avait aimée aussi, avec une indulgence un peu amusée; puis insensiblement, tandis que Mlle de Croixménénil entourait de tendresse, de sollicitude touchante, la fille du gentilhomme,—Béregère-Flore de Givray, dont elle était la marraine,—cette amitié presque fraternelle s'était mêlée d'une sincère reconnaissance. Aussi, ayant appris le matin même de ce jour-là, par le messager de la Rochelande, que Mlle de Croixménénil, absente tout l'hiver, était enfin de retour, le baron s'était-il empressé d'enfourcher son bon cheval Va-Tout-jours et s'était-il laissé conduire doucement par le paisible animal, à travers les campagnes déjà verdoyantes de Rochelande et les rues grises de Givray, jusqu'à l'hôtel séculaire où l'attendait à coup sûr le visage gracieusement flétri de sa fidèle amie.

"Combien charmante est votre visite, mon cousin! s'écria celle-ci, pendant que le baron, son grand feutre à la main, inclinait très bas sa tête chenue pour baiser les doigts qu'on lui tendait, frères sous le réseau des longues mitaines. Je ne suis revenue que de la semaine passée, et comptais aussi bien vous aller saluer à Rochelande. Parlez-moi vite de vous, de Béregère et du cher abbé Vincent. Depuis notre dernière entrevue, des siècles ont fui!"

Mlle Flore avait glissé, parmi des froufrous de soie, jusqu'au solennel fauteuil de tapisserie qui ouvrait les bras dans l'enfoncement de la fenêtre; elle s'y assit en indiquant au baron un siège semblable.

"Béregère, répondit M. de Givray, vous envoie ses plus tendres saluts. Elle est toujours l'enfant souriante et résignée que vous daignez aimer. Quant à l'abbé Vincent, qui se rappelle à votre souvenir bienveillant, les années l'effleurent à peine; c'est tout au plus si quelques flocons de neige sont tombés cet hiver sur sa tête. Tel je l'ai connu, tel je le vois. Il sert Dieu, instruit Béregère, supporte mes boutades, et chaque mois

l'histoire de Rochelande s'accroît par ses soins de plusieurs feuillets.

—Eh mais! cher baron, remarqua Mlle de Croixménil, c'est que l'air de Rochelande rajeunit! ne vous retrouvéé-je pas tous les printemps droit comme un sapin et fier comme un chêne? A vous considérer, on oublie le cours des ans."

Le baron eut un geste de protestation, que soulignait un sourire assez triste.

"J'ai fait mes premières armes devant Paris, au pont de Saint-Cloud. C'était en 1589, et j'avais vingt ans. Calculez, dit-il. Et depuis, mon Dieu, il s'est passé tant de choses!... L'air de Rochelande vieillit, ma cousine."

Et par hasard, sur un mouvement de M. de Givray, un élégant miroir de travail vénitien refléta ironiquement un visage rude que creusaient des rides profondes et dont la pâleur ivoirine jaunissait encore au contact de la fraise très blanche que le baron portait, sans jamais se préoccuper des fluctuations de la mode, sur son pourpoint sévère, invariablement noir.

Des manières souvent brusques, je ne sais quoi d'indéfinissable dans le pli fin de la moustache, dans la coupe de la barbe, taillée pleine et en coup de vent comme celle du Béarnais, dans la prestance, le regard et la voix, défendaient d'oublier jamais le vaillant soldat qu'avait été jadis le châtelain de Rochelande; mais la haute taille s'était affaissée, l'éclat des yeux s'était voilé, la bouche s'était amincie, une ombre altérait cette physionomie martiale, et seule la vieilleuse n'eût pas suffi à blanchir si complètement cette chevelure encore belle. Certes, la douleur avait quelque jour marqué le visage qui apparaissait dans le miroir au cadre frivole, et même il sembla qu'encore elle venait de passer, l'effleurant de son aile. Alors Mlle de Croixménil, pour chasser la visite importune, se mit à évoquer ses souvenirs de l'hiver.

Sa meilleure amie, la comtesse de Montlouis, qu'on n'appelait plus à Caen que du nom de Galathée (celui de Française étant déclaré vulgaire), recevait tous les beaux esprits de la ville. Dans son hôtel construit à l'italienne et rempli de curiosités et d'élégances, il se lisait tant de choses délicates et galantes, il se lisait tant de vers ou de lettres d'un tour spirituel et d'un langage exquis, que Flore, métamorphosée en Aminthe, y avait vu s'écouler les heures les plus délicieuses qu'elle eût jamais rêvées... ou plutôt, non, on ne les avait pas "vues s'écouler" ces heures-là, car elles s'étaient enfilées si prestement, si malicieusement, que personne n'avait à vrai dire eu le loisir de les compter.

Chez Galathée, toutes choses faisaient songer à Paris et démontraient l'excellence des traditions établies par l'incomparable marquise de Rambouillet, le ton des conversations, le choix des mots, le bel air des manières, la qualité de l'esprit. La comtesse de Montlouis, fort liée avec Catherine de Vivonne, n'avait émigré en province que depuis le jour où son mari y avait été appelé par d'importantes fonctions, et il n'y avait en elle aucune fraude: c'était le pur style de la rue Saint-Honoré du Louvre qu'elle avait importé à Caen, où d'ailleurs les messages des plus aimables Précieuses et de M. de Voiture et de tant d'autres savaient bien la venir trouver.

Sur ce thème Mlle de Croixménil broda des variations infinies; elle était créée pour aimer les raffinements et même l'afféterie de l'époque, et dès les premiers jours, élégante et délicate par nature, elle s'était enthousiasmée aux rumeurs qui arrivaient peu à peu en province d'une réforme des usages, du langage, du goût dans la société de son temps. L'*Asirée* était à ses yeux,—le *Grand Cyrus* n'existant pas encore,—le chef-d'oeuvre universel, "forgé,—comme Honoré d'Urfé, son auteur, le disait lui-même,—pour l'éternité." Marini le plus spirituel des hommes, Voiture le plus génial des hommes d'esprit, Racan le plus délicat des poètes...

Le baron entendait patiemment sa cousine. Toutes ces jolies ne convenaient guère au soldat qu'il était resté, en dépit de sa vie sédentaire. La société des mondains et des beaux esprits lui avait toujours semblé fastidieuse au temps où il avait fréquenté la cour de Marie de Médicis et les élégants hôtels de Paris; mais Mlle de Croixménil savourait les mots qu'elle disait comme s'ils eussent impressionné agréablement son palais, et, pour ne point troubler cet évident plaisir, le père de Bérengère lui répondait de temps à autre, juste assez pour qu'elle pût se croire écoutée par son interlocuteur et continuer ainsi, sans arrière-pensée, à s'écouter elle-même. Soudain elle s'interrompt, et se redressant légèrement, les deux mains aux bras du fauteuil:

"Suis-je étourdie, s'écria-t-elle, de ne vous dire point la rencontre que j'ai faite et que, depuis ce jour, je me promets de vous mander!... Le chevalier de Charnailles et son fils!"

Cette fois, un très vif intérêt brilla dans les yeux somnolents du seigneur de Rochelande.

"Charnailles! dit-il, vous avez rencontré Charnailles! Quelle aventure!"

—Il habite les environs de Caen, je crois et fréquente plus souvent la ville depuis le retour de son fils, paraît-il. On me le présenta chez Mme de Montlouis, et sur une question qu'il me fit, ignorant que je fusse votre alliée, il apprit que je vivais à Givray.

"—A Givray! s'exclama-t-il. Autrefois j'ai beaucoup connu le baron Renaud de Givray, et même il m'est un peu parent.

"—Le baron de Givray, chevalier! mais j'étais la cousine germaine de feu sa femme."

"Et nous voilà parlant de vous dans les meilleurs termes, M. de Charnailles vous louant à ravir mon amitié, et me contant comment il a fait la guerre à vos côtés, quel fier soldat, quel noble gentilhomme il admirait alors en vous... Olivier-Jean de Charnailles se mêla bientôt à notre entretien. C'est un aimable cavalier. Je ne vous dirai point qu'il soit beau, mais son visage est fait de sorte qu'il est aussi impossible de ne le point remarquer quand on le voit que de l'oublier quand on la vu. Olivier-Jean de Charnailles m'a paru cependant être de moeurs un peu sévères et de caractère point assez enjoué, étant donné l'âge qu'il a, trente ans à peine. Mais son père et lui m'ont plu fort, et, en les quittant, je crus presque quitter des amis.

—Vous avez rencontré Charnailles! répéta le baron d'un air pensif.

—Ne vous souvenez-vous pas de lui?"

Le baron protesta.

"Je me souviens à merveille du chevalier, dit-il; c'est un des plus vaillants officiers et des plus nobles cocurs que j'aie connus. Lorsque Henri III fut assassiné devant Paris, nous faisons, Charnailles et moi, partie de l'armée royale, et, parmi les catholiques qui se rallièrent alors au Béarnais, nous fûmes des plus empressés, heureux de soutenir ce grand roi dans la conquête de son royaume. Vint ensuite la tâche de chasser les Espagnols de France, et cette guerre me réunit encore au chevalier, si bien qu'à Fontaine-Française il me sauva la vie.

— Il ne me l'a point dit.

"Oh! Olivier de Charnailles est de ces hommes qui oublient les services qu'ils rendent. Entouré par des soldats ennemis, blessé, ne me défendant plus qu'avec peine, j'allais tomber, lorsque le chevalier, accourant à mon secours, se battit comme un lion et me délivra par miracle. Moi je n'ai pu oublier ce fait. La paix conclue, nous eûmes encore sous le précédent règne quelques occasions, vous le savez, il ne nous était guère permis de les chercher, et depuis près de vingt ans nous ne nous sommes plus rencontrés.

— Je ne sais rien de plus fâcheux, fit Mlle de Croixménéil, respirant la branche de fleurs qu'elle venait de prendre dans un vase de cristal, que ces haines des pères qui séparent à jamais les fils et même les petits-fils, car François de Givray était votre grand-père. Cette vieille histoire remonte à cent ans pour le moins, n'est-il pas vrai?

— A quatre-vingt-cinq ans, ma cousine. L'un des contemporains, presque des spectateurs du drame auquel vous faites allusion, vit encore. C'est le vieux Raimbault, qui, lors de l'expédition dont les suites furent si déplorables, accompagnait mon grand-père en qualité de page. Il était bien jeune, et le voilà quasi centenaire.

— Quatre-vingt-cinq ans! C'est un chiffre qui mérite d'être respecté, et il me semble qu'en un tel laps de temps bien des rancunes s'apaisent. Mais vous avez raison, cousin, il est des choses qui demandent parfois plus d'un siècle pour s'effacer. Je le regrette: le chevalier de Charnailles me paraît être digne de votre amitié.

— De tous points, ma cousine, affirma le baron. Je l'estime profondément; et, vous voyez, il semble que la Providence ait voulu perpétuer la vieille tradition qui faisait des représentants de nos familles de fidèles compagnons d'armes, puisqu'elle m'a réuni plusieurs fois, moi, baron de Givray, sans que je l'eusse cherché ni désiré, au chevalier Olivier de Charnailles, puisqu'elle a permis qu'un Charnailles sauvât la vie à un Givray!

— Il y avait encore entre les deux familles une autre tradition, remarqua Mlle de Croixménéil. Plus d'une Givray porta le nom de Charnailles; plus d'une Charnailles porta le nom de Givray; la galerie des portraits à Rochelande en fait foi.

— Rien n'est plus vrai, et, sans même remonter bien haut, François de Givray, mon grand-père, était cousin germain de Gilbert de Charnailles.

Un rire très jeune épanouit les lèvres de Mlle de Croixménéil, et, jouant toujours du bout des doigts avec la branche fleurie dont les pétales s'effeuillaient en neige sur la soie de sa robe:

"Mon bon cousin, fit-elle, vous allez me juger insensée; mais, en voyant Olivier-Jean de Char-

naillies, je songeais à ces alliances d'autrefois et pensais qu'il était regrettable que de tristes événements eussent interrompu de si anciennes et de si belles relations de famille. Ce jeune homme eût été pour Bérengère un charmant époux."

Comme un moment auparavant, la physionomie du baron s'assombrit, ses rides parurent s'accroître.

"Ne parlez point ainsi, dit-il, c'est cruel. Bérengère, vous le savez, ne se mariera pas.

— Mais enfin, pourquoi, mon cousin? insista Mlle de Croixménéil. Ignorez-vous qu'elle est exquise?"

Les yeux du vieillard se fermèrent à demi, sa bouche se contracta comme sous l'impression d'une douleur intense.

"Je vous en prie..." implora-t-il.

Flore soupira et se tut pendant quelques instants; mais ses silences n'étaient pas de longue durée.

"En tout cas, reprit-elle, il ne saurait être question pour Mlle de Givray d'épouser Olivier-Jean de Carnailles, de sorte que ma rêverie n'avait point de sens!... mais je suis coutumière de telles folies. Et je me demande, en vérité, pourquoi je vous ai conté celle-ci. Ce que je me faisais fête de vous apprendre, c'était mon entretien avec le chevalier. J'aurais désiré que la bienveillance m'autorisât à l'interroger sur la querelle séculaire qui creuse encore aujourd'hui une manière d'abîme entre vous et lui. Jadis on me l'exposa en quelques mots qui me satisfirent alors, mais il m'est venu depuis un furieux désir d'être mieux renseignée. Il s'agissait n'est-ce pas? d'un coffret rempli de perles dont héritèrent votre aïeul paternel et celui du chevalier?"

— François de Givray, baron de Rochelande, et Gilbert, chevalier de Charnailles, oui, ma cousine.

Avant cette malencontreuse aventure, ils s'aimaient?

— Comme des frères, bien que leurs caractères fussent très différents. Mon grand-père, doué d'une force de volonté peu commune, était si peu expansif, qu'on le croyait froid et qu'on l'avait surnommé François le Taciturne. C'était un esprit cultivé, et les archives de Rochelande contiennent encore des vers de sa façon. Gilbert de Charnailles, au contraire, n'avait pas les qualités d'un brillant guerrier: ardent, primesautier, il passait pour être très violent et peut-être un peu léger. Malgré cela, en vertu de la loi qui veut que les extrêmes s'attirent, l'intimité de ces deux êtres était complète, et il ne fallait pour la briser rien moins que l'aventure de la forêt de Saint-Séverin. Auparavant, plusieurs années auparavant, mon grand-père et le chevalier s'étaient épris de Diane de Valreuse, et cette jeune fille, aussi désintéressée que belle, avait préféré la pauvreté connue de M. de Charnailles aux richesses du baron de Givray, beaucoup plus considérables alors qu'à présent. Ce dernier en avait ressenti un vif chagrin; cependant j'ai oui dire que même cette rivalité, même ce triomphe de l'un causant fatalement la déception de l'autre, n'avait pu altérer l'amitié des deux cousins. François de Givray fit bon visage aux nouveaux époux; ses regrets se métamorphosèrent en rondsels et en ballades, et quelques années plus tard il

s'unit à ma grand'mère, qui le rendit fort heureux.

—Comment expliquez-vous alors que, sur une simple présomption, l'idée fût venue à François de Givray d'accuser d'une action vile l'homme qu'il aimait si sincèrement?

—Ce ne fut pas François de Givray qui accusa," remarqua le baron.

Puis il sourit.

"Mais vous mourez d'envie que je vous conte l'histoire tout entière, dit-il. Ce serait un long récit.

—Ils sont à la mode! s'écria Mlle de Croixménénil, saisissant la balle au bond avec une drôle de moue. Je brûle de vous entendre."

Cette histoire, elle l'avait connue succinctement mais quand on la lui avait dite, elle ne l'avait écoutée que d'une oreille, et plus d'une fois, depuis sa rencontre avec les Charnailles, elle avait enfin fouillé sa mémoire, n'y retrouvant que des réminiscences vagues.

L'histoire dédaignée jadis passionnait maintenant son imagination vagabonde.

"Qu'à cela ne tienne, ma cousine, fit complaisamment M. de Givray; je ne suis point un narrateur habile, cependant j'essayerai d'être clair, ce qui est déjà fort ambitieux de ma part."

Un calme agréable, fait de silence et d'immobilité, régnait dans la chambre bleue. Les meubles, d'une élégance discrète, s'argentèrent des rayons du soleil printanier; un parfum d'orange et de bergamote flottait dans l'air, se mêlant aux senteurs indévisées des branches blanches et roses que Mlle de Croixménénil, renonçant aux fruits pour avoir des bouquets, avait dérobées aux arbres de son verger et disposées dans des vases de jaspe et de cristal.

La bonne demoiselle s'enfonça dans son fauteuil, remania d'un petit coup les plis de sa traîne, et appuya nonchalamment sa tête bouclée contre le dossier de tapisserie.

"Eh bien donc, commença M. de Givray, le baron de Givray, mon grand-père, fut, un jour de l'année 1548, fort surpris d'apprendre que son cousin Gilbert de Charnailles et lui-même étaient mandés en la petite ville de Langres par un de leurs parents, Louis de Valdemont, qui, se sentant près de la mort, désirait les voir et leur remettre en grand secret un mystérieux héritage. Ce Louis de Valdemont, qui vivait seul et quasi pauvrement, passait pour avoir gaspillé sa fortune lorsqu'il était jeune; de là l'étonnement de ceux qu'il appelait. Ils partirent pourtant, mon grand-père n'emmenant pour tout escorte que son écuyer Hubert, son page Raimbault et Chitan, l'un de ses plus fidèles valets, un bohémien qu'il avait recueilli malade et pris à son service; M. de Charnailles ne se faisant accompagner que de son écuyer également, un nommé Jacou, et d'un serviteur appelé Médéric.

"Le voyage s'effectua paisiblement; on arriva jusqu'à Langres sans encombres. Vous savez déjà, ma cousine, que l'héritage de Louis de Valdemont était tout entier contenu dans une cassette, sous forme de perles merveilleuses et presque uniques au monde, à l'acquisition desquelles l'étrange maniaque avait consacré sa fortune et une partie de sa vie. Ces perles représentaient une somme considérable; cependant nulle

personne à Langres n'en connaissait l'existence, tant M. de Valdemont avait pris soin de cacher son trésor. Et quand, bénissant les parents qui avaient répondu à son appel, le mourant eut rendu l'âme, chacun pensa qu'il était parti pour un monde meilleur aussi pauvre qu'il avait vécu en celui-ci.

—Ce début me plaît, remarqua Mlle de Croixménénil. Il est d'une vraisemblance admirable. Quand les deux héritiers se remirent en route, quelque dissidentiment les séparait-il déjà?

—Aucun, continua le baron. M. de Charnailles était peu fortuné, et sa femme, la belle Diane, aimait la parure et les fêtes. Aussi ne cachait-il pas sa joie de l'heureuse aubaine. Mais on ne s'était point encore concerté pour le partage. Les perles, toujours renfermées dans la cassette, avait été confiées à Chitan, qui se fût fait tuer pour les défendre; et d'ailleurs aucun attaque n'était à craindre, l'héritage de Valdemont n'étant connu que de ses possesseurs et de leurs serviteurs les plus sûrs. Une entente parfaite régnait entre les voyageurs, et le retour s'annonçait aussi facile que l'aller, lorsque mon grand-père, pris d'une crise de goutte,—un mal qui, hélas! fait partie de ses legs, ajouta le baron avec un léger mouvement de son pied botté de cuir fauve,—se vit forcé de ne plus cheminer qu'à de petites journées. On était à mi-route environ; mais le retard devint bientôt si grand, que M. de Charnailles, toujours préoccupé de sa femme, manifesta le désir d'envoyer en avant Médéric, qui, passant par Rochelande pour rassurer par la même occasion ma grand'mère, se rendrait ensuite à Charnailles afin de porter à la précieuse Diane un message de souvenir. A ce moment, M. de Givray ne put qu'approuver une combinaison aussi naturelle, et il remercia fort le chevalier de s'astreindre pour ne point abandonner son compagnon aux ennuis d'un voyage si lent.

"C'était un jour d'été très chaud; comme on passait non loin de l'abbaye de Saint-Séverin, mon grand-père, qui n'ignorait pas que M. de Charnailles comptât parmi les religieuses de ce monastère une tante qu'il aimait fort, proposa de camper à la lisière du bois, sous les premiers arbres, afin de laisser au chevalier tout le temps de visiter sa parente. Celui-ci, reconnaissant de ce bon vouloir, en profita et s'éloigna bientôt, accompagné de Jacou, son écuyer, et laissant au baron et aux quatre serviteurs la garde de la cassette. Il avait été convenu que Médéric ne partirait qu'au milieu du jour, attendant, pour ne pas trop diminuer la petite troupe, que M. de Charnailles fût de retour. Ainsi fut fait. Vers cinq heures seulement, le chevalier ayant reparu, Médéric enfourcha sa monture et prit sa course, emportant le message des seigneurs. Alors mon grand-père, paraît-il, parla de se remettre en route; mais M. de Charnailles l'en dissuada avec mille protestations d'amitié, ne voulant point qu'il s'imposât une trop grande fatigue. La température était si clémente, que les arbres du bois pouvaient remplacer pour un soir le toit d'une auberge. La religieuse de Saint-Séverin avait offert à son neveu quelques flacons d'une liqueur réconfortante, fabriquée au monastère par elle et ses compagnes. Après le repas du soir, les seigneurs et même leurs serviteurs en burent, ser-

vis sur l'herbette par Jacou, celui des serviteurs de Charnailles qui l'avait escorté à l'abbaye. Puis on se prépara au sommeil. Il fut décidé que, de deux heures en deux heures, les valets se relayeraient auprès de la cassette. Chitan ayant eu dans le jour la responsabilité du dépôt, Jacou fut désigné pour la première veille, et chacun s'endormit. Le jour était levé quand mon grand-père, réveillé par la douleur de son pied malade, se mit tout à coup sur son séant. Grande fut sa surprise en voyant Jacou, étendu à la même place que la veille et dormant d'un profond sommeil. Il appela, et ce ne fut qu'à grand-peine, et après plusieurs tentatives vaines, qu'il parvint à tirer de leur torpeur son ami, puis les serviteurs y compris Jacou. Alors on s'aperçut que la cassette avait disparu."

Le buste en avant, l'oreille tendue, Mlle de Croixménéil ne perdait pas une syllabe du récit de son cousin.

"Continuez, continuez, baron! s'écria-t-elle comme M. de Givray reprenait haleine. Effroyable est mon impatience! Votre grand-père soupçonna-t-il dès ce moment que le chevalier eût comploté la disparition de la cassette?"

—Je ne le crois pas, dit le baron. La première impression de François de Givray fut une véritable stupeur; mais très vite il s'avisait que le sommeil dont il avait dormi cette nuit-là avait été bien étrange, et Chitan se disait tout étourdi, comme d'ailleurs les autres serviteurs et M. de Charnailles lui-même.

—M. de Givray pensa-t-il que la liqueur des bonnes religieuses eût enivré ceux qui en avaient bu?

—Non, certes, c'était une boisson fort inoffensive; mais on pouvait y avoir mêlé une substance étrangère. M. de Givray interrogea tout naturellement Jacou, qui l'avait versée à la ronde. Alors, chose singulière, M. de Charnailles s'emporta et reprocha vivement à son cousin, le soupçon dont il offensaient un serviteur dévoué, et cette colère subite étonna mon grand-père. Inutile de vous raconter la fin du voyage, de vous dire le travail sourd qui s'opéra sans doute dans l'esprit de François de Givray à mesure que certains souvenirs s'y précisaient, s'y classaient par groupes. On se sépara froidement, sans que rien de grave fût dit cependant. Mon grand-père avait grondé ses serviteurs; mais tous avaient eu des yeux si étranges au moment du réveil, qu'il avait été aisé de voir qu'un sommeil factice les avait terrassés toute la nuit. Il en avait été de même de Jacou. Restait Médéric. Questionné au retour, il parut si étonné de la disparition de la cassette, et M. de Charnailles répondit si franchement de son innocence, que cette enquête ne fut d'aucun secours.

"C'était à n'y rien comprendre. Cependant d'étranges bruits ne tardèrent pas à circuler. Mon grand-père s'aperçut un jour que la rumeur publique accusait M. de Charnailles d'avoir voulu s'assurer le totalité de l'héritage et d'avoir fait enlever la cassette par Médéric. Celui-ci s'était gardé, à cet effet, de s'éloigner au moment convenu; il s'était caché dans le bois jusqu'au soir et avait profité du sommeil assuré par la liqueur à laquelle Jacou ou Charnailles avaient mêlé un soporifique pour enlever la cassette et l'empor-

ter, dépistant les recherches par toute une nuit d'avance. Mon grand-père, qui peut-être avait lutté contre ses propres soupçons, accueillit ceux des autres avec une incrédulité indignée et voulut leur donner un démenti éclatant en se rendant à Charnailles. Un fait terrible se produisit alors, suivi d'un autre aussi tragique. Médéric mourut d'un mal bizarre, et, tôt après, Jacou fut assassiné sur une route déserte. On attribua la fin du premier à une mauvaise piqure, et celle du second à la vengeance d'un vagabond de vilaine mine à qui il avait refusé l'aumône et l'entrée du château. Il n'en était pas moins vrai que Médéric et Jacou avaient seuls pu servir de complices à leur maître, et seuls eussent pu l'accuser sciemment. Le hasard qui les faisait mourir ainsi, à quelques jours de distance, était par trop com plaisant. Devant l'évidence presque absolue, le baron de Givray dut s'incliner. Cependant, loin de conduire personnellement l'affaire en justice, il obtint encore que d'autres ne se montrassent point plus sévères que lui. Toute preuve manquait quant à la mort des serviteurs, et malgré le grand préjudice que lui causait, si riche qu'il fût la disparition de la cassette, il lui répugnait de mêler à un scandale un allié de sa famille, et surtout son propre nom. Toutefois il se hâta de quitter Charnailles, et ses adieux à Gilbert exprimèrent un tel mépris, que celui-ci répondit par une provocation. Là encore mon grand-père hésita; il lui semblait s'abaisser en se battant avec cet homme. Toujours dans le désir d'éviter que les gens de loi ne compliquassent le cas, il releva pourtant le gant qui lui était jeté. Le duel eut lieu. François de Givray, atteint assez grièvement, ne mourut pas de sa blessure. Quelques années après seulement, une maladie l'enleva; il laissait un fils, qui fut mon père.

—Et la cassette? interrogea anxieusement Mlle de Croixménéil.

—La cassette? reprit M. de Givray. Personne ne savait ce qu'elle était devenue. M. de Charnailles, sous peine de confirmer de trop plausibles soupçons, ne pouvait rien changer avant plusieurs années à sa manière de vivre; il ne profita donc jamais de sa mauvaise action. Peu de temps avant la mort de François de Givray, il mourut de honte et de remords, emportant son secret avec lui."

Un intérêt naïf se lisait dans les yeux de Mlle de Croixménéil.

"Si M. de Charnailles niait sa faute, à qui donc attribuait-il l'enlèvement de la cassette? demanda-t-elle? Comment tentait-il de se disculper?"

—M. de Charnailles n'eut guère à se disculper. L'accusation qui le visait était sourde, tacite. Il mit son honneur,—si l'on peut qualifier ainsi un tel sentiment,—à ne point s'apercevoir qu'on l'accusait. Vaguement, cependant, il nomma Chitan; mais précisément Chitan n'avait pas eu la garde de la cassette pendant la nuit du rapt, puis il y avait cette liqueur que Jacou avait versée. Il eût fallu que Chitan, Jacou et même Médéric fussent complices, et Charnailles n'admettait ni la culpabilité de Médéric ni celle de Jacou, pour cause.

—Et l'autre, l'écuier de votre grand-père?"

—Un nigaud dont on ne parla même pas. Non, toute conjecture en ce sens tombait d'elle-même.

M. de Charnailles le comprit bien. La réserve fière qu'il affecta fut pour lui la seule défense possible. Lorsque mon grand-père s'écria à l'heure de son départ: "Mais enfin justifiez-vous, expliquez-vous!" il eut un instant d'affolement.

"—M'expliquer! s'écria-t-il; mais je ne sais rien, je ne comprends pas... Que pourrais-je expliquer? Quant à me justifier, à Dieu ne plaise que je descende jamais jusque-là!"

"Et il se tira d'embaras par un défi... Voilà.

"—Moyen facile," conclut Mlle Flore.

Puis, sa curiosité toujours surexcitée:

"Dites-moi, mon cousin, interrogea-t-elle, avez-vous personnellement connu quelques-uns des héros de cette histoire?"

"—Mon grand-père était mort quand je naquis; mais, sans compter Raimbault, qui n'était qu'un enfant, au moment du rapt de la cassette, j'ai connu Chitan. Je me souviens fort bien d'avoir vu, quand j'étais tout jeune, sa brune figure de bohémien. Depuis la mort de mon grand-père, auquel il avait été passionnément attaché, il avait l'air d'une âme en peine. Il était néanmoins fort dévoué à mon père et ne mérita aucun reproche. Mon père l'a beaucoup regretté.

"—Cette affaire est incompréhensible.

"—Hélas! ma cousine, répliqua le baron, c'est à dire qu'il n'y a pas deux façons de la comprendre. Ce malheureux Charnailles fut peut-être plus faible que vil, d'ailleurs. Le grand secret de sa faute, c'est qu'il chérissait une femme à laquelle il devait refuser journallement les parures, les bijoux qu'elle eût désiré posséder, et à qui la pauvreté, bien qu'elle l'eût acceptée, semblait cruelle. Il raisonnait peu; il espéra cacher son crime, détourner les soupçons, trouver je ne sais quelle fable, quelle feinte habile pour en profiter ensuite. C'était un homme simple et très peu habile justement. Il fut maladroit en sa félonie. Ce n'était pas un criminel né. Mais à mes yeux ce triste passé ne saurait toucher Olivier de Charnailles. Nous avons combattu ensemble pour la même cause, partagé les mêmes dangers, la même gloire; personne n'eût osé s'étonner de nous voir côte à côte. Un jour, comme le roi passait auprès de nous, je remarquai qu'un sourire, ce sourire cordial et fin qui n'appartenait qu'à lui, éclairait sa barbe:

"—Ventre saint-gris, messieurs! dit-il, j'ai plaisir à vous voir ensemble."

"Il nous vit ensemble souvent, Charnailles, qui n'admet pas la culpabilité du chevalier Gilbert et voit en tout Givray un descendant de l'homme qui a soupçonné son grand-père d'un crime, ne souhaite pas plus que moi-même une amitié que le passé rend impossible. Cependant il n'a pas craint de risquer sa vie pour la mienne, et quant à moi, croyez-le, ma cousine, si ce vaillant me venait demander demain un service, quel que fût ce service, vive Dieu! je serais heureux de le lui rendre."

En parlant, le baron s'était animé; une vie nouvelle, ou peut-être très ancienne, illuminait sa belle figure de soldat, réchauffait sa voix morne, redressait ses épaules, qui semblaient auparavant s'être trop souvent penchées, aux côtés de l'abbé Vincent, sur les parchemins de la bibliothèque, et en avoir gardé comme une courbe de lassitude.

"Comme j'aime à vous entendre exprimer de

tels sentiments! Merci, mon cousin, s'écria Mlle de Croixménéil; votre histoire vraie est digne de ne l'être pas. Elle vaut toutes les fictions, et je lui dois une heure charmante.

"—Cette histoire vraie, remarqua le baron amusé, doit avoir pour les personnes de votre sexe un attrait tout particulier. Bérangère la trouve comme vous belle d'in vraisemblance et, comme vous encore, n'arrête ses mépris sur Gilbert de Charnailles que pour mieux accorder sa sympathie au chevalier actuel... qu'elle n'a d'ailleurs jamais rencontré, la folle!

"—La chose est vraiment surprenante, fit plaisamment Mlle Flore. Voilà une sympathie qui m'étonne... Mais oubliez-vous, mon cousin, que Charnailles vous a sauvé?"

Le baron sourit doucement.

"C'est juste, dit-il. La chère enfant m'a voué une tendre affection. Elle m'aime... presque autant que je l'aime... et c'est dire beaucoup. Ah! ma cousine, comme je donnerais joyeusement ma vie pour que Bérangère fût heureuse!

"—Beau moyen que vous emploieriez là, mon cher Renaud!" riposta Mlle de Croixménéil d'un ton amical.

Elle n'appelait le baron par son prénom qu'aux heures où elle se sentait plus sage que lui, ce qui était fort rare.

"Beau moyen! Ce qui vous reste de vie appartient à Bérangère, en effet, et la sacrifier, comme vous dites, à son bonheur, serait aussi le lui prendre, tout simplement. Mais ne condamnez-vous pas la pauvre petite âme à une existence bien grave? Elle a dix-huit ans, et elle n'a jamais quitté votre solitude de Rochelande, songez-y! A son âge cependant on recherche volontiers la société, les entretiens aimables, les propos enjoués, la danse, les plaisirs du monde, enfin! Mlle de Givray n'a pas une amie!"

L'expression douloureuse que le nom de Bérangère avait amenée une fois déjà sur le visage du baron s'y montra encore.

"Voudriez-vous, murmura le vieillard, que Bérangère se comparât à d'autres jeunes filles... que je lui apprise à connaître des plaisirs qu'elle ne pourrait jamais partager? Ah! ma cousine, je vous l'ai répété souvent, Bérangère, dans une vie moins calme, sentirait plus vivement encore un malheur que, depuis douze ans, tous nos efforts tendent à lui faire oublier."

La bonne demoiselle baissa la tête.

"Hélas! soupira-t-elle, peut-être la vérité est-elle dans votre cœur de père. Pauvre petite Bérangère!"

Et, pendant un instant, elle aussi sembla plus vieille dans le nimbe frivole de ses cheveux frisés. Le baron de Givray s'était levé.

"Il me faut prendre congé de vous, afin d'être de retour à Rochelande avant le soir, déclara-t-il. Merci de votre intérêt pour ma fille, Flore; je vous en sais plus de gré que je ne suis capable de vous le faire entendre.

"—Que j'aime ma filleule, la belle merveille! fit Mlle de Croixménéil presque sur un ton de reproche. Et d'ailleurs, est-ce que tous ceux qui la connaissent ne l'aiment pas? depuis Tiphaine sa nourrice,—sans nous compter, vous, l'abbé Vincent et moi,—jusqu'au plus infime des pauvres de Rochelande?"

Et, tendant encore au baron sa longue main emmitainée, elle murmura :

"Dieu vous garde, elle et vous!"

II

Au pas berceur de Va-Toujours, son vieux courcier, le baron reprit le chemin de Rochelande.

Avril, le mois au doux nom plein de trilles d'oiseaux, de frissons de feuilles et de rires de sources, rayonnait dans le ciel clair. Toute verte, fraîche et vibrante, débordante de sève, la belle campagne normande se réveillait après l'hiver. Le long de la route qui serpentait en méandres capricieux à travers les prés mollement vallonnés, les arbres fruitiers étaient en fleurs, et c'était comme une grande fête blanche et parfumée que se donnait le soleil.

Au pas berceur de Va-Toujours, le baron Renaud de Givray pensait, se souvenant plutôt, revoyait les choses, très lointaines dans le passé, qu'avait évoquées pour lui le nom de Charnailles, prononcé soudain par Mile Flore de Croixménil, au milieu des fleurs toutes nouvelles, des parfums tout charmeurs et des couleurs toutes renouvelées de la chambre bleue.

Oh! les belles années de la jeunesse du baron Renaud! A cette heure, elles étincelaient au soleil d'avril comme des casques d'or et d'argent. Et ces noms résonnaient dans la campagne en fête, comme des fanfares guerrières: Arques, Ivry, Aumale, Yvetot, Fontaine-Française, tandis que les arbres fleuris agitaient sous la brisée des centaines de panaches blancs, semblable à cet autre panache, disparu maintenant, qui au temps d'autrefois conduisait si allègrement au chemin de l'honneur et de la victoire!

Hélas! le baron n'avait pas vécu à une époque de longues gloires militaires; depuis le traité de Vervins sa claire épée avait presque constamment dormi. Un moment cependant, avec quelle joie il l'avait tirée du fourreau où elle se rouillait, avec quelle ivresse il l'avait portée à celui qui s'exaltait du grand rêve de réorganiser l'Europe et qui disait: "Je veux bien que la langue espagnole demeure à l'Espagnol et l'allemande à l'Allemand, mais toute la française doit être à moi." Alors Ravailiac avait brandi son poignard, et la vision rouge du meurtre avait assombri l'autre si radieuse. Tristes guerres que celles de la minorité de Louis XIII! On se battait de Français à Français, et ce n'était plus pour conquérir un royaume, mais pour résister mesquinement avec des craintes et des demi-mesures à des seigneurs avides et mécontents. La politique de Marie de Médicis avait dégoûté bien vite l'ancien serviteur du roi Henri. Il s'était retiré à Rochelande; là deux grandes épreuves devaient l'atteindre en ses affections les plus chères: la mort de son troisième fils, seul héritier du nom de Givray et de la seigneurie de Rochelande, les deux premiers ayant été enlevés dix ans auparavant par une épidémie; la mort de la baronne de Givray, sa femme, de la belle et bonne compagne des peines et des joies de sa vie.

Maintenant ce que croyait revoir le baron sur le fond pâle et comme pailleté d'or du ciel printanier, c'était une figure blonde et frêle avec un air sérieux et sage de sainte enfant.

A l'époque où sa mère était morte, Bérengère n'avait que six ans; cependant le coup l'avait blessée à l'âme. C'était une petite creature de sensibilité et de tendresse, dont l'impressionnabilité presque maladive inquiétait M. de Givray. Elle avait des pâleurs de lis, des grâces de tige brisée; ses nerfs s'étaient si étrangement affinés, qu'un mouvement brusque, un choc, un bruit trop éclatant, la bouleversait toute. Elle ne paraissait pas être destinée à vivre. Alors était survenu, peu de mois après la perte irréparable de Mme de Givray, l'accident terrible qui, faisant de Bérengère une infirme, avait endeuillé à jamais la vie de l'enfant et celle du père. Ah! comme il avait été définitif à cette heure-là, le renoncement du seigneur de Givray à la guerre, à la cour, au monde! comme l'univers s'était borné pour lui au petit coin de pays où l'enfant cruellement frappée allait vivre sa vie douloureuse!

Maintenant les derniers toits de la petite ville avaient disparu dans un repli du terrain, et déjà, sur une colline qui semblait proche, se dressait le squelette fier de l'ancien manoir de Rochelande, le donjon énorme et les tours plus grêles, les murs démantelés, l'amoncellement des pierres, tout envahis par une végétation sauvage. Au bas de la colline, répété en une grande silhouette brillante par l'étang qui miroitait à ses pieds, le nouveau château rougeoyait sous les lueurs du crépuscule, un peu massif à cette distance qui ne permettait pas d'apprécier la grâce svelte des colonnes et la délicatesse des détails de sculpture dont sa large façade, piquée régulièrement à chaque lucarne de fins clochetons, était agrémentée.

C'était dans cette demeure construite par un Givray au temps des guerres d'Italie, et faite pour les fêtes et les parades, que depuis tant d'années le baron avait vécu obscurément.

Les heures qu'il n'avait pas consacrées à l'administration de ses domaines et que n'avait point remplies le soin du bonheur de Bérengère, il les avait passées à la chasse, sa distraction favorite, ou encore dans la salle des archives, dans la bibliothèque de Rochelande, où l'abbé Vincent, chapelain du château, écrivait patiemment, de son écriture menue de moine bénédictin, l'histoire des barons de Givray. Peu à peu le vieux gentilhomme s'était laissé prendre par l'intérêt de ce travail; c'était encore un peu faire la guerre que la conter!

Il s'était complu parmi les souvenirs des exploits de ses aïeux, de ces nobles soldats dont la devise était: "Tête fière et cœur fidèle!" Il avait fouillé les archives, compulsé de jaunes parchemins, et les mots sonores du guerrier avaient éclaté au milieu des pages unies et paisibles du prêtre, comme une note brillante de cuivre, dans un concert discret de violons.

Bon et cher abbé! pensa M. de Givray, tandis que tintaient à l'église de Rochelande les douces de l'Angélus et que Va-Toujours, un peu las, ralentissait encore son allure dodolante.

Simple, modeste, dévoué, doué de cette éloquence qui va au cœur parce qu'elle vient du cœur, l'abbé Vincent avait aidé le baron dans ses deux tâches, celle de vivre d'abord, celle d'élever Bérengère ensuite. C'était lui qui avait instruit l'enfant, qui avait répondu à ses pourquoi; c'était lui qui avait développé cette intelligence délicate,

lui qui avait ouvert ce coeur aimant aux trésors d'une foi ardente.

Les arbres blancs se succédaient un à un, à la clarté du crépuscule qui lentement s'épandait sur la plaine. Ainsi défilaient, dans l'esprit de M. de Givray, les épisodes les plus lointains de l'enfance de sa fille. Bérengère avait grandi dans une atmosphère d'amour. Jamais un mot dur n'avait froissé sa petite âme. Pour elle, le baron avait assoupli sa rude nature. Par une continuelle observation de soi, il en était venu à modérer ses mouvements, sa voix, à choisir pour parler des expressions plus douces; ainsi sa personnalité s'était graduellement modifiée. Il comprenait plus de choses, de celles que le coeur seul conçoit. Il était meilleur, plus compatissant aux malheureux.

Vraiment, M. de Givray devait beaucoup à l'enfant bien-aimée, et chaque année cette vie fragile lui était devenue plus intimement chère. Longtemps, voyant Bérengère si pâle, il avait tremblé pour elle, et avec gratitude il se rappelait comme peu à peu l'air vivifiant de Rochelande et les soins de la bonne Tiphaine avaient eu raison de cette constitution délicate. Bérengère avait toujours la nature d'une sensitive; mais son teint s'était coloré, ses mouvements avaient pris plus de vivacité. Depuis plusieurs années sa santé ne pouvait plus inspirer les mêmes inquiétudes, et le baron, si craintif, s'était enfin rassuré.

Bérengère vivrait. Maintenant le grand souci de ceux qui l'aimaient, de l'abbé Vincent, de Mlle de Croixménéil, de Tiphaine aussi bien que du baron lui-même, était de créer à la chère petite une vie heureuse... Mais devant l'irrévocable, leur affection s'arrêtait impuissante, hélas!

La colline grandissait, grandissait, élevant sa couronne de ruines qui se déchietait toujours plus nettement sur l'azur du ciel. Le nouveau château s'embellissait de galeries et de statues, ses balcons s'ajouraient comme des dentelles; frappées par les rayons du couchant, ses croisées aux chambranles fouillés lançaient des étincellements de pierreries dans l'eau sombre de l'étang.

Debout sous la galerie, appuyé au fût nerveux d'une colonne, que de fois le seigneur de Rochelande avait fixé le miroir immense, y cherchant, avec le reflet de sa demeure, les ombres vénérables de ceux qui l'avaient précédé! Mais le fier château qu'un Givray avait bâti passerait en des mains étrangères.

Au temps où Bérengère était encore une enfant semblable à tous les autres, Renaud de Givray avait fait un rêve. Sa fille serait douce, bonne et belle comme la mère qui l'avait mise au monde; elle épouserait le plus noble et le meilleur des gentilshommes, un fidèle serviteur de la France et du roi... et l'un des fils nés de cette union recueillerait le vieux nom. Il y aurait encore dans les armées un Givray, baron de Rochelande "tête fière et coeur fidèle."

Des larmes montèrent aux yeux du pauvre père. Il la sentait tout particulièrement, en cette fin d'une belle journée, la vanité de ses rêves passés. Bérengère était belle et bonne, et pourtant elle finirait ses jours dans la solitude ou au couvent. Qui donc épouserait la pauvre disgraciée? Un gentilhomme ruiné qui la rechercherait

pour ses biens et ne se soucierait pas de son bonheur si fragile, ou encore un être généreux, un exalté de dévouement qui, en une heure d'enthousiasme, unirait sa vie à cette vie brisée, et qui regretterait plus tard sa folie... Non, il valait mieux que Bérengère ne se mariât point.

La solitude, la paix, la monotonie des jours qui se suivent et tous se ressemblent, lui étaient salutaires. C'est pourquoi le baron, qui avait privé l'enfant de la société des enfants de son âge, préservait maintenant la jeune fille de tout contact avec le monde. Jamais elle ne s'était trouvée, jamais elle ne se trouverait en présence de jeunes filles joyeuses, de fiancées, d'épouses fêtées; jamais elle ne rencontrerait de par la vie de jeunes hommes dont les paroles, douces à l'infirmes peut-être, lui rendraient plus poignant le regret d'être vouée à l'isolement.

Pauvre petite Bérengère! L'être le plus jeune qu'elle eût jamais connu était sans contredit Mlle de Croixménéil, qui ne laissait point un mois s'écouler sans visiter Rochelande et y apportait le son argent de toutes les clochettes qu'elle avait dans l'esprit. Pauvre enfant de dix-huit ans, élevée par des vieillards dans une vieille demeure, au pied d'un manoir en ruines!

Elle semblait gaie, presque heureuse cependant; jamais on ne la voyait pleurer.

"Si elle ne souffre pas, qu'importe mes regrets à moi!" pensa M. de Givray.

Et, touchant de l'épéron les flancs de Va-Tout-jours, il commença la montée de la rampe qui s'élevait doucement sur le versant de la colline et contournait le vaste bâtiment pour aboutir à l'entrée principale, celle que surmontait, dans un nimbe de pierre semé de fleurs de lis, la statue en armure de guerre de Renée-Marie de Givray, baron de Rochelande, qui avait construit le château.

Le soir de ce jour, comme chaque soir, M. de Givray retint l'abbé Vincent dans sa retraite favorite et fit avec lui une partie d'échecs. En dépit d'avril et du printemps nouveau, les nuits étaient froides; la moitié d'un arbre brûlait dans la cheminée très élevée, très profonde, écussonnée des armes de Givray. Par intervalles, à la clarté pâle qui tombait des lampes d'argent, affinaient sur l'échiquier les contours grêles des pièces d'ébène et d'ivoire et nimbait le front penché des joueurs, sans parvenir à effleurer les murs de la pièce trop spacieuse, le feu mêlait le caprice éclatant de ses lueurs. Alors surgissaient de l'ombre les scènes de chasse des boiseries précieusement sculptées, la couleur fanée des lourdes portières, les ornements compliqués des meubles de style un peu chargé qui se dressaient le long des tapisseries de Flandre, ou encore quelque détail familier des portraits appendus très haut à la muraille, la main longue et blanche de Mgr de Givray, évêque de Rouen sous Henri II; la dague orfèvrée de François le Taciturne, baron de Givray et Rochelande, ou le joli profil de Jeanne d'Eylan, baronne de Givray, peinte par Clouet et si fine sous son béguin de velours cintré de perles.

Ces meubles du siècle dernier, ces portraits lointains, toutes ces choses d'une somptuosité vieillie et un peu austère étaient, depuis quinze ans passés, les témoins silencieux des parties d'é-

checs du baron de Givray et de l'abbé Vincent. Absorbés par leur jeu, ils ne les voyaient guère; mais ils sentaient autour d'eux leur présence amicale, coutumière. Que de fois, la partie terminée, ils s'étaient assis dans les grands fauteuils près de l'âtre; ils avaient, jusqu'à une heure avancée de la nuit, parlé cœur à cœur, ces deux êtres dont la solitude en commun avait fait deux frères! Ils traitaient de mille sujets; mais fatalement, après maints détours, ils revenaient à ces préoccupations chères de leur vie: Béren-gère, l'histoire de Rochelande.

Et la cheminée monumentale, les grands chenêts forgés de main de maître, avaient entendu l'expression de bien des espérances et bien des regrets; mais toujours c'était la parole d'espoir qui résonnait la dernière, prononcée par l'abbé Vincent. Le prêtre, délicat et mince dans ses vêtements ecclésiastiques, le prêtre aux mains pâles et débiles, des mains dont la forme est déjà comme une prière muette et dont le geste instinctif était de se joindre, apprenait le courage au soldat d'Aumale et de Fontaine-Française.

La partie d'échecs fut très longue et très silencieuse. Le baron la gagna; et, comme il avait ce travers de ne point aimer à perdre,— vieil orgueil des anciennes victoires peut-être,— un demi-sourire, quelque chose comme le reflet d'une satisfaction intérieure, errait sous sa moustache au moment où il prit auprès du feu sa place traditionnelle.

"Eh bien! mon cher abbé, s'écria-t-il mis en belle humeur, avez-vous aujourd'hui bien tourmenté nos archives? leur avez-vous dérobé quelque nouveau secret?"

Le prêtre s'était levé, lui aussi, et s'était assis dans le fauteuil qui faisait face à celui du châtelain.

"Vous ne croyiez pas deviner si juste, monsieur le baron, répondit-il avec une petite note fière dans sa voix douce; j'ai fait aujourd'hui de véritables trouvailles. Vos archives, dont vous niez irrévérencieusement, recèlent d'inépuisables trésors. Connaissez-vous l'existence d'une relation importante de Robert le Gros, baron de Rochelande, propre compagnon de Baudouin de Flandre et ami du sire Villehardouin, lors de la croisade de Constantinople? Et celle du clerc Romain Mareuil, qui suivit fidèlement Roland-Louis de Givray en Italie et donna les détails les plus circonstanciés sur toutes les campagnes auxquelles prit part ce glorieux seigneur?"

Le baron, qui avait commencé sur un ton de demi-plaisanterie, fut conquis par l'intérêt de cette nouvelle.

"Vous avez retrouvé la relation de Mareuil, mon cher abbé! Mais c'est inappréciable, s'écria-t-il avec enthousiasme. Oui, je connaissais depuis quelque temps l'existence de ce document par une lettre de Roland-Louis, de Givray, mon trisaïeul; mais je n'avais su jusqu'à présent en découvrir la trace. Il fallait être vous, archiviste de génie, pour acquérir cette perle de grand prix."

L'abbé détailla complaisamment l'histoire de ce qu'il appelait sa trouvaille; puis, ayant parlé des hauts faits de Roland-Louis de Givray:

"Il eut d'ailleurs, ajouta-t-il, un compagnon digne de lui; je ne sais rien de plus beau que le récit du combat de géants livré aux Milanais par

le chevalier Pierre de Charnailles. Une bien noble figure, monsieur le baron!

—Charnailles! répéta le baron, ramené brusquement aux événements du jour. A propos, mon ami, j'ai comme, vous une nouvelle à mander. Mlle de Croixménil a rencontré à Caen, chez la comtesse de Montlouis, je crois, le chevalier Olivier de Charnailles et son fils, et la voici fort éprise de tous deux!"

Un sourire éclaira les bons yeux de l'abbé, qui connaissait de longue date les juvéniles engouements de la vieille demoiselle.

"Il paraît, continua M. de Givray, que le chevalier de Charnailles a bien voulu conserver de votre serviteur un souvenir fort courtois. Il est de la race de Pierre de Charnailles; Dieu l'ait en garde! Ce fut un loyal défenseur du roi et de la France."

Ces mots conduisirent le baron et son chapelain à parler des événements de l'époque. A l'intérieur du royaume, bien qu'on fût encore sous le coup de l'exécution du duc de Montmorency, l'ordre était à peu près rétabli. On s'occupait des grands projets du cardinal-duc contre l'Autriche; bientôt la France allait prendre dans la guerre qui bouleversait l'Europe un rôle militant, et le baron, tout vibrant des dernières campagnes et de la mort triomphale du roi Gustave-Adolphe, se plaisait à s'entretenir de ces choses.

Il s'interrompit pourtant au milieu d'un panegyrique du héros suédois, croyant entendre un bruit de cloche.

"Qui peut sonner à cette heure? murmura-t-il, prêtant l'oreille. Me serais-je trompé?"

Mais une rumeur s'élevait dans le château, des serviteurs descendaient à pas pressés.

Au bout d'un moment, maître Pierre, l'ancien écuyer du baron, marié à Tiphaine, sœur de laïet de la feuë baronne, et l'un des plus fidèles serviteurs de Rochelande, se présenta, annonçant qu'un messager demandait à remettre à M. de Givray une lettre importante. Il se disait envoyé par le chevalier de Charnailles.

A ce nom, qui retentissait pour la troisième fois de ce jour à son oreille, le baron tressaillit.

"Faites entrer cet homme," dit-il, échangeant un regard surpris avec l'abbé.

Puis, quand il fut en possession d'un pli épais, scellé aux armes des Charnailles; quand il eut recommandé à maître Pierre de prendre grand soin du messager et de lui donner repas et gîte, il fit signe qu'il désirait être seul; et, se tournant vers son vieil ami:

"Nous allons, mon cher abbé, dit-il, prendre connaissance de cette lettre, dont la venue aujourd'hui est étrange... Il y a, comme je vous le disais, près de vingt ans que le chevalier de Charnailles et moi n'avons pas échangé un mot de vive voix ou par écrit."

"Monsieur le baron et cher frère d'armes, disait la missive du chevalier, permettez-moi de vous rappeler les jours qui nous ont réunis dans l'amour et la défense de la même cause pour vous demander un faveur. Dieu m'a donné un fils qui porte dignement mon nom et qui, revenu d'Allemagne, où il combattit bravement et fut blessé dans les rangs des Suédois, désire consacrer les loisirs que lui laisse actuellement le ser-

vice du roi à écrire l'histoire de Pierre de Charnailles, celui-là même qui fit campagne en Italie aux côtés de Roland-Louis de Givray. Nos familles alors, j'aime à m'en souvenir, monsieur, étaient étroitement alliées; c'est pourquoi, ayant appris par Mlle Flore de Croixménil, votre aimable parente, que vous vous occupiez de semblables travaux, j'ai pensé que peut-être vous daigneriez contribuer à l'oeuvre louable et filiale d'Olivier-Jean, et lui permettre de consulter dans les archives de Rochelande les documents qui pourraient concerner la grande et pure gloire dont il veut se faire l'historien. La demande ne peut tout à fait vous déplaire, monsieur et cher compagnon; parler des victoires d'un Charnailles, c'est, — pendant deux siècles d'histoire au moins, — célébrer la gloire d'un baron de Givray. De plus, Olivier-Jean, mon fils, fut, ce me semble, trop bon soldat pour n'avoir point quelque droit à la sympathie d'un soldat tel que vous.

«Dés que je serai en possession d'une réponse impatientement attendue, mon fils, si vous lui êtes clément, se mettra en route et ira s'établir au village de Rochelande, où il demeurera aussi longtemps que vous y consentirez pour le bien de son oeuvre, se présentant au château quand tel sera votre bon plaisir de l'y accueillir.

«Croyez-moi, monsieur et cher frère d'armes, votre serviteur sincère et reconnaissant.

♦ «OLIVIER, chevalier de Charnailles,

«Ecrit à Charnailles, le 30 avril de l'an 1633.»

Le baron lisait à voix haute. A mesure que ses regards descendaient sur la longue feuille, qu'il tenait de ses deux mains, son visage se troublait. Lorsqu'il eut fini, il posa silencieusement le message de M. de Charnailles sur l'échiquier où le roi d'ivoire, de toutes parts cerné, se dressait encore, presque seul de sa couleur.

«Eh bien, l'abbé, interrogea-t-il au bout de quelques secondes, que dites-vous de cette lettre du chevalier?»

—Qu'en pourrais-je dire, répliqua l'abbé, si ce n'est que les termes en sont de parfaite courtoisie, et que ce jeune guerrier fait preuve d'intelligence en occupant si dignement son repos? Une histoire de Pierre de Charnailles! Ah! certes, je comprends que l'oeuvre tente!»

Et l'abbé, une flamme dans les yeux, continua, sans remarquer le sourire un peu mélancolique du baron:

«Quelle heureuse chance, n'est-il pas vrai, que j'aie précisément découvert aujourd'hui la relation de Romain Marquill! Il y a d'ailleurs d'autres pièces d'un intérêt considérable, les...»

—Allons, mon digne ami, fit le baron interrompant affectueusement le prêtre, vous doutez encore moins du sens de ma réponse que le chevalier lui-même.»

Et comme l'abbé avait un regard de surprise, M. de Givray se hâta d'ajouter:

«Vous avez bien pensé, monsieur l'abbé. Quel homme serais-je de répondre par un refus à si honnête missive? Pierre de Charnailles fut un héros, vous l'avez dit, et je suis fier qu'un nom comme le sien soit mêlé à l'histoire de ma famille. Hélas! pourquoi son fils, ce Gilbert, de triste mémoire, ne lui ressemblait-il pas?»

Le prêtre eut un geste qui acquiesçait; il connaissait trop bien l'histoire des Givray pour ne point être au fait des terribles présomptions qui souillaient le souvenir du chevalier Gilbert.

«Demain, ami, reprit le baron, l'envoyé du chevalier de Charnailles emportera ma réponse. A celui qui jadis fut mon compagnon et mon sauveur, une lettre mandera que nous attendons Olivier-Jean de Charnailles au château comme un hôte bienvenu, et que, tant qu'il plaira à ce fils chéri de profiter de l'hospitalité de Rochelande, les archives de ma famille lui seront ouvertes et mon meilleur vouloir acquis.

—Je n'attendais certes pas moins de vous, monsieur le baron, s'écria l'abbé. Et croyez-moi, vous ne regretterez point cette bonne grâce à recevoir le fils d'un homme que vous avez mille raisons d'estimer.

—Je vous entends venir, mon bon abbé, répliqua M. de Givray avec ce sourire qui lui était particulier et qui semblait recéler un peu de tristesse en sa très légère ironie, vous vous montez la tête à l'espoir de rencontrer un collaborateur plus savant que moi.

—Oh! monsieur le baron!

—Oui, oui. Vous avez l'âme en joie à l'idée de montrer à ce jeune compilateur de vieux papiers, vos chers parchemins, vos merveilleuses trouvailles, de lui lire votre travail si bien commencé. Vous vous figurez déjà les délices de ces heures passées au milieu des trésors de la salle des archives, comme vous dites, en compagnie d'un être qui comprendra, qui partagera vos enthousiasmes.

—Eh bien! oui, monsieur le baron, je l'avoue, concéda le vieux prêtre en riant. Cette visite me réjouit; je pense que la présence de ce jeune homme, frais rentré de belles campagnes, et le cœur encore battant de la première victoire, égayera nos longues soirées, jettera comme un rayon de soleil sur le crépuscule de nos vieilles vies; je pense que nous serons heureux, vous comme moi, de remonter à trois le cours d'un passé de gloire, et que, si de cette aventure qui vous permet de vous acquitter envers le père d'Olivier-Jean, la mémoire de Pierre de Charnailles, qui est celle d'un héros, sort dignement glorifiée, il nous faudra remercier tout d'abord la Providence, ensuite Mlle Flore de Croixménil, qui en aura été l'instrument.

—Vous parlez d'or, monsieur l'abbé, murmura M. de Givray.

Puis il s'absorba dans ses réflexions, et le bon chapelain comprit que le baron n'avait pas tout dit. Mais ce dernier, habitué à penser tout haut devant son dévoué confident, s'arracha bientôt de lui-même à un mutisme qui lui était presque douloureux.

«Mon cher abbé, reprit-il, savez-vous ce que me disait aujourd'hui ma cousine Flore en déplorant le passé qui sépare les Givray et les Charnailles, jadis étroitement unis?»

—Vous allez me croire folle, baron; j'ai pensé qu'Olivier-Jean eût été pour Bérengère un charmant époux.»

L'abbé interrogeait des yeux, ne sachant vers quelle conclusion le conduisait son ami.

«Vous connaissez l'esprit romanesque de ma bonne cousine; mais, malgré moi et quoique j'aie

écouté ce propos aussi insouciamment qu'il était dit et le juge aussi légèrement qu'il le mérite, le souvenir m'en revient...

"Oh! je sais, je sais, continua le baron, répondant à un geste de protestation de l'abbé, Mlle de Givray sent trop l'abîme qui sépare Givray et Charnailles pour considérer jamais Olivier-Jean de Charnailles comme l'homme dont elle eût pu porter le nom. Mais que vous dirai-je? Olivier n'a pas trente ans; il est sans doute fort aimable, sans doute coutumier de galantes manières. Qui nous affirme, hélas! que par lui Bérengère n'apprendra pas à regretter un monde qui lui est interdit, et le plaisir d'être admirée, le bonheur d'être aimée peut-être?"

Et comme l'abbé secouait la tête:

"Hélas! mon ami, fit M. de Givray d'une voix sombre, quand la présence d'Olivier de Charnailles n'apporterait à Bérengère que la tristesse de comparer sa vie morne, son avenir brisé à la vie, à l'avenir de ce beau cavalier plein d'enthousiasme et d'ardeur, n'aurais-je pas l'eu de m'en désoler? Vous rappelez-vous, il y a dix ans, notre enfant était alors bien petite, la visite que nous reçûmes d'une parente éloignée, la marquise de Saint-Sabin? La marquise était accompagnée de sa fille. Oh! comme la voix gaie de cette enfant faisait tressaillir Bérengère! Avec quel sourire ma bien-aimée murmura:

"—Je suis contente que tu sois heureuse!"

"Le soir, Tiphaine, se penchant sur Bérengère, qu'elle croyait endormie, vit qu'elle pleurait... Olivier de Charnailles! Encore un être jeune, vraiment jeune, qui entre dans la vie par la porte dorée, l'espoir au cœur, la gaieté au front, sans doute! Jusqu'à présent, Bérengère n'a pas su ce que c'était que la jeunesse heureuse et gaie... Si elle allait le deviner, mon ami?"

—Monsieur le baron, fit pensivement le prêtre, qui nous dit que ce jeune homme soit gai? Bien fou qui jugerait en pareille matière. Peut-être connaît-il déjà la souffrance, lui aussi, ne serait-ce que celle de porter un nom... taché.

—Quoi qu'il en soit, notre enfant ne pourra-t-elle lui envier le bonheur de jouir de tout ce qui est beau, de se mouvoir librement, au grand air, au grand soleil!"

Et, d'un air accablé, le baron cacha dans ses mains sa tête blanche.

L'abbé sentait qu'il n'y avait guère de raisons humaines capables de réfuter victorieusement celles qu'émettait le pauvre père. Un instant ses yeux, pleins de choses inexprimées, se fixèrent dans le vide; enfin il murmura:

"En vérité, monsieur le baron, je n'ose vous répondre par une argumentation quelconque, tant m'apparaît bornée ma pauvre sagesse; mais celle de Dieu est, par contre, infinie. N'oublions pas que si Olivier de Charnailles vient au château de Rochelande, c'est que Dieu le permet, et ayons confiance."

Le lendemain, le baron écrivit sa réponse à M. de Charnailles et en fit prendre connaissance à l'abbé Vincent avant de la remettre, signée et scellée, au messager arrivé la veille. C'était une lettre un peu solennelle, comme toutes celles qui sortaient de la plume du vieux seigneur; mais

les termes en étaient sincères et pleins de cordialité.

"Eh bien! s'écria M. de Givray, êtes-vous satisfait, mon cher confesseur?"

—Très satisfait," fit le prêtre.

Puis il vit que le visage du baron s'attristait de nouveau.

"Voici que vous assiègent encore les idées dont vous m'avez entretenu hier, dit-il doucement. Oh! mon respectable ami, que je voudrais vous rendre la paix, vous persuader que Dieu veuille sur Bérengère plus efficacement que vous ne pourriez le faire vous-même, si profonde que soit votre affection, si éclairée que soit votre sollicitude!

—Dieu, murmura le baron d'une voix sourde, n'a-t-il pas frappé mon enfant?"

—Les voies du Seigneur sont obscures, reprit l'abbé avec la même douceur grave; mais, croyez-moi, jusqu'en son malheur Bérengère est bénie. Il semble qu'une mystérieuse lumière éclaire cette vie privée de soleil, et, en vérité, le dispensateur de toutes joies lui en a accordé quelques-unes. Ou, mon ami, ne serait-ce que celle d'avoir un père tel que vous. Il est d'étiquette que les parents et les enfants vivent les uns près des autres avec un mur de glace entre eux, et s'aiment avec tant de cérémonies dans leurs manières et leurs paroles, qu'ils ne parleraient et n'agiraient pas autrement s'ils ne s'aimaient point. Mais l'infirmité de Bérengère l'a rapprochée de vous, et ce sont de charmants privilèges la confiance absolue qu'elle vous témoigne, la tendresse expansive dont vous l'entourez. Mlle de Givray comprend toute la douceur d'une intimité semblable, si son ignorance du monde ne lui en laisse pas concevoir la rareté. Et, de même, elle jouit de mille choses qu'elle considère comme de grands bienfaits. Souvent elle est gaie.

—Selon les jours, oui, peut-être; mais tandis même que sa santé s'améliorait, ses impressions restaient trop vives, presque malades encore. Elle a des découragements qu'elle nous cache.

—Ses découragements sont moins fréquents et plus courts que les vôtres, croyez-le, et il ne me paraît point qu'elle s'effraye jamais de l'avenir. Prenons exemple sur elle, et, je vous le répète, ayons confiance. Nous errons, mon fils; mais Dieu, lui, voit le but, nous ignorons, mais Dieu sait."

Le baron ne répondit point aussitôt. L'absolue confiance de l'abbé lui était inaccessible; cependant il éprouvait un réconfort à en entendre l'expression.

"Que Dieu prenne donc en pitié notre faiblesse, mon cher abbé!" dit-il avec un mouvement de la main qui pouvait signifier bien des choses.

Puis il ajouta:

"Ne parlons d'avance, en tous cas, ni à Bérengère ni à Mlle de Croxménil de l'arrivée prochaine d'Olivier-Jean de Charnailles. Cette folle de Flore serait capable de broder sur cette simple trame quelques rêveries de sa façon et d'en entretenir Mlle de Givray... Vous avez raison, ami, mon cœur s'invente des tourments, mon esprit s'affole d'un rien, et je suis à ma manière aussi peu sensé que ma frivole cousine."

III

Les premiers jours du mois suivant, Olivier de Charnailles arriva au château de Rochelande.

Dans le portrait qu'elle avait esquissé du jeune homme, Mlle de Croixménéil n'avait point trop flatté son modèle. C'était en vérité un aimable cavalier. Robuste et bien pris en sa haute stature, que faisaient valoir ses vêtements sobres de forme et de teinte, le pourpoint d'un brun presque noir, le collet de batiste ajouré, les hauts-de-chausse point trop amples, les bottes à l'espagnole, le manteau de velours que relevait l'épée, Olivier de Charnailles possédait par nature le grand air et l'élégance aisée du gentilhomme de race, et ne paraissait point se soucier d'affecter les grâces savantes propres aux courtisanes du bel air. Beau? Non certes, l'hôte du baron ne l'était pas à la manière d'un Céladon, d'un Sylvandre ou même de quelque marquis blond, frais et enrubanné, habitué des *ruelles* fameuses; mais, pour ne se point faire remarquer par des traits d'une parfaite régularité, son visage brun n'en exprimait qu'une fierté plus noble et qu'une douceur plus mâle. Une chevelure épaisse et onduée dégageait son front large, marqué d'un pli de pensée; dans la ligne légèrement aquiline du nez, dans le dessin très net de la bouche un peu hautaine sous la moustache châtaine, dans l'ovale ferme du visage qui ne déguisait point la barbe taillée en pointe très près du menton, tout état force et volonté; les yeux, d'un gris profond, de ces yeux que le sourire éclaire et que l'émotion assombrit, de ces yeux où la moindre impression se reflète, avaient un charme de franchise et de loyauté. Ce charme des âmes sincères, M. de Givray le reconnut aussitôt pour l'avoir rencontré jadis dans un autre regard qui ressemblait à celui d'Olivier-Jean de Charnailles, qui avait la même grâce franche, avec peut-être un éclat plus joyeux.

Quand, s'inclinant très bas, le jeune homme eut présenté à son hôte en termes respectueux et émus les compliments du chevalier et l'expression de ses propres sentiments de reconnaissance, un élan d'irrésistible sympathie poussa soudain le vieux soldat de Henri IV vers ce fils d'un homme que, de cœur, il avait appelé son ami, et très simplement il lui donna l'accolade affectueuse par laquelle, à coup sûr, il eût accueilli M. de Charnailles lui-même.

"Soyez le très bienvenu, chevalier, s'écria-t-il chaudement, employant pour parler à Olivier le titre que portait son père. C'est grande joie pour moi de vous voir ici."

Puis il nomma Olivier-Jean à l'abbé Vincent, qui souriait avec son aménité coutumière.

"Je n'avais point jusqu'à ce jour le bonheur de vous connaître, monsieur, dit l'excellent prêtre; mais hier encore toute ma journée fut hantée par la grande image de Pierre de Charnailles, que j'admire depuis longtemps. Dieu bénisse l'oeuvre que vous entreprenez; elle est digne d'un noble cœur."

Le jeune homme savait en quelle estime son père tenait le maître de Rochelande; néanmoins il n'avait point attendu si amicale réception. D'abord il avait pensé que certains souvenirs ne se peuvent oublier, et que l'ombre de Gilbert de

Charnailles présiderait à son arrivée; il sentit que,—ne fût-ce qu'un instant,—de plus récents souvenirs avaient vaincu le sombre passé et que l'image du soldat de Fontaine-Française avait caché au descendant du baron François de Givray le fantôme du voyageur de la forêt de Saint-Séverin, et il en fut touché.

Comme M. de Givray et son hôte échangeaient quelques paroles, une jeune fille, appuyée au bras d'une paysanne en costume breton, s'encladra soudain dans la haute porte et s'avança, claire comme une apparition, sur le chemin que lui formait le soleil. Cette jeune fille était grande, mais exquisement frêle, et sa démarche souple donnait une grâce infinie aux plis de sa longue robe d'un gris d'argent; un col de fine guipure dégageait la naissance de son cou fragile, et ses cheveux presque roux en leur blondeur chaude nimbèrent de bouclettes un visage d'enfant, si fin, si rosé, qu'il évoquait l'idée d'une fleur très précieuse et très fraîche.

La nouvelle venue ne semblait point remarquer la présence d'un étranger. Lente, paisible, sa main blanche soutenant une corbeille d'osier doré toute pleine de violettes, elle traversait la salle solennelle où le baron avait reçu M. de Charnailles; à ses côtés un grand levrier marchait.

Dès qu'il vit la jeune fille, M. de Givray s'élança vers elle et, la prenant par la main, l'amena jusqu'à Olivier, qui déjà la saluait.

"Bérençère, ma chère fille, dit le vieux gentilhomme, je suis heureux de vous présenter M. de Charnailles, qui veut bien accepter notre hospitalité et qui..."

Mais, au nom de Charnailles, les petites mains avaient tressailli sur la corbeille de violettes.

"M. de Charnailles!" fit d'un ton joyeux une voix singulièrement musicale.

Puis, se remettant de sa première surprise, Mlle de Givray s'inclina en une gracieuse révérence qui sema des violettes sur le gris argenté de sa robe.

"Monsieur de Charnailles, dit-elle, permettez à l'enfant que je suis de vous souhaiter une respectueuse bienvenue... Recevoir ici le sauveur de mon père est pour moi un grand honneur, mais un grand plaisir aussi."

Tandis qu'elle parlait ainsi, Charnailles, étonné de cette déférence cérémonieuse qui semblait s'adresser à un vieillard et aussi des paroles qui lui étaient dites, regarda plus attentivement Mlle de Givray. Les yeux de la jeune fille, presque trop grands pour son visage, étaient beaux, mais aucune pensée n'animait le bleu très pur des prunelles; c'étaient des yeux étranges, des yeux muets. Bérençère de Givray était aveugle!

Cloué au sol par une sorte de stupeur, Olivier ne savait par quels mots révéler à l'enfant la méprise qu'elle avait faite et lui rappeler ainsi son infirmité; mais tout aussitôt le baron se pencha à l'oreille du jeune homme, et d'une voix suppliante dont le murmure était à peine perceptible:

"Je n'ai point cherché cette erreur, dit-il, mais respectez-la par pitié... Je vous expliquerai plus tard."

Tout ceci n'avait duré que quelques secondes. Cependant, un peu saisie de ne pas recevoir de

réponse, Bérengère devina au ton bas de son père qu'il parlait d'elle et sans doute de sa triste infirmité à M. de Charnailles.

Une petite crispation de la bouche attrista l'expression candide du joli visage.

"J'espère, monsieur, reprit pourtant la jeune fille, que vous vous plairez à Rochelande et que vous y resterez longtemps."

Olivier ne comprenait que fort imparfaitement la scène qui venait de se passer, et les paroles émues que le baron avait balbutiées à son oreille étaient une énigme pour lui; néanmoins il avait retrouvé tout son sang-froid, et maintenant une grande pitié lui montait du cœur aux lèvres, pour la petite aveugle si douce en ses vœux de bienvenue.

"Rochelande, dit-il, me semble être le lieu le plus aimable et le plus hospitalier au monde, et je m'y plais déjà. L'accueil que j'y reçois, mademoiselle, est de ceux dont on garde à jamais le souvenir."

Un frais sourire entr'ouvrit les lèvres de Mlle de Givray.

"Que je suis heureuse de vous entendre parler ainsi, fit-elle, heureuse pour mon père qui vous aime et pour moi qui, sans vous connaître, vous avais déjà une infinie gratitude!..."

Olivier de Charnailles répondit de son mieux par une phrase assez vague de remerciement, puis l'abbé Vincent eut compassion de son embarras.

"Vous alliez au village, Bérengère? demanda-t-il.

—Ah! vous êtes là, monsieur l'abbé," fit la jeune fille, étendant la main du geste douloureux de ceux qui ne voient point.

Et comme l'abbé avait pris cette main:

"J'allais, répliqua-t-elle, porter des fleurs à la vieille chapelle.

—A votre chère vieille chapelle!" répéta le baron avec un sourire.

Et se tournant vers M. de Charnailles:

"Près de l'ancien manoir dont vous avez pu voir les débris au sommet de la colline, s'élevait encore la chapelle où priaient nos premiers aïeux. Bérengère aime cet antique sanctuaire et souvent y porte ses dévotions.

—Et après, mon enfant, dit encore l'abbé, vous nous reviendrez?

—Ensuite, je me rendrai avec l'aide de ma bonne Tiphaine au chevet du vieux Gervais, le vannier du versant, qui est malade et a grand besoin de secours."

Olivier s'approcha de la jeune fille, et de sa voix un peu grave:

"Me ferez-vous la grâce, mademoiselle, dit-il, de joindre ce matin ma modeste offrande à la vôtre?... Elle paraîtra plus douce en tombant de vos mains."

D'un mouvement gracieux, Bérengère tendit sa corbeille fleurie.

"Donnez, monsieur, donnez, s'écria-t-elle. On dit qu'une action charitable accomplie dans une maison où l'on vient pour la première fois porte bonheur. Je désire qu'on dise vrai."

Elle salua, ne devinant guère le pli amer qui s'était creusé sur le front de celui à qui elle souhaitait de la joie; puis, ayant reçu le baiser de son père, elle reprit le bras de Tiphaine et,

accompagnée par l'abbé Vincent qui la conduisait jusqu'au seuil du château, elle s'éloigna de son joli pas souple, tandis que sur le sol restaient éparses, comme un souvenir de son passage, les petites violettes qui étaient tombées de la corbeille d'or.

Des yeux, le baron suivit sa fille avec une sorte d'angoisse; quand elle eut disparu seulement, il se tourna vers M. de Charnailles, dont les regards l'interrogeaient involontairement.

"Venez, chevalier, dit-il d'une voix saccadée. Je veux vous donner sans retard l'explication de la prière incompréhensible que je vous ai adressée. Tout ceci doit vous sembler ridicule... Hélas! ce n'est que triste pour tout, et j'espère que votre générosité le sentira."

Il parlait avec une dignité touchante. Charnailles en fut ému.

"Quoi que vous trouviez utile de m'expliquer maintenant, monsieur, s'écria-t-il avec élan, croyez que je ne me suis point permis de juger vos paroles. Ce que vous faites, ce que vous dites ne peut être que noble et bon."

Mlle de Givray, on le sait déjà, n'avait pas toujours été aveugle. Au temps où le baron, désespéré des pertes successives qu'il venait de subir, essayait de se reprendre à la vie, en rêvant pour la fragile créature qui lui restait une très clémente et très belle destinée, Bérengère avait les plus adorables yeux du monde, des yeux qui parlaient, des yeux qui pensaient trop pour des yeux de fillette et qui ne riaient pas assez.

Toute petite qu'elle fût encore, l'enfant ne pouvait se consoler de n'avoir plus de mère; avec une singulière lucidité, elle concevait la portée du grand malheur qui l'avait atteinte. Bien souvent, ses nuits se passaient en pleurs et ses jours en rêveries. Parfois elle s'éveillait en disant que sa mère était là, qu'elle l'avait vue toute blanche, et elle souriait, extasiée; parfois elle se jetait dans les bras de Tiphaine en proie à de malades terreurs qui convulsaient son être frêle. Le baron essayait d'arracher l'enfant soit aux désespoirs trop violents, soit aux prostrations plus dangereuses encore; il l'amusait de fleurs et de jouets, ou encore il l'emmenait dans la campagne, au grand air salubre des bois et des prairies. Et peut-être ces promenades étaient-elles ce qui distrairait le mieux la petite orpheline. Puis, un jour, comme M. de Givray et sa fille s'étaient fort éloignés du château, un orage éclata. Bérengère, saisie d'une de ses peurs affolées qu'on avait tant de peine à apaiser, tremblait comme une feuille et, couvrant éperdument ses yeux de ses deux mains, disait que les éclairs allaient la rendre aveugle. Tout de suite, le baron l'avait prise dans ses bras; il essayait de la rassurer, marchant très vite pour gagner au plus tôt une habitation humaine. Mais il se trouvait en pleine campagne, le vent ne lui apportait que comme un faible écho le bruit des cloches qu'on sonnait à Rochelande.

Une lueur éblouissante enveloppa les choses en même temps qu'un craquement terrible semblait les ébranler. A quelques pas de M. de Givray, la foudre était tombée; incendiant l'arbre vers lequel le malheureux se dirigeait pour chercher un abri.

Soudain, portant avec un grand cri ses mains à ses yeux, Bérengère se renversa sur l'épaule de son père, pâle, inerte comme une morte. Le baron la rapporta ainsi à Rochelande, où elle ne reprit connaissance qu'au bout de quelques heures.

Alors, au grand effroi de ceux qui l'entouraient, l'enfant se mit à pleurer et déclara qu'elle n'y voyait plus. D'abord on crut à une sorte de délire; devant l'évidence, il fallut s'incliner.

Les plus savants docteurs furent tour à tour consultés, nul ne comprit mie à un cas si singulier. Aucune lésion n'expliquait cette subite cécité; l'organe était parfaitement sain. Un peu à l'aventure, une médication énergique fut tentée; mais tous les efforts demeurèrent vains. Ces tristes événements remontaient à douze ans, et Bérengère de Givray était encore aveugle.

Telle est l'histoire douloureuse que contèrent à M. de Charnailles le baron et son fidèle chapelain. C'était un peu celle de leur vie. Puis, ayant fini, M. de Givray essaya de faire comprendre à son hôte quelques-unes des raisons qui l'avaient poussé à éloigner Bérengère du monde, et surtout sa crainte que la jeune fille ne perdît, en se comparant de trop près aux jeunes filles et aux jeunes gens plus fortunés qu'elle, le calme, le bonheur relatif dont il s'était efforcé d'entourer cette vie brisée.

—Ne croyez pas pourtant, ajouta vivement l'abbé, qu'un sentiment aussi bas que l'envie puisse avoir jamais prise sur son âme. Mais parfois, et si généreux que l'on soit, c'est par la joie des autres qu'on comprend le mieux sa propre peine. Etre jeune, dix-huit ans seulement, l'âge de l'espérance, et se sentir pour toujours condamnée à la nuit, ne partager jamais le plaisir des autres jeunes filles, ne marcher qu'avec un appui; enfin, n'avoir rien à espérer sur la terre... C'est bien triste, n'est-ce pas? Alors nos efforts ont tendu à éviter toutes les circonstances qui eussent permis à Bérengère de comprendre jusqu'à quel point sa pauvre destinée est différente de celle de ses jeunes contemporains. Nous avons essayé d'habituer l'enfant à notre vie de vieillards, de l'intéresser à nos travaux, de lui faire oublier qu'il est une autre vie plus brillante et qui serait plus douce à sa jeunesse...

—Cette vie brillante, cette vie *jeune*, mon cher chevalier, vous l'auriez peut-être symbolisée pour Mlle de Givray, reprit le baron. J'ai craint pour mon enfant un contraste pénible, une impression douloureuse. Elle est d'une sensibilité excessive; un rien la fait changer de couleur, passer du rire à la tristesse. Oh! je le sens, alors même qu'elle pro'onge le rire pour me cacher les larmes prêtes à couler. Et ceci vous explique la spontanéité avec laquelle je vous ai prié.—assez inconsidérément—de ne point éclairer Bérengère sur l'erreur qu'elle venait de commettre. Je n'avais pas eu l'occasion de parler à ma fille de votre arrivée, que je redoutais un peu pour les raisons que je vous ai dites, et d'ailleurs Mlle de Givray ignorait sans doute votre existence, dont je n'ai guère connaissance moi-même que depuis le retour de Mlle de Croixménil. Par contre, elle m'a entendu conter maintes fois les belles campagnes qui m'ont rapproché de votre père, elle sait en quelle estime je tiens le compagnon de mes heureuses années.

—Oh! mon père, m'a-t-elle dit souvent, je voudrais connaître M. de Charnailles!"

—Et tout à l'heure, le nom que j'ai prononcé, très naturellement, avec sous les yeux votre belle jeunesse, a réveillé dans son esprit le souvenir de mes histoires. Pour Bérengère, il n'y a qu'un Charnailles, celui qui a sauvé le père qu'elle aime! C'est ce Charnaille-là qu'elle a salué naïvement en l'étranger que je lui présentais et qu'elle ne voyait pas, hélas!... Combien peu nous savons prévoir! comme les choses les plus simples nous échappent! La méprise qui s'est produite était presque inévitable du moment où le hasard ne m'amenait pas à dire, dès les premiers mots, que vous êtes le fils du chevalier de Charnailles. Je le comprends maintenant, cependant l'idée ne m'était pas même venue auparavant que cette erreur fût possible. C'est pourquoi, sans doute, elle me parut providentielle, pourquoi je l'accueillis comme telle, en vous priant de la respecter comme telle, bien que je ne l'eusse ni souhaitée ni cherchée."

Le baron se tut un instant très court; puis, avant même que Charnailles eût pu lui répondre, il ajouta avec une sorte de gaieté douloureuse :

—Vous souvenez-vous des châteaux enchantés dont parlaient jadis les contes de votre nourrice? Vous avez pénétré dans une de ces demeures mystérieuses, mon enfant. C'est ici le *Château de la Vieillesse*. Un méchant génie a voulu que quiconque en franchit le seuil fût vieux, ou parût l'être. Et déjà voici que le charme a touché votre front. Pardonnez-moi, si nous vous supplions de ne vous y point soustraire. C'est un temps à passer.

—Méchant ou non, le génie de Rochelande doit être tout-puissant, monsieur le baron, fit en souriant le jeune homme; car, bien qu'il m'en coûte un peu de me parer des belles actions de mon père, du prestige de son passé, et d'usurper ainsi une reconnaissance que je ne mérite point, je suis prêt à vous obéir. La chose d'ailleurs me sera fort aisée; je ne suis point très jeune pour mon âge, ayant vu déjà la vie sous son mauvais jour. Quant à vous pardonner..."

Ici la voix du jeune homme se fit plus grave et plus émue :

—Veuillez vous rappeler seulement, monsieur, ce que je vous disais tout à l'heure; vous ne pouvez rien me demander que de juste et de bon. Croyez bien que je comprends vos peines et vos craintes, que je les respecte du plus sincère de mon âme, et que je serais heureux qu'il me fût permis de les adoucir en quelque façon."

La grande simplicité avec laquelle ces paroles étaient dites toucha plus profondément le baron que n'en eût fait une emphase pathétique.

—Merci, mon enfant, s'écria-t-il, vous avez le cœur de votre père."

Pendant ce temps, Mlle de Givray, appuyée sur Tiphaine et suivie de Lancelot, son beau lévrier, montait lentement le chemin qui escaladait la colline et aboutissait à la chapelle du vieux château.

—Je suis contente, Tiphaine, disait-elle, que M. de Charnailles soit venu. Il veut écrire, m'a conté M. l'abbé, l'histoire de son aïeul Pierre de Charnailles, et désire consulter les archives de Roche-

lande. Quelle agréable distraction sera cette visite pour mon père et pour le bon abbé, pour moi aussi peut-être! M. de Charnailles doit être bon; quand il m'a parlé, il y avait une grande douteur dans sa voix grave. Puis, je crois qu'il me plaint, et facilement on aime qui l'on plaint. C'était une idée charmante, de joindre son aumône à la mienne.

—Charmante, mademoiselle!

Bérenère se tut, puis elle reprit gaiement:

—Jadis, M. de Givray m'a conté l'histoire du chevalier de Charnailles; maintenant c'est M. de Charnailles qui me contera l'histoire de mon père, et je serai fière en l'écoutant. Dis-moi, Tiphaine, comment est-il M. de Charnailles, plus petit ou plus grand que mon père, plus jeune ou plus vieux que lui?"

La question eût pu embarrasser tout autre que la femme de maître Pierre, mais elle était créature à ne s'embarrasser de rien.

—M. de Charnailles, répondit-elle d'un ton calme, est plus grand et plus jeune que monseigneur; on voit que, comme notre maître, il a fait la guerre. Son visage est fort avenant, il a des yeux très doux et un peu tristes. C'est un vrai gentilhomme, qui paraît être aussi bon que brave.

—D'après les récits de M. de Givray, je me représentais ainsi M. de Charnailles, Tiphaine. Et je devine, ma chère mie, pourquoi il t'a semblé triste. Il semblait sans doute à cette horrible histoire du chevalier Gilbert. Mais d'ailleurs, quand on est très âgé, n'est-on pas presque toujours triste?"

—Souvent, hélas! mon agneau!

—Ah!! Tiphaine, soupira la jeune fille, comme je plains ce pauvre vieillard et comme je voudrais pouvoir le consoler!"

IV

—Vous aviez raison, la présence de ce jeune homme m'est très douce, mon cher abbé."

Depuis qu'il s'était consacré à Bérenère, ne songant à toute ambition personnelle, le pauvre baron, absorbé par sa sollicitude paternelle, ne prenait guère de loisir de penser à lui-même; cependant, sans qu'il lui fût permis de s'en rendre bien compte, l'existence monotone, sédentaire qu'il avait choisie, lui pesait quelquefois. Il traversait des heures d'ennui. Il est vrai qu'avec l'abbé Vincent, l'excellent abbé qu'il aimait comme un frère, il se sentait en parfaite communion de cœur et de pensée quand il s'agissait de Bérenère ou de l'histoire de Rochelande; mais le pieux chapelain n'avait point fait la guerre, n'avait guère fréquenté la cour ni les grands, et ne se souciait point de courre le lièvre ou autre gibier aux côtés de l'enragé chasseur qu'avait toujours été et qu'était encore M. de Givray. En contant à Olivier de Charnailles les histoires de son vieux temps, en écoutant les récits de son hôte, qu'il ne se lassait pas d'interroger sur les dernières luttes armées, la guerre de Savoie ou la brillante campagne du roi de Suède, le vieillard se sentait revivre... Puis on parlait chasse. Tout en projetant de splendides battues dans les bois de ses domaines, M. de Givray disait ses anciennes prouesses et celles du roi Henri; Olivier, un érudit en science cynégétique, s'inté-

ressait à tant de hauts faits, y répondait non point en profane, mais en vaillant disciple de saint Hubert, prêt à bondir aux aboiements des chiens, à s'élançer aux fanfars du cor, à se griser des passionnantes courses à travers la forêt retentissante de bruits joyeux.

—Un vrai gentilhomme, monsieur l'abbé, un beau soldat, un fier chasseur, un homme enfin! Foin des petits marquis enrubannés comme des bergers et parfumés comme des petites-maîtresses! J'eus rêvé mon fils ainsi!"

Et jusqu'à ce jour, le cinquième depuis l'arrivée de Charnailles, la visite aux archives avait été remise. Olivier d'ailleurs ne s'en plaignait pas; il se plaisait à entendre de la bouche du baron l'éloge du chevalier de Charnailles, à connaître mieux ce père vénéré dont la figure surgissait, lumineuse, des souvenirs du vieux gentilhomme. Il se plaisait aussi à écouter pour eux-mêmes ces souvenirs d'un soldat, encore tout vibrants dans le cerveau qui les avait religieusement conservés. A la voix de M. de Givray, toute une époque renaissait de ses cendres, plus brutale mais combien plus séduisante que le temps actuel!

Le serviteur du roi Henri IV célébrait avec une sorte de respect solennel les projets de son maître, grandioses comme une épopée. Alors Olivier exposait ceux du cardinal-duc, encore peu connus de la masse, mais déjà précis dans l'intelligence qui les avait conçus. Le baron s'émerveillait; c'était bien l'idée du Béarnais, l'œuvre interrompue par le crime de la rue de la Ferronnerie, qui revenait à la lumière, qui allait être reprise, achevée peut-être, faisant de la France, de "douce France la belle", grande et pure dans la victoire, la gardienne de la justice et du bon droit, le soldat de Dieu!

Le baron voulut que Charnailles visitât en détail le domaine de Rochelande. Il fit avec son hôte deux longues courses à cheval dans la campagne et les bois; puis, à plusieurs reprises, accompagné de l'abbé, son fidèle historiographe, il le conduisit à travers le château, un vrai monde. Le jeune homme admirait les splendeurs de la majestueuse demeure, belle par elle-même, belle par les merveilles qu'elle recéléait, belle par les souvenirs qu'elle évoquait.

—Et les archives? disait parfois l'abbé un peu timidement mais laissant paraître sa naïve impatience d'ouvrir à Charnailles les trésors de son domaine particulier.

—Eh bien! tout à l'heure, mon cher abbé, fit enfin le baron après le diner de ce jour-là,—on dînait à cette époque à dix heures du matin,—qui avait été suivi d'une séance dans la galerie des portraits, où Olivier avait pu voir les images pâlies de plusieurs Charnailles, hommes ou femmes, alliés par mariage aux Givray. Nous n'abuserons pas plus longtemps de votre longanimité; aussi bien j'ai à conférer avec Bertrand, mon intendant, je vous confierai notre hôte."

Tous trois descendaient paisiblement l'escalier du château qui tournait jusqu'au haut de l'édifice dans une tour pentagonale tout ajourée, et était compté parmi les merveilles de la région. Olivier regardait curieusement les sculptures des délicieuses balustrades qui formaient la rampe, coupant la tour par étages. Par les larges baies

ouvertes sur le ciel et la campagne, le soleil en trait à flots, jouait sur les peintures du mur inférieur et dessinait plus nettement les finesses architecturales. Plusieurs fois on avait croisé des gardes et des pages dont les costumes clairs, galonnés d'or ou d'argent, égayaient la teinte uniforme de la pierre.

"Quelle admirable résidence! s'exclama Charnailles. Je m'y figure les fêtes que donnaient jadis René-Marie et Roland-Louis de Givray, et, parmi les élégances exquises de cet escalier, les seigneurs d'airs magnifiquement vêtus, portant armes d'orfèvrerie, et les dames habillées de brocart, chaperonnées de velours et de pierreries, les guerriers, les pages, tout un monde étincelant et fou, ivre de plaisir au retour d'un tournoi, d'un festin, d'une danse."

Tandis qu'Olivier parlait ainsi, debout contre la rampe, son visage coiffé d'un grand feutre, sa haute silhouette vêtue de gris, en pleine lumière, tandis que M. de Givray et l'abbé Vincent l'écoutaient en souriant, un homme, au-dessous d'eux, escaladait lentement les degrés.

C'était un vieillard si cassé, si usé par l'âge, que l'appui d'un bâton n'eût point suffi à sa faiblesse et qu'un page soutenait ses pas. Il était absolument chauve; une barbe très longue et toute blanche couvrait sa poitrine. Son front nu avait des tons d'ivoire; ses yeux dormaient au fond des orbites creuses comme une eau stagnante au fond d'une ravine. Quand ce débris d'humanité apparut dans la clarté de la baie, le baron le salua d'un sourire bienveillant:

"Dieu vous garde, vieux père! dit-il. Le beau soleil, à ce que je vois, réjouit vos yeux, et vous l'êtes allé chercher au dehors?"

Le vieillard souriait aussi, prêt à répondre; mais soudain son regard s'arrêta sur Olivier:

"Monsieur le chevalier de Charnailles!" fit-il d'une voix rauque.

Il porta la main à son front, et, se renversant en arrière, il chancela. Malgré l'aide du petit page, le malheureux eût infailliblement perdu l'équilibre, si, d'un mouvement prompt, Charnailles ne l'avait soutenu.

"Qu'avez-vous, brave homme?" demanda le jeune homme en rencontrant les yeux effarés qui fixaient les siens.

Mais le vieillard s'était un peu remis.

"Grand merci, monsieur le chevalier, fit-il doucement en se redressant pour chercher de nouveau l'épaule de son jeune guide. Je n'ai point de mal, mais la surprise de vous voir..."

—Connaissez-vous donc M. de Charnailles, vieux père? interrogea le baron fort étonné. Quand l'avez-vous pu rencontrer?"

Le vieux secoua la tête:

"C'était dit-il, au temps de Mgr le baron François, quand j'étais jeune..."

Puis sursautant:

"Mais non, marmotta-t-il, ce n'est pas possible..."

Le baron haussa les épaules. Une vive contrariété s'était peinte sur son visage; cette fois il avait compris.

"Allons, maître Rimbault, dit-il, faites-nous grâce de vos rêveries. Au temps où vous étiez

jeune, le père de M. de Charnailles, mon hôte, n'était point encore né."

Rimbault sourit avec une sorte d'embarras; puis, inclinant son crâne chauve encerclé de cheveux blancs:

"Il est vrai, appuya-t-il. Pardonnez, messieurs, à mon grand âge."

Il reprit sa pénible ascension et disparut bientôt au détour de l'escalier.

"Quel est cet homme?" demanda Charnailles.

Il avait pâli, et, très légèrement, ses lèvres tremblaient sous sa moustache.

"Un ancien secrétaire de mon père, répondit M. de Givray. Enfant, il fut page au service de mon aïeul. Il a maintenant tout près d'un siècle de vie.

—J'ai oui dire, reprit le jeune homme en hésitant, qu'un page accompagnait François de Givray lorsque... Est-ce que par aventure ce Rimbault...?"

—Je crois... oui, fit le baron ennuyé.

—Mon père, murmura Olivier, comme se parlant à lui-même, avait observé souvent quelque rapport entre mes traits et ceux de mon arrière-grand-père, Gilbert de Charnailles; mais je ne songeais point que la ressemblance fût aussi saisissante...

—Allons, dit M. de Givray en posant amicalement sa main sur l'épaule du jeune homme, ne nous arrêtons pas plus longtemps aux radotages de ce vieux fou; remarquez plutôt les détails de cette gargouille qu'on aperçoit d'ici: une reminiscence gothique au milieu de toutes ces sculptures d'un XVII^e siècle très pur, mais un gothique comme plus mondain et délicatement maniéré. C'est fort curieux, au dire des maîtres de pierres vives."

Olivier reprit docilement la conversation où l'avait interrompue le passage de Rimbault et ne fit plus allusion aux paroles du vieillard; mais on sentait l'effort et la contrainte, à la fois, dans son sourire et dans ses propos.

Quelques instants après, M. de Givray ayant pris congé de lui, il se trouva en tête-à-tête avec l'abbé dans la pièce austère où chaque soir, avant la venue d'un hôte, le baron et son chapelain jouaient aux échecs.

Tandis que l'abbé s'excusait de classer une liasse de papiers jaunés et fort vénérables, Olivier se prit à contempler le portrait de François de Givray. Une figure régulière et froide, dont les yeux sombres semblaient contenir on ne sait quel secret, irrévocablement scellé par le rapprochement strict et comme voulu des lèvres minces. Une tête très belle, d'une hautaine et pure distinction, inquiétante pourtant ainsi qu'un mystère... Du moins, telle fut l'impression d'Olivier.

"Monsieur l'abbé, demanda-t-il tout à coup, se tournant vers le prêtre, n'avez-vous jamais eu l'occasion de voir un portrait de mon aïeul, le chevalier Gilbert de Charnailles?"

—Jamais.

—Je le regrette. Je ne puis moi-même constater la ressemblance qui a frappé jadis mon père et tout à l'heure ce vieillard, l'un d'après un portrait, l'autre d'après ses souvenirs, mais je me féliciterais qu'elle fût réelle; car jamais je n'ai

rencontré visage plus noble et plus loyal que celui du chevalier Gilbert!

—Voilà qui ne m'étonne point, fit l'abbé Vincent, puisque votre physionomie rappelle autant la sienne.

Charnailles quitta le fond de la pièce et se rapprocha de l'abbé, toujours assis, ses papiers à la main dans le rayonnement polychrome des verrières qui flamboyaient au soleil et tachaient faiblement sa soutane.

—N'est-ce pas, dit le jeune homme en s'appuyant dans la vaste embrasure de la fenêtre, une chose bien curieuse et bien triste que cette affaire d'autrefois?

—N'y pensez point, mon fils, c'est si loin! fit le prêtre.

—Je le voudrais, mais je ne puis. Ce passé me hante, et même, c'est singulier, le chevalier mon père, plus près d'une génération de ces déplorables événements, n'en est pas obsédé comme moi. En venant ici cependant, je m'étais prémuni contre les impressions malades, et la réception de M. de Givray m'avait si chaudement réconforté, que j'en avais presque oublié l'ombre qui voile sinistrement le nom de Charnailles. Tout à l'heure ce vieillard me l'a rappelée. Dites-moi, monsieur l'abbé, puisque la faute supposée d'un seul peut souiller trois générations d'êtres, n'est-il point injuste que la gloire de quinze générations soit impuissante à laver la faute d'un seul?

—Mon enfant, répliqua l'abbé il est vrai que ce monde est plein d'injustices et que les hommes s'entendent mal à établir la part des responsabilités personnelles; mais comment cependant pourrait-on vous imposer à vous, bon et loyal, le poids d'une faute que vous n'avez point commise, comment pourrait-on enfin insulter aujourd'hui le nom de Charnailles, que tant de vaillants serviteurs du roi ont noblement porté, avant le chevalier Gilbert et après lui?

—Hélas! monsieur l'abbé, fit Olivier avec amertume en s'asseyant à quelques pas du prêtre, les hommes sont plus méchants et plus injustes que votre bonté ne se l'imagine Il est vrai que, de fait au moins, je n'ai point encore eu trop à souffrir du passé de ma famille; mais ce n'est point qu'on ait eu égard à l'existence irréprochable de mon père et de mon grand-père, à la gloire de mes aïeux, à ma propre loyauté, non; c'est plutôt que l'histoire de Gilbert de Charnailles est peu connue, voilà tout. Néanmoins, trois fois déjà, on me l'a jetée à la face et il me semble qu'elle a marqué mon front. La première fois, j'étais un enfant, j'ignorais ces vilénies, je ne songeais point au mal. En une heure de colère, un de mes compagnons de jeux me cria: "Ne fais donc pas le fier, toi dont l'aïeul fut larron et assassin!" Je me précipitai sur le malheureux, et on fut obligé de l'arracher à mon étreinte; je l'aurais tué. J'implorai des explications, mon père me les donna, et j'appris ainsi quel droit on avait de m'insulter. La seconde fois, c'est à l'armée et par un officier de mon âge et de mon rang que la même honte me fut infligée. Il était à moitié ivre, et je ne sais qui lui avait conté cette histoire. Nous nous battîmes, je le blessai grièvement. La troisième..."

Ici, Charnailles s'arrêta; sa voix se brisait. L'abbé lui tendit la main.

"Mon pauvre enfant, dit-il, à quoi bon?"

—Oui, j'ai tort, monsieur l'abbé, reprit Olivier de vous entretenir de ces choses. En venant ici, Dieu sait que je m'étais juré ne point aborder un tel sujet, la simple bienséance m'ordonnait cette réserve; mais la rencontre d'aujourd'hui m'a tant ébranlé, que, vous le voyez, je n'ai pas su garder les mots qui m'étouffaient.

—Parlez donc, mon fils, répliqua doucement le prêtre; mais j'ai peine à voir que vous preniez si fort à coeur un passé qui n'est point vôtre.

—Mais ce passé, on le fait mien! s'écria le jeune homme avec une sorte de désespoir; ce passé pèse sur ma vie."

Et comme l'abbé le regardait, les yeux pleins de compassion, ne sachant de quelles paroles l'apaiser, il continua:

"Tenez, monsieur l'abbé, puisque j'ai rompu le silence, je préfère ne rien vous laisser ignorer. Ainsi vous comprendrez mieux ma peine. J'ai aimé, j'aime une jeune fille et jamais créature plus belle ne fit rêver âme de vingt ans. Quand je lui fus présenté, il y a quelques mois, elle parut accueillir sans déplaisir mes hommages. Je revenais d'Allemagne, elle me faisait conter mes souvenirs; j'avais été blessé, elle me plaignait. Elle me souriait, et j'avais le coeur en fête. J'espérais qu'elle consentirait à partager ma vie, je me croyais près de mon bonheur. Monsieur l'abbé, ce fut par cette enfant si belle, au sourire si doux, que, pour la troisième fois, mon nom me fut reproché comme une tache indélébile. Elle me fit comprendre que j'étais trop pauvre pour qu'il fût permis d'oublier que je portais un nom trop déshonoré pour qu'on pût jamais oublier que j'étais pauvre. Ma souffrance fut si intense alors qu'elle le devina malgré mes efforts et en ressentit de la pitié.

—Je ne suis pas, me dit-elle, la maîtresse unique de mon sort; mais si quelque jour meilleure fortune vous souriait et que je ne fusse point encore pourvue d'un époux, peut-être alors mon père se montrera-t-il moins sévère."

"Telles furent les seules paroles que trouva son coeur pour consoler le mien.

—Il me semble, observa l'abbé avec la logique de ses soixante ans, que cette jeune personne doit manquer de bonté et de toute grandeur d'âme. Qui dira si, par ce refus cruel la Providence ne vous a point préservé d'une existence malheureuse?"

—Ah! monsieur l'abbé, gémit Olivier, dont les trente ans étaient moins sages, ne l'accusez pas! Toute femme eût répondu de même. Je l'ai compris, et si je me suis révolté, ce n'est certes pas contre une enfant plus coquette que méchante, moins dure que faible, mais contre la fatalité, contre la vie, et presque contre Dieu.

—Oh! mon enfant, c'est bien mal, fit douloureusement le prêtre en joignant ses mains longues et pâles comme celles des statues qui dorment dans la chapelle du château.

—Je le sais, hélas!... Mais si vous pouviez concevoir, monsieur l'abbé, quel découragement est le mien à de certaines heures et de quel réseau inextricable je me sens parfois enserré!... Qui m'en délivrera, et à quoi bon lutter, rêver la gloire? Ne serai-je pas toujours le descendant de Gilbert de Charnailles, larron et assassin!..."

Et brusquement, Olivier cacha son front dans ses mains.

—Non, mon enfant, non, fit l'abbé, vous êtes le descendant de René de Charnailles, qui combattit à Taillebourg aux côtés du saint roi Louis IX; de Louis-Olivier de Charnailles, qui défît les Anglais en mainte escarmouche au temps du comte de Guéscin; de Pierre de Charnailles, qui fut l'une des gloires des campagnes d'Italie; d'Olivier de Charnailles, que le roi Henri IV compta parmi ses braves et qui vaillamment, au péril de sa vie, put sauver à Fontenoy-Française, le petit-fils de l'homme que Gilbert de Charnailles léga. Et vous êtes vous-même enfin Olivier-Jean de Charnailles, un bon cœur, un bon chevalier, un homme droit. Reprenez courage. Le nom de Charnailles mérite que vous en soyez fier. Portez-le hautement, faites oublier qu'il a pu jamais descendre, illustrez-le; et personne alors n'ira chercher l'ancienne tache sous les lauriers dont vous l'aurez couverte en digne fils de vos aïeux."

Olivier avait écarté ses mains de son visage et ses yeux brillaient.

—Vous me dites-la, monsieur l'abbé, s'écria-t-il de nobles paroles dont je me souviendrai. Je ne suis pas toujours croyez-le, aussi faible que me voici. Ma nature n'est point sujette aux vains regrets. Si, après la grande déception que je viens de vous confier j'ai renoncé pour un temps à la vie active, c'est parce que les suites de ma convalescence m'imposaient un repos relatif; c'est aussi parce que je hais les guerres civiles et suis las de prêter mon épée à l'étranger. Mais vienne une guerre française, et, soyez-en sûr, cette épée jaillira du fourreau pure et blanche comme celle de Pierre de Charnailles, comme elle vaillamment joyeuse au service du roi. En attendant, vous le voyez, sentant que la cour ne m'attirait point, car j'y eusse apporté trop de dégoût et d'amertume, je me suis consacré à une œuvre très belle: j'ai rêvé d'écrire l'histoire de Pierre de Charnailles, de prouver par le passé aux gens qui l'oublient, que les Charnailles savent mourir pour la bonne cause quitte à le leur prouver encore... par l'avenir.

—Et ceci est digne de vous, chevalier, affirma l'abbé Vincent. Donnez-vous tout entier à cette belle tâche en attendant l'autre, racontez Pierre de Charnailles avant de l'imiter, non pas en mourant pour le roi, mais en vivant pour sa gloire. Écrivez l'histoire du chevalier Pierre sous les auspices de Renaud de Givray, dont les aïeux ont été les frères d'armes des vôtres. Et qui donc pourrait vous reprocher les fautes de votre aïeul, quand il plaît au petit-fils de François de Givray de les oublier?"

Olivier s'était levé et avait fait quelques pas dans la pièce; puis, involontairement, il s'était arrêté une seconde fois devant le portrait de François le Taciturne.

—Monsieur l'abbé, murmura-t-il, croyez-vous à la culpabilité de Gilbert de Charnailles?"

Le bon abbé fut absolument anéanti par cette question. La culpabilité de Gilbert de Charnailles! mais n'était-ce point un fait qu'on ne discutait plus?... Il répondit cependant avec une grande modération, dans la crainte de blesser Olivier, qui lui avait gagné le cœur:

—J'y crois, mon enfant, autant qu'il est permis de croire à une faute qui n'a jamais été prouvée; mais il faut avouer qu'il y eut contre Gilbert de Charnailles de bien terribles présomptions, des présomptions irréfutables.

—Eh bien, moi, fit Olivier de Charnailles avec une sorte de violence je n'y crois pas!"

Et comme l'abbé écarquillait les yeux, ne sachant que répliquer, Olivier ajouta plus doucement:

—J'en doute du moins, comme vous y croyez, autant qu'il est permis de douter de la culpabilité d'un homme tant que son innocence n'a pas été démontrée. Ah! monsieur l'abbé, je voudrais, je voudrais que vous vissiez un portrait de Gilbert de Charnailles;... vous diriez comme moi: Cet homme eût été capable de tuer son ennemi; mais de préparer, de réaliser habilement un larcin odieux, cela, jamais, jamais!... Comment, pourquoi n'a-t-on pas fait la vérité à cette époque maudite?... Il devait y avoir un moyen. Personne ne savait donc rien? personne n'avait donc vu ni surpris le criminel, le vrai?... Ce page, ce Raimbault..."

—Raimbault n'avait que treize ans. Comme les autres serviteurs, il eut le narcotique auquel peut-être eût suppléé son bon sommeil d'enfant. Plus ignorant encore si possible que ses compagnons, il ne put répondre qu'une chose: c'est qu'il avait dormi. Mais vous semblez avoir une idée que vous ne dites point, mon enfant; qui donc accusez-vous? interrogea le prêtre.

—Je ne sais, fit Charnailles très sombre. Cette aventure est un mystère sinistre que rien sans doute n'éclaircira jamais. Mais enfin, pourquoi mon grand-père a-t-il été accusé lui, plus que... plus que... François de Givray, par exemple?"

Cette fois le pauvre abbé, dans sa surprise, laissa tomber les papiers qu'il tenait et avec lesquels ses mains jouaient machinalement.

—Ah! pardonnez-moi, monsieur l'abbé, dit le jeune homme; ce nom est le dernier que j'eusse dû prononcer ici, et d'ailleurs, jamais encore il n'était venu à mes lèvres. C'est comme... c'est comme si ce portrait, qui attire et retient ma vue, me l'avait soufflé à l'oreille. Depuis que j'ai rencontré ce regard peint, il me semble que je hais cet homme, cet homme qui est mort pourtant."

L'étonnement un peu scandalisé du prêtre s'était vite apaisé.

—Mon pauvre enfant, dit-il, l'angoisse à laquelle vous êtes en proie exalte et trouble vos idées. Mais, sans même que j'aie besoin de vous rappeler les faits matériels qui accablaient ce malheureux Gilbert et n'atteignaient pas d'un soupçon François de Givray, ne vous souvenez-vous pas des présomptions morales qui condamnaient aussi votre aïeul?... François de Givray, riche, comblé de biens, n'avait en réalité aucune raison de convoiter la totalité d'un héritage dont la moitié même n'était pas nécessaire à sa fortune. Il n'avait d'ailleurs nullement la réputation d'aimer l'argent, d'être avare..."

—Je sais, monsieur l'abbé, fit le jeune homme en passant péniblement la main sur son front. Je sais que les preuves contre le chevalier Gilbert, les preuves morales du moins, étaient nombreuses et probantes; aussi, pour le croire innocent,

obéiss-je plus à une intuition de mon cœur qu'à un raisonnement de mon esprit. Je n'ignore pas non plus que Gilbert de Charnailles était pauvre, harcelé de difficultés constantes, et que la belle Diane de Valreuse, mon arrière-grand mère, aimait le luxe et tout ce que donne la richesse ; mais enfin, qui dit que le crime ait été commis par lucre?... Ne pouvait-ce être une vengeance, une revanche, que sais-je enfin? Cette femme que Gilbert avait épousée, qui lui était assez chère pour qu'on pût le croire capable de commettre par amour une vilénie, M. de Givray aussi l'avait recherché en mariage... Et Diane de Valreuse avait épousé Gilbert.

—Mais, mon enfant, reprit l'abbé, de longues années s'étaient écoulées depuis le mariage du chevalier de Charnailles, lorsqu'arriva l'aventure du coffret, et la plus parfaite entente n'avait cessé de régner entre François de Givray et votre aïeul."

D'un mouvement spontané involontaire, Olivier désigna le portrait du baron François, dont le visage étrange surgissait de l'ombre.

"Regardez, monsieur l'abbé, dit-il, si ce front-là n'était pas fait pour enfermer pendant des années un secret de haine; si, ces traits, en leur rigidité, ne devaient pas posséder la faculté de se contraindre à ne rien exprimer qui ne leur fût expressément dicté par la pensée dont le mystère git au fond de ces yeux voilés, insondables comme certains abîmes!... Mais vous avez raison, ajouta le jeune homme,—et l'on eût dit qu'il revint à lui après un accès de délire,—je suis fou! Que vais-je imaginer? Oubliez ce que je vous ai confié, comme je l'oublierai moi-même. D'être si singulièrement *reconnu* par ce vieillard que je n'avais jamais vu, m'a troublé l'esprit... Et puis je suis malheureux."

L'abbé n'était certes ni un savant théologien ni un prédicateur éloquent; mais son expérience des souffrances humaines, sa bonté et surtout sa foi ardente, sa foi naïve comme celle d'un enfant, lui inspiraient de belles paroles, de réconfortantes raisons de croire et d'espérer, lorsqu'il avait à consoler. Il s'exprimait simplement, sans emphase, sans sévérité, ministre d'un Dieu d'amour et de pardon; une émotion sincère faisait vibrer les mots qu'il prononçait et avec lesquels s'harmonisaient singulièrement la blancheur de ses mains de prière et son visage qu'illuminait un reflet d'en haut.

Olivier se sentait bercé, apaisé par cette tendre homélie, mais aussi fortifié par elle. Et voilà que soudain, tandis que l'abbé parlait, une voix s'éleva dans le demi-silence, pure, cristalline, avec d'exquises fragilités, soutenue par les accords aériens d'un luth.

L'abbé s'arrêta.

"C'est Bérengère qui chante," dit-il.

Bérengère chantait. Oh! qu'elle était douce, et que de choses elle disait, cette voix de jeune fille qui résonnait dans le château, plus claire sous les voûtes des galeries, plus joyeuse par cette riante journée! Et, sans que l'abbé le lui fit remarquer, Olivier pensa que cette enfant, dont la voix perlée s'égrenait, n'avait pas, elle non plus, mérité sa destinée. Elle était privée, elle, la toute charmante et la toute candide, de voir le soleil printanier, elle vivait dans la nuit: sa frêle gaieté,

son bonheur chétif édifié lentement et à grand-peine par deux vieillards, parmi les splendeurs vides de la demeure enchantée, était aussi délicat, aussi prêt à se briser d'un choc, que la petite voix pure aux notes de cristal. Et pourtant Bérengère souriait, Bérengère chantait, et son visage rayonnait d'un charme de sérénité. Sans doute, elle ne s'était jamais révoltée contre la vie; sans doute, elle n'avait jamais douté de Dieu... La voix fraîche dans le grand silence, les aériennes caresses des doigts qui frotaient délicatement le luth, exprimaient toutes les choses.

"Bérengère est dans la galerie, fit l'abbé, montez jusqu'à elle; il est doux et consonant d'écouter sa voix."

Resté seul, le prêtre ramassa les papiers qu'il avait exhumés le matin même d'un coffre scellé dans le mur de la salle des archives, et se remit à les compulsier, ses regards glissant par-dessus ses lunettes d'or. Soudain il tressaillit, et une sueur mouilla son front, si abondante, qu'à plusieurs reprises il s'essuya; mais ses yeux ne quittaient pas un très mince papier couvert de lignes inégales.

Il lut deux fois au moins cet étrange grimoire.

"Allons, je suis fou! murmura-t-il par une sienne coutume, parlant à mi-voix, bien que n'ayant pas d'auditeur. Ce sont les divagations de ce pauvre enfant qui me trottent en tête. Un tel papier ne s'agit rien."

Ses regards s'attachèrent encore au bas du document, où tout nom comme tout scel manquait, et dont aucune date n'indiquait précisément l'époque; puis, vivement, il plaça le papier en quatre et l'enveloppa au fond d'une de ses poches.

Ceci fait, il épongea de nouveau son front humide, respira fortement et haussa les épaules.

"Où ai-je l'esprit!" ajouta-t-il encore.

Et il reprit l'examen des documents qu'il avait posés devant lui sur la table, et qui tous se rapportaient au temps de Roland-Louis de Givray et de Pierre de Charnailles.

V

Dans la galerie du second étage, formée au-dessous de l'attique par des colonnes que terminaient inférieurement de larges plastres et que séparait entre elles une fine balustrade de pierre Tiphaine avait conduit Mlle de Givray. La jeune fille s'était assise au soleil et chantait en s'accompagnant sur le luth. Elle était tout de blanc vêtue, ce que l'on appelait en ce temps-là être habillée à la paysanne. Sa robe de taffetas, qu'ornaient au corsage montant un col et de hautes manchettes de dentelle couleur de pain bis, se relevait gracieusement sur une longue jupe de soie plus lourde. Ses beaux cheveux d'or roux coiffés simplement, mais tout mignottés de bouclettes qui s'annelaient sans que personne s'en souciait, jetaient seuls une note éclatante dans toute cette blancheur qui s'harmonisait doucement aux tons grisâtres de la pierre aimée.

Isabeau filait,

S.se à la fenêtre,

M ami,

Un arbre joli!

Seulette pleurait;

Qui pouvait connaître
Son secret souci?
M'ami,
Un arbre a fleur!

Le luth dans les mains, la tête légèrement inclinée sur les coussins de brocart de sa chaise, ses grands yeux vides fixés devant elle, Mlle de Givray s'abandonnait toute à la mélodie de sa voix, aux arpèges frémissants des cordes.

Son père et seigneur,
En male colère,
M'ami,
Un arbre joli!
Lui perça le cœur.
De son long, par terre,
Le coup l'étendit.
M'ami,
Un arbre a fleur!

L'instrument avait des sonorités si légères, qu'elles rappelaient le bruissement des feuilles dans la forêt ou des roseaux au bord de la rivière, tandis que la voix pure angélique, chantait les naïves paroles.

Mais lors, trépassant
En état de grâce,
M'ami,
Un arbre joli!
La dame n'étant,
A perdu sa place
Au doux paradis.
M'ami,
Un arbre a fleur!

Charnailles écouta pendant un moment la chanson d'Ysabeau, sans oser parler, de peur de troubler la musicienne; mais bientôt, par une intuition, Bérengère devina qu'elle n'était plus seule.

"Qui est là? demanda-t-elle en s'interrompant, et, tandis que sa main retombait le long des cordes, sa jolie tête se soulevait. Est-ce vous, mon père?"

Olivier s'était approché de quelques pas.

"Daïgnez me pardonner, mademoiselle, dit-il avec un grand respect. Nè vous ayant point saluée d'aujourd'hui, je désirais vous présenter mes obéissances. Tiphaine m'a conduit jusqu'ici; mais j'ai entendu votre voix, et, fort indiscrètement, je n'ai su résister au plaisir de l'écouter sans mot dire."

Mlle de Givray eut un petit rire clair.

"Tiphaine a fort bien agi, monsieur de Charnailles, dit-elle; mais pourquoi me parler toujours comme à une étrangère? Je suis une enfant, non pas une demoiselle, et je préférerais à toutes ces cérémonies un peu de votre bon vouloir et de votre amitié. Ai-je tort de m'exprimer ainsi? Je ne suis qu'une sauvage."

Depuis son arrivée à Rochelange, Charnailles n'avait guère vu Mlle de Givray qu'aux repas, un peu solennels par tradition; et d'ailleurs une sorte de gêne, née du rôle qu'il avait à jouer et dont il s'empêchait, l'avait maintenu dans une réserve exagérée à l'égard de la jeune fille. Il ne lui avait adressé que de très rares propos dont le ton cérémonieux et déférent, venant d'un homme

âgé, d'un hôte accueilli comme un ami, avait à juste droit étonné Bérengère. Aux mots presque affectueux de la petite aveugle, Olivier comprit que toute hésitation allait devenir maladroite et que le temps était arrivé de se jeter bravement dans son rôle de vieillard. Un vague sourire passa sous sa moustache.

"Une sauvage, que non pas! dit-il de sa belle voix au timbre grave. Je vous sais un gré infini de me témoigner une si précieuse confiance, mademoiselle, et le naturel de vos manières me semble d'autant plus charmant que les dames d'aujourd'hui pèchent fort par l'excès contraire. Puis donc que vous voulez bien ne pas me traiter en étranger, permettez-moi de m'asseoir un instant auprès de vous, et faites-moi la grâce de continuer le morceau que ma présence a sottement interrompu.

—Volontiers, répliqua-t-elle gaiement. Prenez place à mes côtés, chevalier et excusez mon inexpérience."

Très simplement elle accommoda le luth sur son épaule, et, ayant préludé par quelques accords, elle reprit la mélodie commencée et la chanta jusqu'aux dernières notes.

A chaque minuit,
Sise à la fenêtre,
M'ami,
Un arbre joli!
Quand l'étoile luit,
On la voit paraître,
Implorant merci.
M'ami,
Un arbre a fleur!

Et de ses pleurs clairs
Naît une fontaine,
M'ami,
Un arbre joli!
Qui court jusqu'aux mers,
À travers la plaine,
Et bien loin d'ici.
M'ami,
Un arbre a fleur!

A chaque Noël,
Au sourire d'un ange,
M'ami,
Un arbre joli!
Larme d'Ysabel
En perle se change,
En diamant aussi.
M'ami,
Un arbre a fleur!

"C'est un délice de vous ouïr," murmura Charnailles.

Cette suave musique l'avait à la fois charmé et attristé. Un instant, sans que les paroles y contribuassent et par la seule grâce de la mélodie, elle l'avait rapproché de Renée de Méran, la belle cruelle qui l'avait désespéré.

"Quel est le nom et quelle est la provenance de cete chanson?"

—C'est la *Complainte d'Ysabel* une chanson du pays, pour laquelle j'ai imaginé moi-même un accompagnement facile, car l'air et les paroles m'en plaisent beaucoup. La légende se rattache à l'ancien manoir de Rochelange. Ysabel, fille d'un

baron très dur et très ambitieux, fut tuée par son père pour avoir refusé d'épouser le riche seigneur qu'il lui destinait. On dit qu'elle avait donné son cœur à un ménestrel, pauvre et obscur...

—Et l'ombre de l'infortunée hante encore le château?

—On le dit, chevalier. A chaque minuit elle vient pleurer ses malheurs, et la petite source limpide qui coule parmi les pierres au-dessous de la fenêtre où, paraît-il, elle s'assit de son vivant, accrédite cette croyance folle dans le pays. Aussi nos villageois ne s'aventureraient-ils guère au vieux manoir, même en plein jour. Et je ne sache pas qu'aucun d'eux ait jamais tenté d'assister au prodige de la Noël, leur fortune en dut-elle résulter :

Larme d'Ysabel
En perle se change,
En diamant aussi.

—Cette légende est très poétique, fit Charnailles, et je comprends qu'elle vous plaise. M. de Givray m'a conduit hier jusqu'aux ruines du vieux château, mais il ne m'a point conté l'histoire d'Ysabel.

—M. de Givray vous a conduit hier au vieux château? s'écria Bérengère avec un profond désappointement. Oh! moi qui désirais tant profiter de cette occasion pour y monter moi-même! Le faite de la colline et les abords des ruines sont si ardu, si difficiles, que mon père ne m'autorise point à y aller sous l'escorte de Tiphaine. Je m'arrête à la chapelle, où souvent je vais prier. Mais j'aime notre antique manoir et la fenêtre d'Ysabel, et la voix de la petite fontaine qui pleure... Quel malheur!

C'était dit avec une conviction infantine, qui fit sourire Charnailles.

—Un malheur qui se peut réparer, je crois, déclara-t-il. Peut-être M. de Givray pensera-t-il qu'adjoindre à celle de Tiphaine, votre garde habituelle, ma présence offrirait contre tout danger une garantie suffisante. Et je serais, pour ma part, charmé de vous accompagner au château, le jour que vous choisirez.

—Vraiment! s'écria Bérengère en battant des mains. Et ce ne sera pas un ennui pour vous, ni une fatigue...? Car c'est la crainte d'imposer à mon père une course trop lassante qui m'empêche de monter au château plus souvent avec lui.

—Je viens de faire campagne et ne crains point la fatigue, fit gaiement Charnailles, amusé de ces ménagements; de plus, je serai fort aise d'admirer la fenêtre de dame Ysabel que je n'ai pas vue et qui excite ma curiosité depuis que j'ai entendu votre chanson... Je l'aime, cette chanson; l'air en est à la fois, c'est singulier, triste et joyeux.

—Triste surtout, je crois...

—Peut-être. Alors c'était le son de votre voix qui faisait la joie de votre chanson. Vous êtes gai aujourd'hui?

Pour causer à l'aise, Bérengère avait couché son luth sur ses genoux; les deux mains sur l'instrument la tête droite, elle répondit:

"Je suis toujours gai, quand il fait du soleil."

A cette minute, et brusquement, Olivier rencontra les yeux bleus sans regards, les yeux dont il avait oublié le douloureux mutisme.

"Quand il fait du soleil?" répéta-t-il avec une vivacité qu'il n'eut pas le temps de contraindre.

Un sourire triste passa sur les lèvres de la jeune fille.

"C'est juste, reprit-elle, la remarque doit vous surprendre. Je vous dis la vérité cependant. Oui, je ne vois plus le soleil maintenant; mais autrefois je le voyais et ne l'ai point oublié. "Un beau jour, un gai soleil!" s'est écriée tout à l'heure ma mie Tiphaine. Alors je me suis souvenue des reflets que le soleil met sur les feuilles, de la joie dont il emplit le ciel... Et puis je l'ai senti tout autour de moi; j'en ai été comme enveloppée, réchauffée, épanouie. J'ai joui de cette lumière ardente sans la voir, comme de la présence de ceux que j'aime et qu'eux non plus je ne vois pas... Et le château, la fenêtre d'Ysabel, la source dont je vous parlais, je les ai vus moins encore, car avant d'être... d'être aveugle, je n'étais jamais montée si haut, j'étais trop petite; mais on me les a décrits j'ai fait des questions, on m'a renseignée: chacun a pour moi tant de complaisance et de bonté! Il est ainsi beaucoup de choses que, d'un mot, les personnes qui m'entourent ont rendues visibles à mes yeux éteints. C'est un grand bonheur."

C'était dit si simplement qu'Olivier, encore bouleversé par les impressions de tout à l'heure, sentit une émotion lui serrer la gorge.

—Oh! mon enfant, murmura-t-il simplement lui aussi, et sans plus songer à présent qu'il jouait un rôle, un personnage, combien je vous admire!

Elle secoua la tête, comme pour chasser une pensée importune, puis gravement:

"Ne m'admirez pas, monsieur de Charnailles, dit-elle. Je ne suis pas toujours aussi résignée. Et il m'arrive d'oublier le grand nombre des joies qui m'ont été accordées pour ne penser qu'à mes peines, nombreuses aussi."

Elle se tut, et Olivier n'osait répondre; mais elle relevait la tête déjà, et d'un tout autre ton:

"Monsieur le chevalier, s'écria-t-elle, je suis fille de soldat et loyale Française; contez-moi vos campagnes, voulez-vous? Puis, parlez-moi de Paris que je ne connais point, de la cour, de ce fameux hôtel de Rambouillet dont Mlle de Croixménénil raffole, et puis gardez encore quelque chose à me dire pour les jours d'après, car ce sera pour moi un bonheur de vous écouter."

Pour lui complaire, Olivier raconta, comme des souvenirs personnels, plusieurs traits de courage et de générosité du baron de Givray dont son père lui avait beaucoup parlé; puis, las de feindre si peu que ce fût, il passa aux événements d'Allemagne auxquels lui-même venait d'assister. De temps à autre Bérengère l'interrompait par une question, une exclamation de joie; parfois sa petite main essayait une larme. Mais elle semblait heureuse.

"Ah! monsieur, dit-elle toute vibrante encore des récits qu'elle avait écoutés ainsi, comme il est noble à vous d'avoir, malgré votre âge, combattu pour ce grand roi! Vous aimez la guerre?"

—Lorsqu'une belle idée la dirige, oui, passionnément, mademoiselle.

—Et le monde, la cour?

—Beaucoup moins, fit précipitamment Olivier, qui se rappelait quels soins apportait le baron à

n'éveiller dans l'esprit de Béregère aucun regret des plaisirs qui lui étaient défendus. Mais j'ai beaucoup parlé de moi, ne me ferez-vous point à présent la faveur de me parler un peu de vous, de vos goûts, de votre vie?... Ou suis-je indiscret en vous priant?"

Elle secoua la tête.

"Vous n'êtes point indiscret, monsieur. Cependant que vous dirai-je de moi? Déjà, vous le savez, je suis une sauvage; ma vie très solitaire a été douce et facile, grâce aux affections qui veillent sur moi. J'aime ce qui est bon et beau, mon imagination se plaît aux fictions merveilleuses des contes ou aux réalités très grandes de l'histoire, mon cœur à la charité; je dois à la musique des heures délicieuses; le pays que j'habite et crois connaître sans le voir me charme; le passé dont on me berce me rend fière, et j'attends ainsi tranquillement et sereine, l'avenir que Dieu voudra me donner. Voilà tout.

—Et vous ne vous ennuyez jamais?

—Jamais.

—Même quand vous êtes seule?"

Elle sourit.

"Je ne suis jamais seule; quand je n'ai auprès de moi ni mon père, ni l'abbé Vincent, ni Tiphaine, d'autres êtres viennent m'entretenir et me parler. Ce sont les génies et les fées des légendes, les bergers, les bergères, les chevaliers, les princesses des romans et des poèmes, les héros de l'histoire. Et ils me disent d'espérer, ils me disent qu'il n'est si déshérité à qui sa part de bonheur n'échoie, que la vie est belle, pleine de hasards merveilleux, qu'il ne faut jamais douter ni d'elle ni de la Providence. Ils me charment, ils me consolent, ils essuient mes larmes qui parfois coulent malgré moi.

En parlant ainsi, frêle, harmonieuse, les yeux tranquilles, la bouche souriante, sa chevelure flamboyant sous les caresses du soleil au milieu de teintes douces et des sculptures fines, Mlle de Givray elle-même avait l'air d'une petite fée ou d'une princesse de légende. Et Olivier, pour ne point l'arracher à son rêve, dit:

"Vous avez raison la vie peut être belle. A votre âge, il faut tout espérer."

Mais il pensait que cette pauvre petite vie était à jamais brisée, et il en avait froid au cœur, de sorte que sa voix était triste.

"Comme votre voix est chagrine! murmura Béregère. A votre âge aussi, on peut espérer;... et puis l'on peut se souvenir, et quand on se souvient d'une longue vie de courage et d'honneur, on peut être fier, on peut être heureux."

Elle pensait au crime de Gilbert de Charnailles; il lui semblait qu'Olivier en devait souffrir, en ce château qui sans doute le lui rappelait. Elle continua:

"N'avez-vous point d'enfants?"

—Non.

—C'est triste. Et votre femme... elle vit encore?"

—Je ne suis pas marié.

—Alors vous êtes tout seul!... Oh! je vous plains!"

Charnailles avait prononcé hâtivement ces réponses laconiques.

Béregère se tut. Elle pensait toujours à la terrible aventure de la forêt de Saint-Séverin, et

son inexpérience exagérait encore l'influence qu'avait pu exercer ce funeste passé sur l'existence des descendants du coupable. C'était chose injuste et cruelle qu'un brave chevalier pût ainsi la peine d'un misérable! Toute la loyauté de son être se révolta. Alors d'un élan de compatissante bonté, elle tendit sa main ouverte, et franchement, dans la sincérité de son cœur:

"Monsieur de Charnailles, dit-elle, voulez-vous être mon ami?"

Lui prit la petite main, qui semblait plus faible dans son geste un peu gauche qui ne dirigeaient pas les yeux, et il y posa ses lèvres, ému de cette enfantine confiance.

"Je le désirerais vivement, répondit-il; mais je serais pour vous un ami bien vieux et bien grave.

—Ne croyez pas cela, s'écria-t-elle. Aussi bien, il y a longtemps que vous êtes mon ami, monsieur de Charnailles. Toujours il m'a semblé que je vous connaissais. J'ai peu d'amis. Quatre bons génies ont entouré mon enfance, et voilà. Non seulement je n'avais point occasion de me trouver avec d'autres personnes que mon père, l'abbé, Mlle de Croixménéil et... Tiphaine, mais à peine entendais-je parler d'autres personnes. Or M. de Givray m'avait dit votre histoire, et comment vous l'aviez sauvé, et tant de choses! Alors—oh! si vous saviez, quelquefois l'abbé Vincent me gronde, il dit que mon imagination est trop vive; mais l'imagination, c'est ma fortune, à moi!—alors vous aviez peu à peu pris votre rang parmi ces visiteurs mystérieux qui me venaient conter des histoires et parler d'espérance. Même, mon esprit s'était formé de vous une image; vous aviez l'air très bon, vous ressembliez à mon père un peu... votre sourire était doux, bienveillant, votre barbe toute blanche. Avez-vous la barbe blanche?"

—Non, pas encore.

—Mais vous avez l'air très bon, Tiphaine me l'a dit.

—Ah! si Tiphaine l'a dit...

—Et votre voix aussi est bonne. Non, je ne vous considère pas comme un inconnu. Vous êtes très grave, et je suis folle un peu, il est vrai; mais si vous y consentez, vous me direz de vos tristesses... ce que vous m'en pourrez dire, et moi je vous égayerai de mon mieux. Puis je vous confierai mes découragements, que je cache à mon père et même à M. l'abbé, qui est un peu mon second père, dans la crainte de les affliger, et vous me distrairez par le récit de vos souvenirs. Quelquefois aussi nous sortirons ensemble dans la campagne; vous me mènerez au vieux château dont je vous dirai les légendes, et vous verrez que tous deux nous ressentirons quelque bien de cet échange. Le grand avantage sera pour moi, car je ne suis qu'une jeune fille ignorante et ne saurai vous comprendre toujours; mais je vous aimerai bien, et il est doux d'être aimé même par un enfant qui aime comme il peut, sans connaître la vie. Une fois encore, voulez-vous être mon ami, monsieur de Charnailles?"

Elle était à son tour très sérieuse.

"Oui, je le veux, répondit le jeune homme, je serai votre ami, votre vieil ami; je ferai de mon mieux pour vous distraire et vous servir; vous

tâchez d'avoir des caprices pour me donner le plaisir d'y souscrire, et, au contraire de ce que vous supposez, l'avantage sera pour moi, car vous me ferez du bien, mon enfant, sans même le chercher, rien que par le son de votre voix, comme tout à l'heure quand vous chantiez, et par la paix de votre sourire, qui disent plus de choses que vous n'en concevez vous-même."

Il se tut, et debout le bras appuyé contre la colonne et la tête sur son bras, il se mit à contempler l'étang où se miraient les arbres sombres. Bérengère avait repris son luth, et elle chantait un air plus savant que le premier, un air que lui avait enseigné Mlle de Croixménil.

Quelques instants après, Olivier prit congé de la jeune fille avec un respect attendri. Il lui semblait qu'une petite sœur lui était venue tout à coup, très douce, la pitié sur les lèvres. Et il avait au cœur autant de tristesse, mais moins d'amertume.

Quant à Bérengère, elle se sentait franchement joyeuse. Comme elle l'avait naïvement dit elle-même, Olivier de Charnailles avait toujours été de ses amis ou plutôt de ses héros favoris. Le bel exploit de Fontaine-Française élevait le chevalier tellement au-dessus des autres officiers d'Henri IV dont son père avait pu lui parler qu'elle ne songeait pas même à le comparer à eux. Puis la sinistre aventure, le crime obscur, la fatalité qui planait sur la famille de Charnailles avait pour son imagination une sorte de prestige de mystère et d'épouvante; toute sa sympathie, toute sa compassion allait à ce bon gentilhomme victime d'un passé sombre. Et enfin, le chevalier s'appelait Olivier, il portait le nom magique du féal preux de Charlemagne, de celui qui, dans le chant de Roncevaux, lutta aux côtés de Roland, et, dans le roman de *Fier-à-Bras*, accepta le défi du géant sarrasin aux sept épées merveilleuses, du héros qui, dans toutes les fictions légendaires où brille son étincelante armure en un bel éclair d'héroïsme, avait charmé l'adolescence de Bérengère.

Peu à peu Mlle de Givray avait confondu en un même sentiment d'enthousiasme Olivier de Charnailles et Olivier, fils de Régnier, duc de Gênes; dans son esprit, elle les avait quasiment identifiés l'un à l'autre. Elle se les représentait en une seule image, et comme le premier était le contemporain de M. de Givray vieux avant l'âge, elle les voyait tous deux sous les traits d'un chevalier fort âgé déjà, mais très noble et très grand dans sa vieillesse, fier, redoutable, le visage solennisé par une barbe aussi chenue que celle du roi Charles.

Cependant la petite Bérengère n'avait point hésité à demander à ce personnage de légendes d'être son ami. C'est que les personnages de légendes lui étaient infiniment plus familiers, ainsi qu'elle l'avait dit à Charnailles, que les êtres réels; c'est qu'elle avait beaucoup moins fréquenté ceux-ci que ceux-là.

Une âme très bonne avec d'exquises délicatesses et des trésors de charité, une intelligence ouverte, une imagination exaltée, un peu enfantine, toujours prête à s'envoler vers le pays des songes, telle était au moral la jolie petite princesse dont la voix avait adouci les tristesses de M. de Charnailles. L'abbé plaisantait parfois sa jeune amie

sur cette imagination voyageuse, mais ni lui ni le baron ne savaient jusqu'à quel point l'imagination de Bérengère était, comme elle disait, "sa grande fortune". Ils ne voyaient pas que la jeune fille, à côté de son existence austère, monotone, privée de soleil, s'en était créé une seconde tout artificielle, mais brillante, variée, lumineuse; ils ne comprenaient pas que, si la petite aveugle était aussi patiente en ce monde de soucis, c'est qu'elle possédait la clef d'or d'un autre monde plein de joie, d'espérance surtout, où elle pouvait se réfugier. Cette clef mystérieuse, tous ceux qui aimaient Bérengère semblaient s'être entendus pour la lui donner. L'enfant était encore toute petite que Tiphaine, sa nourrice, la berçait des légendes d'Armor, mystiques et fantastiques à la fois, fertiles en prodiges et en enchantements, que déjà M. de Givray lui disait les prouesses étonnantes des chevaliers d'autrefois et celles des héros qu'il avait connus. Puis plus tard, Mlle de Givray s'était plu à la lecture des romans. Mlle de Croixménil, sa marraine, n'avait pas manqué de lui faire connaître le chef-d'oeuvre du temps: *L'Astrée*. Bérengère s'était intéressée ardemment aux infortunés de ces parfaits amants, Céladon et la bergère Astrée, que la haine de leurs familles sépare et que le destin et les dieux rapprochent et unissent, elle avait aimé l'idée poétique de ce pays du Lignon si calme et si verdoyant, où s'épanouissaient, au milieu des dévastations de la barbarie et en dépit des hordes d'Attila et autres fléaux de Dieu, de si charmants rêves. Peut-être, inconsciemment, comparait-elle cette contrée privilégiée à celle que les beaux récits lui avaient ouverte à elle. Quant aux invraisemblances, elle n'y songeait guère, ne pouvant comparer les fictions des romans qu'on lui lisait aux réalités de la vie qu'elle ne connaissait pas. Cependant l'oeuvre d'Honoré d'Urfé ne lui inspirait pas une admiration exclusive; certains sentiments de cet interminable roman lui semblaient trop subtils; pas assez naturels; puis, fille de soldats, l'esprit grisé de luttes héroïques, elle dédaignait quelque peu les langueurs soupirantes des bergers, plus prêts à mourir en paroles pour leurs bergères, qu'en réalité pour une belle cause. Quand Céladon, après s'être amolli en espoirs suaves et en désespoirs gémissants, avoir rimé des madrigaux, construit des autels maniérés à sa divinité mortelle, s'être déguisé en femme, finissait par se battre, en homme, au siège de la ville, elle en éprouvait un soulagement. Tel n'était point, en ses rêves, le type idéal du héros. Et le sort d'Astrée unie à ce diseur de jolies choses, à ce pleureur parfumé de bergamote, lui semblait peu digne d'envie. Elle en prenait à témoin les autres héros, les vrais, ceux de l'histoire, ou encore Aymery de Narbonne, le magnanime Aiol, fils de Ramberge au clair visage, Renaud, Girart, les chevaliers de la Table-Ronde! A *L'Astrée*, Bérengère préférait naïvement les romans de chevalerie déjà surannés à cette époque. Elle en aimait l'héroïsme, la sincérité, les exagérations éclatantes; puis elle y retrouvait le mysticisme ardent qui parlait à son cœur dans les légendes de Tiphaine.

Mlle de Givray était très pieuse, d'une piété tendre et candide, où il entraînait pour ainsi dire un peu de l'exaltation romanesque qu'elle apportait à toutes choses.

Comme l'image des héros, des visions de saints et de saintes illuminaient ses heures de solitude. Elle croyait les connaître aussi, ces saints et ces saintes dont l'abbé Vincent lui avait dit ou lu la vie. A entendre parler d'eux, une impression d'une incomparable suavité inondait son âme. La *Légende dorée* lui paraissait être un livre mystérieux et charmant dont le nom seul la ravissait. Ce livre, qu'elle n'avait jamais lu, elle se le figurait comme un volume tout en or, et tout en or étaient les lettres des pages, enjolivées elles-mêmes de fines miniatures, d'encadrements exquis ou se dressaient, nimbées d'or, des saintes blondes en longues robes, étincelantes comme celles des vitraux de la chapelle.

Et le souvenir des saints et des saintes, toute cette réalité idéale de la religion, dont les mots, les croyances et les rites épanouissaient son cœur l'embaumaient d'une joie délicieuse, ne lui semblait point être tout à fait étrangère aux romans qui lui plaisaient et qui représentaient la vie à ses yeux fermés sur la réalité. La protection divine n'accompagnait-elle pas les chevaliers? N'était-ce pas de Dieu, de Madame Marie, qu'ils imploraient la victoire et le bonheur? Et Dieu et Madame Marie les exauçaient.

Béregère savait de mémoire la prière que Charlemagne adresse au Roi du Ciel, tandis qu'Olivier lutte avec Fier-à-Bras, et celle d'Olivier lui-même en plein combat. Aïol s'écrie fièrement: "Si je suis pauvre, Dieu est assez riche, lui, le Roi de gloire; je ne manque de rien!" ou encore: "Un lion ne me barrerait point le passage, si Dieu bénit l'épée que j'ai à mon côté." Dans le geste de Garin de Montglane, Vivien fait vœu, par la gloire du Roi du ciel, de ne jamais fuir d'un pied devant un Sarrasin, et meurt en sainteté sans avoir manqué à son serment. Dame Berthe, femme du roi Pépin, ne cesse, en ses grands malheurs, d'espérer en la Providence, d'invoquer saint Julien et les mages, patrons des voyageurs. Et ainsi, tant par les romans que par les légendes et les récits sacrés, la jeune fille vivait en plein enchantement; les plus merveilleuses destinées, les miracles les plus extraordinaires lui semblaient choses naturelles.

Les amis dévoués qui s'étaient efforcés de ne point donner à l'enfant une idée trop séduisante de la réalité, dans la crainte d'ajouter à ses regrets d'aveugle, avaient naïvement risqué de heurter le même danger en substituant à la réalité, dans cette imagination vibrante, la fiction plus attirante encore. Il fallait bien distraire la petite infirme par des récits et des lectures. Qui donc eût supposé, parmi ceux qui connaissaient la vie, que Béregère pût prendre pour absolues vérités les aventures des romans, et, pour événements fréquents, les miracles des légendes?

Cependant les inconvénients possibles d'une si imprudente éducation ne s'étaient point encore fait sentir; les contes radieux n'avaient encore sur l'état d'esprit de la jeune fille qu'une influence bienfaisante.

C'était grâce à sa croyance aux merveilles et grâce à sa ferveur souriante, que Béregère échappait aux lents désespoirs. Sincèrement, elle attendait une destinée très belle, certaine de ne rester aveugle qu'autant que Dieu le permettrait,

et pensant qu'il était, à coup sûr, bien trop bon pour le permettre toujours.

Sans doute elle subissait, comme telle princesse, une épreuve qui finirait.

Quelquefois pourtant elle trouvait que l'épreuve durait longtemps, et elle traversait des heures mauvaises; mais comme il y avait une grande fermeté dans sa gentille âme fleurie, elle n'en disait rien à personne et souriait quand même.

VI

Peu à peu une intimité toute charmante s'établit entre Olivier de Charnailles et Béregère de Givray, intimité qui ne troublait même plus, pour le jeune homme, l'idée, antipathique à sa nature franche, d'un personnage à jouer. C'est qu'en vérité il en était venu à oublier cette particularité bizarre de ses rapports avec la fille de son hôte.

Si Béregère considérait Charnailles comme un ami très âgé du baron, un vieillard, Charnailles ne voyait en Béregère qu'une enfant. L'infirmité qui la rendait si dépendante, si faible par elle-même, accentuait encore son air d'extrême jeunesse; la vie solitaire qui l'avait laissée complètement étrangère à toute coquetterie féminine, les soins constants, les prudences excessives de ceux qui l'entouraient et pour qui toujours elle était la fillette d'autrefois, faisaient de Mlle de Givray un être à part. Puis Olivier connaissait la vie, avait souffert et douté par elle; comment ne se fût-il pas senti presque vieux à côté de cette jeune fille dont les dix-huit ans étaient si neufs, si printaniers?

En toute sincérité, en tout naturel, sans avoir besoin d'étudier jamais les mots ou le ton de ses phrases, sans s'écarter en somme de l'attitude que de lui-même et par la force de choses, quoique plus graduellement sans doute, il eût prise auprès de la petite aveugle, si les circonstances l'eussent maintenu dans sa véritable personnalité, il fut le "vieil ami" qu'avait attendu Béregère.

M. de Givray et l'abbé le comprirent si bien, qu'aucun souci n'obscurcit plus leur joie de posséder à Rochelande un hôte aimable, courtois, intelligent, dont l'érudition charmait celui-ci, dont les goûts de soldat et de chasseur enchantèrent celui-là. Et même tous deux se réjouissaient de la diversion qu'apportait forcément, dans l'existence monotone de leur enfant, la présence d'Olivier. Pour la paix de chacun, Rochelande resta le Château de la vieillesse; ou était le mal si, régnant toujours en souveraine dans le somptueux castel, la vieillesse y souriait de temps à autre et parfumait ses cheveux blancs?

Grâce à tout un concours de sollicitudes en éveil, grâce surtout à la complicité du hasard, rien n'était venu dissiper la méprise du premier jour. Mis au courant par Tiphaine, la bonne nourrice qui chérissait Béregère, l'avait élevée et avait reporté sur elle l'affection qu'elle n'avait pu donner à son propre enfant, mort à quelques mois les serviteurs du château, tous anciens, tous dévoués à Mlle de Givray qu'ils avaient vue naître, se prêterent autant qu'il le fallut à l'innoceente supercherie. Les pauvres du village que visitait Béregère ne connaissaient guère M. de

Charnailles et n'entretenaient la jeune fille que de leurs maux, de leurs misères. Et d'ailleurs, concernant Olivier, leurs paroles sans doute n'eussent point été dangereuses. Un gentilhomme pour eux n'avait point d'âge. C'était un seigneur, voilà tout.

Quant à Mlle de Croixménéil, prévenue par le baron avant que sa visite risquât de tout gêner, elle avait applaudi au subterfuge et à la chance qui l'avait amené.

"Jamais, mon cousin, nous n'eussions réalisé si heureuse trouvaille! L'idée me ravit de ce chevalier, aimable et fier comme un jeune dieu, se faisant le bon parrain d'une blondinette. M. d'Urfé n'eût rien imaginé de si extravagant."

Puis, comme involontairement, d'un geste à peine ébauché, le baron protestait, un peu froissé de ce ton léger, Aminthe reprit en grand sérieux:

"Oh! je sais qu'Olivier de Charnailles n'est point un jouvenceau, on le dit même fort grave et réfléchi, et je suis sûre mon bon cousin, que Béregère est à ses yeux tout aussi mignonne, faible et gentille qu'un enfantelet."

En quoi elle jugeait très justement; mais tout au fond de son âme gîtait sans doute un vague espoir qu'elle n'eût point, pour dix romans plus beaux que *Astrée*, confié à sa meilleure amie, l'espoir que le bon parrain s'prendrait un jour de la blondinette et qu'après bien des aventures, bien des peines, bien des luttes, car un Charnailles et une Givray étaient bel et bien aussi séparés que Céladon et Astrée eux-mêmes, les noces les plus magnifiques seraient célébrées à Rochelande. Le romanesque de Mlle de Croixménéil ne ressemblait que de loin à celui de Béregère, aucun mysticisme ne le poétisait; il était plus frivole, plus mondain en quelque sorte, il avait à coup sûr une source moins profonde; cependant il était aussi sincère et, on le voit, tout aussi crédule, joyeux et confiant. Mais rendons encore une fois cette justice à la bonne Flore, que si elle caressa d'aussi folles chimères, elle n'en montra rien... Le sourire d'intelligence qu'elle adressa à Olivier de Charnailles, en lui tendant sa main à baiser ne sous-entendait qu'une adhésion amusée au complot commun. Quand on se mit à causer, elle se garda fort habilement de laisser paraître, entre le jeune homme et elle, la distance de l'âge; il est vrai qu'elle atteignit un tel but à sa manière et trouva plus simple de rajeunir son propre langage que de conduire Charnailles à vieillir le sien. L'hôte de Rochelande eut les honneurs du plus pur Rambouillet. Et ce furent des phrases galamment tournées, des inversions du meilleur goût, des périphrases d'une ingéniosité si imprévue, que la clarté des étoiles en plein midi l'eût été moins; somme toute, le plus distingué et le plus agréable des galimatias. Olivier tint gravement tête à la visiteuse, il savait parler ce langage-là, pour l'avoir entendu, Béregère écoutait, amusée, sans que d'ailleurs son sourire franc exprimât la moindre moquerie à l'adresse de la marraine qu'elle aimait et respectait.

Quant à Charnailles, il songeait plus à complaire à Mlle de Croixménéil, dont la grâce amène l'attrait, qu'à souligner en les servant les travers de l'excellente créature. Néanmoins, il protesta vivement lorsque Béregère, s'extasiant sur sa

belle science des phrases mondaines et spirituelles, lui demanda s'il ne consentirait pas à l'enseigner.

"Je m'en garderais sur ma vie," s'écria-t-il avec une conviction qui fit rire la jeune fille, le baron et l'abbé.

C'est que Béregère, bien qu'elle fût plus instruite que nombre de pédantes occupées, pas mal de temps avant le marquis de Mascarille, à mettre en madrigaux toute l'histoire romaine, enchantait M. de Charnailles par sa grande simplicité, ses manières aisées qu'aucune élégance voulue n'apprétaient, son esprit ouvert dont aucun souci de briller ne déflorait la candeur, n'altérait la spontanéité jeune. Je ne sais quoi de frais, de clair dans ses paroles comme dans sa voix, faisait songer aux gazouillis d'une source. La source pure jaillissait au fond du cœur ingénue, si bon, si aimant, si sincère!

D'entendre et de voir Béregère, ce fut bientôt pour Olivier le repos apaisant entre tous, repos du travail auquel il se livrait tout entier, repos de tant de pensées grises, d'appréhensions, de regrets qui lui assiégeaient l'esprit; repos qui, plus efficace que les glorieuses chasses organisées par le baron endormait, comme la harpe de David, tous les soucis et toutes les colères.

Charnailles contait à Béregère des histoires vraies ou fictives, lui lisait des livres; Béregère chantait à son ami, naïvement, des chansons savantes, et savamment des chansons naïves; car elle était à la fois trop inexpérimentée en matière de musique pour interpréter les premières selon les traditions des maîtres, et trop fine d'âme et de pensée pour ne pas sentir profondément la poésie profonde des secondes... Parfois tous deux se promenaient dans le parc, sous les grands arbres qui se miraient dans l'étang. Alors Olivier "prêtait ses yeux" à Béregère; sur le désir de la jeune fille, il lui dépeignait les choses d'alentour. Elle avait une singulière faculté de représenter ce qui lui était décrit. Olivier s'en étonnait, se rappelant le tout jeune âge de la pauvre enfant, au jour où elle était devenue aveugle, et le temps qui s'était écoulé depuis. Quand il avait parlé, d'un mot elle montrait qu'elle avait compris, qu'au fond d'elle-même elle voyait ce que ses yeux ne voyaient pas au dehors.

Le baron s'excusait des exigences amicales de sa fille.

"Cette petite princesse se croit des droits de suzeraine et vous accapare bel et bien," disait-il.

Mais Olivier souriait, en bon parrain, comme disait Mlle Flore.

"Cette petite princesse, répondait-il, est la plus charmante enfant du monde. Il faudrait que mes histoires lui fussent une bien grande distraction pour m'acquiescer du plaisir que j'éprouve moi-même à oublier auprès d'elle toutes les peines de ce vilain monde réel que vous ne lui permettez pas de connaître."

De telles répliques ne laissaient pas que de flatter M. de Givray dans son tendre orgueil de père. Quelques mots discrets de l'abbé lui avaient révélé la principale cause des visibles tristesses de Charnailles. Vaguement il connaissait le roman ébauché en toute sincérité et joie, puis la déception qui avait mis fin aux belles espérances du jeune homme et le découragement qui en était

résulté. D'ailleurs M. de Givray, moins romanesque que sa cousine, avait trop de bon sens pour ramener les choses de la vie à la mesure de *l'Astrée*, et l'idée ne lui fût pas venue que, même libre de coeur, Charnailles, qui avait fréquenté le monde, pût s'éprendre ingénument, si gracieuse que fût Bérengère, d'une petite provinciale aveugle dont tout le séparait et dont il était de douze ans l'ainé. La bonne amitié, simple et désintéressée, que ne cessait de témoigner à une enfant ce jeune homme grave, un peu triste, ce soldat d'hier et de demain, le toucha. Il écoutait complaisamment les récits de Bérengère.

"Comme M. de Charnailles est bon pour moi! Comme il vous aime et vous admire! Combien de choses il sait! N'est-ce point aimable à un homme de son âge de me consacrer ainsi, presque chaque jour, quelque chose de son temps?"

—Charnailles me porte envie et se donne l'illusion d'avoir une fille" répondait M. de Givray.

Un jour, comme le dîner auquel avait assisté Bérengère venait de finir, la jeune fille rappela à Olivier son ancienne promesse de la conduire au vieux manoir. Dans l'intérêt de son hôte, le baron fit d'abord quelques façons, objectant la brûlante chaleur de cette journée de juin; mais la figure de Bérengère s'étant attristée, quoique ses paroles exprimassent une complète soumission aux raisons paternelles, il n'eut bientôt plus le courage d'opposer un plus long refus à l'insistance de Charnailles.

Le jeune homme n'avait point coutume de se soucier jamais des saisons, et Mlle de Givray était à l'âge où plus ou moins de chaleur ne saurait diminuer le plaisir d'une promenade souhaitée.

Une heure plus tard, comme, accompagnés de Tiphaine, ils quittaient le parc pour commencer l'ascension de la colline, ils rencontrèrent le vieux Raimbault qui rentrait, appuyé sur Colin, son guide habituel. Il s'inclina très bas, devant la jeune fille et flatta Lancelot, le beau lévrier qu'elle tenait en laisse.

"Que les saints vous protègent, demoiselle," dit-il.

Elle reconnut la voix du vieillard tout aussitôt, lui répondit avec bonté et par une pensée gentille, lui donna les roses qu'elle avait cueillies avec Tiphaine.

Raimbault cependant semblait ne pouvoir s'éloigner; il regardait timidement Charnailles.

"Monsieur le chevalier, murmura-t-il enfin, l'autre jour je vous ai surpris beaucoup... je n'avais pas pensé vous offenser.

—Vous ne m'avez surpris qu'un très court moment, vieillard, répondit le petit-fils du chevalier Gilbert avec une nuance presque imperceptible de hauteur. La ressemblance qui vous a frappé est connue dans ma famille. Vous ne m'avez point offensé non plus."

Très bas, et comme en un désir de réparer la gaucherie de sa première phrase, Raimbault reprit :

"Monseigneur de Charnailles était indulgent aux humbles, il me parlait avec bonté; j'étais bien jeune en ce temps-là. Depuis je ne l'ai plus revu, mais je ne l'ai pas oublié.

—Il me plaît, fit le jeune homme plus doucement, de voir que vous avez gardé de lui ce souvenir."

En route, dans la campagne inondée de soleil, Bérengère demanda curieusement l'explication des paroles du vieillard, et Olivier la lui donna en quelques mots.

"C'est singulier, remarqua-t-elle étourdiment, je ne me représentais pas du tout le chevalier Gilbert comme..."

Elle s'interrompit.

"Pourquoi n'achevez-vous pas? demanda Olivier avec un peu d'amertume. Vous vous représentez le chevalier Gilbert avec un visage de traître. Il eut cependant la physionomie la plus loyale et le regard le plus droit.

—Je le crois certes, puisque vous lui ressemblez, dit spontanément Bérengère comme auparavant l'abbé Vincent. Mais votre voix est triste, ne parlons plus d'une si horrible chose, monsieur... Ce méchant chevalier, je le déteste.

—Ce vieux Raimbault est surprenant, déclara Tiphaine, qui glissait volontiers son mot. Dès que revient le printemps, il refléurit comme les roses. Jamais on ne croirait qu'il a tantôt cent ans.

—C'est vrai, affirma Charnailles distraitemment, puis il se tut.

Un instant il marcha sans mot dire. D'un élan, devinant sa place au frôlement de son pas sur l'herbe, Bérengère le rejoignit.

"Je vous ai fait de la peine.

—Non, je vous jure.

—Si, parce que j'ai dit que... C'est que je trouve si malheureux que... Je ne sais comment vous expliquer.

—Vous trouvez malheureux que la faute du chevalier Gilbert retombe en quelque sorte sur moi.

—Ce n'est pas tout à fait cela, mais...

—C'est cela, alors vous devez comprendre combien m'est pénible la présence de l'homme qui a été, pour ainsi dire, témoin de... cet événement tragique.

—Oui, je le comprends, acquiesça la jeune fille affectueusement. Et pourtant, vous le voyez, les souvenirs que Raimbault conserve de votre grand-père sont de bons, de calmes souvenirs.

—Pauvre vieux! murmura Charnailles; il avait un remords de m'avoir attristé.

—C'est, dit Mlle de Givray, un être paisible, silencieux et doux. Il habite au château, dans l'une des tourelles, une petite chambre claire qu'il ne quitte guère qu'à la belle saison pour respirer l'air et voir le soleil au dehors. Parfois, Tiphaine et moi, nous allons l'y visiter, lui porter quelque friandise...

—La demoiselle, intervint encore Tiphaine, est pour lui bonne comme un ange; il baiserait la trace de ses pas, s'il avait la force de se courber assez."

Elle dit ces mots avec une conviction qui fit rire Bérengère.

"Tiphaine veut aussi parler le beau langage! s'écria-t-elle; mais il est vrai que ce bon vieux m'aime d'être non pas un ange, mais une vis-tu-maise souriante. Et moi, je l'aime aussi, je l'aime de m'aimer d'être heureux de ma venue, d'avoir servi ma famille avec dévouement pendant tant d'années, de me conter les choses très anciennes qui lui ont passé sous les yeux pendant près d'un siècle.

—Mais, fit Olivier, sa mémoire doit être bien affaibli, du moins en ce qui concerne les choses de son enfance.

—A peine," répondit la jeune fille.

Puis, comprenant ou croyant comprendre à demi-mot, elle reprit :

"Cependant il était si jeune au moment des événements dont nous parlions, que les choses qui l'ont frappé en ce temps-là sont puérides, insignifiantes surtout. Il ne pouvait avoir, sur les événements ou les interprétations qu'on en donnait, une opinion bien personnelle. Un jour qu'intrigué malgré moi par cet étrange passé, je me laissai aller à lui faire une question, il me répondit seulement :

"—Que sais-je, moi, demoiselle? Que le chevalier semblait bon et parlât doux; mais je n'entendais encore moins qu'aujourd'hui, à cette époque, à comprendre l'âme des seigneurs... Qu'on a dit beaucoup que le chevalier était cause du mal; mais je ne l'ai point vu commettre, ce mal que ce fût par lui ou par un autre. Autant dire que je ne sais rien! Ces temps furent tristes, et je ne m'en souviens qu'avec peine."

—Combien il est étrange, murmura Olivier, de penser à tous les êtres, à toutes les choses que cet homme a vus et qui se perdent pour nous dans le passé; de se dire que pendant un instant lointain, évanoui à jamais, le rideau mince de ses paupières baissées l'a seul séparé de la connaissance du mystère, dont toute notre vie cherchera en vain le mot!"

Il s'arrêta court; puis brusquement :

"Vous aviez raison tout à l'heure, dit-il; parlons d'autre chose. Ce qui est passé est passé et... et irréparable, hélas!"

Mais ils ne parlèrent pas d'autre chose. Durant un long moment, le silence entre eux fut profond.

Ils suivaient le large sentier qui montait en contournant la colline. Le vieux manoir dressait dans le ciel clair ses tours démantelées, ses murailles envahies par les plantes grimpantes. Il semblait tout proche, mais il était encore loin, hors d'atteinte, avec un air de défi quiconque d'arriver jusqu'à lui. Et le grand soleil tombait sur le front des promeneurs, lourd, brûlant comme la poix en fusion, que lançaient jadis du haut des mâchicoulis les défenseurs du bastion féodal.

Tiphaine, qui depuis quelques années avait pris de l'embonpoint respirait bruyamment, lasse, le visage inondé de sueur. Charnailles ne semblait rien ressentir d'extérieur. Bérengère, alerte et reposée, en dépit de la chaleur qui empourrait ses joues, marchait seule, guidée par Lancelot dressé à ce service. Soudain elle s'arrêta, saisie à la fois par une impression délicieuse de fraîcheur et par une odeur violente mais exquise.

"Bois-Genêts!" s'écria-t-elle d'une voix de gai triomphe.

On venait de pénétrer sous les ombrages d'un petit bois qui ceinturait la colline, et où le sentier suivi jusque-là s'en allait rejoindre le chemin du vieux château que lui signalait Charnailles, Mlle de Givray parut se consulter.

"Si nous remettons à un autre jour notre course au château? proposait-elle. Le bois est si frais, si parfumé, et nous pourrions ainsi, pres-

que sans quitter l'ombre, gagner le calvaire de Bois-Genêts, d'où l'on découvre la vallée."

Charnailles se rendit de bonne grâce à ce désir, que Tiphaine accueillit avec enthousiasme. La perspective de se trouver au soleil, sur le chemin du château, épouvantait la pauvre nourrice.

"Et, reprit Bérengère, nous pourrions auparavant prendre une collation magnifique chez Marie-Rosa, la sœur de maître Pierre qui est mariée au bûcheron de Bois-Genêts. Aimez-vous le pain bis, monsieur?"

Elle continua sa moisson en babillant le long du chemin avec Charnailles, tandis que Tiphaine épanouie les suivait.

La Marie-Rosa fut charmée de recevoir la demoiselle du château; vite elle quitta le linge qu'elle battait à grands coups dans l'eau claire du ruisseau et s'en fut préparer la table, au fond de sa maisonnette. Elle avait cueilli la velle de grands paquets de lavande qui séchaient, suspendus aux poutrelles, et dégageaient une senteur fine et rafraîchissante.

Les petites dents de Bérengère s'enfoncèrent avec délice dans le pain noir, ses lèvres friandes savourèrent le cidre blond, versé à plein bord dans les gobelets d'étain; puis la Marie-Rosa offrit à ses convives des cerises nouvelles. Et Mlle de Givray en orna ses oreilles, comme on lui avait dit que faisaient les petits enfants. Elle riait, les joues fleuries, et Charnailles avait plaisir à la voir joyeuse.

Tiphaine et Marie-Rosa échangeaient des propos de cette voix monotone et continue dont les paysannes causent entre elles. Lorsque Bérengère reparla du calvaire de Bois-Genêts, situé à quelque distance hors du bois, la nourrice eut un soupir si profond, que la jeune fille, bien qu'elle ne pût voir le regard suppléant qui soulignait ce soupir, eut pitié.

"Ma bonne mie dit-elle, tu es bien lasse. Reste avec la Marie-Rosa, vous devez en avoir long à vous conter. M. de Charnailles, j'en suis sûre, voudra bien m'accompagner, et sous son escorte je n'ai rien à craindre; il est encore, je crois, plus prudent que toi-même!"

VII

Au bord de l'étroit plateau que dominait, élevée de trois marches circulaires, la vieille croix où le christ des Bois-Genêts, noirci, rongé par les siècles, presque sinistre en sa maigreur cave, étendait ses mains souffrantes, Charnailles s'était arrêté, et son regard embrassait le bel infini de verdure qui valonnait mollement à ses pieds, strié de jolis ruisseaux d'un bleu d'argent, pommelé de jardins roses, piqueté de chaumières au toit fumant. Un coin fertile de la grasse Normandie, un coin de fleurs d'arbres, de prés, de luxuriantes cultures, tout débordant d'allégresse et de vie, sous un ciel d'été! Les champs d'avoine et de froment, encore verts, onduaient sous la brise très légère avec des reflets soyeux d'étoffes souples. Dans les pâturages, des troupeaux paissaient. Une rumeur vague, écho des sains labours de la terre, montait.

Tout à ses pensées, Olivier tressaillit lorsqu'une petite main toucha la sienne.

"Mon ami, suppliait une voix, êtes-vous là? Parlez-moi un peu."

Bérenière était debout auprès du jeune homme, rose de la course, mais la bouche attristée. Il s'adressa mentalement un reproche de l'avoir oubliée.

"Je songeais, dit-il, aux êtres qui vivent dans les chaumières de ce pays calme et fécond; j'en-viais l'ignorance des laboureurs et la paix de leurs travaux, et des vers de Racan me revenaient à la mémoire...

—Dites-les-moi.

Les voici:

S'il ne possède point ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques
Où la magnificence étale ses attraits,
Il jouit des beautés qu'ont les saisons nouvelles,
Il voit de la verdure et des fleurs naturelles
Qu'en ces riches lambris on ne voit qu'en portraits.

"Et j'éprouve un regret de ne pouvoir dire encore avec le poète:

Agréable désert, séjour de l'innocence,
Où, loin des vanités et des magnificences,
Commence mon repos et finit mon tourment!
Vallons, fleuves, rochers, plaisante solitude,
Si vous fûtes témoin de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement!

—Ce sont, remarqua Mlle de Givray rassérénée, de jolis vers et doux à l'oreille. J'ai plaisir à voir que notre pays est de votre gré. Bien que le Forez, je crois, ne lui ressemble guère, c'est ainsi que, malgré moi je me représente la terre fortunée du Lignon.

—Rochelande, continua Charnailles, est un peu le Lignon pour moi; un séjour paisible et fleuri, aux confins duquel s'arrêtent la guerre, les intrigues, les luttes, les calomnies...

—Alors, riposta païement la jeune fille, restez longtemps en pays de Lignon, monsieur le chevalier.

—Longtemps, non, hélas! mais quelque temps encore, j'espère, ainsi que votre père a bien voulu m'y convier."

L'expression qui tout à l'heure attristait le visage de Bérenière, et que la distraction avait chassé, reparut de nouveau.

Cependant Mlle de Givray ne répondit pas directement aux paroles de son ami.

"Dites-moi ce que vous voyez, monsieur de Charnailles, je vous prie" demanda-t-elle.

Il obéit, et elle écouta très attentive.

"C'est singulier, dit-elle; il y a des jours où je ne puis me figurer les choses, ou l'idée que je m'en fais ne correspond plus dans mon esprit à des contours, à des couleurs, à des reflets, mais à des sons, à des parfums. Les troupeaux ne sont plus pour moi qu'un bruit de clochettes, les bois qu'un frémissement de feuilles, les champs qu'une odeur d'herbes, le soleil qu'un cri strident de cigale. Alors c'est affreux. Il me semble perdre un trésor: le souvenir que je garde des visions d'autrefois, et qui seul me permet aujourd'hui de voir en pensée les choses que mes yeux ne distinguent plus... Il me semble que je deviens aussi malheureuse que les aveugles de naissance, que peu à peu je m'enfonçais dans une nuit terrible, inexorable. Tout à l'heure, quand je vous ai ap-

pelé, cette angoisse m'avait saisie; je me sentais misérable, abandonnée; j'en aurais pleuré!"

Deux larmes perlaient aux cils bruns de la jeune fille. Charnailles fut attendri, avec un sentiment de remords.

"Pardonnez-moi, chère enfant, implora-t-il; j'ai été méchant, oublieux."

Il prit les deux mains de Bérenière, la conduisit jusqu'à la croix, et doucement la fit asseoir sur les marches de pierre toutes réchauffées par le soleil.

"Reposez-vous un instant, dit-il. Oui, je mériterais vos reproches; c'est ma faute, si vous avez éprouvé ce sentiment douloureux.

—Non ce n'est pas votre faute. Vous étiez près de moi; quelques moments plus tôt vous m'aviez parlé. Cette impression, mal aisée à définir, me vient sans que je m'explique bien par quelle cause; mais presque toujours elle suit une heure joyeuse passée à chanter, à rire, à jouir des choses."

Elle secouait la tête tristement, et le mouvement agitait ses boucles d'or sous son chapeau à plumes blanches comme de gentilles clochettes. De ses genoux s'épandaient, le long des plis de sa robe et jusque sur les pierres du calvaire, les branches de genêts qu'elle avait cueillies dans les bois.

Insouciant, Lancelot s'était couché à ses pieds.

Deux nouvelles larmes glissèrent sur les joues roses.

"Mais maintenant, qu'est-ce qui vous peine, dites-le-moi? questionna Olivier avec douceur, cherchant instinctivement sous les paupières baissées de la jeune fille son regard absent.

—Toutes les choses qui me viennent à l'esprit quand je suis triste. Je pense que je ne suis pas une jeune fille comme les autres d'abord, et puis... surtout, je pense que cette impression d'abandon qui me fait mal à présent par moments, selon ma disposition, mon humeur, et qu'aucune réalité ne justifie, aura plus tard sa raison d'être et me prendra pour ne plus me quitter.

—Mais pourquoi, pourquoi?

—Pourquoi? reprit Bérenière de la même voix lente, infiniment douce et triste. Mais parce que c'est ma destinée à moi d'être seule, de perdre peu à peu tous ceux que j'aime, et puis de n'avoir plus personne à aimer. A l'instant vous parliez de partir, et j'en ai eu le coeur serré. Il m'a semblé qu'ainsi le temps des séparations commençait pour moi. Mon père, l'abbé Vincent, ma marraine, sont très âgés, et moi, mon Dieu, je suis si jeune! Un jour, dans un temps proche, plus proche que je ne puis me le figurer peut-être, ils me quitteront."

Elle frissonna.

"Que ferai-je alors, toute seule, sans tendresse? Oh! j'ai tant besoin d'être aimée, moi! Il y aurait bien le couvent; mais je n'ai point la vocation nécessaire, acheva-t-elle en suffoquant, comme si elle se retenait de pleurer.

—Vous êtes une chère petite folle, fit Charnailles avec la même douceur paternelle. Et tout d'abord, sachez que M. de Givray, l'abbé Vincent, Mlle de Croixménéil, ne sont pas si vieux que le croient vos dix-huit ans.

—Oh! pensa Bérengère confuse, M. de Charnailles à l'âge de mon père... Que je suis impolie!

Mais M. de Charnailles ne paraissait point avoir saisi l'impolitesse, il continuait très tranquillement:

"Tous trois sont bien portants, grâce à Dieu, et vivront cent ans, comme le vieux Raimbault. Puis, bien longtemps avant que soit à prévoir le malheur de les perdre, vous ne serez plus seule, Bérengère, vous vous marierez."

Dans son chagrin de voir pleurer Bérengère, dans son désir de sécher les larmes qui coulaient sur ce visage enfantin, Olivier oubliait soudain les idées du baron. A la pauvre petite aveugle privée de tout joyeux avenir, il ouvrait la perspective d'une vie nouvelle, il disait ce qu'à toute autre jeune fille il eût dit. Et d'ailleurs quand elle inclinait ainsi le front et que l'ombre de ses paupières voilait son regard, l'illusion était possible.

"Vous vous marierez, Bérengère; vous rencontrerez le chevalier très bon, très beau, très brave, qui sera digne de vous, et qui déjà vous plaît dans les romans et les contes. Et il saura vous garder de toute peine, empêcher que jamais vos petits pieds se blessent aux épines du chemin."

Bérengère releva vivement la tête, et la frange de ses cils laissa voir soudain ses pauvres yeux vides.

"Je ne me marierai pas, dit-elle; je le sais, mon père aussi. Jamais il ne me parle de mariage, oh! j'ai remarqué! Croyez-vous donc que le beau chevalier consentira à me guider comme une enfant, à m'entourer de soins comme une malade, à oublier assez mon malheur pour que je l'oublie? qu'il voudra devenir l'époux d'une aveugle, enfin?"

—Oui, certes, il le voudra, s'il vous aime," fit Charnailles emporté par sa pitié, ému de toutes ces raisons de femme que, par une divination, l'enfant lui donnait. Et sincèrement, à cette heure, il espérait que sa petite amie saurait inspirer un dévouement tel.

Elle sourit cette fois sans répondre, toujours triste pourtant, sous le regard attentif de Charnailles, puis elle devint rouge, et timidement:

"Monsieur de Charnailles, murmura-t-elle, pensez-vous donc qu'il soit possible que... que jamais... quelqu'un me puisse aimer, moi, comme Céladon aimait Astrée, comme Roland aimait la belle Aude? Est-ce que... est-ce que...?"

Elle hésita; et plus bas encore:

"Est-ce que vous trouvez que je suis jolie?"

Maintenant son sourire était presque gai, ses paupières étaient retombées; des pauvres yeux morts, l'azur seul transparissait sous la frange veloutée.

"Oui, Bérengère, répondit le jeune homme souriant aussi à cette question ingénue, vous êtes très jolie... et je ne doute pas que le beau chevalier dont nous parlions ne vous aime d'une amitié aussi douce que celle de Céladon pour la bergère Astrée... Alors, vous vous souviendrez que nous avons aujourd'hui comparé au Lignon le gai pays de Rochelande."

Aucune trace de chagrin ne paraissait plus sur le visage de la jeune fille.

"Je suis contente, dit-elle. Quelquefois ma

marraine m'a dit que j'étais jolie; mais je pensais qu'elle cherchait à me consoler tandis que vous... Et puis vous avez dû voir de très belles dames à la cour. Quand je me marierai, vous viendrez à mes noces?"

—Certainement."

Elle se tut encore, puis mystérieusement:

"Si vous saviez! quelquefois j'y pense malgré moi, au beau chevalier... et puis à d'autres choses encore... Il me semble..."

Elle passa sa main sur ses yeux, et sa voix trembla.

"Il y a des aveugles qui ont recouvré la vue, monsieur de Charnailles; il y en a..."

Elle s'exaltait en parlant; Charnailles eut comme un coup au coeur.

"Oh! la pauvre petite!"

Et brusquement il eut l'impression de sa faute; il comprit que le baron avait raison de craindre pour cette sensitive la griserie des espérances trop belles que l'avenir ne réaliserait pas.

"Quelquefois, oui, concéda-t-il, de très savants médecins..."

Bérengère eut un geste de dédain superbe.

"Oh! les médecins, non, dit-elle avec conviction. C'est Dieu qui guérit!"

Sachant bien qu'hélas! Mlle de Givray ne pouvait le voir, Charnailles baissa la tête, dououreusement ému par cette confiance.

"Qu'il vous bénisse, ma chère petite!" murmura-t-il.

Il tenait dans sa main la main de Bérengère. Qui les eût vus ainsi, elle assise au pied du vieux calvaire, si jolie avec ses yeux baissés et sa jonchée de fleurs d'or, lui debout devant elle, légèrement penché, la regardant doucement, de haut, avec un sourire, tous deux rayonnants de jeunesse, eût salué en eux d'heureux fiancés échangeant leurs promesses.

Mais le sentiment de tendre pitié que se mêlait en ce moment à l'amitié de Charnailles était si fraternel, que la possibilité d'une telle méprise ne lui apparut pas. L'idée ne lui vint pas même à l'esprit de la confusion que sans doute eût éprouvée Bérengère à apprendre qu'un homme, très jeune encore, avait recueilli ses naïves confidences destinées au "vieil ami". Il était le vieil ami toujours.

Cependant avec un sourire mélancolique, il pensait aux illusions des parents.

Pauvre baron, qui avait cru si facilement cacher à la petite aveugle les horizons dorés de la jeunesse! Comment n'avait-il pas deviné que l'image du "beau chevalier" se glisse toujours, en dépit des murailles, au fond du coeur des jeunes filles; et que l'enchantement même du Château de la vieillesse ne pouvait prévaloir contre cette magie-là! Olivier s'attendrissait sur ces rêves que l'avenir briserait, il les comparait aux siens, moins vagues, plus vivants et plus douloureux. Elle, la pauvre petite fille aveugle; lui, le pauvre chevalier, indigent d'honneur et de fortune, ils avaient demandé beaucoup à la vie, qui leur accorderait, hélas! très peu; plus tard peut-être la résignation à elle, à lui l'oubli, ce serait tout. En attendant, ils seraient accablés de déceptions d'autant plus cruelles qu'ils auraient auparavant plus espéré. Pauvre Bérengère! Pauvre Olivier!

La petite voix reprenait, plus gaie:

“C'est vous aujourd'hui, mon grand ami, qui m'assurez que la vie est belle, et qu'il faut espérer. Espérons!”

Olivier sourit amèrement en pensant qu'il s'était porté garant d'un tel leurre. Et le mot, le dernier prononcé: “Espérons!” lui tintait singulièrement aux oreilles comme quelque chose d'étrange et de mélodieux pourtant, tandis que Béren-gère et lui redescendaient vers le bois. Mlle de Givray tenait distraitemment la belle gerbe fleurie dont Olivier avait rassemblé les branches éparées, et suivait sur les ailes de son imagination la riante vision de son âme enthousiaste et si jeune. Elle espérait! Olivier se demandait s'il était en droit de se féliciter d'avoir ramené le sourire sur ces lèvres, mais cette impression pénible ne persista pas; il aimait la gaieté de Béren-gère, et peut-être même une sorte d'égoïsme inconscient se mêlait-il au besoin qu'il éprouvait de la voir joyeuse et insouciant.

Tiphaine reposée par sa longue halte chez la Marie-Rosa, attendait sur la porte la venue de M. de Charnailles et de Béren-gère. C'était l'heure du retour.

“Une journée belle et bonne, ma mie!” déclara la jeune fille, en reprenant le sentier, le long des genêts en fleurs.

Entre le chemin du vieux manoir et celui de la chapelle, Lancelot s'immobilisa et se mit à aboyer. Dans les taillis, une voix qui se rapprochait insensiblement chantait la complainte d'Ysabel; une voix féminine, un peu âpre:

Quand l'étoile luit
On la voit paraître,
Implorant merci.
M'ami,
Un arbre a fleuri!

Béren-gère s'arrêta pour écouter.

“C'est Maryvette qui va au vieux château.

— Maryvette? interrogea curieusement Char-nailles.

—Une orpheline qui vit au village des charités des bonnes gens, de celles de mon cher père surtout. La pauvre créature n'a pas toute sa raison. Elle s'est prise d'une passion pour les ruines de l'ancien manoir, où elle passe des heures. Elle raconte à qui veut l'entendre qu'elle a vu dame Ysabeau, et qu'elle s'est fait à la Noël un trésor avec ses larmes. A Rochelande, on la craint un peu. Elle est farouche et rude en ses propos. J'ai souvent essayé de l'apprivoiser sans y trop réussir.

—Toujours de vrai, demoiselle, corrigea la nourrice, qu'elle vous épargne ses mauvaises paroles.”

Maryvette sortit tout à coup de la futaie et apparut dans le chemin. C'était une fillette d'une quinzaine d'année, brune, hâlée, les cheveux en broussailles. En voyant qu'elle n'était pas seule, elle interrompit sa chanson. Elle avait le visage inondé de larmes et la tempe droite ensanglantée.

“Mais cette malheureuse est blessée à la tête, fit Olivier.

—Blessée, répéta Béren-gère, oh! mon Dieu!”

Maryvette, que la surprise avait un instant saisie, fit quelques pas pour s'éloigner; mais Mlle de Givray la devina, et elle eut ce mouvement

des bras, si triste dans son impuissance, qui impressionnait douloureusement Charnailles.

“Maryvette!” s'écria-t-elle.

Maryvette s'arrêta. Là se borna sa réponse.

“La demoiselle t'appelle, ma fille, n'entends-tu pas?” insista Tiphaine aussi aimablement qu'il lui fut possible.

Maryvette continua de se taire, cependant elle ne reprit pas sa course.

“Qu'a-t-elle? demanda Mlle de Givray.

—Peu de chose, je crois, fit Olivier avec empressement. Une légère blessure au front, mais elle a le visage couvert de sang. Il faudrait qu'elle fût pansée.

—Maryvette, supplia la jeune fille, viens près de moi. Je suis aveugle, tu sais; je ne puis te voir et aller à toi. Ne veux-tu pas m'écouter?”

Cette fois, la petite sauvage obéit. D'un air de mauvaise grâce, elle vint jusqu'à Mlle de Givray; puis, brusquement, elle fondit en larmes. “Pauvre enfant! dit Béren-gère, tu souffres beaucoup?”

—Je n'ai pas mal, j'ai peur du sang, gémit-elle. Je suis tombée sur une pierre dans le sentier de la colline; c'est le diable qui m'en veut... à cause de dame Ysabeau.

—Le diable ne se mêle point de ton amitié avec dame Ysabeau, sois tranquille, fit en riant Mlle de Givray. Tu vas être sage, et Tiphaine pensera ta blessure, qui pourrait s'envenimer.”

La petite porta ses deux mains à sa tête ébouriffée et fit mine de se sauver.

“Je ne veux point, déclara-t-elle.

—Il le faut, affirma Béren-gère, Tiphaine ne te fera pas de mal.”

Et avec gentillesse elle ajouta:

“Pendant qu'elle te soignera, je te tiendrai la main pour te donner du courage.”

A ces mots, Maryvette ne résista plus. Elle se laissa conduire au bord du ruisseau et s'assit docilement sur l'herbe. Tandis que Béren-gère, agenouillée, tenait affectueusement la main brune, la nourrice lava soigneusement la plaie, qui n'était, ainsi qu'Olivier put s'en assurer, ni grave, ni profonde. Pour le pansement, Mlle de Givray donna son mouchoir de dentelle, faute de mieux ou de moins bien. A cette vue, les yeux de Maryvette s'émerveillèrent:

“Oh! demoiselle, c'est pour moi? fit-elle suffoquée. Quelle belle chose! C'est fin, c'est doux comme les fils de la Vierge à l'automne. Grand merci!”

Et elle se mit à chanter la complainte sur un ton très bas et très lent de berceuse.

Et de ses pleurs clairs
Naît une fontaine,
M'ami,
Un arbre joli!

Tiphaine posa sur la plaie quelques feuilles dont elle connaissait les vertus, entoura le front de Maryvette du joli chiffon blanc et fixa le tout avec un ruban bleu, ravi aux cheveux de Béren-gère. Ceci fait, Maryvette se leva; déjà elle reprenait son air effarouché, prête à fuir.

“Eh bien! s'écria Tiphaine, ne remercies-tu point la demoiselle?”

La petite jeta à la nourrice un regard plus dédaigneux que reconnaissant; puis, brusquement,

elle attrapa la fine guipure qui tombait sur la manche de Bérengère et y pressa ses lèvres.

"Au revoir, Maryvette!" fit la jeune fille.

Mais déjà l'autre avait disparu dans le bois, et sa chanson résonnait rude, sauvage, se perdant peu à peu à mesure que le pas vif s'éloignait:

Qui court jusqu'aux mers,
À travers la plaine,
Et bien loin d'ici.
M'ami...

"Pauvre fille!" dit Mlle de Givray.

Silencieusement, Charnailles lui avait offert la main, et ils se remirent en marche. Lancelot, pendant le pansement de Maryvette, avait repris sa liberté et courait en grande joie, lutiné par Tiphaine.

"Raimbault a raison, murmura le jeune homme, vous êtes un joli petit ange; vous êtes bien mieux que jolie, vous êtes adorablement bonne."

Elle riait, secouant la tête.

"Vous êtes bonne, et, voyez comme c'est étrange, il me semble que vous me rendez bon. Vous m'apprenez des choses, vous me donnez sans le savoir des conseils et des exemples, vous qui êtes si jeune, à moi qui suis si vieux."

Bérengère était heureuse et fière des paroles de son ami. Cependant, ce ne fut ni à lui ni à Maryvette qu'elle pensa ce soir-là, en s'endormant sous les courtines de pâle brocatelle. Elle se demandait curieusement par quel merveilleux hasard, en vertu de quel sortilège bienfaisant, un chevalier jeune et beau pénétrerait dans ce château solitaire où certaine petite princesse était enfermée, en proie aux maléfices de quelque méchant enchanteur.

VIII

D'abord le baron avait considéré la venue de Charnailles comme un contre-temps auquel les lois élémentaires de la courtoisie lui imposaient toutefois de faire bonne mine; ensuite il avait franchement avoué que la société du jeune homme lui était un plaisir, une distraction salutaire; maintenant il s'attachait de plus en plus au fils de son compagnon de jadis. Ainsi que l'abbé Vincent, il appréciait cette nature élevée, cette intelligence plus cultivée que ne l'était en général, à cette époque, les jeunes seigneurs, destinés moins aux raffinements de l'étude qu'aux brutalités de la guerre, puis cette belle ardeur de jeunesse qui de temps à autre, en dépit des déceptions récentes et des appréhensions renouvelées, éclatait encore à l'exposé d'une idée généreuse, à l'évocation d'un grand souvenir.

Aussi bien ces flambées d'espoir ou d'enthousiasme devenaient plus fréquentes. La vie régulière, l'atmosphère tranquille de Rochelande, les douceurs d'un travail choisi où ressuscitait la grandeur des Charnailles, avaient d'apaisantes vertus.

Dans cette demeure où il avait craint de trouver la rancune et presque la haine, où il était venu cependant moins attiré peut-être par le désir d'approfondir le sujet qui le passionnait que poussé par une curiosité étrange, par une soif de savoir comment un Charnailles y serait reçu, le petit-fils du chevalier Gilbert se sentait singulièrement calme. Peu à peu, combattue par la bonne

grâce de M. de Givray et l'amitié que ce dernier ne cessait de témoigner à son jeune hôte, l'impression douloureuse produite par la rencontre du vieux Raimbault s'affaiblissait. A voir le baron si cordial, l'abbé Vincent si indulgent et Bérengère si douce, Olivier se prenait à penser qu'il s'était exagéré,—c'était bien le fait d'une nature vibrante comme la sienne—la portée actuelle du drame lointain dont le souvenir le hantait.

Tout le XVII^e siècle, époque à la fois si fiante et sinistre, corrompue et empanachée, était plein d'aventures qui, sous une allure de faux héroïsme, n'étaient pas moralement plus belles. Dans les archives intimes de bien d'autres familles, des crimes sans doute se cachaient. Les armoires étincelantes voilent souvent des plaies secrètes, et ce sont les pluies d'or qui lavent le mieux les taches de sang. Les Charnailles n'étaient pas de maison illustre ni fortunée; pour eux l'oubli du passé avait été lent à venir, mais il viendrait, il venait. Et Olivier se plongeait avec une sorte de fièvre dans l'étude de la vie de Pierre de Charnailles. Une ivresse de gloire lui montait au cerveau tandis qu'il prenait des notes détaillées d'après la relation du clerc Romain Mareuil, cette "trouaille" dont l'abbé Vincent avait précisément entretenu M. de Givray le soir où était arrivé à Rochelande le message du vieux chevalier.

Parfois même Olivier se disait tout bas qu'écrute par lui, cette histoire de Pierre de Charnailles, entraînant comme une épopée, tomberait sous les yeux de Renée; que Mlle de Mérané oublierait peut-être le chevalier Gilbert pour ne penser qu'au héros d'Italie, et que, par contre-coup, elle donnerait un souvenir plus doux et plus clément au pauvre volontaire de Gustave-Adolphe. Puis la guerre éclaterait, Olivier partirait, au service du roi de France cette fois; il s'efforcera d'égaliser ses aïeux, il rapporterait à la méchante tant de lauriers, qu'elle serait touchée. Et bien vu déjà du cardinal-duc, qui l'avait patronné dans l'armée suédoise, il réussirait à la cour, s'y ferait une place digne de l'épouse espérée.

Tels étaient les rêves auxquels de temps à autre s'abandonnait Olivier. Cependant, le plus souvent, l'étude qu'il faisait du passé de sa famille, l'accueil aimable, l'attitude naturelle du baron, les réflexions reconfortantes que lui suggérait l'examen de cet ensemble de circonstances favorables, provoquait chez lui, dès qu'il pensait à Renée, une sorte de colère à laquelle peu à peu un sentiment de dédain attristé se mêlait. Son grand désir était toujours d'épouser Mlle de Mérané; mais, plus clairvoyant maintenant que la solitude et l'éloignement lui avaient permis de se recueillir, de rentrer en lui-même, il se demandait si la jeune fille était digne de cette tendresse fidèle.

Certes, elle était douée du visage le plus gracieux, de la voix la plus séduisante qu'on pût imaginer; mais n'avait-elle pas agi en coquette, froide, vaine? Son esprit était ingénieux et fin; elle savait le monde, elle s'habillait à ravir; mais ne manquait-elle pas de cette droiture d'âme, de cette élévation morale que veut trouver tout homme de coeur chez la femme dont il fait la compagne de sa vie?

Inconsciemment Olivier s'en prenait à Renée d'être au-dessous de l'idéal qu'il s'était d'abord formé d'elle; il lui cherchait des excuses pourtant, et c'est dans le désir de lui en découvrir, dans l'espoir que quelqu'un la défendrait contre lui-même, qu'il éprouvait un besoin de se faire son accusateur.

Comme Bérengère s'étonnait qu'il ne se fût pas marié, il céda à la tentation de raconter à sa petite amie ce roman inachevé de sa vie. Mais s'il avait souhaité des arguments contraires à son opinion personnelle si involontaire, il fut déçu.

"Ici me semble, fit Mlle de Givray, qui croyait toucher à des choses lointaines, que cette belle demoiselle ne méritait point qu'une existence de regrets lui fût consacrée. Je pense, monsieur, que son amitié pour vous était bien peu profonde, et même que cette créature sans coeur ne vous aimait pas du tout.

—Mais, objecta Olivier essayant de se convaincre lui-même, que pouvait-elle faire? Son père se fût opposé à notre mariage. Le monde est méchant; il faut, pour braver ses préjugés, plus que du courage: de la témérité. De l'avis de beaucoup de gens, hélas! le nom que je porte est souillé.

—En êtes-vous un moins brave gentilhomme? n'en avez-vous pas moins eu la confiance d'un grand roi? Le malheur immérité qui trouble votre vie vous eût grandi aux yeux d'une femme plus généreuse. Si j'avais été cette jeune personne...

—Eh bien! fit Charnailles curieusement, eussiez-vous lutté contre la volonté de votre père?

—Certes, non! répliqua vivement Bérengère; mais j'aurais fait tous mes efforts pour le fléchir, et n'y étant point parvenue, je vous aurais dit: "Puisqu'il ne m'est point permis d'être votre femme, je ne me marierai jamais!"

Elle s'arrêta, amusée elle-même de la conviction avec laquelle elle avait prononcé ces paroles, et partit d'un éclat de rire joyeux.

"Si toutefois, monsieur, dit-elle, vous m'aviez su plaire!"

Olivier riait aussi, quoique de moins bon coeur. "Cette réponse-là, déclara-t-il, eût été héroïque tout simplement... et l'héroïsme ne se rencontre guère dans les romans.

—Etre fidèle toute une vie à une grande affection, c'est de l'héroïsme?

—Oui, Bérengère.

—Alors vous êtes un héros, monsieur de Charnailles, car c'est ce que vous avez fait!"

Olivier n'attendait pas cette riposte, et l'éloge qu'il ne méritait pas encore lui inspira quelque scrupule:

"Ne croyez pas cela, soupira-t-il; je n'ai rien d'un héros."

Mais Bérengère continuait ardemment:

"Moi, je suis toute prête à être une héroïne; car c'est ce que je ferais si..."

Elle s'interrompit et rit encore en rougissant.

"...Si par aventure quelque obstacle s'opposait à mon mariage avec le beau chevalier, vous savez?"

—Oui, je sais, répondit Charnailles souriant. Ce chevalier est né sous une heureuse étoile!"

Oh! petite amie des chimères! pensa-t-il avec une pitié douce, petite habitante des pays impossibles!

Bérengère, dans son ignorance du monde, ne pouvait comprendre Mlle de Méranie; Bérengère d'ailleurs n'était qu'une enfant.

Et Olivier se remettait à discuter avec lui-même.

"L'héroïsme ne se rencontre que dans les romans," avait-il dit. Bien peu de temps auparavant, cependant, il ne se fût point étonné de le rencontrer en pleine vie et d'entendre la voix chaude de Renée prononcer le serment d'éternelle constance qui semblait chose naturelle à la petite aveugle. Pas plus alors qu'à présent, il n'avait été disposé à se targuer plus de mérite qu'il ne lui en avait été départi, à croire qu'il était par lui-même digne d'une telle preuve d'amour; mais à cette époque il avait cru que la belle jeune fille à laquelle il avait simplement offert sa vie avait tacitement accepté ce don, il s'était figuré qu'elle était supérieure aux autres femmes, capable des plus nobles, des plus complets dévouements.

Un instant Renée avait écouté son coeur; puis, comme elle était ambitieuse, comme elle voulait être grande, être riche, bien vite elle l'avait fait taire, et Olivier avait obscurément senti que le comte de Méranie se montrait moins hostile à ses projets que la jeune fille elle-même. L'idole avait des pieds d'argile.

De ces conflits mentaux, Charnailles sortait attristé. Cependant, sans qu'il en fût bien conscient, à mesure que par la réflexion il en arrivait à trouver moins justifiable la cause du refus de Mlle de Méranie, à mettre ce refus sur le compte du caractère, de l'indifférence de celle qu'il aimait, à ne plus considérer ce refus comme l'inévitable conséquence d'un passé odieux, il échappait moins rarement à ce passé, il se dégageait peu à peu du poids qui l'avait si longtemps oppressé.

Et tout ceci expliquait que, malgré les désillusions qui troublaient de plus en plus dans son esprit la pureté de l'image qu'il y avait ensevelie,—Olivier eût des heures plus joyeuses, qu'il se sentit souvent plus jeune, plus confiant.

Peut-être subissait-il aussi l'influence du bel optimisme qu'il admirait chez Bérengère en le lui enviant un peu; peut-être même se laissait-il gagner,—lui dont la piété assez formaliste, assez conventionnelle, comme celle de beaucoup plus de gens, au XVII^e siècle, qu'on ne croit, était plus affaire de principe que de conviction,—par la douce foi de sa petite amie.

Toujours, la course au château avait été remise, mais il n'en avait pas été de même du pèlerinage que Bérengère aimait. Olivier avait connu, admiré la vieille chapelle, petite, fine et ciselée ainsi qu'un joyau précieuse. Le clocher, frêle, effilé, s'élevait vers le ciel en un élan de prière; l'étroit portail, surmonté d'une rosace ajourée, avait des détails d'une exquise naïveté. La pierre y vivait, y parlait, s'y épanouissait en visages, en feuilles, en corolles: tout un monde de rêves mystiques y palpait. Les anges bleus qui joignaient leurs mains fuselées sur les vitraux ressemblaient à Bérengère, et la peinture qui surmontait l'autel ressemblait à sa ferveur enfantine, tendre et comme fleurie.

C'était une madone de l'école italienne des premiers siècles d'art. Elle était frêle et blonde, elle avait au fond des yeux une douceur infinie; sur ses genoux l'Enfant-Jésus dormait; de grands lis

se dressaient à ses pieds; derrière elle s'étendait un paysage clair. Olivier pensa que telle devait bien être la Vierge devant laquelle se prosternait, avec le plus dévot, cette enfant dont la piété souriait.

Bérenghère avait toujours aimé l'image harmonieuse et consolante. Elle l'avait aimée bien petite, quand elle la pouvait voir; elle l'avait encore maintenant qu'elle ne la voyait plus.

"Vous vous la rappelez bien?" demanda Charnailles.

—Tout à fait; et même c'est presque un prodige. D'ordinaire, les choses que je me représente n'apparaissent,—comment vous expliquer?—avec des contours un peu vagues. Cette image, au contraire, est restée dans mon esprit très nette, singulièrement précise. Je pourrais vous en décrire les détails; je vois les arbres un peu raides et point assez grands du fond; je vois le mouvement de la main du petit Jésus; un mouvement gauche mais gentil, et qui a, sans qu'on sache pourquoi, quelque chose de touchant. Je vois, sur la robe bleue de la Vierge Marie, les délicates broderies d'or fin; je vois surtout, oh! surtout, le sourire de la Mère de Dieu, un sourire qui me console, un sourire auquel je pense quand j'ai du chagrin."

Et vraiment, tandis qu'elle s'exprimait ainsi, Bérenghère semblait voir. Ses paroles étaient exactes à ce point, qu'elles donnaient pour ainsi dire à Olivier une notion plus claire de l'image qu'il avait sous les yeux.

"Vous êtes un étrange enfant!" dit-il.

Puis, plus bas, il ajouta:

"Priez pour votre ami quelquefois.

—Oh! toujours!" répandit-elle spontanément.

Et simplement, elle s'agenouilla devant l'autel.

Puis l'Angélus tinta au village; dans un grand calme, dans une paix profonde, le son clair monta jusqu'à la chapelle.

Quand Mlle de Givray se releva, les larmes roulaient sur sa joue. Charnailles osa à peine l'interroger, mais la première elle parla.

"Comme c'était beau, comme c'était consolant, dit-elle, la voix de cette petite cloche qui s'est élevée tout à coup pour répondre à ma prière! On eût dit qu'une cloche de cristal sonnait l'Angélus au ciel. Alors, mieux que jamais, je me suis rappelé le sourire de l'image et les bénédictions de Dieu, et j'ai senti sur nous en cette minute une protection si douce, que j'en ai pleuré de joie.

—Je vous remercie," murmura Charnailles.

Une ou deux fois, il avait accompagné Bérenghère chez les malades de Rochelande, que chaque semaine elle visitait avec Tiphaine. La nourrice était la main qui pensait, mais Mlle de Givray était la voix qui donnait espérance et courage; par elle, un peu de poésie avec un peu de consolation pénétrait dans les chaumières, qu'illuminaient ses cheveux d'or. On voyait les petits enfants baiser les objets qu'elle avait touchés.

Elle apportait à la charité comme à la résignation, au courage, à l'espoir, à toutes choses et à tous sentiments, une grâce ailée, un charme de jeunesse, qui rendaient plus précieuses ses dons, et plus douces ses paroles. Charnailles pensa qu'elle n'était pas destinée au cloître, que sans doute elle était de celles que Dieu crée pour que son nom

soit, en plein monde, béni et adoré par des lèvres très pures.

Cette petite Bérenghère, cette petite amie des chimères, comme Charnailles l'appelait à part lui, avait des paroles et des silences, des larmes et des sourires, qui lui ouvraient parfois un monde inconnu, si calme et si doux. En la voyant, le souvenir revenait au jeune homme de sa mère, qu'il avait, tout jeune, perdue, puis le regret de n'avoir point de sœur. Une tendresse féminine délicate et sérieuse avait manqué à son enfance, à sa prime jeunesse. Et cette tendresse bienfaisante, il croyait presque l'avoir trouvée.

Il était joyeux de constater que Bérenghère se plaisait en sa société; que souvent il parvenait à égayer la jeune fille, à la distraire. Mlle de Givray témoignait une affection sincère et une confiance toute charmante à son ami. Cependant celui-ci eût été bien étonné sans doute d'apprendre quel était maintenant son plus grand titre à l'amitié quasi filiale de la petite aveugle.

Une gratitude nouvelle se mêlait à cette amitié, une reconnaissance qui ne s'adressait plus seulement au sauveur du baron de Givray. C'est que, dans un désir de sécher les larmes de sa gentille compagne, le "vieux ami" avait dit quelque jour de bien douces choses: que Bérenghère était jolie, qu'elle serait l'épouse aimée d'un chevalier aussi bon, aussi brave et aussi beau que les chevaliers des poèmes! Depuis longtemps déjà, Bérenghère songeait à ce chevalier qui serait son mari; mais parfois elle doutait qu'il vînt, elle doutait surtout qu'un tel héros digne des plus belles se souciât d'une pauvre petite aveugle. Et ses rêves alors étaient tristes et craintifs.

Maintenant ils se précisaient, ils s'illuminaient. Quand elle pensait au beau chevalier, c'était presque comme à un être réel. Il viendrait, elle en était sûre.

M. de Charnailles l'avait dit. Elle l'attendait.

Bientôt, sans doute, il arriverait... Mais comment?

Ah! c'était là une grande présomption pour Bérenghère. Toujours, dans les romans, une aventure extraordinaire rapproche ceux qui doivent être unis. Il faudrait en l'occurrence, qu'elle fût en effet bien extraordinaire, bien soudaine, l'aventure; car, exception faite des habitants du château, de Mlle de Croixménéil et des paysans du village, Bérenghère ne connaissait âme qui vive.

"Mon père, se disait-elle quelquefois, me trouve sans doute trop jeune pour me présenter dans les châteaux du voisinage, ou à Givray; puis surtout..."

Et les larmes lui montaient aux yeux.

"Surtout, il a peur que je souffre de me sentir différente des autres jeunes filles. Mais alors, comment donc le chevalier se trouvera-t-il jamais en ma présence? Quel bienheureux hasard le conduira-t-il à Rochelande?"

Elle eût bien voulu consulter encore là-dessus son vieil ami de Charnailles ou même Tiphaine, elle n'osait pas. Elle craignait de ne pas être comprise par la nourrice et d'être traitée d'enfant romanesque par M. de Charnailles, si indulgent qu'il fût à ses folies; puis M. de Charnailles avait été si bien l'évocat de son rêve, qu'elle éprouvait maintenant une timidité à lui

en parler, comme si par magie le chevalier eût pu entendre.

Et quelquefois, à présent, elle était selon les jours plus triste ou plus gaie que de coutume, plus impressionnable aussi. Un bruit insolite dans le château, un pas mal connu la faisait tressaillir. Elle s'inquiétait, se préoccupait de ce qu'on disait autour d'elle... Souvent un ardent désir de connaître le monde lui passait par l'imagination; mais elle se souvenait qu'un jour, comme elle avait abordé ce sujet, son père avait répandu tristement:

"Plus tard."

Et elle n'avait plus eu le courage d'y revenir.

Lorsqu'elle avait le cœur et l'esprit pleins de trop de sentiments et d'idées qu'elle ne confiait à personne, elle jouait du luth ou chantait. La musique disait pour Bérengère beaucoup de choses, joies ou peines; des choses précises, celle que Bérengère ne disait pas à autrui, par timidité et vague crainte; d'autres confuses, que Bérengère ne savait pas se dire à elle-même.

IX

C'était une journée très chaude, un peu orageuse, succédant à beaucoup d'autres de ces journées d'été qui dorent les moissons comme par miracle.

Bérengère avait joué et chanté plusieurs morceaux; maintenant elle se reposait, assise à sa place favorite dans la galerie extérieure qui dominait l'étang. Tiphaine l'avait un instant quittée, elle était seule, elle pensait. Peut-être cherchait-elle encore comment viendrait à elle le chevalier? Mais tout à coup, tandis que son visage prenait une sorte d'immobilité, elle abandonna sa tenue alanguie, redressa sa taille, pencha la tête comme pour mieux écouter. Très légèrement ses mains tremblèrent. Une voix qu'elle ne connaissait pas, la voix de quelqu'un qui passait en ce moment même au-dessous de la galerie, chantait soudain dans le silence. C'était une voix d'homme chaude, sonore; elle s'harmonisait à la campagne ensoleillée, à la promesse des moissons, au ciel ardent, à la verdure éclatante. De la joie, de l'espoir y vibraient. Il fallait, pour chanter ainsi, être jeune, être à l'âge où, qu'on soit heureux ou non, de grands élans de bonheur enivrent tout à coup l'âme, sans qu'on sache même pourquoi ni de quoi l'on est content.

Je vous envoie un bouquet que ma main
Vient de trier de ces fleurs épanouies;
Qui ne les eust à ce vespres cueillies,
Cheutes à terre elles fussent demain.

Mlle de Givray était sûre de n'avoir jamais entendu cette voix, quoique le timbre ne lui en fût pas tout à fait étranger.

Sans qu'elle pût raisonner son impression, une émotion s'emparait d'elle. D'où venait donc, de quelles lèvres, ce chant qui semblait répondre à sa pensée? Mais il se tut, et Bérengère se demanda si elle n'avait pas rêvé; car, bien qu'elle essayât de combattre une idée aussi absurde, cette voix s'était associée dans son esprit à l'espérance du chevalier. Follement, il lui avait paru que

cette voix ne pouvait être que la voix de celui qui devait venir...

Elle se penchait, elle se penchait, comme si elle avait espéré ainsi vaincre l'obscurité qui l'enveloppait.

Le chant allait-il reprendre?

Un long moment elle attendit, mais en vain. Puis, comme le pas de Tiphaine sonnait sur la pierre, Mlle de Givray se leva, et avec une sorte de brusquerie qui surprit la nourrice:

"Qui passe sous la galerie?" questionna-t-elle.

La voix s'était bien décidément tue.

Tiphaine regarda.

"Il n'y a personne ici près, demoiselle, dit-elle. J'aperçois seulement là-bas, de l'autre côté de l'étang, monseigneur qui marche, en parlant, avec M. de Charnailles."

Le visage de la jeune fille exprima un grand désappointement.

"Allons, je suis folle," murmura-t-elle.

Elle rejeta impariément en arrière les boucles qui retombaient sur son front et se laissa glisser de nouveau dans son haut siège de chêne.

"Donne-moi mon luth encore une fois, Tiphaine, dit-elle doucement, et reste près de moi; j'ai des idées qui me font mal à la tête."

Au milieu d'un prélude, elle s'arrêta court.

"Tiphaine, c'était lui qui chantait, tu en es sûre?"

La nourrice ouvrit de grands yeux.

"Qui donc, demoiselle?"

—M. de Charnailles.

M. de Charnailles chantait, demoiselle?

—Je ne sais pas; une voix chantait, et cette voix me plaisait infiniment. Un instant j'ai cru que l'un des princes de tes contes, ma mie, m'avait offert une aubade... Mais tu es entrée, et... M. de Charnailles? Ce n'est pas possible, Tiphaine; c'était un jeune homme qui chantait."

Bien malgré elle, Tiphaine sourit.

"Il est certain, dit-elle pourtant, que l'âge de M. de Charnailles n'est pas celui où l'on chante, et surtout avec une belle voix. J'entends parfois l'intendant Bertrand qui chante. Ah! c'est un chant tout cassé, tout drôlet.

—Bertrand est très vieux, ma mie.

—Oui, très vieux, c'est vrai, affirma la nourrice, tandis que M. de Charnailles n'est pas jeune... mais il n'est pas..."

Bérengère épargna à sa nourrice l'embarras de finir la phrase.

"Mais ce n'était pas M. de Charnailles, intervint-elle impatientée.

—C'était peut-être maître Pierre, déclara Tiphaine en se rengorgeant; il a de solides poumons.

—Oh! non, non, ne dis pas cela, Tiphaine! s'écria Mlle de Givray avec un effroi dont la spontanéité dut calmer l'orgueil conjugal de la nourrice. Maître Pierre n'a pas cette voix-là, maître Pierre ne chante pas des vers de Ronsard... J'ai rêvé, voilà tout. Tu sais, je fais quelquefois d'étranges rêves."

Maintenant elle riait, et vraiment elle commençait à croire qu'elle avait rêvé la voix ou que son rêve avait idéalisé un chant quelconque en lui prêtant des paroles et un charme imaginaires.

Pour ne plus penser à ces choses, elle demanda à Tiphaine le récit d'une légende; mais elle n'é-

couta guère, son esprit était ailleurs, et bientôt elle dit :

— "J'aimerais à sortir... Tout m'ennuie... Ce serait un beau jour pour aller au vieux château, si M. de Charnailles consentait à m'accompagner, comme il me l'a promis."

La nourrice se récria :

— "Au vieux château ! Mais, demoiselle, il fait trop chaud !"

Béregère rit de bon coeur.

— "Je te dispenserai de me faire conduire, ma pauvre vieille, tu crains trop le soleil, ce serait cruel de ma part. M. de Charnailles me gardera bien à lui tout seul."

— "Mais, mon agneau, je..."

Béregère eut un geste las.

— "Oh ! Tiphaine, gémit-elle, ne me contrarie pas, je me sens triste. Va dire à M. de Charnailles que je suis irrespectueuse, folle, que j'oublie toutes les lois de la déférence et de la politesse, mais que j'ai un caprice et que je voudrais bien qu'il me le passât."

M. de Charnailles, d'humeur presque joyeuse, était en un bon jour : Il éprouvait par ce beau temps une sorte de répugnance à s'enfermer avec de poudreux parchemins. Comme un enfant paresseux, le biographe du chevalier Pierre se sentait attiré invinciblement par le grand air, par le soleil. Le caprice de Béregère lui parut charmant. Cette fois, lui et sa petite amie montèrent jusqu'au vieux nid des barons de Givray.

L'ancien manoir de Rochelande datait de l'invasion normande. Construit au faite de la colline, sans art, sans souci aucun d'ornementation et dans le seul but d'opposer aux envahisseurs une résistance forte et durable, il avait conservé, en dépit de sa caducité et malgré les outrages trop visibles du temps, quelque chose de sa martiale fierté de jadis. On voyait encore les deux murailles d'enceinte, l'une dominant l'autre, la trace des fossés à demi comblés par les éboulements ; les deux portes, flanquées de tourelles, étaient dépouillées de leurs ponts-levis mais, sous la voûte, la place de la herse était encore marquée.

Puis c'était un hérissément de tours plus ou moins démantelées, que contemplait de plus haut le vieux donjon noir et triste. On distinguait çà et là des créneaux épargnés par la ruine, des mâchicoulis ouverts comme de grands yeux sans prunelles dans la pierre sombre, des meurtrières irrégulières, agrandies par le déchaussement de quelques pierres, et partout des amoncellements de débris, des écroulements gigantesques, des murs étrangement découpés dont la ligne dentelait le bleu du ciel.

Dans le fossé, au milieu des ronces, de belles fleurs blanches croissaient. Charnailles les offrit à Béregère.

— "La vieille demeure souhaite du mieux qu'elle peut joyeuse bienvenue à la jeune châtelaine," dit-il gaiement.

Soutenue par le jeune homme, Mlle de Givray passa successivement les deux fossés circulaires ; puis, ayant franchi la seconde enceinte, malgré l'encombrement des matériaux éboulés qui en défendaient l'accès, elle se trouva presque au centre des ruines, d'un monde silencieux de pierres

mortes et de souvenirs endormis où verdoyaient des plantes nouvelles.

Comme toujours, elle questionnait Charnailles sur ce qu'il voyait, puis sur les habitudes de vie des temps anciens. Son imagination se plaisait à évoquer le passé lointain qui reposait là, et involontairement elle baissait la voix, comme dans la crainte d'interrompre ce mystérieux sommeil.

Avec une précision surprenante, elle indiqua à son compagnon la fenêtre où, quatre siècles auparavant, dame Ysabeau avait pleuré en filant au rouet.

Ils étaient arrivés au pied du donjon qui se dressait, presque intact, au milieu des ruines du mur de soutien dont il avait été jadis revêtu jusqu'à mi-hauteur.

La petite source sourdait du bas de cet amoncellement de pierre, sans qu'on pût savoir comment elle était née là, contournait les débris environnants, se frayait un chemin à travers les murs effondrés et parvenait ainsi jusqu'aux prés verts de la colline, qu'elle descendait en cascade. Au-dessus de la source, la fenêtre de dame Ysabeau, toute déformée, déchiquetée par les siècles, s'ouvrait dans la muraille. Charnailles décrivit ce qu'il avait sous les yeux.

— "C'est bien cela, fit Béregère, la fontaine des larmes. Là, dame Ysabeau implorait merci. Je me demande si c'est vrai, cette histoire."

— "Pourquoi ne le serait-ce pas ?"

— "Vous avez raison."

Et devant cette fenêtre qu'elle ne voyait pas, elle pensait à tous les êtres qui étaient nés, qui avaient vécu, qui étaient morts là, et dont elle croyait presque sentir les ombres légères frissonner tout autour d'elle, dans les bruissements du vent.

Soudain, amplifiée par l'écho sonore des ruines, une voix chanta :

Son père et seigneur

En male colère,

M'ami,

Un arbre joli !

Lui perça le coeur...

Et Béregère, saisie dans sa méditation, tressaillit mais vite elle sourit.

— "C'est Maryvette, dit-elle, on la rencontre toujours ici."

En effet, debout sur un pan de muraille, les cheveux à la brise, la petite sauvage apparaissait. D'abord son regard s'affola, puis elle se remit, et promptement, d'un pas qui effleurait le sol, elle glissa jusqu'en bas du rude talus de cailloux et de débris tout couverts de plantes pariétales.

— "La méchante dame n'est pas là !" continuait-elle avec une satisfaction visible, en arrivant auprès de Béregère.

Celle-ci crut que Maryvette faisait allusion à dame Ysabeau.

— "Pas que je sache, Maryvette, dit-elle. Mais je ne vois point ; demandez à monsieur le chevalier. D'ailleurs, la nuit est loin."

Maryvette secoua plusieurs fois sa tête embroussaillée.

— "Je ne parle point de dame Ysabeau, dit-elle, je parle de l'autre."

Puis, avec une expression de rancune comique:

"La méchante dame qui m'a fait du bien à la tête."

Maryvette ne pouvait souffrir Tiphaine, dont le dédain point assez discret outrageait sans doute sa dignité.

Aussitôt les ruines répétèrent l'éclat de rire de la petite aveugle; mais sans se troubler, Maryvette reprenait en s'approchant encore de Mlle de Givray, qu'elle enveloppait d'un regard admiratif:

"C'est vous qui m'avez guérie, demoiselle, je vous aime, et j'aime le beau seigneur.

—Merci, ma petite, répondit doucement Bérengère; moi aussi je t'aime et te veux du bien."

L'innocente sourit et s'assit ou plutôt se percha au faite d'un petit mur, disposée à causer. Souple, menu, son visage maigre et hâlé tout éclairé par la flamme sombre de ses grands yeux de diablesse, elle était vraiment étrange ainsi; avec un peu d'imagination, il était facile de voir en elle l'esprit des ruines. Charnailles le dit tout bas à Mlle de Givray, qui sourit.

"Alors, tu te plais toujours au vieux château, Maryvette? demanda-t-elle.

—Toujours demoiselle.

—Et tu n'as pas peur? ajouta Olivier, qui jetait son manteau sur une grosse pierre pour y faire asseoir Bérengère.

—De quoi donc peur? fit Maryvette écarquillant ses yeux brillants; dame Ysabeau et ma marraine... Il n'y a de méchants que parmi les vivants."

Ayant dit, elle eut comme une absence; puis elle regarda le ciel et murmura, en rythmant sa chanson d'un mouvement de la tête:

A chaque Noël,
Au sourire d'un ange,
M'ami,
Un arbre jolii!

Puis, brusquement, elle s'arrêta et se mit à rire d'un rire qui ressemblait au bruit clair de la source.

"Ceux du village ont effroi, dit-elle, parce qu'ils ne sont point bons... voilà. Dame Ysabeau les changerait en pierre ou ferait blanchir leurs cheveux en une nuit. Mais à moi, elle parle si doux, si doux!... comme la demoiselle."

Et elle jouait insouciamment avec de petites pierres qu'elle ramassait à ses pieds.

"Et à la Noël, fit gaiement Bérengère, tu es venue au château, et tu as assisté au miracle, pas vrai?"

Maryvette secouait encore la tête d'un air incertain.

"A la Noël, je ne sais pas... je ne sais pas..."

Puis, se rappelant:

"Oh! que si!" s'écria-t-elle.

Et chantant:

Larme d'Ysabel
En perle se change...

"J'en ai des perles, demoiselle, un vrai trésor de roi!"

Elle baissa la voix, un doigt sur sa bouche:

"C'est un grand secret."

Bérengère riait toujours.

"Mais, dis-moi, est-ce que les perles restent des perles? Ne se pourrait-il pas qu'au matin elles fussent redevenues des larmes... ou des gouttelettes d'eau?"

—Ne riez point, demoiselle, fit gravement Maryvette. Les perles de dame Ysabeau sont des perles et ne changeront point jusqu'au dernier jugement.

—Vraiment! Et qu'en fais-tu de ce beau trésor? des colliers, des pendants d'oreilles pour te parer?

—Non pas, demoiselle; mais je garde les perles et m'amuse avec... dit-elle, jouant toujours avec les petits cailloux, les faisant sauter d'une main à l'autre ou les baisant d'un air enfantin. Au soleil ou à la lune, elles brillent, elles brillent... C'est beau!"

Une sorte de pitié maintenant émouvait Charnailles à entendre ces paroles, l'expression de cette puérile joie, de cette naïve fierté. Il comparait silencieusement à la misérable vagabonde du vieux château la riche héritière du château neuf. Elle aussi, la pauvre enfant, s'amusaient avec des petits cailloux dont son imagination faisait des perles et des diamants, elle aussi riait à des rêves et les caressait et les gardait comme un trésor précieux!

"Demoiselle, disait la petite folle en baissant la voix, de cet air de mystère qui prennent les enfants, voici les larmes. Oh! les jolies larmes de dame Ysabeau!... Un arbre a fleuri... Je vous aime, demoiselle!... Oui, vous pouvez voir mon trésor.

—Le voir, je ne puis, corrigea Bérengère un peu tristement; mais montre-le à M. de Charnailles, il me prêtera ses yeux pour admirer tes richesses.

—Vous n'y toucherez point? fit Maryvette, un doigt sur sa bouche, en toisant drôlement Charnailles.

—Non, certes, promit le jeune homme en riant de cette méfiance, et je n'en parlerai à personne. Va chercher ton trésor sans crainte; où le caches-tu?"

—Dans le château, sûr;... mais je ne puis pas aller le chercher.

—Oh! mais s'il faut descendre dans les souterrains, continua Charnailles, cela devient très compliqué.

—Il n'est plus dans les souterrains, je lui ai trouvé une plus belle maison."

Bérengère s'amusa beaucoup.

"Oh! je vous en prie, mon ami, allons," dit-elle.

Maryvette regarda autour d'elle d'un air soupçonneux, puis elle prit légèrement sa course vers l'un des corps de bâtiment resté presque indemne d'outrages, à gauche du donjon.

"Venez, demoiselle!"

—Doucement, Maryvette, doucement! s'écria Charnailles, la demoiselle ne peut te suivre ainsi. Est-ce que vous désirez sérieusement aller à la recherche du trésor de Maryvette?" demanda-t-il à Mlle de Givray, appréhendant vaguement cette promenade à travers les décombres.

Mais Bérengère, très enfant encore, s'était passionnée au jeu.

—Pas sérieusement, non, avoua-t-elle, car c'est très fou de ma part, mais je voudrais, oh ! je voudrais, mon ami !

—Alors, que votre volonté soit faite !” fit Charnailles à demi rieur, à demi mécontent, avec un geste de résignation.

Et, à la suite de Maryvette, qui les attendait sur le seuil du bâtiment et s'envola dès qu'ils se mirent en marche, ils s'enfoncèrent dans le labyrinthe étrange que formait la grande masse de pierre. Cette partie du château, d'un plan compliqué à dessein, avait été de plus si bizarrement modifiée par la destruction partielle et selon les caprices du temps, qu'il était difficile de s'y orienter. Maryvette courait en avant, sa chanson aux lèvres, Bérengère et Olivier parcoururent ainsi à ciel ouvert de grandes salles; puis, sous des voûtes restées solides, des galeries tortueuses, qui semblaient s'enfoncer sous terre. Par moments, l'éroulement d'un pan de muraille empêchait de passer, et il fallait rebrousser chemin et chercher une autre issue. De temps à autre, le bruit d'une pierre qui tombait au dehors, le mouvement de fuite d'un animal dérangé dans sa retraite, troublaient le silence. Le sol était humide et glissant. Charnailles commençait à trouver la promenade un peu longue. Une sorte de malaise, fait de la crainte d'avoir été imprudent en cédant à Bérengère et aussi d'une tristesse irraisonnée, d'une oppression singulière qu'il attribuait à l'aspect désolé du château et au manque d'air, avait brusquement éteint sa gaieté dès qu'il avait pénétré dans les profondeurs où le conduisait Maryvette. Il était très tenté de rebrousser chemin; mais ses raisons de le faire étaient si vagues et le plaisir de Bérengère si évident, qu'il résista à son propre désir et combattit du mieux qu'il put ses impressions personnelles.

—Ce château est comme une demeure enchantée, dit-il pourtant; il semble qu'il n'ait pas de fin.

—Les galeries tournent, dit Bérengère; il paraît qu'il est très mal aisé de s'y reconnaître, on revient sur son chemin sans le savoir.”

Soudain, au détour d'une galerie éclairée par d'étroites meurtrières, Maryvette disparut, et, arrivé au point où il avait de loin cessé de la voir, Olivier n'aperçut plus sa silhouette de farfadette. Elle avait dû prendre un des corridors qui débouchaient au même endroit.

—Je crois qu'elle nous a oubliés, nous et son trésor, s'écria Charnailles; son esprit vagabond ne peut se fixer longtemps.”

Il regardait autour de lui.

—C'est singulier, je ne me reconnais plus. Ce château est un dédale; en vérité, vous aviez raison.

—Le mieux, fit Bérengère avec un regret inexprimé, serait peut-être de retourner sur nos pas, puisque Maryvette n'est plus là pour nous montrer son trésor.”

Elle espérait vaguement que Charnailles l'encouragerait à continuer; mais, au contraire, il abonda dans le même sens qu'elle. Ils firent volte-face.

Instinctivement, Olivier entraînait la jeune fille d'un pas plus vif, comme un coursier heureux de se rapprocher du but souhaité. Cependant, au bout d'un moment, il s'arrêta.

—Qu'y a-t-il? interrogea Mlle de Givray.

—Ces galeries ont entre elles tant d'analogie, dit-il, que je m'y oriente imparfaitement. Je vais essayer de voir où nous sommes.”

Il s'approcha de la meurtrière et tenta d'y atteindre; mais elle était si haute et le mur si épais, qu'il ne parvint à voir qu'un pan de ciel bleu.

—Continuons, Bérengère, dit-il, cachant sa contrariété. Ce n'est qu'affaire de patience. Je ne vous affirme pas que nous sortirons là où nous sommes entrés; mais nous sortirons, c'est l'essentiel.”

Ils reprirent leur route. Bérengère riait et causait, amusée de l'aventure.

—Écoutez, dit-elle tout à coup, on chante.”

Charnailles prêta l'oreille et perçut en effet le son lointain encore d'une voix.

—Qu'est-ce? interrogea-t-il, distinguez-vous des mots?

—On dirait la *Complainte d'Ysabel*. Ce doit être Maryvette. Allons de ce côté.”

Ils errèrent encore. Selon le chemin dans lequel ils s'engageaient, la voix semblait s'éloigner ou se rapprocher.

—Tout ceci tient du prodige, déclara Charnailles, essayant de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Jamais, à voir le château de l'extérieur, je n'aurais cru qu'il fût resté entier et fermé sur un si long parcours.”

Enfin, comme ils suivaient depuis quelques secondes une galerie qui tournait légèrement en plan incliné, Charnailles constata que la voix paraissait décidément plus voisine. Maintenant il était possible de distinguer nettement les mots bien connus de la chanson.

Puis brusquement, au tournant d'un pilier, Olivier et sa compagne se trouvèrent dans une petite rotonde où aboutissaient d'autres galeries, pareilles à celle qu'ils venaient de parcourir.

Au fond de la rotonde avait été ménagée une sorte de logette fort resserrée, qu'éclairait crûment le jour qui tombait d'en haut par une ouverture relativement large sans doute.

La chanson s'était tue.

—Maryvette est-elle là? demanda Mlle de Givray.

—Je crois que oui,” répondit le jeune homme.

Ebloui par la lumière Charnailles ne vit d'abord dans la logette que la silhouette agenouillée de la folle des ruines; puis, tandis qu'il parlait, ses yeux s'habituaient à la clarté. Alors une telle émotion le bouleversa, qu'instinctivement sa main s'appuya au mur, cherchant un soutien. Maryvette jouait avec des perles, de véritables perles d'un Orient merveilleux. Sans voir qu'on l'observait, elle les laissait ruisseler d'une main à l'autre, à travers ses doigts bruns, les comptant, les baisant, comme tout à l'heure elle avait fait des cailloux. Elle en avait sur sa robe, il en roulait à terre sur le sol noirâtre. Au près de la fillette, un coffret ouvert en contenait encore d'autres, — une cassette de métal doublée d'ivoire. — Brusquement, d'un coup d'oeil, Charnailles entrevit ces détails, et en même temps il reconnut les armoiries, qui avaient été émaillées en relief, au fond du couvercle de la cassette. C'étaient celles de Louis de Valdemont, le parent, mort depuis près

d'un siècle, du baron François et du chevalier Gilbert.

Un cri faillit échapper au jeune homme; il se contint.

Dans son éternelle obscurité, Bérengère eut pourtant l'intuition de quelque chose d'insolite.

"Qu'y a-t-il? questionna-t-elle. Je n'entends rien; Maryvette s'est-elle enfuie une seconde fois? faisons-nous fausse route?"

A ce moment, Charnailles se demandait si son esprit, en proie à une idée dont il se sentait comme étroit, n'allait pas lui échapper tout à coup et s'égarer dans le domaine de l'impossible. Et l'idée était si puissante, qu'il croyait voir surgir dans la pénombre la sinistre figure de François le Taciturne. Par un grand effort de volonté, il restait maître de lui; mais, en dépit de la contrainte qu'il s'imposait, le mouvement par lequel il saisit la main de Bérengère pour l'entraîner était fiévreux, presque brutal.

"Venez, dit-il.

—Mais qu'y a-t-il, mon ami? répéta la jeune fille, troublée par cette voix altérée et ce geste brusque.

Il essayait de l'emmener vite, vite.

"Rien, mon enfant, murmura-t-il, rien.

—Maryvette est toujours là?"

Maryvette, absorbée dans sa contemplation et son jeu, ne voyait pas, n'entendait pas ce qui se passait autour d'elle. Charnailles hésita, puis résolument:

"Non, elle n'est plus là, elle ne nous a pas vus."

Et comme Bérengère demeurait immobile, indécise:

"Ce lieu est humide, malsain. Il y a des chauves-souris, qui vous effrayeraient," dit-il, prenant désespérément le premier prétexte.

Mais à ces mots, à l'idée des bêtes errant autour d'elle, silencieuses et froides, la jeune fille eut un frisson, et d'un mouvement épeuré d'enfant elle se jeta du côté de Charnailles, se serrant éperdument contre son bras.

"Oh! mon ami, s'écria-t-elle, j'ai peur, gardez-moi de tout mal!"

Elle ne se doutait pas de quel mal il avait à la garder, et elle ne put comprendre l'émotion qui serra la gorge de son ami au moment où elle lui adressa cet appel comme une plainte, dans son impuissance d'infirmes, d'être faible et doux.

"Vous n'avez rien à craindre lorsque vous êtes avec moi," fit-il avec une fermeté affectueuse.

Et sans mot dire, la soulevant de terre comme un fardeau léger, il l'emporta précipitamment à travers les galeries, loin de la rotonde, loin de la tentation, sans chercher même à s'orienter. Mais à peine avait-il fait au hasard une dizaine de mètres, que soudainement, par l'énorme brèche d'un mur éventré, le ciel, les ruines, la campagne, lui apparurent. Il avait atteint, par mille détours singuliers, la limite d'un bâtiment qui touchait le mur d'enceinte.

"Nous voilà sauvés! déclara-t-il, essayant de prendre un ton enjoué.

—Où sommes-nous? interrogea Bérengère.

—A deux pas de la porte de l'Ouest. Nous étions tout près du but sans le savoir."

Quelques instants plus tard, Charnailles et sa petite amie foulaient le gazon qui avait envahi

depuis longtemps les abords immédiats du vieux manoir. A leurs pieds serpentait le chemin escarpé du château neuf.

Mlle de Givray s'assit sur l'herbe pour reprendre haleine.

"Ah! j'ai eu peur, dit-elle en passant sa main sur son front. Vous m'avez terrifiée, mon ami; vous si calme, si maître de vous d'ordinaire! Encore maintenant, je ne puis imaginer..."

Si elle avait pu voir la livide pâleur de Charnailles, ses appréhensions se fussent aggravées. Maintenant une réaction se produisait, le jeune homme se sentait sans force.

"Que faisait Maryvette? Vous avez vu son trésor?"

—Oh! son trésor! fit Charnailles; il m'a semblé qu'elle jouait avec des cailloux, comme tout à l'heure; mais j'ai pensé à toute autre chose."

Malgré lui sa voix tremblait.

"Mais qu'avez-vous donc, mon ami? reprit Mlle de Givray, vous n'êtes plus le même."

Il respira profondément.

"J'ai eu peur. Cette course étrange avait fini par m'affoler, je craignais pour vous un accident: la chute d'une pierre, le froid de ces galeries sans soleil, le contact de ces chauves-souris qui vous auraient affreusement impressionnée, que sais-je! C'est une entreprise insensée que cette visite au château avec vous.

—Je commence à le croire," dit lentement Bérengère.

Elle se tut; puis tout à coup, portant ses deux mains à ses yeux, d'un geste de désespoir:

"Oh! mon Dieu, mon Dieu! gémit-elle. Je voudrais voir.

—Ma pauvre petite Bérengère!"

Surpris, ému, Charnailles essayait de l'apaiser; mais elle continuait obstinément:

"Il me semble que quelque chose de terrible s'est passé devant moi, à deux pas de moi, quelque chose que je ne sais pas, que je ne devine pas. J'ai peur!"

Cette fois, Olivier avait repris la complète possession de lui-même.

"Comme vous voilà bien, Bérengère, dit-il affectueusement, toujours aux prises avec l'invraisemblable! Que voulez-vous qui se soit passé devant vous de terrible, ma pauvre enfant? Mais je suis coupable, je vous ai effrayée.

—Sincèrement, insista Mlle de Givray, vous ne me trompez pas?"

—Sincèrement. Vous êtes fatiguée?"

—Non, monsieur, mais le temps est lourd, orageux; et l'orage a conservé sur moi une singulière influence, depuis le jour où... Il me semble que l'air pèse sur moi, et que je ne suis plus moi, qu'une puissance inconnue, surnaturelle, me domine... Je ne sais comment dire... Et puis, oh! il y a des moments où je sens si douloureusement que je suis aveugle!"

Elle suffoquait un peu, frissonnante.

"Ma pauvre enfant, murmura Charnailles, je suis impardonnable d'avoir ainsi manqué de sang-froid. Voulez-vous que nous reprenions très doucement le chemin de Rochelande?"

—Oui, mon ami."

Elle se leva et tendit sa main à Charnailles, qui la prit.

"Votre main tremble!" s'écria-t-elle.

Précipitamment il répondit, pour répondre quelque chose :

"C'est la fatigue."

Comme il commençait la descente du sentier, soutenant sa petite amie avec une sollicitude paternelle, il se retourna et jeta un regard désespéré au géant de pierre, croyant voir pour la seconde fois se dessiner sur les murailles grises le visage sombre du baron François.

Il était donc là, enseveli dans les profondeurs de la vieille demeure, depuis quatre-vingt-cinq ans sans doute, le secret terrible du passé ! On avait pensé, on avait cherché, on s'était torturé l'esprit, on avait erré dans l'inconnu ou le faux, tandis que la petite Maryvette, dont le cerveau ignorait le travail et la méditation, possédait la clef du mystère. Même elle parlait sans feinte des larmes de dame Ysabeau, que la Noël changeait en perles. Et ces mots de folie que chacun entendait sans les comprendre, dont on riait, qu'on croyait vides, proclamaient l'innocence de Gilbert de Charnailles !

Dans le cerveau du jeune homme, une véritable tempête bouillonnait. La vérité, l'enivrante vérité était là, il l'avait touchée du doigt. La découverte à Rochelande de la cassette de Louis de Valdemont,—et les armoiries du couvercle interdisaient d'avoir le moindre doute sur l'identité de l'objet,—enlevaient toute portée aux fameuses preuves morales qui avaient sourdement accablé le chevalier Gilbert.

C'était la réhabilitation des Charnailles, c'était pour le vieux chevalier une vieillesse sereine, sans ombre; c'était pour Olivier lui-même la paix, le bonheur !

Au moment où le trésor lui était apparu sous le jour de la logette, le jeune homme avait eu l'immédiate compréhension de ces choses. En un mirage, il avait vu sa vie changée, illuminée de clartés nouvelles; il s'était senti surnaturellement délivré du poids odieux qu'il avait traîné jusqu'à cette heure, chaîne de galérien dont le cliquetis chassait de son chevet tous les rêves. Ah! Dieu! pouvoir relever la tête, porter bien haut son nom, nommer avec orgueil Pierre ou René de Charnailles sans craindre qu'une voix réponde: Gilbert! S'élançer dans la vie avec l'espoir du cœur, sans se sentir arrêté au milieu de toute entreprise belle et fière par la pensée de l'irréparable, de la vanité des efforts humains!

Eperdu, ébloui, en une de ces minutes où le cerveau croit réaliser une existence entière, Olivier avait vu le ciel s'ouvrir pour lui. C'était alors que Bérengère avait dit: "Qu'y a-t-il?" et que, sur une réponse quelconque, cette prière enfantine avait jailli de ses lèvres: "Oh! mon ami, gardez-moi de tout mal!" Elle avait donc deviné que le mal était là, dans l'ombre, tout près d'elle, la pauvre petite aveugle! Cette voix d'enfant avait réveillé Charnailles. La réhabilitation du chevalier Gilbert, c'était aussi peut-être la condamnation de son perfide accusateur; c'était le déshonneur des Givray.

Comment la cassette était venue à la Rochelande, à travers quelles péripéties, au moyen de quelles combinaisons infinales, Olivier l'ignorait; mais qui donc l'y eût déposée sinon François le Taciturne, ou l'un de ses serviteurs, ou l'un de ses complices? Maintenant Olivier com-

prenait qu'il n'avait jamais cessé de soupçonner le sombre seigneur à la face d'énigme depuis l'instant où, pour la première fois, il avait rencontré le regard inquietant du portrait. Ce regard parlait plus haut contre le baron François, dans l'âme de Charnailles, que les faits eux-mêmes.

Tandis qu'il descendait la colline, s'éloignant avec une sorte de soulagement de la vieille demeure, hantée désormais pour lui d'un horrible fantôme, le jeune homme pensait. Exalté, terrifié, il pouvait à peine croire maintenant à la réalité des événements; il se demandait s'il n'était pas la proie d'un rêve affolant.

De temps à autre Bérengère lui parlait; il répondait à peine. Plus il réfléchissait, plus s'affirmait dans sa conscience un sentiment qui tout à l'heure s'était traduit chez lui par une impulsion irraisonnée, celle d'arracher Bérengère à la connaissance de la vérité, et qui maintenant se précipitait sous la forme d'une question redoutable:

Avait-il le droit, lui, Olivier-Jean de Charnailles, d'avoir vu la mystérieuse cassette?

Que M. de Givray ignorât totalement le secret recélé par le vieux manoir, c'est ce dont Olivier était si absolument certain, que la pensée ne lui était pas même venue d'envisager l'hypothèse contraire. Il croyait à l'honneur de son hôte comme au sien propre, et se fût en toute occurrence porté garant de sa loyauté.

Le secret que Charnailles était découvert par hasard, Maryvette seule le connaissait sans en concevoir la portée. Le trésor de la folle, c'étaient les larmes de dame Ysabeau.

Pour le baron, la révélation serait inattendue, foudroyante. Et Olivier se souvenait de l'hospitalité généreuse qu'il avait reçue à Rochelande, de la cordialité paternelle avec laquelle il avait été accueilli, lui, le petit-fils de l'homme avili, dans cette demeure où il entraît le cœur plein de fiel; il se souvenait des mille preuves de haute estime et de franche affection que le vieillard lui avait données, oubliant si délicatement le passé, qu'Olivier en venait à l'oublier lui-même.

Allait-il profiter de cette hospitalité pour faire éclater l'odieuse vérité, la vérité à laquelle l'avait inconsciemment conduit la confiance du baron, l'amitié de Bérengère?

Que penseraient alors de lui ces généreux amis? n'auraient-ils pas la pensée qu'obsédé par le crime imputé à son grand-père, hanté par le désir de laver son nom d'une tache et par le soupçon qu'il avait osé exprimer à l'abbé Vincent, il était venu à Rochelande sous un prétexte, pour chercher des preuves contre les Givray?

De sa voix douce, Bérengère disait:

"Comme vous êtes silencieux, mon ami! Je vous sens triste. J'en ai du chagrin."

Et il répondait:

"Non, non, rassurez-vous, mignonne; je ne suis qu'un peu las."

Puis il pensait encore: Que faire? Mais il savait bien, tout au fond de son âme, que la vérité devait être tue, puisque lui seul pouvait la proclamer à voix haute.

Oh! petite Bérengère, pourquoi vos yeux bleus étaient-ils fermés à la lumière?

"Gardez-moi de tout mal, mon ami!"

Non, Olivier n'ajouterait pas à cette infortunée si doucement supportée, il ne se déchargerait pas

d'un fardeau si pesant pour en accabler l'enfant qui lui avait souri, il la garderait de tout mal, il garderait de toute souillure les cheveux blancs de l'homme qui lui avait dit, là-bas, au seuil du château :

"Soyez le bienvenu, chevalier; c'est grande joie pour moi de vous voir en nos murs!"

A son bonheur s'opposait cette grande loi de l'hospitalité donnée ou reçue, qui fait de l'hôte qu'on reçoit ou par qui l'on est accueilli, un être sacré. Et pourtant...

Olivier pensait alors à son vieux père, avec une crainte de le sacrifier, lui, à des scrupules exagérés, avec un désir peut-être de trouver en son amour filial un devoir qui pût le justifier de manquer à un autre devoir. Mais bientôt il se rappelait la sérénité du vieillard, il entendait ses paroles d'une paisible sagesse :

"Mon fils, vous vous grandissez les douleurs, comme à plaisir."

Le chevalier n'avait pas envisagé, avec la même passion dans les regrets et l'amertume, les soupçons qui entachaient la mémoire de son aïeul. C'était un gentilhomme droit et fier, mais doué d'un esprit net, pondéré, d'une nature heureuse, très portée à l'optimisme. Il avait le sentiment de sa valeur personnelle, indépendante des avantages qu'il eût pu tirer d'un vieux nom respecté; il avait possédé l'amitié d'un grand roi, l'estime de ses compagnons d'armes, et ne pouvait se croire amoindri par un passé auquel il n'avait point de part; il avait toujours vécu sans reproche dans le présent et espéré en l'avenir. Il n'avait pas eu beaucoup à souffrir de la faute présumée du chevalier Gilbert, et content de peu, habitué à une vie simple, il prisait peu la fortune.

Olivier connaissait trop le vieux gentilhomme pour ne pas comprendre que ce père vénéré lui eût prêché, plus haut encore que sa conscience même, les scrupules grandioses d'un autre âge, le respect chevaleresque de l'accueil reçu.

"Où sommes-nous, mon ami?"

— Tout près du château, Bérengère.

— Mon ami, avant d'arriver, dites-moi, je suis certaine que vous souffrez."

Il s'arrêta et prit amicalement les deux mains de la jeune fille.

"Écoutez, Bérengère; vous méritez que je vous gronde. N'avez-vous plus confiance en votre vieil ami?"

Elle soupira.

"Je vous crois," dit-elle, et elle n'insista plus.

Au fond de l'âme elle n'en restait pas moins persuadée que Charnailles était triste. Pendant le souper elle remarqua qu'il parlait peu.

"Vous paraissiez las, monsieur de Charnailles, fit l'abbé Vincent. Cette petite fille vous a infligé une course fatigante.

— Je suis assez las, en effet, répondit Charnailles; mais c'est peu payer une course fort intéressante, et je ne dois que de la gratitude à Mlle de Givray."

Le baron se récria gaiement :

"Reposez-vous bien cette nuit, mon hôte, dit-il, afin d'être demain le grand chasseur que j'aime en vous! On m'a confirmé le passage au gué des Rémiettes du dix-cors dont parlait hier maître Pierre. Et tout sera prêt à l'heure dite. Hallali!"

Charnailles protesta de ses bonnes dispositions pour le lendemain, applaudit à la perspective d'une chasse si belle; puis on s'entretint d'autre chose.

Le jeune homme éprouvait à la fois une crainte et un désir que Bérengère fit allusion aux événements de la journée et provoquât ainsi les questions de M. de Givray; mais, par une réserve naturelle, elle parlait peu aux repas et se plaisait à écouter, sans s'y mêler, la conversation du baron et de ses convives. Ce soir-là, elle fut plus silencieuse encore que de coutume.

Quand elle se fut retirée avec Tiphaine, Olivier respira mieux cependant.

Maintenant, et tout en parlant, tout en paraissant écouter, il pensait à Renée, à la joie profonde et un peu fière avec laquelle il lui eût dit :

"Rien ne nous sépare plus ! Je suis presque riche, et mon nom est pur."

Si la jeune fille, au temps où Charnailles doutait encore de son malheureux aïeul, avait été "héroïque"; si, comme les princesses idéales de la petite Bérengère, elle avait été de celles qui vouent leur vie à un souvenir, ne pouvant la donner au bonheur, peut-être Olivier n'eût-il jamais trouvé la force de taire le secret du vieux château.

Quoi qu'il en fût, la décision pour lui maintenant était prise. Le baron de Givray ni personne n'apprendrait par Olivier de Charnailles que, dans les galeries de l'ancien Rochelande, se cachaient les perles de Louis de Valdemont.

Ce secret qui lui brûlait les lèvres, le jeune homme le confierait peut-être cependant à son père comme à un confesseur, comme à un directeur de conscience, en demandant :

"Que dois-je faire?"

Mais c'est en vain qu'il essayait encore de se leurrer sur le sens de la réponse qui serait donnée à cette question solennelle : d'avance il la connaissait.

X

Dans l'obscurité de la nuit, qui ne pâlisait pas pour elle la lueur d'une veilleuse suspendue à l'un des angles de la chambre à coucher, Bérengère appelait vainement le sommeil. Et les heures se succédaient, sonnaient à l'horloge, lentes, tristes, solennisées par le grand silence du château endormi. Bérengère les comptait, un moment distraite; puis de nouveau tout se taisait et elle se reprenait à penser ou plutôt à se laisser conduire passivement par les idées qui lui dansaient dans la tête et qu'elle ne parvenait pas à gouverner. Ces idées dansaient sur un rythme fou, sans méthode et sans mesure; elles semblaient être étrangères les unes aux autres, s'accoupler au hasard, se heurter parfois. Et de ces alliances ou de ces conflits incessants, si embrouillés, si bizarrement irrationnels qu'il était impossible même de définir en quoi consistait leur absurdité, Bérengère souffrait comme d'un mal physique.

Tandis qu'au repas du soir Charnailles craignait que Mlle de Givray ne l'interrogeât en présence du baron sur sa contenance troublée, la jeune fille, sans bien analyser l'instinct qui lui imposait de se taire, avait cent fois retenu les paroles qui lui montaient aux lèvres. Il lui paraissait

qu'un mot d'elle sur les événements de la journée, ces événements qui se perdaient dans le mystère, eût été un mot décisif dont les conséquences échappaient à sa perspicacité. Et cette impression morbide la jetait dans une sorte d'épouvante. Pourquoi dans le château, après avoir erré de galerie en galerie, s'était-elle sentie l'âme inquiète? Pourquoi avait-elle eu froid jusqu'aux moelles? Pourquoi surtout la voix de M. de Charnailles s'était-elle subitement altérée? Pourquoi sa main avait-elle tremblé? A ces questions anxieuses, la raison de Bérengère faisait très sagement la même réponse qu'Olivier:

"Qu'eût-il pu se passer de grave au vieux château, Bérengère, à deux pas de vous, dont vos sens ne vous eussent donné aucune notion? De quel événement, de quel incident votre ami eût-il pu désirer vous cacher l'importance, dans ces galeries désertes où il était seul avec vous?"

Et de fait, l'ignorance de Bérengère à ce sujet était si complète, qu'elle ne parvenait même pas à forger une hypothèse vraisemblable pour expliquer l'attitude du chevalier. Peut-être, en vérité, Charnailles avait-il été sincère lorsqu'il avait attribué son émotion à la frayeur qu'il avait redoutée pour Bérengère, à la responsabilité dont il avait soudain senti le poids, se trouvant avec la jeune fille, seul et loin de tout secours.

Il est certain que Bérengère avait eu une peur terrible des chauves-souris; à l'idée d'être frôlée par leurs ailes, son horreur avait été telle, qu'elle en avait presque défailli. Oui, c'était là tout le mystère.

Cependant, au souper, M. de Charnailles avait été bien silencieux. Bah! il était fatigué; cette fatigue, après une longue course ne devait guère surprendre chez un homme de cet âge. Pauvre M. de Charnailles! Il fallait que son amitié pour Bérengère fût bien grande, sans quoi se fût-il ainsi troublé à cause d'elle? Et Mlle de Givray s'attendrissait sur cette amitié: elle aimait son "vieux ami"! De le croire triste, elle avait été triste elle-même. Elle l'aimait pour mille raisons, parce qu'il avait sauvé M. de Givray, parce qu'il était un brave gentilhomme, parce qu'il était bon; et puis, n'était-ce pas étrange? elle l'aimait encore parce que, sans qu'elle sût pourquoi, elle ne pensait plus à M. de Charnailles sans penser aussi au beau cavalier dont il lui avait paternellement prédit la venue. Parfois même, en vertu de cette association d'idées, il lui semblait qu'avec le pas, la voix de M. de Charnailles, c'était un peu le chevalier qui s'approchait d'elle.

Pourquoi, pourquoi avait-il paru si douloureusement absorbé, l'ami fidèle? A quel souvenir pénible avait-il tout à coup songé? qu'avait-il vu, dans le couloir sombre du vieux manoir?

De toutes les pensées auxquelles elle s'abandonnait ainsi, de tout le travail auquel Bérengère se livrait, une impression plus forte, plus précise, se dégageait pour elle: l'horreur, le désespoir d'être aveugle! Cette impression, elle la connaissait bien; la veille encore au château elle l'avait, dans un cri d'impuissance, confiée à Charnailles; mais jamais elle ne l'avait ressentie avec autant d'intensité que maintenant, en cette nuit d'énerveuse insomnie. Si l'aventure de la journée la poursuivait ainsi, c'était beaucoup parce que cette aventure lui avait permis de mesurer, plus qu'aucun

événement de sa vie peut-être, toute l'étendue de sa misère.

Depuis douze ans, chacun s'était ingénié à lui rendre aussi facilement supportable que possible sa triste infirmité; jamais elle n'eut pour ainsi dire le temps de désirer un objet, jamais l'ennui de demander un service. Ce qu'elle ne voyait pas, on le lui décrivait; ses questions recevaient de longues réponses, les efforts de tous étaient intelligemment combinés afin qu'elle prit sa part de la vie extérieure, afin qu'elle s'y sentît mêlée. Au vieux château, elle avait eu pour la première fois l'impression atroce d'être impuissante à voir une chose qui se passait sous ses yeux et qu'on voulait lui cacher précisément à la faveur de sa cécité. Et cette chose était triste, cette chose semblait avoir frappé l'ami qui lui était cher. Cette chose était grave, son cœur intuitif le lui disait.

Oh! voir, voir!

Les mains de la jeune fille se pressaient convulsivement sur ses yeux; elle était possédée d'un désir de déchirer ses paupières, comme un voile importun. Voir! revoir le soleil, les visages aimés! Redevenir une femme semblable aux autres femmes! Et c'était une aspiration si folle, si complète, si éperdue de tout son être, qu'après s'être tordue d'angoisse sur sa couche elle en demeurerait brisée, anéantie. Alors, au milieu des affres de son insomnie, elle essaya de rêver au sourire de l'image qui la consolait dans la vieille chapelle. Aussitôt elle crut le voir avec cette netteté étrange dont elle avait parlé à Charnailles; elle crut le voir si bien, que ce fut presque une hallucination et qu'elle eut un instant l'impression d'avoir recouvré l'usage de ses pauvres prunelles mortes. Hélas! elle était dans sa chambre, ensevelie sous les rideaux de brocatelle de son lit, et non dans le sanctuaire où elle aimait à prier.

Cependant une douceur descendit dans son âme, et peu à peu elle s'assoupit; mais son sommeil fut troublé de rêves embrouillés et fatigants.

Tantôt elle se croyait dans les galeries du château, seule au milieu de monstres ailés dont elle devinait la présence et qui l'allaient dévorer; tantôt elle entendait pleurer tout auprès d'elle M. de Charnailles, elle voulait courir à lui, le consoler, et ne pouvait l'atteindre; tantôt c'était le beau chevalier qui était là: il chantait, elle l'appelait par son nom, un nom qui lui semblait très familier alors, et dont elle ne se souvient plus ensuite; mais le chevalier n'entendait pas, et il passait, la voix s'éloignait, se taisait; tantôt Bérengère était dans la vieille chapelle, et elle voyait!

Mlle de Givray ne se réveilla plus qu'au matin. Le soleil brillait, le ciel était presque pur; mais le temps s'était encore alourdi. Il y avait partout, dans le calme de l'air, dans l'aspect des choses, comme un pressentiment d'orage. Bérengère recevait le contre-coup de ce malaise général.

Avant de partir pour la chasse avec Olivier de Charnailles, le baron vint prendre congé d'elle. Il la trouva languissamment assise dans l'embrasure d'une fenêtre. Confusément montaient à elle les rumeurs du départ, piétinement impatient des chevaux, voix des piqueurs, fanfares des cors, aboiements des chiens.

"Au revoir, chère enfant!" fit tendrement le baron en baisant le front de sa fille.

Mais, brusquement, Bérengère se leva et se précipita dans les bras du vieux gentilhomme.

"J'ai peur qu'il ne vous arrive malheur, mon père," dit-elle.

Emu de cet élan, M. de Givray essaya d'apaiser la jeune fille.

"Il va faire de l'orage, oh! j'ai peur, j'ai peur pour vous, reprit-elle.

—Si telle est la cause de votre effroi, mignonne, repartit M. de Givray, rassurez-vous bien vite. L'orage n'éclatera pas avant ce soir. L'habile prophète qu'est messire Bertrand nous l'a promis, maître Pierre aussi, et vous savez que ce dernier ne se trompe guère. Chassez donc ces vilaines pensées. Notre bon abbé vous tiendra compagnie; Tiphaine vous contera de belles histoires; qui sait? peut-être la cousine Flore va-t-elle vous arriver. Le temps s'écoulera très rapidement jusqu'à l'heure de notre retour.

—Je ne l'espère pas, murmura la jeune fille; je suis triste, lasse, obsédée d'idées singulières."

Cette fois, le baron s'inquiéta tout de bon. Il craignait que Bérengère ne fût malade.

"Eh bien, dit-il, je vais en ce cas décommander la chasse, ou prier M. de Charnailles de m'excuser, de partir sans moi. Ma précieuse enfant, je ne veux point vous laisser seule, vous causer le moindre chagrin.

—Non, monsieur, déclara bravement Mlle de Givray, qui s'était un peu ressaisie et que cette preuve de sollicitude avait touchée. Mon effroi est un enfantillage. Je serais fâchée de vous priver d'un plaisir et de désobliger M. de Charnailles, qui est notre hôte. Quittez-moi sans crainte. Je me sens mieux, je vous assure. Et je ne suis pas seule, vous aviez raison, puisque M. l'abbé reste au château, puisque ma bonne Tiphaine veille sur moi. Puisse Dieu vous garder!"

Le baron hésita encore; mais Bérengère souriait à présent avec tant de confiance, qu'il se décida à suivre son conseil. Il l'embrassa, et, lui ayant fait mille recommandations, il s'en fut rejoindre en bas M. de Charnailles, qui l'attendait.

Mlle de Givray dina en tête à tête avec l'abbé Vincent dans la grande salle à manger tapissée des verdure de Flandre; puis le prêtre, très préoccupé par la généalogie d'un certain Montpersan de Chalais, dont la fille avait épousé un baron de Givray, retourna fiévreusement à l'histoire de Rochelande, et la jeune fille pria Tiphaine de la conduire dans le parc.

Désirant se reposer, elle s'assit dans un cabinet de verdure qui était de ses retraites favorites, et Lancelot se coucha fidèlement à ses pieds, tandis que la nourrice ouvrait un livre.

Par les soins de la baronne de Givray, sa sœur de lait, qui l'avait aimée, protégée, puis mariée à maître Pierre, Tiphaine avait reçu une manière d'éducation. Elle avait ainsi appris à lire, et lisait fort bien. D'ordinaire Bérengère avait grand plaisir à l'écouter; mais ce jour-là Mlle de Givray, nerveuse, ennuyée, distraite comme la veille, laissait errer son esprit bien loin du roman commencé sur sa demande par Tiphaine. Rien ne pouvait l'arracher à ses pensées, à l'agitation sourde et malative à laquelle elle était en proie,

inquiète de son père, inquiète d'on ne sait quel danger mystérieux et redoutable qu'elle ne définissait pas, que son imagination ne revêtait d'aucune forme précise.

Et, comme la veille encore:

"Ma bonne Tiphaine, dit-elle, j'ai besoin d'air et de mouvement;... ce temps m'étouffe. Je voudrais faire une promenade.

—Comme vous voudrez, mon ange, répondit la nourrice, heureuse de la voir échapper à cette torpeur, de l'entendre exprimer un désir. Irons-nous au village ou dans le bois de Sainte-Bertrade, ou...

—Allons à Bois-Genêts, interrompit Mlle de Givray avec une gaieté un peu forcée. Tu porteras à la Marie-Rosa un gros pain blanc, des gâteaux au miel et un flacon de vin; ce sera le remerciement que je lui dois pour l'excellente collation que j'ai prise chez elle. Va remplir un panier, va."

Mais cette visite à la Marie-Rosa ne fut pas joyeuse comme la précédente. Bérengère goûta du bout des lèvres les fruits qu'on lui offrait et éprouva un chagrin absurde dès que, sur sa demande, on lui eut répondu que les genêts n'avaient plus leurs fleurs.

Tiphaine, contente du plaisir de sa belle-sœur, ne se rendait pas exactement compte de cette tristesse, de ce malaise persistant de sa bien-aimée fille. La voix lasse, Bérengère dit:

"La solitude me tente. Conduis-moi au banc de pierre, sous les arbres; et tandis que vous vous entretenez, toi et la Marie-Rosa, je me reposerai un peu. Le temps est si lourd!"

Seule, elle se sentit un peu soulagée. Toute présence étrangère, même celle de Tiphaine qu'elle aimait, lui était pénible. Elle appuya sa tête fatiguée au tronc de l'arbre où s'adossait le siège de pierre, et, machinalement, tordit ses mains enlacées. Elle avait toujours dans le cerveau cette idée rigoureusement formulée: "Je voudrais voir, je voudrais voir."

Elle eût désiré aller à la chapelle de la colline, où la nuit précédente elle s'était vue en esprit; elle eût voulu pouvoir gagner seule, afin d'y prier sans témoin, le refuge où elle se sentait si près de Dieu... Il y fallait renoncer. C'était bien affreux d'être aveugle!

Quelque chose de chaud et d'humide passa sur les doigts de Bérengère; elle comprit que Lancelot était là, qu'il lui léchait la main, comme s'il eût deviné sa mélancolie. Cette caresse attendrit la jeune fille; elle attira contre elle la tête du chien et la baisa.

"Mon bon chien!" murmura-t-elle.

Et elle se prit à parler tout bas à la jolie bête, à lui raconter au hasard ce qui lui torturait l'esprit:

"Oh! mon chien, mon grand chien, je voudrais voir, je voudrais courir seule dans la campagne avec toi; je voudrais, je voudrais..."

Puis, tâtant le collier, elle trouva la laisse qui y était attachée, et se levant:

"Marchons un peu, Lancelot, dit-elle; conduis-moi, mon féal!"

Lancelot semblait comprendre: il marchait à pas lents, suivant scrupuleusement le sentier qui passait devant la chaumière. Bérengère lui parlait toujours.

"Tu vois, Lancelot; mais je me demande si tu regardes... Ce doit être bon de regarder... Moi, j'entends et je sens; il faut que je m'en contente, mon chien... L'herbe est chaude, elle exhale un parfum que j'aime... Les oiseaux chantent... Nous sommes sous les arbres; je ne crois pas qu'il y ait de soleil dans les clairières... Ce soir il fera de l'orage; on a du plomb sur le front en attendant... Maintenant le sentier descend un peu. Lancelot, je me aperçois bien; ici les arbres sont plus épais. Il y a du chèvrefeuille dans les buissons... Ah! voilà le vent qui se lève... un vent qui brûle!... Le sens-tu comme moi, mon bon chien? en souffres-tu? Sens-tu ta tête pleine de feu et tes membres chargés de chaînes?"

Elle marchait, distraite un moment par les impressions qu'elle recueillait ainsi; puis, brusquement, elle se sentit entraînée par son guide vers la gauche.

Ah! pensa-t-elle, saisie, le chemin de la chapelle.

Elle s'arrêta. Elle était très lasse, et pourtant une idée lui venait à l'esprit, étrangement séduisante. Si elle se laissait conduire par Lancelot jusqu'à la chapelle? Comme elle l'avait dit un jour à Charnailles, elle était certaine que le bon chien la dirigerait aussi exactement qu'un être humain. Alors elle goûterait dans la chapelle fraîche, calme, douce à la prière, cette heure de recueillement qu'elle appelait de tous ses vœux.

Béregère fit quelques pas dans la direction précédemment indiquée par le mouvement de Lancelot, et aussitôt celui-ci continua sa route en avant.

Tout autre jour la jeune fille eût été sans doute effrayée de s'engager ainsi, sans autre guide qu'un chien, dans un chemin qui n'était peut-être pas même celui qu'elle supposait; elle eût, en tout cas, songé à l'inquiétude possible de Tiphaine, qui trouverait vide la place où elle avait laissé sa chère demoiselle. Mais une sorte de fièvre la soutenait et l'absorbait à la fois; elle allait, elle allait, sans crainte, presque sans pensée.

Il lui semblait n'avoir marché qu'un temps très court, lorsque le contact de sa chaussure avec un sol pierreux lui apprit qu'elle arrivait à la chapelle, lorsque tôt après elle heurta la première marche et sentit sous ses mains la porte aux riches ferrures, qui céda.

Enfin elle avait atteint sa consolante retraite! Maintenant la fatigue l'accablait. L'air était lourd, toujours plus lourd sur son front. Elle tâtonna péniblement, les bras étendus, et ainsi elle gagna le prie-Dieu sculpté où elle avait coutume de s'agenouiller. Là elle s'affala, ses deux mains soutenant sa tête lassée.

Elle n'avait plus la force de réfléchir; mais une idée pourtant dominait encore son absorbement, sa fatigue physique, ce désir de voir, qui était presque une volonté.

Et, avec cette chose fixe dans la tête, dans le cœur, elle priait... Était-ce même une prière? Non. Ni phrases ni mots ne se précisaient dans son esprit, elle ne s'adressait exactement ni à Dieu, ni au Sauveur de l'humanité pécheresse, ni à la Mère de toute consolation, dont elle devinait l'image; mais, en un élan de suprême exaltation, elle plaçait son âme devant la toute-puis-

sance, la toute science, le monde divin, infini et mystérieux, de l'au-delà. Et c'était pour elle une extase, comme si elle se fût sentie soulevée de terre, emportée jusqu'aux sommets de ces montagnes bibliques où le Seigneur parlait, comme si sur sa face eût passé le souffle d'en haut.

Soudain, tandis qu'une pluie torrentielle se mettait à tomber, un violent coup de tonnerre déchira le silence. L'air trembla. Alors la jeune fille fut prise d'une terreur étrange, d'une terreur sacrée.

L'orage l'avait toujours effrayée depuis l'heure où elle était devenue aveugle; mais jamais elle ne s'était ainsi trouvée seule, réduite à ses pauvres forces, au milieu des éléments déchainés; jamais surtout elle n'avait éprouvé cette impression intense d'un contact avec le surnaturel. Cependant, affaissée sur le prie-Dieu, n'osant risquer un mouvement, elle poursuivait sa supplication muette, inexprimée.

Les fracas succédaient aux fracas. A la porte, Lancelot hurlait. Mlle de Givray ne pensait pas à l'anxiété de Tiphaine; elle ne pensait pas de façon précise à un danger matériel; le souvenir même de son père, dont le départ pour la chasse sous un ciel menaçant l'avait inquiétée, lui échappait en cet instant. Elle croyait assister, sous un voile de ténèbres, à un drame mystérieux dont l'épouvante le terrassait.

Les coups de tonnerre avaient cette stridence sèche et brève qui annonce, comme on dit, que "l'orage est près". Ils devaient suivre l'éclair sans même en être sensiblement distants. Béregère le devinait confusément, et, au moment où ses oreilles percevaient l'immense grondement, il lui semblait qu'une lueur bleuâtre, lui glissait devant les yeux. Mais, fascinée, elle ne s'étonnait pas plus des lueurs qui éplaisaient fugitivement ses prunelles vides qu'elle ne se préoccupait de la pluie qui tombait avec un grand bruit éperdu et devait changer les chemins de la colline en ruisseaux.

Vaguement une réminiscence de ses premières années lui revenait, très ancienne. Elle se rappelait que, toute petite, lorsqu'elle abaissait ses paupières et y appuyait les doigts, il lui passait ainsi devant les yeux d'étranges et confuses visions de couleurs.

Puis un éclair illumina féeriquement toute la chapelle, et en même temps, un choc terrible ébranla la colline, suivi d'un bruit semblable à celui qu'eussent fait en s'écroulant jusqu'au bas de la pente les murs séculaires du vieux château.

Brusquement, d'un geste affoé, Béregère jeta ses mains à ses yeux, puis les souleva de nouveau.

Alors un cri déchira sa poitrine; et elle roula inerte sur les dalles de la chapelle.

Dans la lueur éblouissante de l'éclair, elle avait vu l'image qu'elle aimait et la chapelle toute fleurronnée de sculptures, et ses mains à elle, blanches et chargées de bagues. Elle avait vu!

DEUXIEME PARTIE

XI

Quand Tiphaine, s'étant aperçue trop tard de l'absence de son enfant, pénétra tout éperdue dans la chapelle, Béregère gisait toujours sur le sol, blême, immobile, comme privée de vie.

S'accablant de reproches, la pauvre nourrice envoyait au château, afin d'y quêrir du secours, la Marie-Rosa qui l'avait accompagnée dans ses recherches; mais Mlle de Givray ne revint à elle que sous la brûlure d'une fièvre intense. A l'heure où le baron et M. de Charnailles, le premier tout joyeux de sa journée, le second moins découragé que la veille, rentrèrent au château, Tiphaine veillait au chevet de la jeune fille, qui se débattait en proie au délire, tandis qu'un courrier expédié en hâte vers la ville portait un message au médecin, avec ordre de le ramener au plus vite.

Pendant une longue semaine, Bérengère de Givray fut en péril de mort, sans que les docteurs consultés osassent donner le moindre espoir à ceux qui les imploraient comme des puissances suprêmes. La pauvre enfant était certainement atteinte d'une maladie cérébrale; mais les saignées répétées, les calmants les plus généralement efficaces n'arrivaient ni à vaincre la fièvre qui minait son organisme, ni à apaiser l'agitation terrible, le délire qui la laissait par moments anéantie sur sa couche. Et tout d'abord, c'était au délire qu'on avait attribué certains mots étranges de Bérengère. D'une voix qui tintait douloureusement, elle annonçait une grande délivrance, elle disait qu'elle voyait, elle disait ce qu'elle voyait.

Enfin la vérité était apparue. Comment, depuis quand, par quel miracle? Mystère! Mais, bien réellement, la jeune fille voyait.

La vie, une vie fiévreuse, intense, brillait dans les yeux grands ouverts qu'elle attachait sur son père, sur Tiphaine à qui elle parlait sans les reconnaître. Puis les plis des rideaux, les personnages des tapisseries s'animaient pour elle. Son imagination surexcitée inventait des êtres qu'elle interpellait comme les êtres de la réalité.

Le médecin qui soignait Mlle de Givray avait été mandé auprès d'elle avec d'autres, jadis, à l'époque où l'enfant était devenue aveugle; et, devant l'affreux malheur, il avait avoué son ignorance ou du moins les lacunes de la science dont il avait étudié, toute une vie, les arcanes. Maintenant il constatait la guérison comme il avait constaté le mal, sans expliquer l'un plus que l'autre. Mais s'il s'était étonné autrefois que Bérengère ne vit plus avec des yeux parfaitement sains en tant qu'organes physiques, il ne pouvait être surpris, scientifiquement en tout cas, qu'elle vit à présent dans des conditions identiques. Le mécanisme délicat du sens de la vue était intact, et fonctionnait normalement.

"Un grand mystère!" dit-il.

Car c'était un homme simple et point désireux de se faire valoir au mépris de la pure vérité.

Et il ajouta:

"Plus tard, peut-être ces choses seront-elles comprises. Nous savons très peu..."

Il recommanda seulement qu'un bandeau fût posé sur les yeux de Bérengère. Cette faculté nouvelle était pour la malade une cause de surexcitation cérébrale, il était prudent de lui en interdire l'exercice jusqu'au jour où elle aurait recouvré le calme avec la santé, si elle devait guérir jamais.

De grosses larmes inondaient le visage du baron, lorsqu'il songeait aux cruautés de la destinée qui voulait qu'avec une joie si éblouissante, si

miraculeuse qu'il n'y eût même point osé auparavant arrêter son espoir, une douleur lui arrivât plus grande encore, effaçant la joie, rendant le miracle inutile et navrant.

Sa fille, sa pauvre petite aveugle, par un prodige, échappait aux ténèbres; le bonheur enfin pourrait sourire à cette déshéritée; à son tour belle, jeune, gaie, elle rêverait à l'avenir. Mais non, sans même avoir entrevu la jouissance des biens retrouvés, Bérengère ne serait plus bientôt qu'un souvenir très doux et très pur; ses yeux se refermeraient, à peine ouverts au soleil. Alors, c'en serait fait des bonheurs bien pâles, mais pourtant bien précieux, de la veille: le Château de la vieillesse deviendrait le château de la mort.

Trop soudaine, trop brusque avait été la secousse pour cette organisation frêle. Elle sortait brisée d'une extase, d'une joie qui surpassaient les forces humaines. Comme ceux qui ne s'éveillent que pour adresser un dernier adieu à la vie, de certaines visions trop belles, Bérengère mourait à dix-huit ans d'avoir revu la lumière.

Ah! comme il était sombre, lugubre, le château de Rochelande! La petite demoiselle allait mourir!

Tiphaine secondant Mlle de Croixménéil accourue en larmes au chevet de Bérengère, ne quittait pas sa chère fille, l'assistait jour et nuit, ainsi qu'une mère l'eût fait. Maître Pierre errait comme une âme en peine; le vieux Raimbault, retenu dans son fauteuil par les mauvaises douleurs qui étreignaient parfois ses membres, ne répondait guère, lorsque Colin lui parlait d'autre chose que du petit ange prêt à s'envoler. Les autres serviteurs du château instinctivement étouffaient leurs pas et leurs voix dans les galeries sonores. Et puis on priait beaucoup, on portait des cierges à l'église, on faisait des vœux. Et cette désolation avait son écho au village, où Bérengère était chérie.

Au milieu de toutes ces douleurs, l'abbé Vincent s'efforçait de rester serein, confiant, de relever les courages; mais il avait lui-même des heures de désespoir, car il aimait l'enfant qu'il avait élevée, instruite, consacrée à Dieu, l'enfant dont il connaissait l'âme pure.

"Seigneur, priait-il, vous nous l'avez donnée et vous pouvez nous la reprendre: que s'accomplisse en toutes choses votre sainte volonté! Mais vous savez, mon Dieu, comme elle vous aime et vous sert. Oh! si c'est possible, Seigneur, laissez-nous! Puisque, par un miracle que vous seul aviez la puissance de faire, vous avez rendu la vue à celle qui ne voyait plus depuis douze ans, laissez encore sur la terre cette enfant pieuse et bonne, pour la gloire de votre nom!"

Quant à Charnailles, triste, inquiet lui aussi, il croyait mieux concevoir, depuis que Bérengère était en danger, la place qu'avait prise dans sa vie la petite soeur qu'il avait devinée le jour où une sorte de mystérieuse supériorité d'âme lui avait été révélée par un chant de jeune fille.

Mlle de Givray lui avait enseigné le courage, l'espoir, la prière, et cela si doucement!

Un jour, conduit par le baron, il revit Bérengère.

Comme elle était changée! Pâle, plus pâle que les blancheurs de son lit. Elle dormait d'un som-

meil oppressé; sa bouche crispée s'ouvrait de temps à autre pour murmurer des mots sans suite qui semblaient venir de loin; la souffrance raidissait ses mains fermées, tirait ses traits. Le bandeau qui lui couvrait les yeux exagérait l'expression malade de son visage amaigri. A ce spectacle navrant, Charnailles ne trouva plus de paroles; un sanglot s'étranglait dans sa gorge. Il sortit précipitamment sans rien dire.

Il travaillait; mais il avait peine à fixer son attention, et son oeuvre n'avancait pas en proportion du nombre d'heures qu'il y consacrait chaque jour, penché sur la table où s'accumulaient les documents séculaires, toute cette poussière du passé au milieu de laquelle se réalisait son rêve, naguère. Est-ce que Bérengère allait mourir? Était-il bien réel qu'Olivier ne reverrait plus, rosé par le rire ou l'émotion, ce clair et innocent visage; qu'il n'entendrait plus la suave musique de cette voix virginale; que c'en était fait de l'intimité confiante de la jolie princesse aux cheveux d'or et de son vieil ami le chevalier?

Insensiblement, toute préoccupation autre devenait étrangère à Charnailles. Dans une lettre que, pendant la maladie de Bérengère, il reçut de son père vénéré, celui-ci parlait de Mlle de Méranie. Elle brillait par son esprit dans les salons les plus célèbres de la ville. Olivier éprouva comme une surprise à lire ce nom. Son coeur ne l'avait pas prononcé depuis un temps qui lui parut avoir été fort long. Alors, s'accusant d'oubli, le jeune homme voulut évoquer l'image rayonnante qui avait illuminé jadis ses plus belles espérances, et il lui sembla qu'elle avait pâli, qu'elle s'évanouissait à demi, légère, imprécise comme le souvenir des rêves où elle avait passé. Sans doute elle reprendrait son éclat, la radieuse image, si Dieu faisait un second miracle, s'il guérissait Bérengère, la petite soeur d'Olivier!

Quelquefois le baron de Givray venait s'asseoir dans la bibliothèque où Charnailles travaillait, et il confiait à son jeune hôte ses tourments, son chagrin.

Alors Olivier essayait, en donnant de l'espoir au pauvre père, d'en reprendre un peu lui-même. Il parlait affectueusement, disant aussi sa grande amitié pour Bérengère et quelle douce amie il avait trouvée en elle.

"Vous êtes bon, Olivier, disait le vieux gentilhomme; votre présence m'est d'un grand secours."

Réconfortant aussi était pour M. de Givray l'optimisme persistant de Mlle de Croixménéil, qui faisait des projets d'avenir dès qu'elle cessait de pleurer à chaudes larmes, oubliant près du lit de l'enfant qu'elle aimait ses parures mignardes et son langage étudié.

Et la semaine sembla longue, longue comme un siècle. On s'étonnait que l'été fût toujours là, avec un radieux soleil, des bois verdoyants et des moissons fleuries; que les murs du château neuf n'eussent pas noirci; que ceux du vieux château fussent encore debout.

Puis, un matin, le délire cessa; Bérengère parut plus calme, elle s'endormit. La journée fut bonne, la nuit à peine plus agitée. Le lendemain, le docteur déclara que Mlle de Givray était sauvée.

Cependant les plus grandes précautions étaient nécessaires. Le praticien choyé, béni par tous les

habitants du château, exigea une paix, un silence absolus. Tout d'abord il défendit que, dans la chambre close, plus de deux personnes séjournassent à la fois; puis, quand la convalescence commença à prononcer quelques mots, il interdit les questions émouvantes, les réponses prolongées. Enfin il fut entendu que, sous aucun prétexte, le bandeau qui couvrait toujours les yeux de Bérengère ne devrait être dénoué ni soulevé avant l'heure voulue.

Aussi bien Bérengère, très ébranlée encore, ne se révoltait point contre cette tyrannie. Cependant, s'y reprenant à deux ou trois fois, elle avait parlé à son père de l'heure inoubliable où elle avait recouvré la vue; elle avait exprimé en quelques mots tendres, émus, sa grande reconnaissance envers Dieu; mais toute parole lui était une fatigue. Elle se soumettait avec une docilité souriante à ce qui lui était prescrit. Chose étrange! en dépit des brumes qui obscurcissaient encore ses idées, une sorte d'appréhension indéfinissable lui faisait même redouter le moment où ses yeux seraient enfin ouverts au monde extérieur, où il lui serait permis de voir. Elle éprouvait une crainte de l'émotion qui l'attendait à cette minute suprême, comme si elle ne se fût pas cru la force de la supporter. Mais, après la douloureuse crise, cette faiblesse qui la rendait absolument passive, qui l'empêchait de penser, de se mouvoir, était douce à la jeune fille.

Confiante, heureuse, Bérengère n'était point étonnée ou à peine. N'avait-elle pas toujours espéré que Dieu l'exaucerait? Pour le reste, elle attendait.

Levée enfin, enveloppée dans une robe à longs plis amples où se fondaient les contours de son corps, elle parut plus grande et plus frêle qu'avant sa maladie. Son visage émacié se creusait légèrement quand elle souriait; ses mains très pâles faisaient songer à de jolies fleurs, infiniment délicates et fragiles. Mais elle vivait, elle se sentait vivre! Ce fut d'un pas moins incertain qu'on l'eût pu croire, à la voir si changée, qu'elle gagna, appuyée au bras du baron, la pièce où elle avait vécu tant d'heures et où se trouvaient, à deux pas de la chambre où elle dormait et de l'oratoire où elle se recueillait, ses livres, son luth, ses menues bagatelles de jeune fille, les meubles précieux qui lui venaient de sa mère.

Une soie légère couvrait encore ses yeux. La veille, les rideaux de la chambre à coucher ayant été soulevés, un peu de jour avait filtré sous le bandeau blanc. Bérengère en avait eu l'exacte perception, et déjà cette demi-vision de la lumière l'avait ravie. Mais, maintenant seulement, le subtil obstacle qui la séparait encore du grand jour, des êtres, des choses, allait être enlevé.

Mlle de Givray avait demandé qu'à cet instant décisif tous ceux qu'elle aimait fussent présents autour d'elle. Son regard d'éveil appartenait aux visages chers.

Le baron fit asseoir la jeune fille dans un fauteuil de fine tapisserie, monté en bois de chêne, délicatement travaillé. A travers le vitrail un gai soleil entra et répandait de limpides clartés sur les roses que Tiphaine avait cueillies, et dont elle avait empli les corbeilles et les coupes.

M. de Givray était debout, tout tremblant, à côté de Bérengère; les autres, moins proches, ne

la quittaient pas des yeux, osant à peine respirer.

Déjà le médecin, qui se tenait derrière le fauteuil, touchait le noeud du bandeau, prêt à le défaire.

—Attendez, pria Bérengère, je suis émue, toute remuée, et si heureuse d'un bonheur qui m'é-touffe!"

Elle respira profondément, joignit les mains un instant recueillie; puis elle dit:

"Je suis prête!"

Alors, légèrement, avec des mains qui frémis-saient pourtant, le bon docteur détacha l'étoffe blanche.

Les yeux de Bérengère s'agrandirent étrange-ment, aussitôt mouillés de larmes.

"Je vois..." fit une voix basse, changée.

Et, tout éperdue, Mlle de Givray se jeta au cou de son père, qui était tombé à genoux près d'elle.

.....
Ce premier moment d'émotion passé, Bérengère, la tête appuyée sur l'épaule du baron toujours agenouillé, regardait autour d'elle, extasiée, les personnes, les choses. Et elle parlait très douce-ment.

"Comme je vous reconnais, mon père! Déjà vos cheveux étaient blancs au temps où je perdis la vue, ils ont encore blanchi. Mais vos yeux sont aussi noirs et aussi tendres qu'autrefois. Quant à M. l'abbé, il me semble l'avoir vu hier, c'est merveilleux... Je me souvenais à peine de ma bonne marraine! Elle me plaît. Oh! elle me plaît. Quelle jolie robe vous avez, cousine Flore!... Ti-phaine, ma mie, je te retrouve bien, quoiqu'il y ait maintenant des fils gris dans ta chevelure!"

Elle eut aussi des paroles de reconnaissance pour le médecin, qui, heureux de toute cette joie, se retira discrètement; puis, des personnes, la jeune fille passa aux choses. Elle reconnaissait le soleil, le soleil, son ami, qui brillait si clair pour lui faire fête. Et elle reconnaissait les meub-les, les objets jadis familiers; tout lui paraissait diminué, pourtant... elle n'était plus une fillette.

"Que c'est beau une rose, mon père! Je ne me rappelais pas que ce fût aussi beau! J'en veux cueillir bientôt dans le jardin moi-même."

Charmée, amusée, elle se tourna légèrement en arrière, d'un mouvement vif, enfantin, afin que son regard pût embrasser l'autre côté de la chambre; alors une profonde surprise immobi-lisa ses traits, tout à l'heure animée d'une gaieté fiévreuse. C'est que, dans l'une des fenêtres, à quelques pas d'elle, elle voyait un visage qu'elle ne connaissait pas, qui ne lui remémorait aucun souvenir. Qui donc était ce gentilhomme, jeune, élégant, de haute et fière stature?

Comme elle se posait cette question embar-rassante, ses yeux rencontrèrent ceux du jeune gentilhomme, et vite elle détourna la tête; mais à ce moment même, si brusquement qu'elle en fut saisie et qu'un flot de sang rose envahit sa pâleur nacrée, elle avait pensé à la voix entendue quelque temps auparavant, à la belle voix qui chantait des vers de Ronsard.

Tout ceci n'avait duré, on le comprendra, que peu de secondes; déjà Bérengère interrogeait son père, bien bas.

"Qui est cet étranger?"

M. de Givray, qui n'avait pas prévu l'étonne-ment de Bérengère, n'ayant guère songé à la

découverte qu'elle allait faire nécessairement et au premier regard, se souvint tout à coup du passé bien récent qu'il avait oublié dans sa joie, et sourit:

"Un ami, répondit-il, un ami qui attendait ta guérison avec impatience; tu le connaîtras mieux plus tard.

—Un ami?" répéta la jeune fille.

Puis, cette idée en amenant une autre:

"Et M. de Charnailles, demanda-t-elle, ne le verrai-je pas?"

—Plus tard, dit encore le baron avec une auto-rité tendre. Maintenant je serais d'avis que ma précieuse enfant se reposât dans le calme et la solitude."

Le médecin qui rentrait approuva fort ce con-seil, et Bérengère s'y soumit.

Quelques heures plus tard, après d'habiles pré-liminaires, M. de Givray raconta à sa fille la méprise qu'elle avait faite le jour de l'arrivée de M. de Charnailles, et exposa ensuite de son mieux les raisons qui l'avaient engagé lui-même à profiter d'une erreur aussi naturelle, à la pro-on-ger volontairement. Alors, seulement, il dit le nom du gentilhomme de la fenêtre. Inutile d'a-jouter que Bérengère l'avait déjà deviné.

"Aussi bien, conclut naïvement M. de Givray, je pensais, ma pauvre chère que jamais vous n'ap-prendriez tout ceci."

La jeune fille sourit; elle était devenue très rouge, et passait d'un mouvement qui lui était familier sa main sur son front.

"Je puis à peine croire à cette extraordinaire histoire, monsieur, dit-elle. Il me semble qu'il me serait impossible de retrouver M. de Char-nailles en cet inconnu. Et ce n'est pas très bien, ce que vous avez fait là, mon cher père!

—Pas très bien?

—Très mal même! fit la jeune fille, demi-gra-de, demi-rieuse. Sachant que M. de Charnailles, votre ancien ami, est âgé, je parlais en con-séquence au gentilhomme que vous m'aviez pré-senté comme tel. Parfois même je lui confiais des choses, des idées un peu folles, et je..."

Elle s'arrêta, intimidée par le souvenir qu'elle évoquait.

"Olivier de Charnailles n'est pas un tout jeune homme, reprit le baron, il a trente ans déjà. Il est fort sérieux et réfléchi, comme vous avez pu en juger; vous n'étiez pour lui qu'une enfant. Il était bien réellement un vieil ami pour vous.

—C'est vrai, dit Bérengère avec candeur, il était mon vieil ami! Il l'est encore sans doute; s'il a trente ans, il n'est plus jeune. Pourtant... Non, je ne puis me faire à cette métamorphose. Je ne croirai à cette étrange réalité que lorsque j'aurai entendu parler le gentilhomme que j'ai vu tout à l'heure. Ah! comme c'est étonnant et délicieux de dire: *J'ai vu!*"

Prise d'un enthousiasme naïf, elle se mit encore à admirer son père, les ornements d'or de son pourpoint, la dentelle de sa fraise; puis elle se leva, marchant d'un pas chancelant jusqu'à la fenêtre pour contempler le parc, l'étang, les ar-bres. Enfin, dans un miroir que rencontra son regard, elle aperçut son image à elle, la fixa, un moment surprise, et bientôt la reconnut, la de- vina.

"C'est vrai, dit-elle, répondant à une pensée qu'elle n'exprimait pas, je suis jolie!"

Le baron souriait, aussi content qu'elle.

"Je serai plus jolie, ajouta-t-elle avec satisfaction, lorsque je serai moins maigre et moins pâle; mais ma figure me plaît. Je ressemble à ma mère, n'est-ce pas?"

Ému de cette coquetterie enfantine, où n'entrait point de vanité, ému du souvenir évoqué, le baron serra sa fille sur son cœur.

"Vous lui ressemblez, ma Bérengère, dit-il, et vous êtes mon seul bonheur."

Le lendemain, Mlle de Givray se réveilla plus forte déjà et toute gaie. Le soleil inondait sa chambre lorsqu'elle se leva, aidée par Tiphaine. Elle voulut que la nourrice disposât plus soigneusement que la veille ses jolis cheveux dorés, et demanda des bouffettes bleues pour sa coiffure et pour sa robe blanche.

On l'installa dans la pièce où ses yeux avaient été rendus à la lumière; le fauteuil fut dressé dans la vaste embrasure de la fenêtre, pour que la jeune fille pût jouir du soleil et des choses du dehors. Ses roses de la veille avaient été rafraîchies, renouvelées; la chambre en était encore toute fleurie.

"Oh! Tiphaine, fit Bérengère en extase, les mains jointes, les regards glissés vers la colline dont on devinait sur la droite la pente verdoyante, quelles belles roses nous porterons à la chapelle! Ma pauvre chapelle, la chapelle où par un vrai miracle, Tiphaine, j'ai été guérie! Elle a dû manquer de fleurs, tandis que j'étais clouée sur mon lit de souffrance, et toi à mon chevet.

—Vraiment non, demoiselle, repartit la nourrice; car j'ai vu deux fois au moins M. de Charnailles qui montait vers la colline des roses dans les mains.

—M. de Charnailles allait à la chapelle, ma mie?

—C'était, je pense, une manière de prier pour vous, ma colombe. C'est un digne gentilhomme.

—J'en suis sûre, Tiphaine; mais comme je me suis trompée sur son compte!

—Pas tant, allez, demoiselle, fit la nourrice avec conviction. Il y a des jeunes gens qui ont plus de raison que bien des vieillards. Ce bon seigneur est savant et sage."

Et, avec son franc-parler de dévouée servante, elle ajouta:

"M. de Charnailles a bien vingt ans de plus que Mlle de Croixménéil, ainsi..."

Mlle de Givray admit cet argument et parla d'autre chose, adressant à la bonne nourrice des questions sans nombre. Puis elle refit connaissance avec Lancelot, qui l'accabla de caresses.

Quelques instants après, le baron, suivi de l'abbé, vint lui demander comment elle se trouvait et si elle ne serait pas disposée à recevoir M. de Charnailles.

Lorsqu'entra le visiteur annoncé, Bérengère eut un sourire involontaire.

C'est qu'Olivier avait l'air extraordinairement jeune, tandis qu'il la saluait très bas, comme il était d'usage en l'époque. Jeune était la silhouette haute et souple, jeune l'épaisse chevelure lustrée qui dégageait un front un peu pensif, jeune surtout le regard franc et souriant qui se posait doucement sur celui de Bérengère.

Si M. de Charnailles avait trente ans.—ce grand âge!—certes, il ne les paraissait pas. Et Mlle de

Givray pensa que M. de Charnailles ressemblait à sa voix, si toutefois c'était bien lui qui eût chanté des vers de Ronsard.

Pendant Olivier, après s'être informé de la santé de Bérengère et avoir exprimé à la jeune fille la grande joie qu'il éprouvait à la voir guérie, lui adressait d'un ton demi-sérieux de profondes excuses.

La supercherie, bien innocente si l'on considérait l'intention qui y avait présidé, ne pouvait-elle être pardonnée en faveur de cette intention et aussi de la preuve réelle de dévouement qu'Olivier allait donner à sa petite amie, en consentant pour elle à se parer du bon renom et de la digne personnalité d'un caractère absent, chose qui avait répugné fort à son caractère?

Bérengère sourit, et tendant à M. de Charnailles une petite main qu'il baisa:

"Je vous pardonne de grand cœur, monsieur, fit-elle, en faveur de l'intention, comme vous dites, mais à une condition.

—Laquelle, mademoiselle?

—C'est, déclara-t-elle avec espièglerie, que vous restituerez à monsieur votre père ce qui lui appartient de droit, toutes les paroles que je vous ai dites, et qui ne s'adressaient point à vous.

—Devrai-je aussi, demanda le jeune homme, restituer à mon père tout le bon vouloir dont vous avez daigné m'honorer, et qui, je le sais bien, ne m'était pas destiné non plus?"

Malicieusement Mlle de Givray hésita, puis:

"La moitié seulement, concéda-t-elle; car le fils de monsieur votre père a droit à mon amitié, puisqu'il a bien voulu être notre hôte, puis..."

Elle rit, et comme Charnailles l'interrogeait des yeux, en souriant lui-même:

"Puis vous avez pris les charges qui incombaient à monsieur votre père; vous vous êtes généreusement fait l'ami, le vieil ami d'une jeune personne capricieuse; et il me semble qu'ainsi, ayant eu part à la peine, vous avez acquis le droit d'avoir part à la récompense, si toutefois c'en est une que mon amitié.

—Une très grande, je vous assure, et que j'esayerai de mériter personnellement.

—Vous avez déjà bien un peu essayé en fleurissant ma chapelle, murmura Bérengère plus sérieusement. Oh! quelle bonne pensée, monsieur de Charnailles! Comme je vous en remercie!

—Alors, conclut gaiement M. de Givray, le traité de paix est signé?

—Certainement, fit la jeune fille; mais je ne crois pas qu'il y ait eu de guerre! Rien n'est changé."

Je reconnais sa voix, pensa-t-elle, demeurée seule, la voix de mon vieil ami, une voix grave et profonde; si grave, que l'idée ne m'était pas venue qu'elle pût être celle d'un jeune homme. Elle est jeune pourtant, très jeune, je le comprends à présent. Le nom d'Olivier sied à M. de Charnailles. C'est un beau cavalier, du moins, je le crois, car je ne puis le comparer à personne, si ce n'est aux souvenirs qui me restent des portraits de galerie."

Quand elle fut plus forte et put vaquer à travers le château, Bérengère voulut les revoir, ces portraits dont le souvenir avait souvent occupé ses songeries. Follement, comme un enfant heu-

reux qui bat des mains au moindre plaisir, elle admira les fiers seigneurs et les nobles dames, elle se fit redire par l'abbé des histoires qu'elle savait; puis, dans le cabinet de travail de son père, où elle passait scrupuleusement en revue chaque meuble, chaque objet, elle sourit, charmée, au fin profil de Jeanne d'Eylan, baronne de Givray.

"Oh! dit-elle, elle a des cheveux du même blond que les miens! Ne trouvez-vous pas, monsieur l'abbé?"

Mais tout à coup, au milieu d'une phrase, elle s'arrêta et tressaillit. Une expression singulière, une sorte d'effroi assombrit son visage:

"Mon père, demanda-t-elle en détournant la tête, qui est celui-ci?"

—C'est, répondit le baron, François le Taciturne, baron de Givray et de Rochelande, votre arrière-grand-père."

A ce nom, la jeune fille ne put réprimer un léger frisson.

"Ah! dit-elle, il a une figure terrible."

M. de Givray parut étonné.

"Terrible? objecta-t-il. Non; froide un peu, certes, mais..."

—Terrible, monsieur; un visage qui fait peur! Si ces yeux étranges ne vous frappent pas, c'est sans doute que depuis l'enfance et toujours vous avez vu ce portrait, et que vous vous êtes accoutumés à son expression.

—Et si ma petite fille remarque, ou plutôt s'invente cette expression, c'est qu'elle a la tête pleine de chimères et aussi parce qu'elle ne peut avoir encore la juste compréhension des physiognomies."

Mlle de Givray se tut, pensant que sans doute son père avait raison, et qu'habituee aux mines riantes de ses familiers, elle avait été désagréablement émue par l'air froid et sombre de François le Taciturne.

Tout ceci d'ailleurs l'intéressait fort peu pour l'instant. De sa visite aux portraits du château elle emportait la réponse qu'elle avait cherchée. Elle avait acquis la certitude que M. de Charnailles était un "beau cavalier", et qu'il eût pu soutenir victorieusement la comparaison avec tous les seigneurs de la galerie.

M. de Charnailles, lui, ne songeait guère à comparer Bérengère à toutes les nobles dames et à toutes les gracieuses demoiselles de Givray du temps passé, non plus d'ailleurs qu'à aucune autre dame ni demoiselle; mais il restait dominé par une impression étrange; celle qu'il avait éprouvée à la minute, à l'instant fugitif et pourtant inoubliable où Mlle de Givray, dans la joie de voir, s'était tournée vers lui, où pour la première fois il avait rencontré son regard qui s'éveillait.

Bérengère avait demandé:

"Qui est cet étranger?"

Olivier eût pu dire:

"Qui est cette jeune fille que je ne connais pas?"

Non, il ne connaissait pas ce visage adorable qu'éclairait la pure lumière de deux yeux bleus, des yeux où vivait une âme. Et quelle âme tendre, candide, étonnée, mystérieuse aussi! l'âme de la petite fille qui s'éprenait des belles légendes et se plaisait à respirer l'air chargé de souve-

nirs des ruines, l'âme de la jeune fille qui priait dans la chapelle fleurie de violettes ou de roses, et qui rêvait d'un amour très pur et éternel que Dieu aurait voulu et qu'il bénirait, et puis surtout l'âme de celle qu'on ne connaissait pas encore, de celle qui ne se connaissait pas encore elle-même, l'âme encore secrète et délicieusement inachevée de la femme qui serait un jour la petite princesse aux cheveux d'or.

Ce premier regard avait été une sorte de révélation pour Charnailles: depuis, la pensée l'en suivait continuellement et jusque dans la bibliothèque, où il s'était remis avec rage à ses recherches historiques.

XII

Un désir, une joie de vivre intense, activèrent singulièrement la convalescence de Bérengère. Comme une fleur au soleil, elle s'épanouissait superbement, chaque jour plus vigoureuse, plus vaillante, plus riieuse. Son teint s'embellissait d'un éblouissant éclat; son être, jadis un peu frêle, revêtait une apparence toute nouvelle de jeune et radieuse santé.

Elle ne se rassasiait pas du plaisir de voir, s'enchantant de lumière, de couleurs, d'espace, de liberté aussi.

D'abord elle avait éprouvé en se mouvant une sorte de peur, un vertige, comme si des abîmes allaient s'ouvrir sous ses pas; puis elle avait appris à marcher, à courir.

Courir sans soutien, s'élaner à la recherche vaine d'un papillon, d'un oiseau, ou, sans raison, sans but, pour fendre l'air, se griser de vitesse; c'était une jouissance dont on ne se lassait pas.

Bientôt on put la rencontrer, accompagnée seulement de Lancelot et cheminant d'un pas ferme, fière de son indépendance. La première fois qu'elle se risqua,—y étant autorisée après mainte hésitation par M. de Givray,—à s'éloigner du château, ce fut pour aller porter des fleurs à la chapelle. Oh! la prière qu'elle fit dans le calme petit sanctuaire, le bonheur qu'elle ressentit à s'agenouiller devant l'autel, tandis que l'image souriait du sourire doux et consolant qu'avait tant aimé jadis la petite Bérengère encore enfant!

Longtemps, bien longtemps, à la place où elle était tombée, brisée par une de ces joies si fortes qu'elles confinent à la douleur et accablent comme elle, Bérengère demeura prosternée. Et un hymne de reconnaissance monta de son jeune cœur.

Mlle de Givray se plut aussi à aller au village, à visiter les pauvres gens qui l'avaient connue infirme. Partout des fleurs l'accueillaient en bouquets, en guirlandes, dont elle s'émerveillait à la satisfaction grande des humbles donateurs.

Au château, son bonheur était doublé de celui qu'elle lisait sur de chers visages, dans les yeux de son père surtout. Combien elle aimait la lueur douce qui les rajeunissait, ces yeux! Et l'on s'admirait l'un l'autre naïvement, et c'était charmant!

"Père, je vous trouve beau; vous avez l'air noble et fier d'un preux d'autrefois.

—Ma chère fille, les roses sont moins fraîches que vos joues, et vous êtes plus jolie que les fées de vos contes."

Béregère se félicitait d'être fort jolie; même elle était un peu coquette, passant longtemps à s'ajuster, à assortir les couleurs de ses rubans, à étudier la disposition de sa coiffure et s'informant gravement des modes du jour auprès de Mlle de Croixménéil, grand docteur en la matière.

Puis, quand les miroirs lui avaient plus d'une fois assuré que ses atours nouveaux lui scyaient, rendaient plus élégante sa taille et plus piquant son visage, elle improvisait de belles révérences pour sa marraine, son père ou même l'abbé Vincent, afin d'obtenir des compliments. Il lui arrivait bien aussi, en pareil cas, de jeter un coup d'oeil vers M. de Charnailles, qui lisait ou réfléchissait non loin de là; mais elle avait pu constater très vite que de semblables futilités ne distraient point cet homme grave, et elle était obligée de se contenter des félicitations que lui adressaient sans marchander les génies familiers du château de la Vieillesse.

Béregère s'occupait encore de mille façons... beaucoup plus sérieusement, comme on pense.

Tout à coup elle s'était avisée que, si instruite qu'elle fût, grâce aux petites leçons de l'abbé, elle ne savait ni lire ni écrire. Quelle ignorance! Vite il fallut combler cette lacune, et le bon prêtre dut reprendre son rôle de professeur. Puis la jeune fille demanda un maître de musique, se jugeant peu savante en cela, et ouvrit à broder avec Tiphaine, qui était une fine ouvrière.

Les journées passaient très rapidement. Volontiers Béregère eût comparé la vie tantôt à un jeu, tantôt à une fête; et du jeu comme de la fête elle était l'héroïne, la reine.

Le baron, fier de sa fille, voulut la présenter au monde avec lequel sa douleur autrefois avait rompu. Des toilettes furent commandées aux meilleures tailleuses de Givray; puis on repeignit et redora, on capitonna de satin, on parfuma d'essence le carrosse bleu agrémenté d'or de la baronne de Givray; deux chevaux blancs comme la neige, et magnifiquement harnachés, furent attelés; des laquais aux livrées étincelantes de broderies prirent leur poste, et Mlle de Givray, exquise en ses atours comme Cendrillon métamorphosée en princesse, fit avec son père le tour du pays.

Ces visites dans les châteaux ne laissaient pas que d'intimider un peu d'abord la petite recluse; mais vite, en voyant tous les yeux lui sourire, elle s'apprivoisait et elle s'amusait franchement de choses si nouvelles.

Un jour, son père lui ayant appris qu'il comptait donner une grande fête en l'honneur de sa guérison, elle se fit conduire à Givray dans son beau carrosse, et, accompagnée de la fidèle Tiphaine, s'en fut aussitôt dire sa joie à Mlle de Croixménéil.

"Songez donc, ma marraine, s'écria-t-elle en battant des mains; une fête! quelle jolie parole! Rochelande réveillé de son long sommeil, tout étincelant de lumière, tout égayé de musique, c'est à n'y pas croire!... Ah! mais, il me faut un maître à danser! Comme je vais m'amuser!... Mon père est bien bon."

La frivoole Aminthe s'associait à cette joie.

"Votre père, dit-elle, est le meilleur et le plus sage des hommes. Il veut, ma belle, qu'enfin vous jouissiez des divertissements qui jusqu'à présent

vous ont cruellement manqué; puis il pense aussi, sans doute, que vous avez dix-huit ans et qu'il serait grand temps de vous établir."

Béregère devint rouge de surprise.

"Oh! ma marraine, dit-elle, croyez-vous que mon père pense à cela?"

—Je le blâmerais de n'y point penser, déclara Mlle Flore. Votre mère, à votre âge, était mariée. Désirez-vous donc rester fille?"

—Non pas! s'écria gaiement Mlle de Givray; mais je me sens contente, heureuse, et pour le moment j'ai plaisir à me laisser vivre ainsi dans le présent sans penser à l'avenir."

En vérité, elle se laissait vivre; même elle donnait peu de temps aux rêveries qui l'avaient absorbées autrefois, se livrant moralement au charme d'espoirs qu'elle se gardait de préciser. Toute idée noire, toute impression grise qui menaçait de lui passer par l'esprit, était vite chassée. Elle ne voulait en elle et autour d'elle, pendant ces jours de renaissance, que des teintes d'aurore.

Il y en avait une pourtant de ces impressions grises qui revenait fréquemment, et que Mlle de Givray ne savait pas toujours éloigner: Pourquoi M. de Charnailles lui faisait-il visage si triste ou si maussade?"

De son père, de sa marraine, de l'abbé, Béregère se sentait à présent,—si bons et tendres qu'ils eussent été auparavant,—comme plus et mieux aimée; mais l'hôte du château, dont l'amitié jadis lui avait été si précieuse, ne lui témoignait plus qu'une indifférence courtoise.

Elle avait dit: Rien n'est changé. Elle vit bien que tout était changé, au contraire.

Peut-être d'ailleurs la faute en avait-elle été d'abord à Béregère elle-même, car au début elle avait éprouvé, dans ses rapports quotidiens avec M. de Charnailles, une singulière gêne. Elle ne savait quelle contenance tenir, quelles paroles employer avec le jeune homme à qui elle avait confié tant de pensées intimes et un peu folles. Alors elle lui parlait fort peu, le regardait à peine, lui répondait en phrases étudiées. Somme toute, elle avait manqué de naturel et personnellement s'en était rendu compte; mais elle s'était gourmandée, elle avait essayé de reprendre le ton d'autrefois, et peu à peu elle y était parvenue ou à peu près. Elle avait prié Olivier de l'accompagner, comme dans le bon temps de leur amitié, au village, à la chapelle. Et ses tentatives de conciliation étaient demeurées vaines: M. de Charnailles gardait obstinément le "ton nouveau", le ton d'à présent. Il parlait à Béregère un langage si cérémonieux que parfois elle se retournait pour voir s'il n'y avait pas dans la salle quelque autre personne à qui il s'adressât, et il s'excusait toujours, invoquant, pour rester au château enterré parmi les parchemins poussiéreux de la bibliothèque ou des archives, les lenteurs et les difficultés de son travail.

Ce changement d'attitude peinait Béregère; à lui semblait avoir perdu un être cher; le vieil et charmant ami qui l'avait si bien comprise était parti; jamais plus sans doute elle ne le reverrait.

Cependant cette ombre n'était point parvenue encore à obscurcir son bonheur; elle se faisait un rempart de son insouciance joyeuse et un peu voulue; elle remettait à plus tard les idées trop sérieuses, elle s'interdisait de penser longtemps.

En rentrant de sa visite à Mlle de Croixménil, il fallut bien qu'elle pensât. Les mots de la bonne demoiselle avaient réveillé en elle un monde endormi. Elle se marierait bientôt, elle, Bérengère! Son père songeait à lui choisir un époux!

Un sourire lui vint. Combien, depuis quelque temps, elle avait été infidèle au "beau chevalier"! Elle allait donc enfin le connaître, ce maître de sa vie! Comment serait-il? comment parlerait-il? comment et où Bérengère le rencontrerait-elle?

Alors, ainsi qu'autrefois, une image se dressa, évoquée soudain ainsi qu'autrefois. Mlle de Givray crut voir le chevalier, elle crut l'entendre aussi. Il avait une voix bien connue, une voix qu'elle avait écoutée chanter des vers de Ronsard; mais il ne ressemblait plus aux seigneurs des portraits de la galerie; il ressemblait, — c'était absurde vraiment! — il ressemblait à M. de Charnailles.

Tout d'abord Bérengère se fâcha de cette ressemblance. Le souvenir d'un gentilhomme ingrat et maussade, qui s'avisait de ne plus se soucier d'elle après lui avoir témoigné beaucoup d'amitié, allait-il hanter ses pensées au point de troubler, de dénaturer les plus secrètes et les plus chères?

Puis, réfléchissant, elle convint qu'il n'y avait peut-être pas lieu de s'étonner autant. Le chevalier ressemblait à M. de Charnailles? La belle merveille, puisque M. de Charnailles était le seul homme jeune et d'un peu fière allure que Bérengère eût jamais vu!... Impossible de compter les autres, ceux qui avaient défilé devant ses yeux dans les châteaux où son père l'avait conduite. Certes, il s'en trouvait d'aimables et de point trop mal de leur personne, mais si contents d'eux-mêmes et si jeunets et si mignards, avec un langage précieux et léger comme leurs dentelles!

Ces gentilshommes-là étaient aussi différents des chevaliers des romans et des poèmes que maître Pierre d'un prince du sang; tandis que M. de Charnailles... Alors, tout naturellement, Bérengère avait prêté le visage et la stature de M. de Charnailles au "beau chevalier", bien que M. de Charnailles eût trente ans, ce qui était un âge! Mais il avait l'air si jeune, d'une belle jeunesse forte et sereine! Le chevalier n'aurait pas trente ans, sans doute; cependant il aurait déjà vu la guerre, et de près; il s'y serait signalé par un courage de lion. Pour Bérengère, il se ferait très doux. Elle espérait lui plaire, elle se donnerait pour y parvenir une peine infinie. Pourquoi, d'ailleurs, ne lui plairait-elle pas?

Et, cessant de penser au fameux chevalier, Mlle de Givray se dit que très probablement elle ne plaisait pas à M. de Charnailles. En quoi avait-elle pu mériter cette indifférence? Peut-être d'ailleurs le sentiment qu'elle avait pris jadis pour de l'amitié n'était-il fait que de compassion, une compassion qui s'était évanouie avec sa raison d'être, quand Bérengère avait recouvré la vue.

Se croyant très courageuse, très résolue à connaître la vérité, Mlle de Givray se promit de lui demander à M. de Charnailles lui-même. Après le souper, elle regarda franchement l'hôte de son père, et, d'une voix naturelle:

"Monsieur de Charnailles, dit-elle, voulez-vous jouer aux échecs avec moi? C'est une leçon que je demande, car je ne suis encore qu'une novice."

Toute excuse eût été discourtoise. Il fallut s'exécuter; mais la partie fut brève. Bérengère était, en effet, fort inexpérimentée au jeu, dont elle avait appris récemment la marche; en quelques coups silencieux son adversaire l'eut mise hors de combat.

"Voici qui est peu galant, monsieur de Charnailles," remarqua-t-elle.

Il s'excusa, offrant la revanche. Distraitement la jeune fille remit les pièces sur les cases de l'échiquier dans l'ordre voulu, puis soudain, s'arrêtant:

"Monsieur de Charnailles, dit-elle, est-ce que je vous aurais en quelque façon blessé?"

Il fut si surpris, que le roi d'ébène qu'il tenait, occupé aux mêmes préparatifs que Bérengère, lui échappa des doigts.

"Vous, mademoiselle? Oh! Dieu, non!"

Elle eut envie de continuer de dire:

"Alors pourquoi n'êtes-vous plus le même? pourquoi me traitez-vous comme une étrangère?"

Mais sa belle hardiesse était épuisée; elle n'osa pas, et, comme le jeune homme l'interrogeait des yeux, un peu anxieux peut-être, elle répliqua simplement:

"Pardonnez-moi, j'avais cru..."

Et du bout des doigts elle avança un pion d'ivoire pour commencer la partie.

Cette fois, Mlle de Givray gagna.

"Vous l'avez fait exprès; ne niez pas," dit-elle.

Il ne niait pas; il souriait en la regardant, avec, dans les yeux, quelque chose qui rappelait à Bérengère le vieil ami qu'elle n'avait jamais vu.

"Vous êtes très bon, reprit-elle, j'avais envie de gagner."

Et là se borna la tentative de paix dont elle attendait un résultat tout autre. La jeune fille était un peu reconfortée cependant; il lui semblait que cette partie d'échec eût rompu la glace et que peu à peu l'ancienne moitié dût renaître. Ce ne pourrait être la même tout à fait, non; mais enfin pourquoi M. de Charnailles, qui avait paru jadis considérer Bérengère comme une nièce, une filleule, ne verrait-il pas maintenant en elle une petite cousine, une petite soeur? On n'efface point le passé; rien au monde ne pouvait faire que Bérengère n'eût pas parlé à M. de Charnailles comme à un ami, que M. de Charnailles n'eût pas distrait, consolé la petite aveugle d'autrefois. Si M. de Charnailles avait oublié tout cela, peut-être, avec un peu de bonne volonté de la part de Bérengère, se le rappellerait-il de nouveau.

Mlle de Givray vit que son espoir était vain. Le soir même Olivier avait repris sa grande réserve cérémonieuse, et ce soir-là, comme le baron lui reprochait amicalement d'abuser du travail, il répondit, en paroles de respect et d'affection, qu'il se hâtait d'achever sa tâche par devoir, sentant que son père souffrait d'une trop longue solitude, mais qu'il s'attristait de la voir avancer, sachant que le terme de ses recherches devrait être aussi celui d'un des meilleurs temps de sa vie.

Bérengère eut un grand serrement le coeur en pensant que cette fois c'en était bien fini de l'intimité passée, puisque M. de Charnailles allait partir.

“Monsieur l'abbé, déclara-t-elle le lendemain, se trouvant en tête à tête avec le prêtre et abandonnant tout à coup le livre sur lequel elle était penchée, j'ai beaucoup de chagrin.

—Du chagrin, vous, ma petite fauvette! Mais ce matin encore...

—Je chantais, oui, monsieur l'abbé; mais j'ai du chagrin tout de même, parce que M. de Charnailles n'est plus du tout mon ami.”

L'abbé Vincent, étonné, un peu inquiet peut-être, la regarda sans répondre.

Elle secoua la tête et reprit:

“Autrefois il me parlait, il se promenait avec moi, il cherchait à me complaire, il m'aimait, maintenant c'est...”

Elle s'était trop appliquée à sa leçon, le travail l'avait énermée; deux grosses larmes se montrèrent au bord de ses yeux.

“C'est comme si je n'existais plus, monsieur l'abbé.”

Le visage de M. l'abbé s'assombrit.

“Mais, Bérengère, dit-il, c'est une idée enfantine; M. de Charnailles est toujours votre ami; seulement, ma chère, autrefois, vous savez bien que... Eh bien! oui, Bérengère, par suite des circonstances, M. de Charnailles ne peut plus être pour vous ce qu'il était. Vous avez changé, vous n'êtes plus une enfant; il ne peut plus vous parler comme à une enfant, voilà. C'est bien simple à comprendre.

—Oh! monsieur l'abbé, fit la jeune fille d'un air de doute, est-ce une raison parce que je ne suis plus une enfant, comme vous dites, pour m'ignorer! Les jeunes hommes, dans le monde, ne s'occupent-ils pas des jeunes demoiselles?

—Justement, M. de Charnailles n'est pas un jeune homme; il prend plaisir à la conversation de monsieur votre père, et...”

Cette fois les deux larmes jaillirent hors des yeux bleus.

“Et il s'ennuie avec moi. C'est méchant,” conclut Bérengère en retenant un petit sanglot.

L'abbé la regarda encore un moment sans mot dire.

“Écoutez, Bérengère, reprit-il enfin, je ne crois pas que M. de Charnailles s'ennuie avec vous; mais je le crois triste. Quand il voyait en vous une infortunée à plaindre, à soulager, peut-être une pitié affectueuse le poussait-elle à se faire l'esclave de vos volontés, à vous distraire, à vous égayer de son mieux; mais maintenant vous êtes gaie, joyeuse; lui, a gardé ses soucis. Il considère sa tâche comme finie.”

Elle répondit par une question, d'un air d'enfant gâté:

“Pourquoi est-il triste? pourquoi?”

—Vous savez que le passé de la famille de Charnailles, ou du moins celui du chevalier de Gilbert, est très douloureux à notre ami, et puis...”

L'abbé hésita un peu, très peu.

“Et puis Olivier a un chagrin d'ordre plus intime: il s'est beaucoup attaché à une personne qu'il désirait épouser, et il est malheureux parce qu'il en est séparé par de grands obstacles, dont quelques-uns sont suscités par la jeune demoiselle elle-même.

—Ah! fit laconiquement Mlle de Givray.

Son esprit s'ouvrait. Elle se souvenait fort bien

de certaine histoire qui, lui avait été contée comme très ancienne par le vieux M. de Charnailles. A l'idée de ce qu'elle avait dit alors elle-même, une rougeur lui monta au front.

“Pauvre M. de Charnailles! murmura-t-elle. C'est vrai, il est triste, il l'a toujours été, il l'est plus encore maintenant. Je voudrais que cette méchante jeune fille l'épousât.”

Et elle ne parla plus de M. de Charnailles.

“Allons, pensa l'abbé quand elle s'éloigna, la leçon finie, voilà qui est fait. J'ai peiné cette pauvre enfant plus qu'elle ne se l'avoue peut-être; mais il y a des rêves auxquels on doit, sans attendre, couper les ailes.”

Le baron parlait beaucoup de la fête par laquelle il comptait célébrer la guérison de sa fille et qui réunirait la meilleure noblesse de la province. Il projetait les divertissements les plus magnifiques et voulait que Rochelande, ce jour-là, retrouvât toutes ses splendeurs passées.

A l'exposé de ces futures réjouissances, Mlle de Croixménéil ne se sentait pas d'aise, et Bérengère croyait lire un conte de fées. Depuis sa conversation avec l'abbé, elle ne s'étonnait plus de l'humeur sombre de M. de Charnailles; mais elle pensait que sans doute une aussi belle fête ne manquerait pas de l'arracher au moins momentanément à ses soucis, et elle s'en promettait elle-même plus de joie.

Le maître à danser dont elle recevait les leçons disait merveille de ses aptitudes; la plus habile tailleur de Caen lui confectionnait sa toilette.

Si par aventure, pensait-elle, le chevalier se trouve parmi les conviés, j'espère ne point lui paraître trop gauche, et M. de Charnailles aussi verra qu'une pauvre petite fille élevée dans la retraite peut en moins de rien se transformer en une belle demoiselle habile à l'art de la danse et aux coquettes manières.

Mais, hélas! avant même que la date de la fête fût précisée, M. de Charnailles eut terminé son travail. Peu de jours après, Bérengère apprit qu'il allait partir.

“Je l'aurais retenu volontiers et m'y suis appliqué, dit M. de Givray à l'abbé Vincent; mais le pauvre chevalier languit du désir de revoir son fils, et je me ferais scrupule de le priver plus longtemps d'une satisfaction si légitime.”

Le baron avait un peu l'air de s'excuser auprès de l'abbé de n'être pas parvenu à garder encore Olivier à Rochelande, car il savait de quelle vive affection le prêtre s'était attaché à son jeune ami. Mais, à la grande surprise de M. de Givray, le digne homme parut admettre aussitôt l'existence de ces raisons.

“Rien n'est plus juste, en effet, dit-il simplement, Olivier fait son devoir, ne l'en détournons pas.”

Quant à Bérengère, elle continua une conversation très futile avec Mlle de Croixménéil, et tout le jour elle se montra si gaie, que le baron s'en émerveilla.

La veille du départ d'Olivier, elle s'occupait encore de chiffons et de frivolités en compagnie de sa marraine et avec beaucoup d'enthousiasme. Puis, vers le soir, ayant étudié sous la direction de l'abbé Vincent, elle laissa celui-ci en tête à tête avec un livre et alla s'accouder à la balustrade adossée de la galerie du premier étage.

A ses pieds s'étendait la moire sombre de l'étang où rougeoyait le soleil couchant. Quand elle se retournait, la silhouette familière du prêtre lui apparaissait sous la lumière des lampes qu'à l'intérieur du château il avait fallu allumer déjà. C'était calme, apaisant.

Appuyée à l'une des colonnes qui s'élevaient, sveltes, vers l'attique, Mlle de Givray regardait devant elle, distraite; puis, sans qu'elle eût entendu un pas s'approcher, une voix parla près d'elle.

"Vous rappelez-vous le temps où vous passiez de longues heures assise sous ces galeries où vous me demandiez de vous dire ce que je voyais?"

Elle ne fit pas un mouvement vers celui qui s'exprimait ainsi; elle ferma les yeux, et tout bas :

"Dites encore."

Doucement il s'accouda sur la rampe de pierre, et, les yeux perdus parmi les choses, il obéit à la jeune fille.

"L'étang est sombre, les arbres s'y reflètent en noir; de grandes taches rouges y tombent du ciel comme des gouttes de sang qui s'élargiraient en se mêlant à l'eau; au bord cependant, parmi les roseaux, un dernier petit coin bleu se mire. Sur la gauche, à travers les branches, j'aperçois la prairie, des moutons y paissent; plus loin, se dressent des maisons blanches et des pommiers. A droite, la pente de la colline commence, à peine sensible et toute fleurie."

Bérenghère ouvrit les yeux et, cette fois, regarda M. de Carnailles.

"Merci, dit-elle, il m'était doux de vous entendre ainsi comme autrefois, les yeux clos, et de penser qu'en les rouvrant je pourrais voir à mon tour les choses dont vous parliez; mais, je pense, ce doit être un goût bien vulgaire que ce grand amour que j'ai pour les choses de la campagne; car, dans les livres qu'on m'a lus, je n'en ai guère rencontré l'expression, et les gens du monde en sourient. Vous avez été très bon de vous prêter complaisamment à ces fantaisies de sauvage."

—Je ne sais pas, fit Olivier, si c'est un goût vulgaire que celui-là; mais c'est une des singularités qui m'ont charmé en vous, quand je vous ai connue."

Il parlait doucement. Cette fois encore, — la dernière sans doute, puisque Charnailles partait, — Bérenghère crut avoir retrouvé l'ami d'autrefois, et elle en eut au coeur une émotion joyeuse.

Au bout d'un moment, Olivier reprit :

"Je partirai demain. Avant de m'éloigner, je voulais vous demander un service, un service que seule vous pouvez me rendre, du moins tout à fait ainsi que je le souhaiterais."

La jeune fille sourit.

"Parlez, dit-elle."

—Vous savez, Raimbault, ce vieillard?... Les premiers jours de mon arrivée, il m'a peiné ou plutôt surpris péniblement sans le vouloir; je crois que son âme puérite en éprouve encore des regrets. Souvent, en ces temps derniers, j'ai trouvé le pauvre homme sur mon passage; il me saluait d'un air triste qui implorait grâce. Je voudrais qu'il sût bien que je n'ai point de rancune et lui laisser, à cette fin, quelque présent. Alors je me suis souvenu que vous alliez parfois, dans sa retraite, lui porter les choses qui peuvent encore

embellir sa vie finissante. Il ne saurait que faire de cette monnaie d'or que je pensais lui donner; mais peut-être votre charité douce et intelligente daignerait-elle l'employer pour lui et en mon nom; ou est-ce trop demander?"

—C'est demander très peu. Votre idée est généreuse, je ferai ce que vous souhaitez, et dirai à Raimbault que vous emportez de lui un souvenir indulgent."

Il y eut encore un silence; mais elle ressemblait tant au passé cette causerie simple, devant l'étang où se mirait le soleil, que Bérenghère murmura de sa voix affectueuse des anciens jours :

"Je regrette que vous nous quittiez déjà."

—Je le regrette aussi," répondit Charnailles, très laconique.

Enhardie, elle continua :

"J'étais tout à fait contente, rien ne manquait à mon bonheur, et voilà que vous y mettez le premier nuage."

—Oh! un nuage si léger! dit-il sans amertume. Un nuage qui se dissipera bien vite, ne serait-ce qu'aux lumières de la belle fête dont M. de Givray parlait hier encore."

—Mais j'aurais voulu que vous eussiez votre part de cette belle fête, monsieur de Charnailles! s'écria la jeune fille; j'aurais voulu que vous visiez ma joie, celle de mon père, vous qui avez été l'ami des mauvais jours. Oh! je pensais souvent, naguère, sans oser le dire, à tous ces plaisirs que je ne connaissais pas, que je croyais ne jamais connaître, dont personne ne me parlait. Une vie qui leur serait consacrée toute serait, je le sais, bien inutile, bien coupable même; mais d'en jouir de temps à autre, je ne pense pas que ce soit mal, qu'en dites-vous, vous qui êtes si sérieux?"

—Que vous avez raison, fit Olivier. Jamais votre vie à vous ne sera ni coupable ni même inutile. Je voudrais qu'elle fût très belle et très douce."

Elle lui sourit un peu tristement, et, comme si ces mots "vous souvenez-vous" étaient ceux qui tout naturellement dussent lui monter aux lèvres à cette heure de séparation, il demanda :

"Vous souvenez-vous du beau chevalier dont vous rêviez, en ce temps d'hier déjà si lointain?"

Ne sachant que répondre, elle se taisait; mais il continua :

"N'avez-vous pas pensé que peut-être il allait vous apparaître à cette fête donnée pour vous?"

Elle ne put s'empêcher de sourire.

"Oui, j'y ai pensé, avoua-t-elle."

—Ah! je voudrais qu'il fût noble de coeur et d'esprit; je voudrais surtout qu'il vous comprît, qu'il fût digne de vous."

Olivier s'arrêta; puis tout bas, mais très simplement, il murmura :

"Quand il sera venu, le beau chevalier; quand vous lui serez fiancée, quand le bonheur vous sourira, vous vous rappellerez, n'est-ce pas? que votre vieil ami a été le premier à vous dire qu'un jour vous seriez heureuse et que vous méritiez d'être aimée; n'est-ce pas, vous vous le rappellerez?"

Elle secoua la tête doucement.

"Oui," murmura-t-elle.

Puis, prise d'un souvenir :

—Mais ce jour-là, ce jour où je vous ai parlé du... de mes rêveries, où j'ai cru en parler à votre père plutôt, vous m'avez dit que vous reviez à Rochelande, que...

—C'est vrai, mais qui sait jamais? Je pars; cette année sans doute, la France sera mêlée à la guerre, une guerre qui durera longtemps. Qui peut dire, lorsqu'on se quitte, quand on se reverra?

Mlle de Givray ne répondit pas. Il lui semblait que tout à coup un grand voile sombre et froid l'avait enveloppée.

Le ciel, l'étang, les arbres étaient très calmes, on n'entendait rien.

—Béregère, s'écria M. de Charnailles, laissez-moi encore une fois être votre vieil ami. Non, je ne sais pas en vérité si je vous reverrai jamais, et alors... alors il y a une chose que je voudrais vous dire. C'est que vous avez été pour moi un ange gardien, une petite soeur bien-aimée; c'est que, près de vous, j'ai pu oublier beaucoup de tristesses. Avant de vous quitter, je vous remercie du bien que vous m'avez fait.

—Vous avez été si bon! fit-elle, d'un élan lui tendant ses deux mains.

Très affectueusement, il y appuya ses lèvres.

—Je souhaite que vous soyez heureuse, dit-il.

Elle répondit tout bas:

—Je souhaite que vous soyez heureux!

Resté seul, Olivier songea longtemps, debout, la tête appuyée à la colonne de pierre, les yeux fixés au loin.

Quand il s'était aperçu que, dans son souvenir, l'image décevante de Renée de Mérane s'était évanouie, il était déjà trop tard pour fuir Rochelande.

Longtemps, s'ignorant lui-même, il avait joué avec le danger, il s'était complu dans l'intimité délicieuse d'une enfant dont le courage, la bonté l'apaisaient; puis tout à coup, au fond d'un regard bleu qui s'éveillait à la vie, l'âme d'une femme, de celle qu'il avait rêvée toujours, de celle qu'en Renée de Mérane il avait cru rencontrer un jour, l'âme de l'épouse qu'il attendait lui était apparue et l'avait ébloui de sa lumineuse pureté.

N'était-ce pas d'ailleurs par Béregère qu'il avait pu comprendre que Renée ne méritait pas son amour confiant et fidèle?

Alors seulement il s'était rappelé que son aïeul avait eu nom Gilbert de Charnailles.

—Adieu, encore une fois espoir et bonheur.

Un moment pourtant il s'était senti décidé à révéler la découverte qu'il avait faite au vieux château, à laver d'un mot, — car aussi bien il avait assez souffert de la souillure, — ce nom qu'on lui reprochait comme une tare. Mais cette fougue d'une heure était vite tombée.

Parce qu'il souhaitait passionnément de pouvoir offrir un nom pur à Mlle de Givray, en avait-il plus le droit de violer l'hospitalité reçue? Et s'y fût-il résigné, eût-il eu la lâcheté d'oublier ses résolutions premières, où eût-il trouvé le courage d'infliger à Béregère la honte dont il avait gémé, de se décharger, même un instant, sur elle du fardeau qui lui avait paru trop lourd?

Faiblesse aussi inutile d'ailleurs que coupable!

M. de Givray ne donnerait pas sa fille à l'homme dont les révélations, fût-ce pour réhabiliter

un innocent, auraient déshonoré la mémoire de son grand-père. Et Olivier ne pourrait même pas blâmer le vieux gentilhomme de cette rigueur. Il y a des préventions et des rancunes qui ne soutiendraient pas l'examen de la raison, mais qui sont si naturelles à l'homme, si fatales dans la société où il se meut, que le sentiment les excuse et suffit presque à les justifier. Quant à Béregère, après n'avoir aimé en Charnailles qu'un vieil ami, elle haïrait à coup sûr l'ingrat, le cruel qui n'aurait pas craint d'attrister la vieillesse du père qu'elle chérissait.

Ainsi, ayant étudié la question sous toutes ses faces, Charnailles revint au point d'où il était parti. Il se heurtait au scrupule que lui avait suggéré sa conscience, au devoir qu'il s'était imposé. Il devait se taire, il devait aussi quitter Rochelande.

Avec une sorte de rage désespérée, il s'acharna sur son travail pour le terminer au plus vite, et il fit enfin ses adieux aux hôtes qui, quatre mois auparavant, lui étaient inconnus et lui tenaient à présent au cœur par tant de liens.

Pour Béregère qu'il avait évitée en se torturant lui-même pendant ces jours d'hésitations et de misère, il essaya de redevenir un instant l'ami, le vieil ami d'autrefois; c'était le souvenir qu'il désirait lui laisser.

Puis, le lendemain, accompagné jusqu'au seuil de Rochelande par le baron et son fidèle chapelain, il partit à l'aube.

XIII

Ce jour-là, il y eut des visites à Rochelande. Dans les salles et les galeries du château, dans les charmilles du parc, longtemps désertes et silencieuses, frissonnèrent les lourdes soies des robes élégantes, s'égrenèrent des rires aimables et de galants propos.

Mlle de Givray fit gracieuse contenance. Elle était encore, en tant que châtelaine, un peu inexpérimentée; mais son sourire suppléait à bien des paroles. Elle avait un charme de jeunesse et de candeur qui séduisait infiniment. Elle sut pourtant se faire au langage étudié qui plaisait alors pour s'entretenir avec de beaux esprits, auxquels, sans méchanceté aucune, elle décocha quelques malices dans leur propre jargon; elle causa, elle accompagna sur le luth une des dames qui chantait; elle présida de la meilleure grâce du monde la collation qui se trouva servie tout à coup dans l'un des bosquets du parc. L'impromptu avait été imaginé par le baron; c'était ce que l'on appelait, à cette époque, un cadeau.

Puis, quand le dernier carrosse se fut éloigné, Béregère gagna la bibliothèque, où l'ami absent avait travaillé, et, tout spontanément, se mit à pleurer.

La mort de sa mère lui avait cruellement appris jadis le déchirement des séparations de toute la vie; mais, depuis, le chagrin des séparations temporaires lui avait toujours été épargné. M. de Givray ne l'avait que très rarement quittée, et ses voyages, comme aussi ceux de l'abbé, avaient été fort courts. Quant aux séjours à Caen de Mlle de Croixménéil, ils causaient à Béregère de grands regrets; mais ils ne pouvaient guère, — la bonne demoiselle habitait ordinaire-

ment Givray,—apporter de changements bien sensibles à l'existence quotidienne de la jeune fille.

M. de Charnailles, au contraire, avait été l'ami de tous les jours; en quatre mois, il s'était fait une place bien à lui à Rochelande. Il est vrai que, depuis la guérison de Bérengère, sa belle amitié avec le jeune homme n'avait plus été la même; cependant elle avait l'impression douce de savoir qu'il était là; souvent elle écoutait Olivier causer avec l'abbé de choses très sérieuses dont la compréhension lui était un peu difficile, mais qui l'intéressaient, ouvrant à son esprit des horizons nouveaux. Le pas d'Olivier, plus vif que celui du baron ou de l'abbé, plus léger que ceux des serviteurs du château, résonnait de temps à autre à l'oreille de la jeune fille; elle aimait à l'entendre comme elle aimait à entendre, même d'un peu loin, la voix dont le timbre grave l'avait autrefois abusée. Enfin, en cette dernière soirée, elle avait un instant cru retrouver l'ancienne, la chère intimité. Et voilà que maintenant tout était fini.

Ce fut la première querelle de Bérengère avec la vie, elle lui dit:

— "Pourquoi permets-tu la joie des amitiés, puisque tu as inventé l'absence?"

Elle gourmanda la grande cruelle, avec laquelle il lui semblait n'avoir fait connaissance que récemment, de n'être pas toujours souriante et confia ses mécomptes à l'abbé, en lui demandant s'il croyait que M. de Charnailles eût éprouvé à quitter Rochelande beaucoup de chagrin.

— "Je crois qu'il ne s'est éloigné qu'avec de véritables regrets," répondit ce sage pasteur; mais ces regrets sans doute étaient fort atténués par la joie que devait ressentir notre ami à l'idée de revoir son père.

— "C'est juste," répondit Mlle de Givray.

Et elle ajouta avec un soupir:

— "Ne pensez-vous pas, monsieur l'abbé, que ceux qui partent doivent être, à l'ordinaire, moins à plaindre que ceux qui restent?"

Le fait est qu'elle plaignait infiniment "ceux qui restent" de se sentir tout désorientés, là où toutes choses leur avaient paru joyeuses et faciles, de trouver leur demeure très solitaire tout à coup; de ne plus pouvoir se féliciter aussi sincèrement de réjouissances, de plaisirs, auparavant désirés.

Mlle de Givray se livrait à des réflexions assez maussades, lorsqu'elle rencontra le vieux Raimbault, qui, à peine remis de récentes souffrances, se hâtait avant l'automne de profiter encore du soleil.

— "Vous voici debout, mon bon Raimbault, dit-elle. Etes-vous aujourd'hui plus fort que ces temps derniers? Vous avez meilleur visage?"

Et, comme le vieux lui avait répondu, elle reprit, se souvenant de la demande d'Olivier:

— "Je suis chargée de vous faire un présent de la part de quelqu'un qui est parti et désirait vous laisser un bon souvenir: M. de Charnailles."

Le vieillard, qui jusque-là avait écouté en souriant, pâlit.

— "M. le chevalier est parti!" s'écria-t-il.

Et il ajouta plus bas:

— "J'en ai du chagrin."

Bérengère se rappelait ce que lui avait dit Olivier.

"M. le chevalier, dit-elle doucement, est très généreux. Il a deviné vos regrets; et, pour vous les faire oublier, il a tenu à vous donner un témoignage de son bon vouloir. D'ailleurs, si vous lui avez rappelé un passé triste, il n'y avait pas de votre faute."

Le vieillard hochait la tête en regardant le sol. — "Merci, merci, demoiselle. M. le chevalier est bien bon, oh! bien bon. J'aurais voulu le voir encore une fois, Dieu ne l'a pas permis. Merci, demoiselle."

Bon Raimbault! pensa Bérengère en quittant l'humble promeneur, et tout aussitôt elle donna ordre qu'on montât dans la chambre de Raimbault un grand plat de massépains.

Il aimait ces friandises.

Peu de jours après, Mlle de Croixménénil vint s'installer à Rochelande, où elle comptait demeurer jusqu'à la fête donnée par M. de Givray. Bérengère et même le baron avaient grand besoin, pour en diriger les apprêts, des conseils et de l'expérience d'une mondaine. La frivole demoiselle se promettait de cette fête autant de plaisir qu'une pensionnaire fraîche émoulue du couvent, et sa présence alerte et riieuse, sa drôlerie coquette de vivante bagatelle anima le château, lui donnant déjà comme un air de joyeux gala.

Vers la fin de septembre, la fête eut lieu, et ce soir-là, ainsi que le baron en avait émis le désir auparavant, les anciennes magnificences de Rochelande resuscitèrent.

La façade du château resplendissait, toutes fenêtres ébouissantes de lumières; tant de lanternes et de flammes de joie se cachaient sous les ombrages, que de loin le parc semblait être en feu. Des bateaux garnis de fleurs, de girandoles, circulaient sur l'étang, portant violons, flûtes et hautbois, qui ne cessaient de jouer, accompagnant un chœur de voix humaines.

Il y eut fête et festin sur l'eau et au bord de l'eau, tandis qu'éclataient de toutes parts les mille et mille fusées, les pièces à savants spectacles d'un merveilleux feu d'artifice aux leurs duquel le parc, la colline dressée dans l'ombre, les visages des invités s'illuminaient prenant un aspect féérique, superbement surnaturel.

Ensuite vint le bal, interrompu galamment par la représentation d'un ballet qu'exécutèrent à ravir les danseurs les plus fameux de Caen et d'Alençon. Après le bal, les danses reprirent dans les grandes salles du château admirablement décorées et durèrent jusqu'au jour. Alors des chanteurs habillés à l'italienne vinrent avec des violons et des théorbes chanter une aubade et souhaiter, en musique et en poésie, toutes sortes de félicitations aux invités de Rochelande.

Pour assister à cette fête si bien ordonnée, que plus d'un avoua n'en avoir que rarement vu d'aussi belles, on était accouru de dix lieues à la ronde. Toute la noblesse des environs avait tenu à honneur d'applaudir le retour au monde du baron de Givray qu'on estimait fort, et l'apparition de sa fille, de l'adorable Bérengère, dont la fortune était connue et dont la réputation de beauté était déjà presque faite.

Cette réputation n'eut point à souffrir lorsque la jeune fille, vêtue d'une robe de brocat blanc cannetillé d'argent et garnie de précieuses dentelles, ses cheveux d'or roux bouclés simplement

et entremêlés de perles, traversa les salles sous l'étincellement des mille lumières. M. de Givray et Mlle de Croixménéil, cette dernière fort élégante elle-même avec sa robe de velours incarnat, dont la première jupe se relevait savamment sur du satin rose rebroché d'or, — avaient peine à retrouver en cette jeune personne la petite Bérengère d'autrefois.

Les yeux de Mlle de Givray brillaient comme des escarboucles; ses paroles étaient tout esprit, sa danse tout harmonie.

Les demoiselles qui avaient dédaigneusement souri à l'idée des débuts de cette petite fille, que si longtemps on n'avait point osé montrer, se mordaient les lèvres; celles qui n'éprouvaient point de méchante envie, se félicitaient d'avoir acquis une si charmante compagne. Quant aux jeunes hommes, ils se disputèrent les moindres faveurs, danses, paroles, sourires ou regards, de la jolie châtelaine.

L'un d'eux surtout, le duc de Mirepoix, s'empressa fort auprès d'elle, à la grande déception de plus d'une mère pourvue de filles en âge d'épousailles, car il était le plus riche de tous les seigneurs d'alentour.

Le baron exultait; quant à Bérengère, il eût fallu, pour ne point jouir d'un tel succès, qu'elle fût d'essence supraterrrestre. Cependant sa contenance était fort simple, et on eût dit que les hommages ne l'éblouissaient pas plus qu'ils ne lui causaient de vanité.

Elle écoutait sans embarras les compliments, et se préoccupait infiniment plus d'assurer le bien-être et le plaisir des hôtes de son père que du triomphe de son charme que remportait sa beauté.

Quand elle descendait au fond de son cœur, elle y trouvait un peu de tristesse, comme si, — bien que la fête fût plus belle peut-être que ses rêves n'eussent osé le prévoir, — elle n'eût point rencontré, en ce premier contact avec le monde, toutes les satisfactions attendues; comme si, vaguement, elle eût senti le vide caché de tels plaisirs et la vanité de beaucoup de choses; comme si surtout, à cet éclatant concert d'admira-tions, de respects, de sympathies, une note, la plus mélodieuse, eût manqué. Et quelquefois, passant devant une glace qui lui renvoyait son image idéalisée par la toilette et les lumières, elle se demandait ce que lui eût pu dire de sa parure certain vieil ami qui naguère, — comme ce temps était éloigné! — lui avait assuré qu'elle était jolie avec sa petite robe de soie légère et ses coiffures enfantines de ce temps-là.

Ce sentiment si fugitif, si imprécis de tristesse, étouffé par la musique, étourdi par le mouvement des danses, effacé par le jeu des couleurs et des lumières, s'accrut le lendemain dans la fatigue du réveil, quand les lumières furent éteintes, quand les musiques se furent tuées, quand la belle robe argentée, à présent fanée, piteuse, reposa oubliée sur un meuble; quand il sembla que ce n'avait été qu'un rêve fou, le passage dans les salons d'une foule joyeuse de seigneurs et de dames, que l'apparition sur un théâtre improvisé, parmi des décors éclatants, de dieux et de déesses, de mortels et de mortelles échappés par une nuit à la fable.

Mlle de Croixménéil, qui s'était divertie comme pas une, ne tarissait pas en récits qu'écoutait

l'abbé Vincent avec son sourire indulgent. Bérengère, gagnée par cette ivresse rétrospective de l'aimable Flore, put rire et s'amuser, en enfant qu'elle était encore, des réminiscences de la nuit; mais quand son père, qu'elle remerciait tendrement, lui demanda si elle n'était pas bien impatiente d'assister à quelque nouveau bal, à quelque nouvelle comédie, elle secoua la tête en souriant, et dit:

"Il me plaît de rester longtemps sur mon impression première."

Elle aspirait au recueillement, au silence, après ces agitations et ce bruit.

Dès le départ de Mlle de Croixménéil, qui regagnait Givray, elle s'ingénia à donner à sa vie une régularité qu'elle n'avait plus connue depuis sa convalescence.

Elle visitait les pauvres, brodait, lisait de son mieux, étudiait sur le luth de nouveaux morceaux et exerçait sa voix à de nouvelles romances.

Un matin que, dans la pièce où elle se tenait maintenant et que son père avait fait peindre pour elle en teinte claire, garnir de meubles délicats et d'objets rares, cabinets incrustés, statues, tableaux, figures d'albâtre, vases de jaspe et d'agate, elle était ainsi occupée, M. de Givray entra et la pria d'être attentive, car il avait à lui parler de choses importantes.

Le préambule fut légèrement solennel, c'était le travers de M. de Givray; puis le digne seigneur communiqua gravement à sa fille la demande de deux gentilshommes d'irréprochable noblesse et de belle fortune, qui la recherchaient en mariage. L'un, le comte de l'Estang, homme d'État, distingué par le cardinal et fort bien de sa personne, comptait déjà quarante ans, et semblait au baron beaucoup trop âgé pour prétendre à la main d'une jeune fille; mais l'autre, le marquis de Plessières, n'avait pas vingt-cinq ans, et c'était, ainsi qu'en avait pu juger Bérengère, le plus accompli des cavaliers.

"Vous savez, ma chère enfant, conclut M. de Givray, que je vous laisse absolument libre de disposer de vous-même; vous savez aussi que c'est pour moi un sacrifice que de me priver de votre douce présence, mais votre bonheur avant tout. Ceci dit, je dois avouer qu'un mariage avec le marquis de Plessières ne pourrait que réjouir mon cœur et flatter mon orgueil de père. Maintenant, décidez."

Bérengère, un peu émue, avait écouté en grand silence. Elle ne se souvenait que très vaguement du comte de l'Estang; par contre, elle se rappelait bien le marquis de Plessières, qui s'était montré fort assidu auprès d'elle. Ce nom prononcé évoquait un visage régulier encadré de boucles blondes, un chapeau tout empanaché, manié avec grâce, des flots de linge fin, de dentelles et de rubans débordant d'une veste de satin gris de perle, la silhouette élégante et nerveuse d'un Céladon qui aurait aimé l'escrime et la guerre.

La jeune fille sourit. L'aventure lui semblait curieuse. Elle avait bien compris que ce jeune gentilhomme la trouvait agréable et prenait plaisir à sa conversation; mais de là à penser qu'il pourrait, qu'il désirerait être le "beau chevalier", il y avait un monde.

"Monsieur mon cher père, dit-elle, essayant aussi de répondre par une phrase grave, je suis

très honorée de cette demande; mais je dois vous avouer que le marquis de Plessières ne me plaît point."

Le baron sursauta.

"Le marquis ne vous plaît point! Dites, ma chère enfant, que vous croyez ne le point connaître encore assez pour lui engager votre vie; dites que vous voulez le revoir encore, lui parler, l'entendre, le juger mieux; mais comment pourrait-il vous déplaître? Il est jeune, beau, aimable et spirituel. Il me paraissait fait pour charmer l'imagination d'une jeune fille."

Au fond de l'âme, Bérengère convint que son père n'exagérât pas les mérites de M. de Plessières; mais elle ne s'était point avisée d'elle-même de tant de qualités, et l'idée d'épouser cet inconnu ou tout autre, de quitter son père, ses amis, Rochelande, lui sembla tout à coup odieuse.

D'un mouvement spontané, elle se jeta dans les bras de M. de Givray.

"Mon cher et bon père, s'écria-t-elle, pardonnez-moi de répondre mal à une demande si flatteuse; mais, je vous en prie, je vous en supplie, gardez-moi auprès de vous et ne me contraignez pas à épouser ce gentilhomme. J'en serais malheureuse à en mourir."

Aussi ému qu'étonné, le baron la serra sur son coeur. A la vérité, il lui avait paru fort dur de se séparer déjà de l'enfant qui était sa joie. Il essaya néanmoins de plaider encore la cause du marquis; mais, Bérengère s'étant mise à pleurer, il lui demanda pardon à son tour, et l'affaire fut entendue. A MM. de l'Estang et de Plessières, il serait répondu que Mlle de Givray ne songeait pas au mariage.

La jeune fille n'avait pas craint une minute que M. de Givray "en male colère lui perçât le coeur", comme dans la complainte, ni même que le père dont elle était si tendrement aimée pût vouloir l'unir par force à un homme qui ne lui plaisait pas; cependant cette scène l'avait ébranlée.

Quand le baron se fut éloigné, elle resta longtemps à la même place, dans le fauteuil d'où elle l'avait écouté. Comme autrefois, elle rêvait.

Non, certes, il n'avait point paru au bal le beau chevalier! En vain Bérengère l'eût cherché dans la foule, si vraiment l'idée lui était venue de le chercher là, au milieu des plaisirs, des frivolités, des préciosités, des artifices de cette nuit de fête. Ce n'était ni le comte de l'Estang, ni le marquis de Plessières, ni aucun autre des jeunes seigneurs dont les hommages s'étaient multipliés autour de la petite châtelaine. Parmi eux il s'en trouvait cependant d'aimables, de beaux, de sincères, et s'en trouvait qui ressemblaient aux rêves des jeunes filles.

Qui serait-ce donc alors, le "beau chevalier?"

Bérengère pensa longtemps à ces choses; mais, sous le choc inattendu qui l'avait bouleversée, une petite lueur s'était faite en elle qui devenait peu à peu une grande lumière. Et soudain elle apprit une nouvelle étonnante que son coeur lui murmura tout bas, lui qui la connaissait depuis longtemps déjà, sans oser la dire. Elle apprit que si le chevalier n'avait pas paru à la fête donnée par le baron pour célébrer la guérison de sa fille, c'est qu'il était venu au temps où la pauvre en-

fant n'était pas encore guérie, des mois auparavant!

Ainsi que dans les romans d'autrefois, un enchantement d'abord l'avait caché à Bérengère. Il n'avait pu pénétrer dans le château que sous l'aspect d'un très vieil ami qui parlait doucement, d'une voix grave, et dont la sollicitude guidait complaisamment les pas de la petite aveugle; comme dans les fictions encore, le temps de l'enchantement s'était écoulé; alors, à la place du bon vieillard indulgent, un jeune homme était apparu, beau, fier, généreux entre tous.

Et Bérengère avait inconsciemment senti qu'il ne pouvait y avoir pour elle de bonheur dans la vie si Dieu ne permettait pas qu'elle y fût toujours conduite par cette main loyale, guidée par cette voix grave et douce.

Le chevalier, c'était lui! C'était lui, le maître attendu dont Bérengère souhaitait d'être la consolation, l'honneur et la joie! Comment l'avait-elle ignoré si longtemps!

Mlle de Givray se sentit très heureuse; mais bientôt, hélas! elle se rappela des choses qu'elle avait oubliées tout d'abord.

La question du nom de Charnailles ne la troublait pas outre mesure. Il était bien certain qu'au premier moment l'abîme paraîtrait infranchissable, que son père à elle et le père d'Olivier déclareraient qu'un Charnailles ne pouvait épouser une Givray; mais tous deux étaient bons, si bons, ils céderaient. Jamais l'un ni l'autre n'aurait le courage triste de consommer, pour cette histoire d'un coffret perdu un siècle auparavant, le malheur de leurs enfants.

Non, non, cet obstacle-là, qui eût arrêté net, au haut de la pente, le baron de Givray et peut-être aussi le chevalier de Charnailles, n'était pas fait pour inquiéter une minute la fillette qui avait lu tant de romans. Mais ce qui la peinait, la jetait au bas de son ciel de joie, c'était le souvenir de cette jeune personne à qui Olivier de Charnailles avait donné son coeur et qui était si belle, c'était le roman malheureux que le jeune homme lui avait conté comme une ancienne histoire, en défendant de son mieux la méchante créature dont elle, Bérengère, flétrissait la conduite cruelle, croyant que tout ce passé était bien vieux, bien mort.

Un moment elle se désola se répétant, comme avait dit l'abbé Vincent, qu'elle ne pouvait être pour Charnailles qu'une fillette, une enfant vers qui la pitié l'avait attiré; puis sa souriante confiance, sa belle foi d'antan se réveillèrent. La jeune fille dont elle avait appris l'histoire avait reproché à Olivier son nom et sa pauvreté; elle ne méritait pas l'amour fidèle d'un gentilhomme. Olivier le comprendrait un jour, il oublierait l'ingrate, et alors, qui sait? Peut-être sa pensée irait-elle chercher, au château où il disait avoir été heureux la petite amie dont la sympathie, dont les paroles avaient quelquefois apaisés ses regrets.

Jusqu'à ce moment, Mlle de Givray, elle attendrait, l'espoir au coeur, essayant de mériter mieux le grand bonheur qui pouvait venir.

La jeune fille s'interdit la tristesse; elle voulait croire à des jours meilleurs, elle voulait que le regard tendre de son père se reposât toujours sur un visage calme et joyeux. Mais, plus que jamais, elle aimait les longues promenades solitaires

que lui permettait maintenant ses beaux yeux ouverts et que rendait possibles la vénération dont la "demoiselle" était l'objet dans tout le pays.

Un jour qu'elle était allée cueillir des fleurs d'automne à Boisgenêts, elle marcha jusqu'au Calvaire et s'assit sur les degrés, rêvant aux choses qui avaient été dites devant cet horizon de verdure.

Il lui semblait que là avait eu lieu sa première entrevue avec le chevalier, entrevue mystérieuse à laquelle pourtant ses yeux n'avaient point eu de part, mais où son âme s'était tacitement donnée à une autre âme encore inconnue.

Puis, suivie de Lancelot, elle prit le chemin du vieux château, qu'elle atteignit du côté de l'ouest, à l'endroit même où Olivier et elle en étaient sortis le jour où elle avait eu peur des chauvessouris, peur surtout de l'effroi, du trouble de M. de Charnailles.

Tant d'impressions diverses s'étaient succédé pour elle depuis ce jour, que le souvenir en avait pâli dans sa mémoire; maintenant il s'y précisait à nouveau. Elle se demandait encore à quoi il fallait attribuer la subite émotion du jeune homme. Était-ce une pensée douloureuse qui tout à coup l'avait fait tressaillir? Avait-il considéré comme un lugubre présage le contact froid des ailes noires qui, sans doute, l'avaient frôlé?

Mlle de Givray s'assit sur une pierre et se mit à cueillir, en se penchant un peu, d'un mouvement distraît, les fleurettes sauvages qui croissaient à ses pieds.

Une fois déjà, depuis sa guérison, elle était montée au château, accompagnée de son père; mais elle ne se lassait pas de visiter ces ruines, où vivaient pour elle, d'une vie mystérieuse et séduisante, des souvenirs au milieu desquels elle se plaisait à s'absorber.

La voix de Maryvette la reprit à ses pensées. Au delà d'un mur rongé par les parietaires, la petite folle du manoir parlait d'un ton chantant.

"Oui, dame, oui, vous êtes toute belle! Oui, dame, oui... je n'ai point peur de vous, marraine, marraine, merci!"

Un arbre joli!

"Dame Ysabeau, je voudrais avoir un jour une robe blanche, blanche comme la neige à la Noël. Je la sèmerais des perles qui tombent de vos yeux..."

En perle se change...

"Dame, oui... Dame, oui..."

Un arbre à fleur!"

Ces paroles entrecoupées de chant étaient d'un effet si bizarre dans la solitude du château, que, lorsque la petite sauvage apparut debout sur une brèche,—la brèche que Béregère avait franchie avec Olivier sans doute,—Mlle de Givray ne put retenir un frisson et ouvrit des yeux effrayés, comme si, derrière Maryvette, le blanc fantôme d'Ysabel allait se dresser.

Mais Maryvette était bien seule; du premier regard, elle vit la demoiselle et courut à elle.

"Salut, demoiselle," s'écria-t-elle.

Et tout aussitôt, examinant curieusement sa jeune protectrice, elle ajouta:

"C'est vrai ce qu'ils ont dit?"

—Qu'a-t-on dit, ma petite?"

—Que vos yeux voyaient, que Dieu les avait ouverts?"

—C'est vrai, Maryvette, répondit la jeune fille avec une douceur un peu grave. Dieu m'a fait cette grâce. Je te vois."

Et, curieuse à son tour, elle regardait la petite fée des ruines qu'elle voyait pour la première fois, la comparant intérieurement à l'image qu'autrefois elle avait essayé de s'en faire.

"Ils ont dit, reprit Maryvette, que vous avez été tout près de la mort. C'est vrai aussi?"

—C'est vrai."

Les yeux de Maryvette restaient fixés sur Mlle de Givray, puis tout à coup ils s'emplirent de larmes.

"Je suis contente que vous ne soyez pas morte," déclara-t-elle.

Béregère fut touchée de cette sympathie brusque et ingénue. Elle tendit la main à l'enfant.

"Et moi, j'ai grand plaisir à te voir, Maryvette. J'aime ton visage. Viens plus souvent au château."

Maryvette ne parut pas entendre.

"Où est le beau seigneur?" demanda-t-elle.

Béregère soupira.

"Le beau seigneur est parti.

—Quand reviendra-t-il?"

—Je ne sais."

Maryvette, intéressée, s'assit près de Mlle de Givray, et, avec une douceur dont on ne l'eût pas crue capable:

"Il est votre promis, demoiselle?"

Béregère ne put s'empêcher de sourire, malgré les larmes qui noyaient ses prunelles.

"Non," fit-elle en secouant la tête.

Maryvette n'insista pas, mais elle voyait bien que la demoiselle avait du chagrin.

"Demoiselle, dit-elle de sa manière enfantine, je vais vous donner quelque chose de joli. Riez, riez un peu, pour me plaire!"

Et elle agitait maïcieusement sa main fermée.

"Qu'y a-t-il là-dedans, Maryvette? interrogea Béregère amusée.

—Une larme! répliqua l'innocente. Une belle larme de dame Ysabeau! Riez, riez, demoiselle!"

La jeune fille sourit complaisamment, mais presque aussitôt une grande surprise se peignit sur son visage. Maryvette avait ouvert la main, laissant rouler sur la robe de Mlle de Givray la "larme de dame Ysabeau". Et c'était une grosse perle, d'une forme parfaite, d'une admirable pureté.

"Où as-tu trouvé cela?" demanda Béregère, contenant de son mieux son étonnement pour ne pas décontenancer Maryvette.

Mais la petite souriait tranquillement, un doigt sur la bouche.

"Dame Ysabeau me l'a donné. C'est un secret! Dame Ysabeau est ma marraine. Elle a beaucoup de perles, beaucoup, beaucoup.

—Tu en as d'autres encore?"

Maryvette baissa la voix.

"Tout un trésor, demoiselle, vous savez bien."

Elle s'arrêta; puis, gracieuse:

"Le beau seigneur l'a vu.

—Maryvette, fit Mlle de Givray, ayant peine tout à coup à gouverner sa voix, tu m'aimes bien?"

—Oui-dà.

—Veux-tu me faire une joie?

—C'en serait une pour moi, demoiselle."

La jeune fille fit un grand effort pour paraître calme, puis doucement:

"Alors, montre-moi ton beau trésor de perles, veux-tu?"

L'innocente battit des mains.

"Venez" s'écria-t-elle.

Et, précédant Bérengère, elle s'élança vers la brèche, reprenant son éternelle plainte:

Ysabeau filait,
Sise à la fenêtre,
M'ami,
Un arbre joli!

XIV

Assis en face l'un de l'autre, de chaque côté de l'échiquier, M. de Givray et l'abbé occupaient la fin du jour par l'une de ces batailles acharnées qui faisaient la joie de leur amitié.

Le soleil descendait derrière les arbres, et chaque minute trouvait le ciel plus rose. Les clartés incertaines de ce beau crépuscule aux teintes aurorales commençaient à paraître insuffisantes, quand maître Pierre vint allumer les flambeaux.

"Ma fille n'est pas rentrée? demanda le baron, un peu étonné de ne pas avoir encore revu Bérengère.

—Non, monseigneur.

—En vérité, monsieur l'abbé, je suis presque inquiet, reprit M. de Givray dès que fut sorti le fidèle serviteur; et, ayant fait glisser obliquement le fou d'ébène, il s'interrompit de jouer. J'apprécie fort peu ces longues promenades à travers champs, et devrais trouver le courage de les interdire tout à fait.

—Il est tard, en effet, répliqua l'abbé, qui avait consulté sa grosse montre en forme d'oignon; mais votre inquiétude est, je crois, sans fondement. Bérengère aura été retenue, comme souvent, dans quelque chaumière du village, auprès d'un enfant malade ou..."

A ce moment même, Mlle de Givray entra.

"Eh bien! chère vagabonde!" s'écria le baron tout rasséréné maintenant.

Mais, en adressant à sa fille chérie cette bienvenue grondeuse et souriante, il s'était retourné, et tout à coup il s'arrêta, sans finir sa phrase, frappé par la grande pâleur qui couvrait le visage de Mlle de Givray.

"Qu'y a-t-il? qu'est-il arrivé? Vous souffrez?" demanda-t-il la voix changée, en se levant pour courir à elle.

Avec un mouvement apaisant de la main, Bérengère sourit ou essaya de sourire.

"Non, vraiment, dit-elle, rassurez-vous, mon cher père, je suis saine et sauve et n'ai couru aucun danger. Cependant j'ai à vous confier quelque chose d'important, de... de grave. Voulez-vous m'entendre à présent?"

Le baron la regardait, surpris, alarmé.

"Parlez, acquiesça-t-il, vous m'effrayez."

Discrètement l'abbé Vincent s'était levé, prêt à partir.

La jeune fille le retint d'un geste affectueux.

"Oh! monsieur l'abbé, fit-elle avec une ombre de reproche, ne savez-vous pas que ni mon père,

ni moi, nous n'avons de secret pour vous, et que vos conseils nous sont précieux?"

Elle s'assit, respirant vite, avec une grande lassitude pourtant. Elle regardait son père, et ses yeux se remplissaient de larmes.

"Oh! monsieur, balbutia-t-elle, je ne sais par où commencer... Je ne sais comment vous dire..."

Le baron s'approcha d'elle et la baisa au front.

"Que craignez-vous, mon enfant? quelle chose vous trouble ainsi? Parlez, parlez..."

—Une chose bien étrange," murmura-t-elle.

Elle prit la main de son père, et plus vite:

"Vous connaissez, mon père, dit-elle, la légende de dame Ysabeau.

—Vous avez rencontré dame Ysabeau?" s'écria le baron, souriant malgré lui, presque rassuré.

Bérengère sourit aussi d'un sourire très triste.

"Non, mon père; mais j'ai rencontré Maryvette, l'innocente des ruines. Depuis longtemps, elle dit à qui veut l'entendre qu'elle possède un trésor fait des larmes changées en perles de dame Ysabeau. On s'amusait de ces folies, moi comme les autres. Aujourd'hui, par un hasard, j'ai été amenée à demander à cette pauvre fille de me montrer son trésor, qui se trouve caché dans l'une des galeries basses du vieux château. Je l'ai vu, et les perles qui le composent sont de vraies perles.

—De vraies perles!

—Des perles si belles, que celles qui viennent de ma mère, que vous m'avez données, pâleraient auprès. Mais ce n'est pas tout. Ces perles sont renfermées dans une cassette dont le couvercle porte des armes, et ce sont..."

Elle n'avait plus de voix pour achever.

"...Les armes des Valdemont, mon père."

M. de Givray jeta un cri.

"Mais c'est impossible; vous vous êtes trompé!"

La jeune fille secoua la tête.

"Non, reprit-elle, je suis sûre de ce que je dis... Par hasard, hier même, voyant M. l'abbé examiner un parchemin sur lequel étaient peintes des armoiries, je lui demandai de m'en expliquer quelques-unes, et parmi elles celles des Valdemont.

—C'est vrai," affirma le prêtre.

La surprise du baron était si forte, qu'elle ne laissait point encore de la place à l'émotion. Droit dans son fauteuil, il regardait fixement Bérengère, se demandant s'il ne rêvait pas lui-même ou si sa fille n'avait pas rêvé.

Mais elle reprit son récit en l'augmentant de détails circonstanciés, elle décrivit le blason qu'elle avait reconnu sur le coffret. Elle n'avait osé ni voulu s'emparer du trésor que la pauvre, folle depuis des années dérobait à tous les regards, mais elle en connaissait maintenant la place au point d'y pouvoir retourner les yeux fermés.

Peu à peu M. de Givray se voyait obligé de convenir qu'il se trouvait bien en face de la réalité, fût-ce la moins vraisemblable.

"C'est incroyable, tellement étrange qu'il m'a fallu entendre répéter deux fois ce fait inouï pour l'accepter, murmura-t-il. Le coffret de Louis de Valdemont, si longtemps, si vainement cherché, l'héritage maudite qui a semé la discorde, engendré tant de malheurs, se cachait dans mon propre domaine, gisait depuis tantôt cent ans

dans les ruines de Rochelande! Suis-je bien éveillé ?”

Un moment, le baron se tut, absorbé.

“Mais, s'écria-t-il soudain, c'est une présomption de moins contre le chevalier Gilbert! Il faut sans doute prévenir les Charnailles, c'est aussi la fortune pour eux; mais là n'est pas l'important.”

Attendue, Bérengère se laissa glisser aux genoux de son père et lui entourait le cou de ses deux bras, fripant sans souci la fraise bien blanche.

“Comme vous êtes bon! et dans vos pensées les plus spontanés, comme il est naturel que vous ayez compris et aimé quelqu'un que je sais!...”

—“Quelqu'un?”

Très bas, elle murmura :

“Mon père, Olivier de Charnailles, j'en ai la certitude, avait vu dans les ruines de Rochelande le coffre de Louis de Valdemont.”

Le baron tressaillit. L'abbé parut plus attentif encore.

“Mais alors, fit le châtelain vivement, pourquoi ne m'a-t-il rien dit? Je ne...”

La phrase s'arrêta dans sa gorge. Ses yeux venaient de rencontrer dans le fond de la pièce, mystérieusement éclairée par la lueur tremblante des flambeaux d'argent, la figure sinistre qui avait effrayé Bérengère convalescente.

Il acheva pourtant :

“Je ne comprends pas.”

Bérengère soupira.

“Je ne comprends pas non plus, répondit-elle, je ne sais pas... Il me semble que j'erre, que je suis folle... je ne comprends pas non plus.”

Il était une chose qu'elle avait comprise cependant, lorsque, conduite par Maryvette, elle s'était trouvée devant la logette d'où brusquement Olivier l'avait écartée quelque temps auparavant; elle avait compris le pourquoi de l'émotion poignante qui s'était alors emparée du jeune homme.

Le coffret de perles tant cherché était à Rochelande! Qui donc avait pu l'y cacher ou l'y faire cacher?

C'était été une pensée subite, fugitive comme un éclair, une sorte de vision terrible. Comme Olivier, à la même place, Bérengère s'était souvenue du portrait qui l'avait un instant si désagréablement impressionnée. Aussitôt elle avait chassé cette pensée indigne sans doute d'une Givray; mais comment n'eût-elle pas alors défini de quelle nature avait été le trouble de Charnailles? comment n'eût-elle pas pressenti le combat qui s'était livré dans cette âme noble? Olivier s'était interdit de parler; il avait voulu que, dans les ruines abandonnées, le secret qui pouvait, selon lui, réhabiliter son nom, qui devait en tous cas enrichir son père et lui-même, continuât de dormir. Et cela par un de ces scrupules de droiture, de délicatesse subtile, que comprennent seulement certaines âmes d'élite.

“Oh! mon pauvre cher chevalier!”

Une émotion complexe, faite de tant de choses qu'il lui eût été impossible de l'expliquer clairement, avait fait battre le cœur de Bérengère; mais elle s'était raidie, évitant toute manifestation extérieure de ce qu'elle éprouvait et qui eût pu éveiller les soupçons de Maryvette. C'est avec un grand calme qu'elle avait admiré le trésor de l'innocente et avait ensuite pris congé de cette dernière, pour arriver trois quarts d'heure plus

tard au château neuf, éperdue, brisée, ayant peine à ne point éclater en sanglots avant d'avoir parlé.

Maintenant que le vieux seigneur avait dit: “Je ne comprends pas,” Mlle de Givray ne savait comment lui confier ce qu'elle avait elle-même deviné, lui dire qu'Olivier de Charnailles avait soupçonné d'un crime un Givray, ce qui était après tout légitime: on avait bien, quatre-vingts ans auparavant, accusé un Charnailles et jusqu'à le déshonorer irrémédiablement.

Le baron avait pâli; il regardait Bérengère, dont la tête reposait, très lasse, sur sa poitrine; il regardait l'abbé, dont les yeux se baissaient, fuyant les siens.

“Mon cher abbé, balbutia-t-il, n'est-ce pas une terrible énigme?... Que dois-je penser, que dois-je croire?”

Le prêtre releva la tête, et de sa voix douce :

“Monsieur le baron, fit-il, il est de mon devoir de vous apprendre ce que je sais. Peu de temps après l'arrivée d'Olivier de Charnailles, et comme déjà ce jeune homme m'inspirait une très vive sympathie, j'eus l'occasion de parler ici même, avec lui, du crime de la forêt de Saint-Séverin. Que vous dirai-je? Le pauvre enfant souffrait et avait souffert beaucoup par ce souvenir ineffaçable. En me parlant, il s'émut, s'exalta, et dans son indignation qu'on pût accuser l'aïeul dont il vénérât la mémoire, il s'écria tout à coup :

—“Mais enfin, pourquoi condamner Gilbert de Charnailles? pourquoi lui plus que François de Givray?”

—Le cas était bien différent, objecta le baron, et ne souffre même pas la discussion.

—Tel était mon avis, continua l'abbé. Avec autant de modération que je pus, je tentai de rappeler à Olivier les faits matériels qui avaient chargé Gilbert de Charnailles et aussi les considérations morales qui détournèrent tout soupçon de François de Givray, riche, point avare, point désireux d'accroître sa fortune. Alors... alors il me fit remarquer que rien après tout ne prouvait que le crime eût été commis par cupidité. Toute autre cause assignée au rapt lui eût paru, quant à lui, aussi plausible que celle-ci. Il me fit remarquer que François de Givray avait été éconduit, en faveur de Gilbert de Charnailles, par une femme qu'il aimait, puis...

—Puis? appuya le baron.

—Puis Olivier ajouta des choses qui me parurent insensées, qu'il n'avait pu voir le portrait de votre aïeul sans éprouver une sorte d'inquiétude mal définie, que les yeux de François le Taciturne semblaient receler un secret de haine.”

Bérengère frissonna.

“C'est vrai, ne put-elle s'empêcher de dire, oh! c'est vrai!”

Le baron lissait d'un mouvement machinal son front chenu.

“Mais ce sont des divagations, des idées baroques dont vous faites un cauchemar hideux, murmura-t-il, attiré malgré lui par le sombre portrait de la muraille.

—Je l'ai cru comme vous, mon ami, reprit le prêtre, je suis tenté de le croire encore; cependant... cependant la découverte qui vient d'être faite par Bérengère est grave, et elle m'oblige à vous communiquer un document que j'ai trouvé récemment, qui est très vague, si vague qu'alors

je n'osai pas lui attribuer d'importance, mais que je n'ai plus le droit de garder à présent pour moi seul."

Assis, le corps incliné en avant, les yeux fixes, M. de Givray écoutait dans une tension presque douloureuse de tout son être.

"Quel document? d'où venait-il?"

— Oh! dit le prêtre, c'est peu de chose, un papier qui n'est ni signé ni daté, et qui m'est tombé sous les doigts, égaré parmi d'autres feuilles, un fragment informe, fragment d'un poème incomplet ou inachevé. D'abord je me suis cru fou de m'émouvoir; cependant ils sont étranges, ces vers anonymes. A les lire, on a l'impression qu'ils ont été écrits avec du sang, d'un seul trait. Leur correction est peut-être discutable, mais le sentiment qui y vibre est si vivant, qu'il est impossible de les lire sans en avoir l'âme bouleversée. Ils parlent d'une haine conçue et nourrie dans le mystère, d'une vengeance rêvée qu'on appelle, dont les conditions ne peuvent être encore prévues, mais qui viendra, sûrement, fatalement.

— Eh bien? questionna M. de Givray.

— Ce fragment, je le répète, ne porte ni date ni signature; mais je..., il m'a paru reconnaître l'écriture du baron de Givray votre aïeul, et elle m'est, vous le savez, aussi familière que la mienne.

— Mon grand-père écrivait en vers souvent, murmura M. de Givray.

— Je le savais pour avoir lu de lui plus d'une pièce conservée pieusement dans les archives. Quand je vis le poème dont il s'agit, Olivier me quittait, après avoir eu avec moi la conversation que je vous ai rapportée tout à l'heure. J'attribuai l'impression assez ambiguë que j'éprouvai moi-même à l'exaltation de mon jeune ami, dont je subissais sans doute malgré moi l'influence. Cependant je pris le mystérieux papier, me disant que s'il n'avait en soi aucune valeur décisive, il n'en pouvait pas moins troubler fâcheusement, par l'interprétation arbitraire qu'il était facile d'en donner, une imagination déjà surexcitée. J'étais alors absolument convaincu de la culpabilité de Gilbert de Charnailles. Maintenant les choses ont changé en quelque façon, et je dois vous montrer ce document, si obscur qu'il soit."

Ni le baron ni sa fille ne parlèrent pendant que l'abbé fut absent. Quand ce dernier reparut, M. de Givray prit silencieusement encore la feuille jaunie qui lui était présentée; puis, repoussant doucement Bérengère, il s'approcha de la lumière.

"C'est bien l'écriture de mon grand-père, dit-il, il n'y a pas d'équivoque possible. Je l'ai vue cent et cent fois, et même la facture des vers m'est familière."

Il s'arrêta, et regardant le prêtre:

"Mais enfin, s'écria-t-il, cette haine, ce désir de vengeance peuvent être fictifs; les poètes ne peignent-ils pas souvent des sentiments qu'ils n'ont jamais connus, éprouvés eux-mêmes?"

— Vous avez raison, répliqua l'abbé. Ce raisonnement est celui que je me suis tenu, la seule interprétation réfléchie qui me soit venue à l'esprit, la première fois que j'ai examiné ce papier. Je vous répète que je n'aurais sans doute jamais attiré votre attention sur les vers de François de Givray, si l'événement d'aujourd'hui ne m'avait imposé la communication que je viens de vous faire."

Le baron avait regagné son fauteuil sans répondre; il ramena tout près de lui Bérengère, qui se tenait debout, appuyée au dossier de chêne.

"Quoi qu'il en puisse être, continua l'abbé, je suis certain que si Olivier de Charnailles, connaissant l'existence du coffret, en a gardé le secret, c'est que, spontanément, irrésistiblement, sans même discuter l'hypothèse, il a accusé François de Givray.

— Dites-moi, interrogea M. de Givray se tournant vers Bérengère, qui vous fait supposer qu'Olivier ait pu voir le prétendu trésor de Maryvette?"

Doucement toujours, se serrant tendrement contre la poitrine de son père, elle raconta la course à Rochelande, elle dit l'émotion de Charnailles, ses conjonctures à elle, puis l'espèce de réserve superstitieuse qu'elle avait instinctivement observée, craignant de parler de ce qui l'avait inquiétée, et enfin l'oubli qui était venu pour elle avec sa maladie, sa guérison, tant d'événements qui avaient modifié essentiellement sa vie.

"Les suppositions de Charnailles me révoltent; cependant il a dignement agi, et son désintéressement m'émeut. J'avais bien jugé son cœur," déclara doucement le vieillard.

Il se tut; puis tout à coup, saisissant de ses deux mains ses tempes qui battaient fiévreusement:

"Ah! la vérité! cria-t-il, la vérité quelle qu'elle doive être! mon Dieu! je vous en conjure, montrez-nous la vérité!"

— La vérité? répéta l'abbé, qui s'était rassisi près de la table où se dressaient encore les pièces noires et blanches de la partie ininterrompue. Hélas! comment la connaître, puisque personne, aucun témoin ne nous reste à consulter, si ce n'est ce pauvre Raimbault, qui n'a rien su selon toutes probabilités, et dont la mémoire et les facultés, en eût-il été autrement, doivent être bien affaiblies?"

Bérengère protesta.

"Raimbault possède encore toute son intelligence, qui fut, grâce à l'instruction qu'il reçut et aux fonctions qu'il remplit, plus développée qu'on ne pourrait s'y attendre. Quant à sa mémoire, elle n'a que de rares défaillances et a conservé un souvenir très précis des événements qui nous occupent. Ces événements ont dû produire sur le petit page une impression bien forte, car aujourd'hui encore le vieux Raimbault n'en parle pas sans s'émouvoir; rappelez-vous son trouble en voyant M. de Charnailles. Mais le pauvre homme a été interrogé maintes fois, on peut dire que quatre générations ont sollicité ses réponses, puisque moi-même je l'ai souvent questionné à propos du rapt de la cassette. Et toujours, maintenant comme autrefois, les questions sont restées vaines. Je crois vraiment qu'il ne sait rien."

Et, pensive, Mlle de Givray se tut, tandis que le baron reprenait en s'exaltant encore:

"Il faut que je sache pourtant, il faut! Ne comprenez-vous pas que si... si par une fatalité odieuse que je me reproche même d'envisager, mon grand-père a été coupable, un innocent a été à sa place condamné, avili; qu'une ancienne et noble famille, digne de porter la tête haute, a dû la courber sous l'ignominie de l'accusation; que tous les Givray—moi, moi aussi qui vous parle, et qui n'ai tout d'abord reçu Olivier de Charnail-

les que par une sorte de condescendance! — ont successivement, depuis quatre-vingt-cinq ans, consacré cette iniquité; que, tandis que le pauvre enfant pâlisait à la moindre allusion rappelant le passé, ma compassion, bien profonde cependant, n'arrivait pas à étouffer en moi l'orgueil démesuré d'un nom que je croyais sans tache, et qu'enfin, — supposons l'in vraisemblable, puisque nous y errons depuis un instant, — si par aventure Olivier de Charnailles m'avait demandé la main de ma fille, comme le comte de l'Etang ou le marquis de Plessières, je l'aurais repoussé sans déguiser mon dédain, il traitait intérieurement de téméraire et d'impudent? Ne comprenez-vous pas l'horreur de cela? Ah! Dieu, comme j'en étais fier du nom de Givray, du beau nom si pur de mes ancêtres!... et comme j'en suis fier encore... car je crois encore en lui!"

M. de Givral demeura courbé, la tête dans ses mains; Bérengère à ses côtés pleurait silencieusement. Il se releva.

"Voyons, dit-il, c'est absurde; parce que ce coffret a été retrouvé, parce qu'Olivier de Charnailles a emporté de la vue d'un portrait je ne sais quelle impression malade, parce que nous avons interprété au nom de je ne sais quelle rêverie un document incomplet, je pleurerai l'honneur de mon nom! C'est absurde, absurde!"

— Mon pauvre cher ami, fit l'abbé, votre douleur, vos hésitations, les contradictions même où vous tombez, passant d'un extrême à l'autre, ne sont que trop naturelles. Après avoir nié absolument, vous avez pour ainsi dire admis, comme indubitablement prouvée, la culpabilité de votre aïeul. Reprenez courage, espoir aussi."

Et, doucement, posément, par des paroles sages, le bon prêtre parvint à ramener un peu de calme dans cette âme inquiète.

"En tous cas, dit le baron, je vais aviser Charnailles de la découverte que Bérengère a faite. Je... Ah! tenez, je ne puis dire ce que je ressens. Dieu sait ce que je souffre et que mes doutes me font d'autant plus d'horreur que je me demande, malgré moi, si je ne les regretterai pas demain; et pourtant, pourtant je donnerais la moitié de ma fortune pour savoir, pour savoir tout, pour échapper aux conjectures injurieuses, aux soupçons que l'on discute, à la demi-vérité. C'est la vérité tout entière que je voudrais, dût-elle m'accabler. Demandez-la, mon ami, à Dieu qui nous entend et me juge!"

Bérengère partageait cette impression de M. de Givray. Le doute, l'incertitude qui avaient pris possession de son âme, la torturaient.

Comme son père, la jeune fille appelait de toutes ses forces la vérité; elle eût voulu la chercher, mais où, mais comment? De quelque côté que l'on se tournât, on se heurtait à des tombeaux.

Morts les deux seigneurs tour à tour incriminés; mais les serviteurs qui avaient pu être auteurs, complices ou seulement témoins du crime, morts tous les êtres jeunes ou vieux qui avaient vécu en ce temps-là à Rochelande ou à Charnailles, qui avaient pu voir et juger de près les événements maintenant si lointains!

D'eux tous, Raimbault seul restait, et bientôt sans doute ses yeux, les derniers qui eussent pu garder l'image réelle et vivante de Gilbert de

Charnailles et de François de Givray se fermaient aussi.

En parlant de Raimbault à l'abbé et à son père, Bérengère avait été saisie brusquement d'une pensée qu'elle n'avait pas dite. Elle s'était rappelée combien le vieillard avait paru troublé par le départ de Charnailles, avec quelle tristesse il avait déploré de n'avoir pu revoir l'hôte de Rochelande; il s'était écrié: "Dieu ne l'a pas voulu!"

Ces derniers mots, le vieillard se les était adressés à lui-même; ils exprimaient une sorte de soumission lugubre à quelque réponse d'en haut, ignorée de Bérengère. Ayant projeté, après des hésitations très longues, de faire à Olivier quelque révélation, Raimbault, avait-il cru voir un arrêt du ciel dans la fatalité qui l'avait empêché de revoir le jeune homme?

Olivier lui-même avait remarqué, pendant la dernière période de son séjour à Rochelande, que Raimbault se trouvait souvent sur son passage, pâle, ému, comme hanté toujours d'une idée fixe. Cette idée était-elle un remords qui longtemps avait dormi au fond de ce vieux cœur, et que la présence du petit-fils du chevalier Gilbert avait réveillé?

Ces suppositions occupèrent l'esprit de la jeune fille toute la soirée sans que d'ailleurs elle en fit part à personne. Plus tard, dans la paix et le silence de la nuit, elle se les reprocha comme mal fondées et enfantines.

Le lendemain, elle trouva son père assez abattu. Il avait résolu de monter au château avec maître Pierre, son serviteur fidèle, et d'en rapporter secrètement le trésor; mais, avant d'aviser Charnailles de la découverte, il tenait, ne voulant point agir à la légère, à raisonner son acte, à bien peser les termes du message qu'il adresserait au chevalier, à réfléchir longuement, en toute lucidité d'esprit, et il n'en trouvait pas la force.

Un moment il s'entretint avec Bérengère. Prise de pitié pour Maryvette, elle obtint qu'au coffret de Louis de Valdemont en fût substitué un autre à peu près semblable, qu'on remplirait de perles parfaitement imitées. Il ne fallait pas que la petite folle se crût dépouillée de son unique joie.

Mlle de Givray avait toujours connu cette crainte de faire du mal, de causer à autrui une peine, une déception; mais depuis quelque temps ce sentiment s'était encore développé chez elle. Elle devinait maintenant, comme si son esprit s'était ouvert sur un monde nouveau, tant de douleurs qu'elle n'eût point auparavant soupçonnées!

"Qu'au moins soient évités, pensait-elle, les chagrins qui ne sont point évitables!"

C'est qu'elle souffrait elle-même et beaucoup, pour son père, à qui elle ne pouvait épargner la souffrance; puis dans son propre cœur, sentant bien que l'incertitude nouvelle, la discussion rouverte élargiraient encore l'abîme qui séparait sa famille des Charnailles.

"La vérité, la vérité!" s'était écrié M. de Givray. Ah! si Raimbault avait pu la connaître, la vérité! Ce ne fut point cependant pour demander à Raimbault le mot de l'angoissante énigme que Bérengère monta ce même jour dans la tourelle où l'ancien serviteur des barons de Givray vivait ses dernières années.

D'accomplir le vœu d'Olivier, de s'unir au jeune homme sans qu'il pût le savoir dans l'atten-

tion qu'il avait eue pour le vieillard, était pour elle une joie, une de ces joies un peu mélancoliques, dont on ne sait si l'on en sourit ou si l'on en pleure. Alors, ajoutant une somme à celle que lui avait laissée Charnailles, elle avait fait tailler, coudre et doubler de vair une douillette bien chaude. L'hiver pourrait être rude, Raimbault n'en sentirait pas les rigueurs; son pauvre corps endolori par l'âge s'envelopperait avec délices dans la fourrure moelleuse.

Suivie de Tiphaine, qui portait sur ses bras étendus le vêtement prêt à mettre, Mlle de Givray entra dans la chambre de la tourelle comme une fée bienfaisante. Un beau rayon de soleil qui tombait de la fenêtre semblait la précéder ou attendre sa venue.

Oh! comme il s'émerveilla, le vieil homme, ne pouvant croire ses yeux d'un si beau cadeau!

Quand Tiphaine fut sortie, Bérengère, touchée de cette reconnaissance, s'assit en face du fauteuil où reposait son humble ami, voulant lui laisser de ces paroles douces qu'il aimait et dont elle savait qu'il faisait sa joie. Elle avait besoin de la joie des autres. Et elle-même en trouvait aussi quelque peu, pour elle aussi, à dire:

"C'est un présent de M. de Charnailles, Raimbault! M. de Charnailles est très bon. Il faut l'aimer beaucoup.

—Il est bon et je l'aime," répéta Raimbault, et il s'absorba dans un silence profond.

Il parut à Bérengère que l'âme du vieillard lui devenait tout à coup très lointaine, que cette âme retournait en arrière et s'abîmait dans le passé, y revoyait des êtres morts et des choses oubliées.

Mlle de Givray regarda Raimbault sans qu'il la vit; plus elle le regardait, plus elle se sentait dominée par cette idée d'une absence mystérieuse. Puis un désir irrésistible la prit de questionner l'ancien secrétaire sur l'étrange voyage, de connaître elle aussi par une sorte de surprise, comme si elle eût brusquement ouvert une porte, tous les secrets de l'obscur pays. D'une voix qui résonna à son oreille bizarrement, ainsi qu'une voix étrangère, lui donnant aussi l'impression que la phrase qu'elle prononçait arrivait à ses lèvres sans avoir été conçue par son cerveau, elle dit:

"A quoi pensez-vous, Raimbault?"

Le vieillard sursauta violemment.

"A rien, demoiselle.

—C'est singulier, fit Mlle de Givray lentement encore possédée par le sentiment indéfinissable qui la faisait parler, presque machinalement, sans diriger ses paroles; il me semblait vous voir penser au chevalier Gilbert de Charnailles."

Une sorte d'égarement agrandit les yeux de Raimbault.

"Au chevalier Gilbert! répéta-t-il. Mais comment le..."

Il s'interrompit.

Bérengère devina l'embarras de Raimbault. Elle ignorait le sens de la pensée qu'il refusait d'avouer, mais elle eût pu jurer que cette pensée se rapportait au passé.

Instinctivement elle joignit les mains.

"Oh! mon bon Raimbault, implora-t-elle, encore une fois dites-moi si vous êtes bien sûr de ne vous rappeler rien que je ne sache de cet horrible temps où le chevalier Gilbert fut soupçonné d'un crime. Cherchez, fouillez dans votre mémoire, je vous en prie. Il est bien éloigné, ce temps!

Vos souvenirs doivent être vagues; mais si vous ne savez rien, si vous n'avez rien su du crime même, il y a pourtant des choses qui ont pu vous frapper à l'époque où il fut consommé; des choses qui, insignifiantes au premier abord, seraient peut-être néanmoins des indices. Je n'étais pas venue pour vous fatiguer de cet interrogatoire, pardonnez-moi ces paroles, elles me montent à la gorge, elles me débordent des lèvres...; il faut que je parle, il faut..."

Raimbault se taisait, il n'avait pas l'air d'entendre. Mlle de Givray reprit:

"N'avez-vous pas été très étonné en apprenant que le chevalier Gilbert s'était rendu coupable d'un acte infâme? On dit qu'il paraissait bon et loyal?"

Le vieillard eut un pâle sourire.

"J'ai été très étonné, oui.

—Et dites-moi encore: vous vous rappelez bien les serviteurs qui accompagnaient votre maître et M. de Charnailles... vous vous les rappelez après si longtemps?"

—Oui, demoiselle; ces souvenirs lointains restent.

—Médéric, le serviteur qui est mort mystérieusement et qui semble avoir joué un rôle important dans cette aventure, vous l'avez connu de très près; que pensez-vous de lui?"

—Ce n'était pas un méchant homme, mais il était de caractère faible, et il aimait l'argent.

—Était-il dévoué à M. de Charnailles?"

—J'étais bien jeune, demoiselle, pour juger de ces choses.

—Et... et Chitan, qui était votre compagnon, accusait-il M. de Charnailles?"

Il l'accusait.

—Quel homme était-ce? Vous en souvenez-vous?"

Le visage de Raimbault s'assombrit.

"Je ne sais, dit-il, je ne l'ai jamais aimé; il avait l'air d'un démon."

Dans l'état d'esprit où était Bérengère, tous les mots lui semblaient renfermer une signification occulte.

"D'un démon?"

—Il était tout noir de peau et de cheveux, avec des yeux qui brillaient à faire peur. Après je ne sais quelle querelle ou quelle faute, ses premiers compagnons,—des gypsies,—l'avaient abandonné sur la route de Rochelande à demi malade et sans ressources. Monseigneur le baron François le recueillit. Chitan n'aimait au monde que monsieur le baron; pour lui plaire, il se fût poignardé lui-même.

—Il y a longtemps qu'il est mort?"

—Très longtemps, peu d'années après la mort de monseigneur le baron François."

Bérengère continua encore un moment cet interrogatoire, mais elle en sentait toute l'inutilité. Les réponses de Raimbault se succédaient complaisantes mais vagues, et ne lui apprenaient rien qu'elle ne connût déjà. Sa conviction de l'ignorance de Raimbault s'affirmait, et elle en éprouvait à la fois du découragement et une impression un peu certaine de délivrance. Elle voulut cependant tenter un dernier effort, et doucement elle reprit:

"Si vous saviez quelque chose, Raimbault, vous ne me le tairiez point, n'est-ce pas? Si vous aviez des doutes sérieux sur la culpabilité du chevalier

Gilbert, des raisons de croire à la culpabilité de... d'un autre, vous comprendriez, n'est-ce pas? que votre devoir à vous ce serait de me nommer cet autre; vous comprendriez que lorsqu'il s'agit de servir la cause de la vérité, de justifier un innocent,—des innocents, car toute une famille porte le poids de cette faute présumée,—tout autre intérêt doit s'effacer, disparaître; vous comprendriez qu'il est des cas où nous ne devons consulter que notre conscience, qui est la voix même de Dieu, dans notre cœur, et que nous n'avons pas, alors, le droit de regarder autour de nous?

—Je ne sais rien, demoiselle, répéta Raimbault; je ne sais rien. De penser à ces choses m'émeut et me fait mal."

Spontanément Bérengère saisit de ses deux petites mains fraîches la main parcheminée du vieillard et, d'un mouvement affectueux et enfantin, se laissa glisser à genoux près du grand fauteuil.

"Mon bon Raimbault, s'écria-t-elle, pardonnez-moi de vous parler ainsi; c'est qu'il est arrivé quelque chose de grave. Nul autre que moi ne le sait au château, sauf M. l'abbé et mon père; mais à vous je vais tout dire, il le faut. Le coffret de perles dont hériterait il y a quatre-vingt-cinq ans François de Givray et Gilbert de Charnailles a été retrouvé."

Raimbault se rejeta en arrière avec une sorte de cri rauque.

"Retrouvé! répéta-t-il. Où?"

—Dans les ruines du vieux manoir."

Un instant Raimbault eut l'air d'un fou; son visage se tira jusqu'à grimacer, ses yeux s'ouvrirent comme prêts à se désorbiter.

"Dans le vieux manoir?" balbutia-t-il.

Avec une douceur lente et triste, Bérengère continua:

"La découverte des perles en un tel lieu décharge singulièrement la mémoire de Gilbert de Charnailles; car,—entre plusieurs autres raisons,—comment croire que le chevalier, s'il eût fait enlever la cassette, l'eût déposée précisément là où il n'eût pu la reprendre sans éveiller la curiosité, sinon les soupçons d'autrui? Comment croire, surtout, qu'il l'eût cachée dans les propres domaines d'un homme avec lequel il pouvait incessamment,—et du fait même de la disparition des perles,—se trouver en querelle?"

—C'est vrai, fit machinalement Raimbault.

—Alors mon père s'est dit: Si le chevalier Gilbert est innocent, quel est le coupable?"

"Ce coupable, il voudrait le connaître; ah! il le voudrait!... car il est juste. Depuis qu'il sait le secret des ruines, il souffre, si pure que soit sa conscience; il implore de Dieu la vérité. Priez avec nous, Raimbault; demandez au Seigneur qu'il nous inspire, qu'il vous inspire, vous! Vous êtes le dernier des témoins que nous puissions consulter encore; sauf vous, tous sont morts.

—Tous! répéta le vieillard comme un écho.

—C'est pourquoi, continua Mlle de Givray, bien que vous m'eussiez dit tant de fois être comme nous ignorant du mystère, je vous ai interrogé encore et encore, je vous ai supplié de chercher au fond de vos plus obscurs souvenirs. Et maintenant je vais partir, vous laisser en repos, car je vous ai fatigué.

—Je ne sais rien, dit encore une fois le vieillard toujours du même ton lent et sourd; je ne sais rien."

Mlle de Givray se leva.

"Au revoir, mon ami."

Elle avait atteint la porte; il la rappela:

"Demoiselle?"

Vite la jeune fille courut à lui, mais il dit seulement:

"Recevez mes remerciements une fois de plus pour vous et M. le chevalier de Charnailles. Je n'avais jamais reçu de si beau cadeau."

"Raimbault ne sait rien," déclara Bérengère en revoyant son père et l'abbé.

Elle était pâle, la mine découragée. M. de Givray l'embrassa tendrement.

"Ma pauvre enfant, dit-il, Raimbault a été questionné instamment à l'heure où son témoignage eût été décisif. Hélas! Dieu sait que j'appelle de toute mon âme la lumière; mais s'il ne daigne lui-même la faire luire, d'où pourrait-elle nous venir à présent? C'est à notre tour de souffrir! Un soupçon infâme ternira notre nom, plus affreux, plus tourrant peut-être pour nous que toute certitude."

Mlle de Givray se sentait brisée. Le jour suivant elle ne sortit pas. Elle essayait tantôt de classer les idées qui se mêlaient dans sa tête, tantôt de les chasser; mais l'un ou l'autre effort restait vain. La torpeur qui l'engourdissait la rendait aussi incapable de se distraire de ses pensées que de penser avec méthode.

Vers le milieu du jour, le jeune garçon qu'on avait attaché au service de Raimbault, trop souffrant maintenant pour être livré à ses seules forces, fut introduit auprès d'elle.

"Qu'y a-t-il, mon petit Colin? demanda-t-elle.

—Demoiselle, répondit l'enfant, maître Raimbault, sachant combien vous êtes bonne, ose vous prier de lui faire une grande grâce en allant jusqu'à lui. Il voudrait vous parler."

Mlle de Givray promit de venir bientôt, et, en effet, elle monta sans beaucoup tarder à la chambre de la tourelle, surprise, émue, se demandant quelles étaient les intentions du vieillard. Elle le trouva seul, assis comme toujours dans un fauteuil, non loin de la fenêtre, laissant errer ses regards à la poursuite des hirondelles qui passaient dans le ciel et se rassemblaient en troupes avec des cris éperdus.

Au bruit de la porte, Raimbault tressaillit et se leva; mais il avait souffert toute la nuit, ses jambes fléchirent, et il retomba sur son siège, épuisé par l'effort.

"Ne vous troublez point, Raimbault, dit la jeune fille. Vous m'avez demandée, êtes-vous malade? désirez-vous une chose qu'il soit en mon pouvoir de vous donner? Vous voyez, je suis venue.

—Merci, murmura-t-il, merci, demoiselle."

Mais il n'exprimait aucun désir.

"Vous aviez quelque chose à me dire?"

—Je ne sais plus, balbutia-t-il, j'ai oublié... Je suis un pauvre malheureux."

Un moment, avec une grande pitié, Bérengère regarda le vieillard, qui baissa les yeux au contact magnétique des siens; puis comme la veille elle s'assit, et tout bas:

"Raimbault, pourquoi avez-vous envoyé Colin me demander?"

Lui se tordait les mains d'un mouvement distrait, extrêmement pénible à voir.

"Demoiselle, tenta-t-il de dire, je souffre, et votre seule présence me console et m'apaise."

Il s'arrêta, et brusquement:

"Est-ce vrai? je n'ai pas rêvé qu'on a trouvé le coffret?"

—Oui, c'est vrai.

—J'aurais pu l'avoir rêvé; j'ai fait cette nuit tant de rêves! des rêves affreux!... Oh! je voudrais ne plus rêver. Et M. de Charnailles... celui... Monseigneur Olivier, sait-il?"

—Il saura bientôt.

—Monseigneur lui écrira?"

—Mon père lui écrira."

Après un silence, Raimbault reprit:

"J'ai beaucoup pensé pendant cette nuit d'épouvante. Je me demande pourquoi j'ai vécu si longtemps.

—Dieu sans doute avait ses desseins," murmura la jeune fille.

Elle voulut se lever, quitter le vieillard avec une bonne parole; mais dans le regard de celui-ci elle lut une supplication si poignante, qu'elle resta.

"Oh! demoiselle, demoiselle! gémit-il.

—Mon pauvre Raimbault, dit-elle, je sens que quelque chose vous tourmente, je sens que ce n'est pas pour un vain motif que vous m'avez appelée auprès de vous... N'auriez-vous confiance en moi?"

—Oh! si, comme en mon ange gardien!

—Alors, qui vous arrête?"

Elle s'interrompit, puis très bas:

"Raimbault, si vous connaissiez...; si, je ne puis me figurer comment, vous connaissiez le nom du vrai coupable, vous..."

D'un geste éploré, il tenta d'arrêter les paroles sur les lèvres de Mlle de Givray.

"Non, non!

—Raimbault, fit la jeune fille tremblante tout à coup, si vous connaissiez ce nom, il faudrait le dire. Je vous le répète encore: il le faudrait pour nous, il le faudrait pour vous-même. Oh! songez donc, songez donc!... Votre conscience exige que vous me disiez ce secret terrible, comme la mienne exige que je vous le demande. Vous étant fait le complice d'une injustice odieuse, comment oseriez-vous plus tard comparaître devant Dieu?"

La tête abîmée dans ses mains, le vieillard ne répondit pas tout d'abord.

"Il y a, murmura-t-il enfin, des secrets que les lèvres n'ont pas la force de prononcer."

Bérenère sentit tout son sang lui affluer au coeur; puis une grande pâleur se répandit sur son visage fatigué.

Lentement, d'une voix blanche, elle demanda:

"Vous savez le nom de celui qui s'empara de la cassette aux perles, de celui qui tua..."

Elle ne put achever.

Il hésita:

"Je... je le sais."

Dans un souffle elle balbutia:

"Ce n'est pas M. de Charnailles?"

—Non, demoiselle."

Quoique Raimbault parlât bas, sa voix résonna étrangement dans le silence, Bérenère crut entendre un glas. Et sans force, n'osant plus demander le nom qu'elle attendait, qui était en quelque sorte visible pour elle sur les lèvres serrées du vieillard, elle dit seulement:

"Vous connaissiez ce secret?"

Lui, très pâle, plus calme pourtant depuis que l'aveu avait été prononcé, reprit d'une voix encore étouffée:

"Pour mon malheur, il me fut permis de le surprendre le jour où le chevalier de Charnailles, le baron de Givray et leur suite, campèrent dans la forêt de Saint-Séverin. J'avais alors treize ans. Il y a des secrets qui tuent plus sûrement qu'un poignard. Je le compris; je n'osai pas parler. D'abord, j'avais hésité; c'était horrible à dire. Plus tard, j'avais craint le sort de..."

—De Médéric et de Jacou, acheva Bérenère.

—Plus tard encore, des scrupules, des terreurs m'arrêtaient: tous les témoins du rapt, ceux qui savaient, ceux qui ignoraient, disparurent. Le secret restait enseveli en moi, le seul survivant. Je le laissai dans son sépulcre.

—Et vous ne sentiez pas qu'il était de votre devoir de parler?"

—Mon devoir, je l'ignorais, demoiselle, et je n'osais pas même consulter un prêtre; il me semblait que les murs du confessionnal m'eussent pu trahir. Il est vrai que je savais lire, écrire, que j'en savais plus que les gens de ma condition, et que le baron, votre grand-père, m'avait élevé à la dignité de secrétaire. Mais néanmoins je n'étais qu'un pauvre homme, et il faut m'excuser. Parfois cependant des remords m'angoissaient, je me disais: Ne commets-tu pas un péché,—quelle que soit la raison qui scelle tes lèvres,— en laissant planer une accusation avilissante sur la mémoire d'un homme que tu *sais* innocent?"

"Ah! comme je le savais innocent en effet, le chevalier Gilbert! comme je savais qu'il avait été toujours bon, compatissant aux pauvres, incapable de faire tort à qui que ce fût! Mais le temps marchait, marchait, et le temps et l'âge affaiblissaient ces remords, les engourdissaient dans mon coeur. Ainsi je devins vieux, vieux. Je me souvenais toujours du passé; mais je restais des mois sans y penser, des années peut-être, je ne sais. J'étais presque calme. C'est alors qu'un jour le chevalier Olivier de Charnailles m'apparut comme un spectre vengeur. Oh! demoiselle, c'est la même taille fière, le même regard ferme et doux, le même sourire pitoyable. Et l'arrivée de M. de Charnailles à Rochelandé me livra comme une proie aux anciens remords, aux anciennes hésitations; mais ils se firent plus acharnés, plus terribles encore. Ces temps derniers surtout, la torture devint atroce et continue; malgré moi, j'allais me mettre sur le passage de M. de Charnailles; il me semblait avoir à lui dire quelque chose, puis je me rappelais que je devais me taire, qu'il était trop tard. Et je pensais aussi à... à tous ceux qui souffriraient des révélations que je pourrais faire.

—Mon pauvre Raimbault!" murmura Bérenère, tandis que des larmes coulaient de ses yeux bleus.

Elle laissait parler le vieillard; le courage lui manquait pour interroger. Le désir passionné de savoir qui l'avait soutenue, dirigée, s'était évaporé, maintenant que la parole décisive était tombée de la bouche de Raimbault.

"Un jour, continua celui qui avait à tâche de se justifier, éprouvant peut-être un soulagement à décharger son âme du mystère qui l'avait écrasée longtemps, un jour j'appris que M. de Charnailles était parti. La secousse fut si forte, que je crus tomber à vos pieds.

—Je me rappelle.

—Je vis cependant, ou je voulus voir dans ce départ, qu'une crise de souffrances m'avait em-

pêché de connaître auparavant, une manifestation de la volonté de Dieu. Une chose d'ailleurs apaisait un peu le trouble de ma conscience, l'avait apaisé aux plus mauvais jours. Un jour,—c'était bien avant votre naissance, demoiselle,—l'idée m'était venue que je n'avais pas le droit d'emporter ce que je savais dans la tombe. Comme je maniais alors la plume avec facilité, j'avais consigné par écrit mes souvenirs. A ce travail, j'avais passé deux nuits, deux nuits terribles hantées de fantômes ; mais, en le terminant, je m'étais senti plus calme, réconcilié avec moi-même. Ce long récit, je l'ai conservé ; mais j'espérais qu'il ne serait lu qu'après ma mort."

Ce disant, Raimbault pris deux clefs qu'il portait autour du cou et les tendit à Bérengère. "Demoiselle, ajouta-t-il, daignez ouvrir ce tiroir avec la clef la plus grande ; puis, avec la clef la plus petite, la boîte de fer qui y est contenue." Bérengère obéit, mais elle ne put ouvrir le coffret de fer dont la serrure était fort compliquée. Ce fut Raimbault qui s'acquitta de ce soin. Du coffret de fer il sortit un rouleau de papier fermé, cacheté, et le remit à la jeune fille.

Avec quelque peine, car elle lisait difficilement les écritures, elle déchiffra la suscription naïve :

A monseigneur le baron Renaud de Givray de Rochelande, mon maître, pour en faire ce que Dieu lui commandera.

"Ceci, répéta le vieillard, ne devait être lu qu'après ma mort. J'ignorais absolument,—vous le verrez dans ce récit,—la place où avait été déposée la cassette. Je pensais que rien au monde ne pourrait plus réveiller tout ce passé, vieux comme moi. C'est alors que vous m'avez dit... Et maintenant, si après une nuit d'hésitations déhirantes, de prières aussi, une nuit d'où il me semble que mes cheveux sont sortis plus blancs, j'ai mal fait de parler, que Dieu me pardonne ! car j'ai cru faire bien."

Mais de sa voix musicale Bérengère le rassura. "C'est Dieu qui vous a inspiré, Raimbault, c'est lui qui a voulu que votre âme fût soulagée du fardeau qui l'accablait. Il s'est servi de vous pour l'accomplissement de sa justice. Qu'il vous bénisse !"

Elle était auprès de la fenêtre grande, mince, blanche, ses cheveux ensoleillés lui formant une auréole. Silencieusement elle tendit ses deux mains au vieillard, et celui-ci les saisit avec un sanglot.

"Demoiselle, gémit-il, j'ai peur de ce que j'ai fait. Vous ne savez pas..."

—Je sais que vous avez bien agi, dit-elle, très pâle toujours et ses deux mains tremblant dans les mains ossesues qui les serraient. Je sais que vous avez obéi à votre conscience. On ne doit jamais regretter cette obéissance-là, et je sais aussi que mon père voulait la vérité... Quoi que nous devions apprendre par la lecture de ces pages, en son nom et au mien, je vous remercie."

XXV

Le récit du pauvre Raimbault était long, mal construit, souvent naïf par l'expression, mais fait de souvenirs échappés tout vivants de sa mémoire.

Il empruntait à la réalité une étrange puissance.

Evoquées par le vieillard, des existences éteintes se ranimaient ; tout un monde enseveli soulevait miraculeusement la pierre tombale qu'on croyait à jamais scellée. Les mots tracés en tremblant durant une nuit douloureusement hantée, les mots ternis par le temps sur le papier mince, criaient tragiquement la vérité.

Raimbault contait d'abord les débuts du voyage dont son cerveau d'enfant avait consciencieusement enregistré les moindres incidents. Puis il arrivait au malaise fâcheux du baron de Givray, à cette crise de goutte qui interrompait et abrégeait toujours plus fréquemment les étapes, prolongeait les haltes, retardait malencontreusement le retour des seigneurs, et enfin à la décision prise par ceux-ci d'envoyer à Rochelande et à Charnailles, pour rassurer leurs femmes sur l'issue du voyage, Médéric, l'un des serviteurs du chevalier. Mais avant le départ du messager on campait à l'orée d'un bois, non loin de l'abbaye de Saint-Sévérin ; et sur le conseil du baron, M. de Charnailles, qui avait une tante parmi les religieuses de l'ordre, se rendait à la pieuse maison afin d'y visiter cette parente fort dévouée à sa famille et âgée déjà.

A partir de ce moment, l'intérêt de cette histoire lointaine et comme fabuleuse, qui était une histoire vraie, une histoire vue par celui qui en exposait les faits, devenait poignant.

Le chevalier n'avait emmené à l'abbaye que Jacou, l'un de ses serviteurs. Avec le baron demeuraient Médéric, qui attendait pour se mettre en route le retour de son maître, puis Chitan, Hubert et le petit page, tous trois appartenant à la maison de M. de Givray.

On était au milieu de l'été, la fraîcheur du bois parut délicieuse aux voyageurs. Les chevaux furent attachés sous les arbres, et les cavaliers, y compris M. de Givray, s'étendirent sur l'herbe. Une heure de repos semblait nécessaire par cette accablante chaleur. Cependant, au bout de quelques instants, le baron déclara que l'immobilité l'engourdissait, et s'éloigna avec Chitan pour faire quelques pas dans le chemin, laissant Hubert, Raimbault et Médéric,—ce dernier ayant pour oreiller la cassette couverte d'un manteau,—se délasser tout à leur aise.

Aussi bien, l'exemple fut contagieux. La joyeuse enfance du petit page aspirait au mouvement ; en moins de rien, tandis que les autres dormaient, il fut sur ses jambes et s'enfonça dans le bois.

D'abord il essaya de jouer tout seul à la fessette, mais la place qu'il avait choisie pour ses ébats était gazonnée et ne convenait point à ce divertissement. C'était une jolie place, très solitaire ; de hauts buissons formaient tout autour un bosquet touffu qui rappelait ceux de Rochelande. Quand Raimbault ouvrait un peu les branches, il apercevait au travers le chemin qui conduisait à l'abbaye, puis des arbres et des arbres à perte de vue. Il pensa que dans cette retraite de verdure des brigands pourraient se cacher et guetter les voyageurs qui passeraient, et, prenant un gros bâton qui devait figurer une arquebuse, il se blottit dans le fourré.

Comme il y était depuis quelques minutes, il perçut un murmure de voix, et presque aussitôt son nouveau domaine fut envahi. Chitan avait

remarqué lui aussi le **bosquet** vert et ombreux, et il y amenait monseigneur le baron de Givray, qui sans doute désirait se reposer.

Si Raimbault détestait Chitan, son compagnon il craignait le baron, son maître,—le maître au visage froid, aux lèvres minces, le maître qui parlait à peine et dont les yeux semblaient profonds comme un étang noir.

Lorsqu'il vit M. de Givray s'avancer péniblement avec l'aide de Chitan et s'asseoir à quelques pas de l'asile où il était tapi, l'enfant n'osa pas se montrer. Le moindre mouvement, le moindre frôlement eût pu le trahir; mais par bonheur pour lui, ou par malheur peut-être, sa présence resta secrète. Et ce fut en cette enfantine cachette où il avait joué au brigand, où son imagination s'était amusée du rêve de quelque aventure terrible de fer et de sang, que le petit page du baron de Givray put assister au prologue d'une aventure véritable et combien plus terrible et mystérieuse! d'une aventure dont le souvenir devait, par la suite, marquer sa vie d'une ineffaçable empreinte. Oh! les paroles qu'il entendit là, comme longtemps après il crut les entendre encore!

—Il faut, disait le baron,—il parlait tout bas et très vite, cependant Raimbault, retenant son souffle, ne perdait pas une syllabe de sa phrase,—il faut que cette nuit même tout soit fait. L'occasion est unique, les circonstances m'ont servi mieux que je ne pouvais l'espérer... Médéric est bien résolu?

—Oui, monseigneur, répondit Chitan, tandis que vaguement Raimbault se demandait pourquoi le baron parlait mystérieusement du voyage de Médéric.

—Tu es certain qu'il ne nous trahira pas? reprit le baron plus bas encore.

—Très sûr, monseigneur; il aime l'argent."

Le baron s'arrêta, parut réfléchir, et parlant encore de cette même voix rapide:

"Il ne faut pas qu'il revienne avant la pleine nuit; ce serait dangereux. Qui sait?

—Il sera prudent.

—Et... et..."

M. de Givray semblait hésiter à tous les mots.

"Et ils dormiront?

—Ils dormiront.

—Sans qu'il en advienne aucun mal?

—Aucun, monseigneur."

Le baron se tut encore, puis tout à coup il eut une voix que Raimbault ne lui connaissait pas, basse toujours, mais dure, implacable, froide atrocement, d'une froideur nouvelle et terrible. Sans savoir pourquoi, l'enfant pensa en l'écoutant au froid de l'acier qui tue;... il eut comme la vision d'un poignard menaçant.

"Ah! s'écriait M. de Givray, les mots éclatant comme malgré lui hors de ses lèvres; c'est que si maintenant cette joie m'échappait, je crois que j'en mourrais, Chitan; je n'aurais plus le courage d'attendre, non, plus un jour, plus une heure."

Et, serrant le poignet du bohémien:

"Je hais, Chitan, je hais... Si tu satisfais ma haine, tout ce que tu me demanderas, entends-tu? tout, je te le donnerai."

Chitan répliqua simplement:

"Je ne demande rien, maître; qui est l'ennemi pour vous est l'ennemi pour moi. Je suis votre esclave, votre chien; vous servir toujours, c'est la seule récompense que je réclame."

Et il disait vrai; ce n'était point pour obtenir de récompense qu'il accomplissait le mal, c'était parce qu'il était la chose, l'instrument docile de l'homme qui l'avait sauvé.

"Tu ne me quitteras jamais, acquiesça le baron un peu distrait; mais marchons, me voici reposé. L'immobilité m'est odieuse."

Et ils rejoignirent le chemin.

Il y avait un moment déjà que s'était évanoui le bruit du pas traînant de M. de Givray, lorsque le petit page retrouva l'énergie de quitter sa prison de feuilles. Avec mille précautions il rejoignit l'endroit où l'escorte avait campé. Médéric et Hubert, engourdis par la chaleur, n'avaient pas bougé. Raimbault se glissa précipitamment à la place qu'il avait occupée auparavant et feignit de dormir. Il lui semblait être le jouet d'un cauchemar. Il comprenait que quelque chose de terrible se tramait, un crime peut-être, contre un ennemi de son maître; mais cet ennemi, qui était-il? où était-il? Pourquoi M. de Givray se cachait-il avec Chitan pour en parler, au lieu de se confier à M. de Charnailles? Le petit page rassemblait dans sa mémoire les paroles qu'il avait surprises et les creusait éperdument, l'une après l'autre, sans parvenir à en tirer une idée précise, un sens net. Il fallait que quelque chose, une vengeance du baron de Givray, s'accomplît cette nuit même. Cette vengeance, quelle serait-elle? Raimbault l'ignorait. Médéric reviendrait dans la nuit, après être parti alors. Il n'irait donc ni à Rochelande ni à Charnailles? De qui Médéric aurait-il à se cacher? De qui le baron avait-il dit: "Dormiront-ils?"

Raimbault frissonna. *Il*s: étaient-ce les compagnons du baron?

Oh! quelle voix affreuse avait prise tout à coup monseigneur de Givray! Le petit Raimbault se demanda pour la dixième fois si son jeu des brigands ne lui avait pas fait rêver les paroles qu'il croyait avoir entendues.

Il n'aimait pas, il n'avait jamais aimé son maître, cependant il avait peine à le croire capable d'une action mauvaise. Un si grand seigneur! Et d'ailleurs, l'action projetée par le baron pouvait être juste, le baron pouvait avoir un ennemi très méchant, très dangereux; mais quel rôle Médéric, qui était un serviteur de M. de Charnailles, jouait-il dans cette vengeance? Alors M. de Charnailles savait donc? ou...

Raimbault n'osa s'éveiller que vers le soir. M. de Givray et Chitan, M. de Charnailles et Jacou avaient reparu. On s'occupait du départ de Médéric, qui devait gagner un gîte avant la nuit et qui, pour se mettre en route aussitôt que possible, avait en attendant la venue de son maître, sellé et préparé son cheval.

Les messages étaient écrits, ils furent remis à l'écurier; puis maîtres et serviteurs lui souhaitèrent bonne route, et, quelques instants après, le trot du cheval se perdit dans les profondeurs du bois.

Assis à côté du chevalier, le baron échangeait d'amicales paroles avec son ami. La voix terrible, la voix d'acier n'était plus qu'un souvenir. Cette fois, le petit page se dit qu'il s'était bien certainement exagéré les choses ou même qu'il avait mal compris; puis, comme il était très jeune, il oublia ses terreurs pour admirer les flacons pleins de liqueur vermeilles que la bonne religieuse avait offerts à son cousin. M. de Charnailles, qui avait

toujours d'aimables pensées, annonça qu'à l'issue du repas, un verre du breuvage doré serait donné à chacun des serviteurs, et l'enfant se réjouissait de cette aubaine.

Et quand Chitan apporta, après qu'on se fut rassasié, les gobelets qu'il était allé laver au ruisseau, quand Jacou versa dans l'étain quelques gouttes du joyi soleil liquide qu'un magicien sans doute avait emprisonné dans les flacons, Raimbault eut un rire heureux qui amena une expression très bonne sur le visage du chevalier. Comme la liqueur n'était pas forte et ne portait pas au cerveau, les quatre flacons furent vidés. Puis, tôt on songea au sommeil, car la fatigue de tous les voyageurs était grande.

C'était l'effet de la chaleur, sans doute, ils ne pouvaient quasiment plus se tenir debout. Cependant il était décidé que les trois serviteurs se relayeraient de deux heures en deux heures auprès de la cassette. Jacou fut désigné pour commencer la veille.

Que se passa-t-il pendant cette nuit mystérieuse? Raimbault ne put le voir. Le premier, il s'était endormi lourdement, oubliant les secrets du baron et les agissements possibles de Médéric.

Au matin, des bruits de voix l'éveillèrent; alors il apprit que la cassette avait disparu et, quoique bien des choses lui parussent encore obscures, comprit que Médéric était revenu et que le rapt avait été commis par lui.

On parlait beaucoup autour du petit page. Chacun se plaignait d'avoir dormi d'un sommeil peu naturel.

M. de Givray se montrait très exalté, interrogeait brutalement Jacou, l'accusait à demi d'avoir mêlé des drogues à la liqueur qu'il avait versée. M. de Charnailles, qui, lui, paraissait au contraire très abattu, blâma vivement son cousin de maltraiter un serviteur fidèle. Plus tard cette colère du chevalier fut interprétée odieusement. Raimbault, muet témoin de l'affolement général, se rappelait maintenant la conversation surprise la veille et le mot de Chitan: "Ils dormiront." Il se rappelait aussi que si Jacou avait versé la liqueur, le bohémien avait auparavant lavé les gobelets qui l'avaient contenue.

Ces détails mentionnés, le récit de Raimbault ne s'attardait point sur la fin du voyage des deux seigneurs. Aucun incident nouveau ne survenait. Avant de retourner en ses domaines, le baron de Givray passait par Charnailles, et Médéric était interrogé; mais ce dernier paraissait aussi mal informé que les autres serviteurs sur le mystère de Saint-Séverin. Il avait traversé le bois sans rencontrer personne, et, comme son cheval était vigoureux et la nuit claire, il avait dépassé les villages les plus proches sans s'y arrêter. M. de Charnailles déclara qu'il répondait de la loyauté de cet homme comme de la sienne propre, et tout naturellement M. de Givray n'insista pas. Plus calme en cette circonstance que son cousin, le chevalier ne se révoltait pas contre un fait accompli, mais il demeurait triste et soucieux, se désolant sans doute de se retrouver pauvre après avoir entrevu la fortune. Et cette humeur sombre aussi fut exploitée contre lui.

Aucun nom ne fut prononcé cependant; toutes les recherches faites pour découvrir le coupable restaient vaines; en réalité, on ne savait qui ac-

cuser. Puis, ce furent à Rochelande, à Charnailles, aux alentours, des rumeurs vagues. Le baron, qui avait regagné son domaine, apprit que M. de Charnailles était soupçonné d'avoir voulu s'assurer la totalité de l'héritage de Louis de Valdemont. M. de Givray parut fort indigné d'une telle incupation et se rendit ostensiblement à Charnailles, afin, disait-il, de donner à toutes les calomnies un démenti formel. Chitan et le petit Raimbault l'accompagnaient.

Aussitôt survinrent des complications terribles. Médéric mourut. Il avait été piqué par une mauvaise mouche, les médecins l'assurèrent et c'était bien la vérité; mais tôt après, Jacou fut assassiné, et l'on se prit à douter de la perspicacité des médecins. Médéric avait dû mourir empoisonné.

L'affreux soupçon se précisa et Chitan s'en fit sourdement l'organe. Le chevalier était coupable et il avait fait disparaître ses deux complices: Médéric, qui avait enlevé la cassette; Jacou, qui avait mêlé un soporifique à la liqueur de l'abbaye de Saint-Séverin.

Le petit Raimbault tremblait en entendant raconter ces choses; pour lui le doute était impossible. L'homme qui avait tué Jacou sur la route, cet homme mystérieux qu'on disait être un vagabond éconduit par le serviteur du chevalier, c'était Chitan.

Jacou sans doute n'avait été pour rien dans l'enlèvement de la cassette; mais il fallait bien qu'on le crût complice. Le bohémien avait pris ses précautions, nul ne songea seulement à l'interroger.

Ainsi l'atroce vengeance qu'avait choisie le baron suivait son cours. Le pauvre petit page, que la fatalité avait instruit des secrètes péripéties de l'horrible aventure, avait des rêves affreux; il souffrait, mais il n'osait parler. Comment d'ailleurs eût-il pu accuser son maître, lui, un enfant! L'eût-on même écouté?

Cependant le baron, très froid maintenant dans ses rapports avec son hôte, avait annoncé son intention de quitter Charnailles.

Comme il n'avait point fait de plainte, personne n'élevait la voix; mais, grâce aux habiles paroles de Chitan, on se redisait de tous côtés dans le pays que le chevalier était coupable.

Il était si bon pourtant que beaucoup de gens doutaient encore, puisque d'autres l'excusaient presque. On savait que sa femme, la belle Diane dont il était bien aimé et qu'il chérissait, s'ennuyait dans la pauvreté et qu'il ne s'était jamais senti heureux depuis son mariage, ne la croyant pas heureuse elle-même. Personne en tout cas n'eut le courage de le dénoncer ouvertement; mais les mauvaises choses se répandaient vite. Et bientôt le chevalier Gilbert fut perdu dans l'opinion de ses égaux, qui admirèrent la modération et la dignité de François le Taciturne.

Cet ennemi abhorré du baron de Givray, c'était donc le chevalier de Charnailles?

La veille du départ, comme le petit Raimbault traversait les futaies touffues du castel de Charnailles, il aperçut son maître qui, appuyé contre un arbre, les bras croisés, drapé dans son grand manteau sombre, semblait regarder attentivement quelque chose. Le page se demanda ce que le baron pouvait regarder ainsi; ses yeux ressem-

blaient à la voix que l'enfant avait entendue dans le bois de Saint-Séverin.

M. de Givray était un grand chasseur, peut-être devinait-il à cette minute dans le fourré le pelage clair de quelque biche épeurée et regrettait-il de n'avoir point d'arme pour atteindre le pauvre animal.

Le petit Raimbault suivit la direction des yeux de son maître; alors il aperçut, au fond d'une allée sombre, assise sur un banc et se croyant bien seule, Mme Diane de Charnailles qui pleurait. C'était une femme délicate et frêle, un peu malade aussi, et maintenant le chagrin l'épuisait.

Le petit page comprit ces larmes impuissantes, et lui-même pleura; mais ce ne fut que beaucoup plus tard et devenu un homme qu'il comprit tout à fait le regard de M. de Givray. L'être dont le baron François avait voulu se venger au prix d'un crime, c'était Diane, de Valveuse, celle qui l'avait repoussé, blessé dans son cœur, humilié dans son orgueil, celle qui avait épousé Gilbert de Charnailles, son rival.

De retour à Rochelande, Raimbault apprit par Chitan, qui, avec une grande indignation et un air de s'être contraint trop longtemps, parlait du chevalier et accumulait contre lui les preuves, qu'une scène terrible avait éclaté entre le baron et son hôte et qu'un défi en avait été la suite.

Le duel eut lieu sur un terrain neutre. Le baron avait accepté la provocation, espérant peut-être tuer le mari de l'infortunée Diane; mais Dieu ne permit pas ce nouveau malheur. Il n'y eut point mort d'homme. Le baron de Givray, blessé grièvement; guérit de sa blessure et ne quitta ce monde que quelques années plus tard. Diane de Valreuse, elle, ne put supporter la honte et la douleur de l'époux qu'elle aimait; elle ne survécut qu'un an à peine à l'honneur des Charnailles. Le chevalier mourut de chagrin, comme elle; mais il se trouva beaucoup de gens pour dire que le remords l'avait lentement miné. Seuls, le baron de Givray, Chitan et le petit Raimbault savaient à quoi s'en tenir.

Ici s'arrêtait le long témoignage de l'homme qui avait porté quatre-vingt-cinq ans ce terrible secret. Une sorte de confession accompagnait ce récit, par laquelle, sans chercher à s'excuser, Raimbault exposait les motifs de son silence. Après avoir déclaré qu'il lui était impossible de dire ce que Médéric avait fait de la cassette, si elle avait été détruite avec son contenu ou seulement cachée, il terminait ainsi:

"Quand ces pages seront lues, je serai mort, et déjà mon âme aura comparu devant le juge suprême; mais je ne me suis point cru le droit d'emporter la vérité dans ma tombe. Monseigneur le baron de Givray, mon maître, seul possesseur après moi du secret qui a empoisonné ma pauvre vie, en fera tel usage qu'il croira juste et bon. Que Dieu l'inspire et me pardonne. Ainsi soit-il!"

M. de Givray lut, de la première ligne à la dernière, ces sinistres souvenirs du vieux Raimbault, puis il voulut que Bérengère et l'abbé Vincent en prissent connaissance.

Son rude visage s'était rasséréiné, aucune angoisse ne s'y reflétait; il n'y avait d'émotion que tout au fond des yeux, dont le regard se dérobait

douloureusement à toute investigation étrangère. L'abbé Vincent et Mlle de Givray respectèrent ce calme, et personne au château ne sut que, le soir, seul dans la pièce aux portraits où il s'était si souvent enorgueilli des gloires de sa famille, le vieux seigneur de Rochelande, le fier soldat du roi Henri, avait pleuré.

C'était la rançon des larmes de Diane de Valreuse.

Quelques jours après, n'emmenant avec lui que maître Pierre, M. de Givray se mit en route pour aller trouver le chevalier de Charnailles, son ancien compagnon d'armes, l'homme qu'un baron de Rochelande avait lésé, déshonoré. Il voulait que la vérité fût connue. Il voulait ainsi que Givray s'humiliât devant Charnailles. C'était juste.

L'entrevue, après plus de vingt ans, de ces deux hommes, qui s'étaient en dépit des circonstances estimés, presque aimés, les émut profondément l'un et l'autre. Ils se retrouvaient ensemble, vieillies et comme égarés en un monde nouveau où, si sympathique que l'on fût à leurs caractères, à leur grandeur d'autrefois, personne ne sentait plus, ne pensant plus tout à fait comme eux; où lorsque l'on disait: "Vous souvenez-vous?" l'autre seul pouvait répondre: "Je me souviens." Et le baron pensa qu'il eût éprouvé à ce revoir une joie grave et douce, s'il lui eût été permis de perdre conscience un instant de la douloureuse mission qui l'amenait à Charnailles et que l'accueil tout cordial, mais un peu étonné, du chevalier lui rappelait plus vivement.

Demeuré seul avec son hôte et Olivier-Jean, il comprit que le moment était venu d'expliquer sa visite inattendue. Il se leva, très pâle, et découvrant sa tête blanche:

"Chevalier, dit-il, si je vous ai demandé aujourd'hui l'hospitalité, c'est afin d'accomplir un devoir, une oeuvre de réparation et de justice. Un hasard m'a révélé tout récemment un secret qui va changer votre vie et la mienne et que personne ne doit plus ignorer. La cassette de Louis de Valdemont a été retrouvée dans les ruines de Rochelande."

Le vieux seigneur s'arrêta une seconde, étreint à la gorge par une émotion trop forte; puis, d'une voix brisée, son front s'inclinant très bas:

"Au nom de mon grand-père François de Givray et en mon propre nom, chevalier de Charnailles, je vous demande pardon."

Mais il eut à peine le temps de finir; d'un élan le chevalier de Charnailles, le frère d'autrefois, le vaillant soldat qui l'avait sauvé à Fontaine-Française, lui ouvrait les bras.

"Je connaissais ce secret quand vous l'ignoriez encore, disait M. de Charnailles, ne me demandez point pardon, mon frère. L'homme que vous êtes n'a point à baisser la tête; nous l'avons jadis portée bien haut ensemble, devant les ennemis du roi. Et ce passé-là efface l'autre. Faites-moi l'honneur de m'embrasser."

Le chevalier de Charnailles avait l'âme grande. Quand Olivier-Jean, son fils, lui avait confié comme au suprême chef de la famille le mystère des ruines de Rochelande, il avait dit: "Ce secret ne nous appartient pas." Maintenant, et jusque dans le triomphe de l'honneur du nom recouvré, il souffrait de voir pâlir et frémir sous le poids

d'une honte immense l'homme de courage et de loyauté qu'il avait connu si fier.

Quelques heures après, les Charnailles n'avaient plus rien à apprendre. Ils avaient lu le mémoire de Raimbault, ils avaient lu le sinistre poème trouvé dans les archives de Rochelande, ils savaient aussi comment Bérengère avait découvert la cassette de Louis de Valdemont dans les ruines du manoir; comment, à force de persévérance, elle était parvenue à confesser le pauvre vieillard.

M. de Charnailles avait écouté avec un intérêt ému le récit du baron.

"Votre fille, s'écria-t-il, est digne de vous, je lui veux écrire l'admiration et le grand respect qu'elle m'inspire."

Le chevalier ne consentit tout naturellement à accepter que la moitié des perles contenues dans la cassette; mais le baron de Givray était décidé lui-même à ne rien garder de l'héritage maudit auquel, par haine et vengeance, son grand-père avait renoncé. Il fut convenu que la meilleure partie de la somme produite par la vente des perles qui lui appartenaient servirait à bâtir et à entretenir un hôtel-Dieu, et que le reste serait distribué aux pauvres de Charnailles et de Rochelande.

Une somme importante serait assurée à la famille de Jacou, le malheureux serviteur tué par les ordres ou, en tout cas, pour la cause de François de Givray.

Ces dispositions généreuses grandirent encore l'estime que le chevalier avait autrefois conçue pour le caractère de M. de Givray, et que la noble démarche du châtelain de Rochelande avait si absolument justifiée.

Une profonde vénération entourait à Charnailles le petit-fils de François le Taciturne. Ainsi que l'avait souhaité le baron lui-même, la vérité n'était plus ignorée; mais, aux yeux de ceux qui avaient aimé et respecté, en dépit du passé, le chevalier et son fils, elle n'atteignait pas la belle tête blanche qui n'avait pas craint de se courber pour réparer une iniquité.

Cependant le baron ne céda point aux instances du chevalier et d'Olivier, qui, le voyant si las, si rudement éprouvé, eussent désiré qu'il acceptât pendant quelques jours encore l'hospitalité de Charnailles. Il avait hâte de se retrouver à Rochelande, auprès de Bérengère et de l'excellent abbé.

Un moment avant de s'éloigner de cette demeure où il ne comptait plus revenir, M. de Givray contempla longuement le portrait du chevalier Gilbert et celui de Diane de Valreuse.

Mentalement, il implorait la clémence de ces victimes de François le Taciturne.

Comme il avait fixé avec une insistance douloureuse le visage loyal de Gilbert, le contact d'une main qui se posait sur son épaule le fit tressaillir; il se retourna et vit M. de Charnailles qui l'avait suivi:

"Les choses de ce monde, dit doucement le chevalier, doivent, au delà de la tombe, sembler bien petites. Croyez-moi, mon ami, du séjour de paix où il est entré, où nos misères s'oublient, Gilbert de Charnailles pardonne. Si son ombre revenait ici-bas, c'est sans colère qu'elle nous verrait la main dans la main.

—Dieu veuille que vous disiez vrai!" murmura le baron.

Et il lui sembla que soudain une expression plus douce passait dans les yeux du chevalier Gilbert, ces yeux francs qui ressemblaient à ceux d'Olivier.

Le jeune homme accompagna l'hôte de son père jusqu'au premier relai. Là eut lieu la séparation.

"Que Dieu vous protège et vous rende heureux!" s'écria le baron en embrassant Olivier.

Et ces mots lui vinrent encore aux lèvres:

"N'oubliez pas Rochelande!"

Mais un sentiment de réserve, un peu amer, l'empêcha de les prononcer. Et Olivier, qui peut-être les avait attendus, se sentit le cœur serré.

L'un prit la route de droite, qui était celle de Rochelande; l'autre prit la route de gauche, qui était celle de Charnailles. Il parut à Olivier qu'il devait en être ainsi toujours, que jamais plus la destinée ne leur permettrait de suivre le même chemin.

XVI

En revoyant M. de Givray, Bérengère eut un grand sanglot qui la secoua toute; puis, oubliant l'étiquette du retour, elle se jeta dans ses bras.

Malgré la bonté de l'abbé Vincent et la sollicitude aimante de Mlle de Croixménéil, ils avaient paru interminables à la jeune fille ces jours passés, en de telles circonstances, loin du père qui ne l'avait presque jamais quittée; ces jours mornes et gris, froids au corps et à l'âme, qui avaient été les derniers du pauvre Raimbault!

On eût dit que le vieillard ne s'était attardé sur terre que pour y accomplir, au jour voulu, sa mission. Il s'était éteint sans douleur. Un soir, se sentant très faible, il avait prié l'abbé Vincent de bien vouloir l'assister et avait rempli ses devoirs religieux avec beaucoup de sérénité et de foi.

Quelques heures après, le petit Colin, croyant à un appel du malade, s'était approché précipitamment du lit: déjà Raimbault dormait son suprême sommeil.

Bérengère avait aimé le vieux serviteur, et cette mort, dans l'état d'esprit où elle se trouvait, lui avait été particulièrement sensible. C'est que jamais, à aucune époque de sa vie, elle n'avait éprouvé de tristesse aussi profonde.

Elle n'osait pas regretter son oeuvre, oeuvre de réhabilitation, de justice, pour laquelle Dieu sans doute l'avait choisie, ouvrant ses yeux à la lumière et son esprit à la vérité. Mais cette vérité qu'elle avait voulu connaître l'avait blessée au cœur, l'atteignant dans ses plus chères fiertés, l'atteignant surtout par les souffrances de son père.

Oh! penser que lui, le loyal gentilhomme, le grand soldat à l'âge magnanime, au front noblement hardi, il avait dû boire ce calice, supporter cette honte!

Et Bérengère se figurait le descendant de tant de héros arrivant à Charnailles pâle, courbé, vieilli en un jour. Elle croyait voir encore les yeux qui avaient cherché les siens à l'heure du départ, et dont le regard navré lui avait fait mal; puis elle s'abandonnait à d'autres soucis plus personnels, aussi poignants.

Olivier de Charnailles, possesseur d'un nom purifié de toute tare, d'une fortune sortable, épou-

serait celle qu'il aimait. Adieu le beau chevalier des belles histoires de jadis!

Tous ces regrets, toutes ces inquiétudes criaient dans le sanglot d'enfant qui accueillit le baron à Rochelande.

Alors, doué soudain de cette force que nous apporte, dans la souffrance même, le besoin de consoler plus faible que nous, il trouva des mots de douceur et de tendresse pour apaiser sa fille. Puis, comme le calme s'était fait sur le jeune visage tout à l'heure baigné de larmes, M. de Givray conta son séjour à Charnailles; il dit l'estime et l'amitié que lui avait témoigné le chevalier, il dit aussi la paix qu'avait versée dans son âme le sentiment du grand devoir qu'il venait d'accomplir, impitoyable pour lui-même, sans compter avec son orgueil, sans compter avec sa douleur.

Il parla longtemps de M. de Charnailles, des entretiens qui, en dépit du présent si pressant, si décisif, les avaient tous deux insensiblement conduits vers le passé; qui, en dépit de ce présent, avaient été doux, rendant un moment la jeunesse à leurs cœurs de vieillards.

Béregère écoutait tremblante, cherchant sur les lèvres de son père le nom qui était sur les siennes et qu'elle n'osait pas prononcer, comme si, dit par sa voix à elle, il eût dû résonner étrangement et surprendre.

Sans le savoir, l'abbé secourut sa petite amie; il s'informa d'Olivier-Jean, et le baron s'empressa de le renseigner. Non seulement l'affection et le respect du jeune homme ne s'étaient pas démentis une seconde, mais son attitude n'avait pas permis un instant de soupçonner, même sous la forme la plus discrète, la joie et la fierté qu'il ne pouvait manquer d'éprouver, ayant si cruellement souffert de la tâche qui venait d'être solennellement effacée par les révélations de M. de Givray.

Plus d'une fois ce dernier avait été touché des attentions quasi filiales de son jeune ami.

"De nobles cœurs, ces Charnailles!" conclut l'abbé.

—De nobles cœurs!" répéta Béregère, comme un écho fidèle.

Mais elle se sentait déçue. Qu'avait-elle donc espéré d'heureux? Espoir qu'elle n'avait confié à personne, qu'elle ne s'était point avoué à elle-même.

Les jours qui suivirent furent tristes et lents, vides aussi, comme des jours de deuil, comme ces jours où, glacée par le passage récent de la mort, la vie semble ne plus pouvoir reprendre son cours.

Le baron passait de longues heures solitaires à regarder le feu brûler dans la haute cheminée; Béregère brodait éperdument. Quant à l'abbé, il continuait en silence son grand travail d'historien.

Un jour, le trouvant occupé à feuilleter son manuscrit, épais déjà, le baron avait eu un mot de découragement amer:

"Laissez, monsieur l'abbé, laissez; l'histoire de Rochelande ne doit plus être écrite. Il y a une tache au nom de Givray."

Mais le prêtre s'était redressé.

"Ah! monsieur le baron, s'était-il écrié, la voix frémissante, comme le jour est mal choisi pour me donner un tel conseil! Je viens de re lire notre oeuvre.—trois siècles d'histoire!—et tant de gloire y brille que j'en ai encore les yeux tout éblouis."

Cet enthousiasme avait fait sourire le baron, mais lui avait été doux. Il ne parla plus d'interrompre l'histoire de Rochelande. Peu à peu même, il se remit à déchiffrer des manuscrits, à écrire des pages.

De vivre dans le passé lui était un repos, quoique parfois aussi une souffrance.

Cependant l'histoire étrange de la cassette s'était répandue aux alentours. Le drame de jadis était vaguement connu; on s'en fit redire les détails par ceux qui les avaient ouï conter, et l'opinion se passionna pour le dénouement qui venait d'être donné aux complications passées. Mais ces révélations n'eurent pas le résultat qu'on eût pu craindre.

La loyauté et la parfaite dignité du baron de Givray; la démarche pénible dont il s'était acquitté simplement, dans un sentiment de justice, furent si unanimement admirés, qu'on songea beaucoup moins à la faute de François le Taciturne qu'à la noblesse avec laquelle elle avait été réparée par son petit-fils. Il eût été si facile après tout de laisser dormir le passé au fond des ruines de Rochelande, où certes personne ne l'eût été chercher! A quelques-uns, M. de Givray parut héroïque. Puis il faut l'avouer, si le bas larcin du chevalier Gilbert, accusé d'avoir volé le bien d'autrui pour s'enrichir, n'avait provoqué qu'une indignation mêlée de mépris, le crime de François de Givray, dérobant et tuant pour réaliser une vengeance attendue des années, suscita, quoique n'étant guère plus moral, de tout autres sentiments. Sans excuser le terrible ancêtre de la jolie Béregère, on se garda de le compter parmi les malfaiteurs vulgaires de la réalité; on le classa tacitement parmi les mauvais génies, exécrés dans les romans, mais nécessaires à toute intrigue heureusement combinée. Et l'histoire intéressa plus qu'elle ne révolta. C'était si loin!

Enfin M. de Givray, qu'il fût ou non le descendant d'un méchant homme, n'en possédait pas moins de grands biens, et personne ne désira faire grise mine au seigneur, assez fortuné pour donner des fêtes comme celle où Béregère avait paru pour la première fois.

En quelques jours, les visiteurs affluèrent au château.

Nul ne se permit de faire allusion aux événements récents, mais il était aisé de voir que ces événements occupaient l'esprit de chacun, et que la grande et toute particulière déférence de ceux qui se présentaient à Rochelande en ces jours de tristesse avait la signification d'un hommage sympathique rendu au baron de Givray et à sa fille Béregère. Le vieux gentilhomme comprit bientôt le sens de ces manifestations spontanées, il en fut quelque peu réconforté et s'en félicita surtout pour son enfant.

Aussi bien, il s'inquiétait de la tristesse de la jeune fille. Elle se montrait pour lui douce, tendre, et les étrangers ne la voyaient qu'aimable et gracieuse; mais son visage ne s'animait plus que d'une gaieté factice, et ses sourires faisaient partie des atours élégants qu'elle revêtait pour recevoir dignement les hôtes de son père.

"Béregère n'est plus la même, disait le baron à son chapelain. Je n'ai pas su lui cacher assez mon chagrin et mon humiliation, et la pauvre en-

fant prend trop à coeur, jeune comme elle est encore, le malheur qui nous frappe tous deux."

Mais l'abbé soupirait et ne répondait guère.

Sur ces entrefaites, la duchesse douairière de Mirepoix donna une grande fête, et M. de Givray, des premiers conviés, tint à y paraître avec sa fille. Il espérait que le plaisir, la distraction seraient salutaires à Bérengère.

Mlle de Givray fut aussi admirée, entourée et recherchée au château de Mirepoix qu'à Rochelande. Le lendemain, en contact à l'abbé Vincent les succès de sa petite merveille et l'accueil superbe qu'elle et lui avaient reçu de la duchesse et du jeune duc, le baron retrouvait presque ses allures d'autrefois, son langage vif, son geste un peu brusque, et le bon prêtre se sentit tout aise de cette résurrection.

"Elle était gaie, mon cher abbé, souriante et si belle! Avec sa robe d'azur, elle semblait une naïade. Quand le duc de Mirepoix dansait avec elle, on s'arrêtait pour la regarder. Elle et lui formaient, Dieu me pardonne, un couple si parfaitement aimable, que je me prenais à faire les rêves les plus improbables, en les suivant des yeux."

Bérengère eût été fort surprise de connaître le sens de ces rêves paternels. Cependant elle s'était appliquée à paraître aimable, elle avait dansé de son mieux, elle avait tenu à honneur de se montrer dans le monde telle que son père désirait l'y voir, et ses efforts n'étaient pas restés vains. Elle trouvait que la gaieté est une manière de courage qu'il faut avoir sous peine d'égoïsme lorsqu'on ne vit point seul, et elle espérait acquérir peu à peu ce courage, en faire sa vertu quotidienne.

Mais pourquoi n'arrivait-elle pas à chasser l'idée odieuse du mariage d'Olivier de Charnailles?

Pourquoi souffrait-elle aussi lâchement, lorsque se présentait à son esprit la possibilité du bonheur de son ami?

Et puis il y avait le tourment de l'incertitude.

Était-il déjà marié ou fiancé?

Avait-il bien vite couru annoncer à celle qu'il aimait sa joie d'être enfin en tout digne d'elle?

Bérengère eût voulu savoir. Il lui semblait par moment qu'en présence d'une réalité expresse, elle se fût plus facilement résignée. Et pourtant, lorsqu'une lettre arrivait au château, elle tremblait d'apprendre la nouvelle attendue. Mais la lettre n'était pas d'Olivier. Olivier n'écrivait pas.

Un soir, le baron et l'abbé en vinrent à parler du jeune homme et firent son éloge, l'un avec quelque chose de son ancienne fougue, l'autre plus discrètement; puis M. de Givray s'assombrit.

"Il nous a oubliés, pourtant, murmura-t-il.

—Peut-être qu'il se marie, fit Bérengère; rien maintenant ne le sépare plus de cette belle jeune fille."

Elle espérait follement qu'on allait la démentir.

"Sans doute, fit l'abbé, soyons indulgents, mon ami. Quelque jour, Olivier va nous écrire en style d'épithalame.

—C'est vrai, c'est vrai, c'est vrai! répliqua le baron. Néanmoins son silence me peine. Le reverrons-nous jamais à Rochelande maintenant? Ah! que de choses tristes, mon cher abbé!"

Mlle de Givray pensait comme le baron. Et tout doucement, l'espoir pâlisait dans son coeur comme une petite lampe dont l'huile parfumée s'épuise sans que rien ne la renouvelle. Elle fai-

sait de douloureux projets d'avenir. Elle se disait que, puisqu'elle ne pouvait être la femme d'Olivier de Charnailles, elle ne se marierait jamais. Tant que vivrait son bien-aimé père, elle resterait à Rochelande, y secourrait les pauvres, y prendrait soin des malades, faisant tout le bien possible autour d'elle; plus tard, si Dieu toutefois daignait l'appeler à lui, elle se retirerait dans un couvent.

Cependant, à de certains jours, quand elle descendait tout au fond de son coeur, elle s'apercevait avec étonnement que la petite lampe précieuse n'était pas encore vide. Il est vrai que ses espérances étaient bien vagues. Tout lui semblait si obscur qu'elle n'eût su qu'espérer! Cependant elle priait, elle priait de toute son âme:

"Mon Dieu, implorait-elle simplement dans sa naïveté tendre et fervente, j'ignore comment vous pourriez encore me donner le bonheur; mais j'aimerais tant à l'avoir, mon Dieu! Donnez-le-moi, je vous en supplie, si vous voulez."

L'hiver était venu, la campagne de Rochelande était toute blanche et très triste. En traversant Boisgenêts avec Tiphaine pour aller à la chapelle, Bérengère se demandait si, dans ce lieu désolé, des feuilles et des fleurs pourraient jamais renaitre. Elle trouvait à la neige un aspect lugubre, parfois elle fermait les yeux pour ne plus la voir. Et le château semblait plus grand, plus vide.

Le soir, quand le vent soufflait, on eût dit que des voix gémissaient dans les galeries. Les chemins étaient difficiles, nul visiteur ne les affrontait. Seule, Mlle de Croixménénil bravait les frimas; mais elle se disposait à retourner pour la fin de l'hiver à Caen, où son amie, la belle Galatée, l'appelait à cor et à cri.

Bérengère était forcée de convenir qu'elle s'ennuyait, et elle était presque honteuse de cette faiblesse.

Vaguement, elle souhaitait une diversion, cependant celle qui vint la laissa fort indifférente.

Par un de ces tristes jours de froidure où certain château et certaine petite princesse ensevelis sous la neige semblaient être oubliés, abandonnés du monde entier, le duc de Mirepoix trouva le chemin du château et demanda la main de la petite princesse.

Mais le baron, joyeux d'abord d'avoir été bon prophète, et fier de penser que sa petite sauvage, comme il disait souvent, deviendrait la plus grande dame de la contrée, s'écria bientôt avec une sorte de rage désespérée que sans doute une malédiction était tombée sur toutes ses joies, sur tous ses désirs, car Bérengère avait répondu très respectueusement à son père que le duc de Mirepoix n'était pas le mari de son choix, et que d'ailleurs elle ne songeait point au mariage.

M. de Givray déclara ne plus rien comprendre au caractère de sa fille; il ne chercha pas à la contraindre, mais pour la première fois il eut contre elle un mouvement d'humeur.

Bérengère s'en attrista; cependant sa décision était irrévocable: elle la confia à l'abbé Vincent, qui lui fit observer qu'elle manquait de sagesse; elle ne la cacha point à Mlle de Croixménénil, qui n'en voulut rien croire après avoir jeté les hauts cris.

La bonne demoiselle était venue faire ses adieux

aux châtelains de Rochelande; elle devait prendre le surlendemain la route de Caen.

—Vous avez repoussé la demande du duc de Mirepoix! s'écria-t-elle d'un air désolé. Et moi qui pensais être appelée promptement pour vos noces, ma mignonne! car j'avais prévu ce mariage. Un mariage si désirable! Enfin, ce n'est que fête remise au printemps.

—Non, ma cousine, non.

—Ou à l'automne. Aussi bien, je sais qu'il n'est point de notre gloire, ma chère, de nous déclarer trop tôt vaincues. Votre coeur est un trésor qui veut qu'on le mérite; rien n'est plus juste! Et le duc, je gage, saura le mériter. Voilà bien, petite sournoise, le secret de vos refus!

Mlle de Croixménéil approuvait par avance, on le voit, les stations du Pays de Tendre.

Bérenière sourit.

—Je ne mets point mon coeur à si haut prix, dit-elle, M. de Mirepoix est digne à tous égards d'une épouse plus aimable et plus accomplie que moi. J'ai été vraiment touchée de sa recherche à une heure où d'autres peut-être eussent hésité à me faire cet honneur. Mais je ne songe pas à me marier à présent et...

Elle hésita.

—Pour tout dire, ma marraine, je crois que je ne me marierai jamais.

Mlle de Croixménéil crut tout bonnement que sa filleule rêvait à voix haute, et il lui fallut un moment pour revenir de sa surprise et constater que Bérenière était bien dans son bon sens.

—Vous ne voulez point vous marier, vous, Bérenière, jeune, jolie et charmante comme vous voilà?

La jeune fille sourit encore, un peu tristement cette fois.

—Est-ce bien à vous, ma marraine, de vous étonner de cela? Mon père m'a conté que vous n'aviez point voulu accepter d'époux, et je ne vous ai jamais vue affligée de votre état.

Quelque chose comme un voile passa sur les yeux encore si vifs de la vieille demoiselle.

—Moi, dit-elle, c'était bien différent!

—Pourquoi?... je me figure que vous deviez être plus charmante et plus jolie que moi-même.

—J'étais du moins aussi jolie que beaucoup d'autres, fit mélancoliquement la précieuse Aminthe, mais il y eut dans ma vie un chagrin...

Elle hésita, puis prit son parti.

—L'homme que j'aurais pu aimer ne songeait point à moi. Il se maria... alors, je vécus seule.

Mlle Flore avait parlé simplement, avec une gravité qui paraissait étrange et touchante dans sa bouche. Un grand attendrissement envahit, comme un flot, le coeur de Bérenière. Il lui sembla qu'elle voyait sa marraine pour la première fois. Oui, certes, elle avait dû être jolie, charmante, la cousine Flore! Sans doute elle avait, elle aussi, attendu la venue du "beau chevalier", puis elle avait cru le voir, puis il s'était éloigné. Alors, elle avait souffert et, fidèle au souvenir de ses espérances mortes, elle lui avait voué sa vie.

Bérenière s'en voulait de n'avoir jamais pensé cette chose si simple qu'une fois, malgré ses rides et ses traits vieilliss, Mlle Flore avait été jeune; cette chose si triste que, malgré ses soins futiles et son visage de poupée, Mlle Flore avait pleuré; qu'elle s'était aussi émue de belles chimères,

qu'elle avait cru au bonheur qu'un instant elle avait espéré saisir s'était enfui tout à coup si loin d'elle, qu'elle avait renoncé à l'atteindre jamais. Pauvre, pauvre marraine Flore!

Et soudain, sentant dans son coeur jeune et palpitant la douleur qui, cinquante ans plus tôt, avait déchiré cet autre coeur, aujourd'hui vieilli, Mlle de Givray comprit la pauvre cousine, elle la plaignit, elle se plaignit elle-même, en comparant sa vie qui commençait à cette vie qui allait finir. Elle pensa au long chemin qui lui restait à faire à elle, jusqu'au jour où peut-être elle dirait aussi, avec un sourire résigné, à quelque petite fille d'un temps à venir: "L'homme que j'aurais pu aimer ne songeait point à moi...; alors, je vécus seule."

Elle appuya sa jolie tête dorée sur l'épaule de Mlle de Croixménéil et, jetant ses bras autour du cou de sa marraine, elle se mit à pleurer.

—Ah! ma pauvre marraine, s'écria-t-elle, pardonnez-moi!

Flore baisa tendrement le jeune visage éploré, mais elle ne fit point de questions. Elle devinait beaucoup de choses, elle se souvenait de quelques-unes aussi. Elle se rappelait le début d'un roman qu'aux jours d'été elle avait imaginé follement, et dans lequel un jeune homme un peu triste se faisait le bon parrain d'une petite fille aveugle. Il y avait beaucoup de temps de cela! Se pouvait-il que l'aveugle d'aujourd'hui fût précisément le bon parrain d'hier? Qui s'en allait-il préférer, ce monsieur, à une enfant si charmante, à une femme si accomplie? Mlle de Croixménéil se sentit soudain de grandes colères contre cette inconnue et aussi contre Olivier. D'ailleurs, en réfléchissant bien, il lui semblait impossible que ce méchant garçon fût resté insensible aux belles qualités de sa filleule. Elle n'oubliait point l'inquiétude du jeune homme pendant la maladie de Bérenière, et ses tristesses et ses réserves après. Était-ce alors l'absurde histoire de la cassette, cette histoire à faire peur aux petits enfants, qui séparait deux êtres créés l'un pour l'autre? Bast! la chose eût été risible aux yeux d'Aminthe. Non, peut-être bien plutôt cet innocent d'Olivier craignait-il d'être à Rochelande moins bien vu qu'il ne l'eût souhaité. Quelle sottise pour un homme d'esprit!

Cependant Bérenière, un peu gênée maintenant de l'élan qui l'avait jetée dans les bras de sa cousine, l'expliquait de son mieux et très sincèrement en somme.

—Ma chère marraine, ce fut très mal à moi de vous rappeler ces tristes choses. Oh! je ne puis vous exprimer le chagrin que j'ai ressenti, là, tout au fond de mon coeur, en apprenant vos malheurs. Il me semble vous aimer plus à présent. Et vous n'avez jamais oublié celui à qui vous aviez donné votre foi?

—Non, ma mignonne.

—Et il l'a toujours ignoré?

—Toujours. Je mourrai sans avoir rien dit, il mourra sans avoir rien su, ma petite Bérenière.

Et Mlle de Croixménéil soupira; puis, ce moment d'émotion passé, elle parla du beau temps et de la pluie, et tout doucement, sans avoir l'air d'attacher à sa question plus d'importance qu'à la dernière averse ou au prochain rayon de soleil, elle demanda:

—Que deviennent les Charnailles?

—Les Charnailles? répondit Mlle de Givray d'un air indifférent. Je ne sais pas.

—Votre "vieux ami" a-t-il si mauvaise mémoire qu'il ne vous ait point donné signe de vie depuis le voyage du baron à Charnailles?

—Du chevalier, mon père a reçu la meilleure des lettres, et moi personnellement un message plein de choses flatteuses... mais de son fils, M. de Givray n'a rien eu. M. l'abbé pense que... que M. de Charnailles,—celui que je connais,—se marie.

Raison de plus pour écrire!

—Vous croyez qu'il eût écrit, n'est-ce pas, ma marraine? s'écria Bérengère plus vivement que prudemment.

—Cela ne fait pas de doute."

Avant de quitter Rochelande, Mlle de Croixménéil se trouva seule avec le baron, qui lui fit confidence de ses déceptions paternelles.

"Quel époux cette petite fille veut-elle? s'écria-t-il. Un prince de sang royal?"

—Beaucoup moins et beaucoup plus que cela, mon cousin, répliqua Mlle Flore, décidée à brûler ses vaisseaux. Un simple mortel qui lui plaise, voilà tout!

—Mais le duc de Mirepoix...

—Est charmant, j'en conviens.

—Alors, ma cousine?"

—Alors, mon cousin, pour que Bérengère ne se sente pas touchée par la recherche flatteuse, ma foi, d'un homme aussi charmant et aussi bien né que le duc de Mirepoix, il faut que...

—Quoi donc? interrogea le baron, voyant que Mlle de Croixménéil hésitait.

—N'avez-vous jamais remarqué que votre fille fût triste, peu désireuse de distraction?"

—Souvent, hélas! si... mais encore?"

—Et n'avez-vous pas pensé qu'elle pût avoir un regret... que... Elle souhaitait peut-être une autre demande que celle de M. de Mirepoix, mon cousin?"

—Cependant, fit le baron, elle a refusé le comte de l'Estang et le marquis de Plessière, et parmi les jeunes gens qu'elle a rencontrés au bal, je...

—Ce n'est point au bal qu'elle a rencontré celui-là, baron.

—Où donc?"

—Baron, baron, reprit Mlle de Croixménéil, vous oubliez qu'il y a eu un jeune homme ici, et longtemps... et qui valait vos prétendants pour n'être ni duc ni même comte.

—Oh!" fit seulement le baron, saisi.

Et les bras lui en tombèrent.

"Vous croyez, Flore?"

—J'en suis... presque certaine, Renaud.

—Comment n'y ai-je jamais pensé? reprit le vieux seigneur.

—Demandez à l'abbé, qui est plus fin que nous.

—Alors, murmura M. de Givray d'un air découragé, Dieu vous protège mon enfant, car elle ne sera point heureuse."

Mlle Flore bondit.

"Vous refuseriez Bérengère à..."

Le baron sourit tristement.

"Ce n'est pas cela, dit-il, je vous le jure. Celui dont vous parlez est digne de Mlle de Givray... et je l'aime... mais je n'aurai point à refuser, hélas!"

A ce moment, Bérengère rentra avec l'abbé et l'entretien se termina là.

Les adieux de la jeune fille à Mlle de Croixménéil furent plus tendres que de coutume. La pauvre enfant pleura; elle avait dit vrai, il lui semblait qu'un lien de plus l'attachât maintenant à sa marraine.

"Oh! ma marraine, supplia-t-elle, de temps à autre, écrivez-nous."

Et, dans un sanglot, elle ajouta:

"C'est si cruel de ne point écrire... ceux qui restent s'imaginent tant de choses!"

Dans le carrosse qui la reconduisait à Givray, Mlle de Croixménéil se mit à réfléchir.

"Mon bon cousin serait charmé de confier au fils de son vieux compagnon le bonheur de Bérengère, la chose est clair comme le jour. Aussi bien, je connaissais l'opinion qu'il a d'Olivier de Charnailles: "C'est, m'a-t-il dit un jour, quand je me reporte aux souvenirs de ma longue vie, l'un des "caractères qui m'ont inspiré le plus d'estime et "d'attachement." Certes, le baron accorderait sa fille à Olivier; il voit des obstacles à ce projet, mais les hommes voient toujours des obstacles à tout, c'est leur travers!"

"Une belle manière d'effacer le passé pourtant ce mariage! Et m'est avis que le vieux chevalier a tête et coeur à le comprendre! Quant à ces deux enfants, ils se conviennent à ravir. Qu'y a-t-il de vrai dans cette histoire d'un mariage d'Olivier? Voilà bien mon prudent abbé!"

Se recueillant un peu, la bonne demoiselle ajouta:

"Je le saurai. Aussi bien à Caen, je verrai sans doute Olivier de Charnailles."

Puis Mlle de Croixménéil soupira et termina sa rêverie sous forme d'oraison.

"Bon Dieu, qui ne m'avez point exaucée quand je vous implorais pour moi, dit-elle, écoutez-moi, maintenant que je vous supplie pour une autre. Donnez à cette enfant, que j'aime parce qu'elle est ma filleule,—et aussi pour une autre raison que vous m'avez refusé. Et je vous bénirai, puisqu'elle l'aura, Seigneur, de ne me l'avoir point donné."

Bérengère elle, au même moment, pensait à ses chimères d'enfant. Jadis, elle avait souhaité naïvement que sa destinée fût aussi merveilleuse que celle des fictives héroïnes dont on lui disait l'histoire. Et voici que son voeu avait été écouté.

De sa vie, à peine commencée pourtant, quel-que conteur eût pu faire un roman. Mais comme ils finissaient mal, hélas! les romans de la réalité!

XVII

Le salon de Mme de Montlouis réunissait la société la plus élégante et la plus spirituelle de Caen. Dès les premiers jours, Mlle de Croixménéil y entendit lire, avec force madrigaux et sonnets joliment tournés, un roman nouvellement composé par un ami de la comtesse, imitation heureuse du *Pastor Fido*, oeuvre où s'harmonisaient à toutes pages, par les artifices d'un style déclaré aussitôt incomparable, le doux et l'enjoué, le tendre et l'héroïque! Puis ce furent danses, sérénades, collations, "cadeaux" imprévus, joutes courtoises sur des questions de littérature ou de sentiment, conversations raffinées, mêlées de pointes *marinesques* ou *gongoriques*, hommages multiples rendus au culte du beau langage et des précieuses pensées. Mlle de Croixménéil n'eût pu souhaiter un

accueil qui servit mieux et plus délicatement ses habitudes d'esprit et ses désirs, mais la mission qu'elle s'était donnée en quittant Bérengère lui tenait si fort à coeur qu'elle considéra comme inutile et vain son hivernage et ne goûta que du bout des lèvres aux régals qui lui furent offerts, jusqu'au jour où il lui fut permis de rencontrer le seul héros de roman qui l'intéressât : Olivier-Jean de Charnailles.

Tout d'abord elle l'aperçut à la comédie, un soir qu'une compagnie habile représentait la *Galerie du Palais*, pièce nouvelle d'un jeune auteur, originaire de la province, qui eut depuis quelque renom et se nommait Pierre Corneille. Mais Olivier paraissait précisément si captivé par l'intrigue compliquée de cette pièce et l'interprétation savante des acteurs que Mlle Flore ne parvint point à être remarquée de lui.

Une seconde fois, elle fut plus heureuse.

A la promenade, où elle s'était rendue avec la belle Galathée et quelques familiers des *ruelles* que fréquentait cette aimable personne, elle croisa Olivier de Charnailles qui la vit et tout aussitôt la salua.

Elle constata même qu'il avait fort grand air, bien que plus sobrement vêtu que beaucoup d'autres; qu'il portait l'épée avec une aisance rare; que son pourpoint de fin drap, son collet brodé, son manteau de velours seyaient à sa haute mine; enfin elle s'émerveilla que le large salut d'un chapeau à plumes, découvrant une chevelure épaisse et onduleuse, pût comporter tant de grâce chevaleresque, exprimer si simplement la mâle fierté d'une race de preux.

Olivier de Charnailles escortait deux dames dont la plus jeune, d'une grande beauté, souriait et babillait coquettement, avec l'air d'apprécier fort l'aimable cavalier qui marchait auprès d'elle.

"Ah bah! pensa Mlle de Croixménénil au milieu de son enthousiasme, notre grand sage d'abbé Vincent aurait-il vu, clair?"

Cependant, elle observa que le visage d'Olivier ne disait guère qu'une parfaite courtoisie, et qu'il avait quelque banalité dans le sourire dont ses lèvres soulignaient les paroles de la jolie promise. Un moment plus tard, croisant à nouveau les deux dames, Mlle de Croixménénil put remarquer avec plaisir qu'Olivier les avait quittées.

"Qui est, demanda-t-elle pourtant, cette admirable jeune personne?"

"Mlle Renée de Mérane," répondit la comtesse de Montlouis.

Ce nom n'apprit rien à Mlle Flore; mais, décidée à ne rien demander de plus à sa compagne, elle eut tout loisir d'entreprendre le soir même un interrogatoire plus fructueux. Dans le salon d'une amie commune, elle se trouva tout à coup en face de son héros.

Les assistants fort nombreux, car l'on attendait ce soir-là la venue de l'auteur des *Bergeries*, s'entretenaient passionnément d'un événement important, l'apparition récente d'une parodie de la divine Astrée, un crime de lèse-bon goût! Séparée un instant, après les politesses d'usage, d'Olivier de Charnailles, Mlle de Croixménénil lui fit bientôt un petit signe amical, afin qu'il vint s'asseoir auprès d'elle. Le jeune homme semblait soucieux. Ce qu'il se crut obligé de dire sur le *Berger extravagant*, qu'on critiquait à l'envi, autour de lui, fut

terne et peu logique. On eût dit que son esprit était absent. Cependant, tout en badinant et parlant, à peu près seule, il est vrai, de Caen, de la société, des menus faits du jour, Mlle de Croixménénil pour arriver à prononcer les paroles qui lui brûlaient les lèvres. Ces paroles lui occupaient si bien l'esprit depuis un moment qu'elle n'avait guère écouté ce que lui avait dit auparavant son interlocuteur, et avait répondu par une appréciation sur la *Galerie du Palais* quand Olivier s'était informé de Rochelande!

"Dites-moi donc, mon cher chevalier,—si je ne suis point indiscret,—le nom des dames fort élégantes que vous accompagnâtes ce tantôt à la promenade?"

—Mme et Mlle de Mérane, des amies de ma famille que je venais de rencontrer sur le cours, répondit Charnailles.

—Mlle de Mérane m'a paru être douée d'une beauté remarquable.

—C'est vrai, elle est fort belle."

La réplique était froide, aucune conviction ne l'animaient.

"Ah! monsieur le dédaigneux, voilà toute la reconnaissance que vous avez pour les grâces que l'on vous fait! s'écria gaiement Mlle de Croixménénil. Je vous avoue qu'à voir les jolis yeux de Mlle de Mérane, je m'attendais quasiment à un autre langage! Il soufflait aujourd'hui comme un vent d'hyménée sous les quinconces! Laissez-vous tomber en quenouille le beau nom dont vous êtes le seul héritier?"

—Non, certes, répondit Olivier avec beaucoup de calme, mais pour l'instant je ne pense point au mariage.

—Même quand Mlle de Mérane vous sourit?"

—Surtout quand Mlle de Mérane me sourit. Si belle qu'elle soit, elle n'est point la femme à qui je pourrais donner ma vie."

Il dit ces mots sérieusement, avec une ombre très légère d'impatience que Mlle Flore n'aurait pas. Le jeune homme reprenait avec une hésitation aussi difficilement perceptible que son agacement de tout à l'heure:

"Reçûtes-vous récemment quelque message de M. de Givray?"

—Et cette créature d'élection dont les sourires ne resteraient pas vains, quelle est-elle? voyons, beau berger?" continua Mlle de Croixménénil tout à son sujet.

Cette fois Charnailles eut quelque peine à répondre en "honnête homme", et sans montrer l'ennui que lui causaient ces propos interrompus; il prit cependant son parti de l'étourderie de la bonne demoiselle, étourderie qu'il connaissait pour l'avoir expérimentée déjà, mais ayant répondu par une phrase évasive, il profita du premier prétexte, l'arrivée d'un ami du comte de Montlouis qui s'inclinait devant Flore, pour prendre congé, cédant sa place au nouveau venu.

Mlle de Croixménénil retourna elle-même au *Berger extravagant*.

"Je ne crois point, se dit-elle pourtant, qu'Olivier se soucie de cette Renée de Mérane; mais il a paru me fuir, et ne m'a point parlé de Rochelande. C'est étrange, ma foi."

Et cette conversation avec Charnailles fut le signal de réflexions et de projets sans fin.

En même temps qu'elle se demandait pour la centième fois pourquoi Olivier avait paru négliger le baron de Givray et Rochelande; en même temps que, son imagination battant la campagne, elle se figurait le jeune homme l'évitant elle-même, fuyant ses regards et son entretien pour des raisons inconnues, elle formait un complot, inventait des ruses qui devaient lui valoir une rencontre nouvelle en un lieu et dans des conditions plus propices à la conversation qu'elle cherchait. Alors seulement elle pourrait interroger Charnailles, le confesser presque... oh! sans éveiller sa méfiance, mettre avec mille finesses Rochelande sur le terrain, connaître enfin le secret de cette âme fermée; ce secret déciderait du bonheur de la pauvre Bérengère.

En attendant, une chose était acquise ou paraissait l'être à la cause de Flore. Charnailles ne se souciait point pour l'heure de mariage. Echec et mat à l'abbé Vincent.

Toute la nuit se passa pour la romanesque Aminthe en plans d'un machiavélisme si ingénu, qu'un petit enfant, pour peu qu'il eût été doué de quelque malice, en eût ri de bon cœur.

Mais, de ces plans nocturnes, il parut bientôt que quelques-uns au moins,—et sans doute des plus ingénieux,—avaient été combinés en pure perte.

La rencontre que souhaitait Mlle de Croixménénil s'opéra le plus naturellement du monde; car, le lendemain même, Olivier de Charnailles accourut en visiteur empressé, ne voulant pas attendre un jour pour présenter à la cousine du baron de Givray, dont il n'avait appris que la veille la présence à Caen, ses plus dévouées obéissances.

Le jeune homme, qui semblait plus calme et comme plus résolu que le soir d'avant, exprima ces choses dans les meilleurs termes. Mlle de Croixménénil, revenue de sa surprise et lui pardonnant la défection passée, le remercia sagement de sa visite, et ce fut un échange ininterrompu de civilités.

Flore s'inquiéta en une foule de questions gracieuses du chevalier de Charnailles, dont elle avait la veille au soir oublié l'existence fort inconsidérément; puis, ayant accompli ce devoir de politesse, elle se disposa aussitôt à mettre en pratique, pour parler des Givray comme par hasard, une des habiletés projetées. Mais à son grand étonnement, Olivier prévint toutes les finesses. Avant que Mlle de Croixménénil eût dit un mot de son cousin et de Bérengère, il s'informa très simplement des châtelains de Rochelande.

C'était à n'y rien comprendre, un vrai prodige! Si rebelle hier,—l'excellente personne le croyait!—Olivier se rendait maintenant avec une docilité inouïe aux secrets désirs de Flore. Certes, elle n'eût point osé attendre de sa diplomatie un résultat si prompt et si complet!

Souriant d'un air détaché, elle donna au jeune homme des nouvelles du baron, de l'abbé, de Bérengère et même de la fameuse histoire de Rochelande dont Olivier avait pu suivre les progrès et à laquelle il s'intéressait encore. Puis, habile à son tour peut-être, car c'était précisément à ce point qu'il avait voulu parvenir et vers lequel il avait manœuvré, contraignant sa voix à rester insouciant, à l'unisson de celle de Mlle de Croix-

ménénil, Charnailles reprit, comme pour continuer la conversation:

—J'ai ces jours-ci entendu parler longuement de M. et de Mlle de Givray par quelqu'un qui avait assisté à la fête de Rochelande et qui les avait rencontrés aussi plus récemment chez la duchesse de Mirepoix, où Mlle de Givray fut, paraît-il, fort admirée.

—Admirée! mon cher chevalier, s'écria Mlle de Croixménénil oubliant cette fois toute stratégie pour se livrer à son enthousiasme naturel, dites qu'elle fut la reine de ces deux fêtes! Oh! vous la connaîtrez à peine; l'animation, la danse, la parure font d'elle un être nouveau, et elle est si douce, point maniérée, point vaniteuse, avec cela! Toujours la même, malgré sa métamorphose. Ah! la robe de satin azurée qu'elle portait à la fête des Mirepoix dut passer dans les rêves de bien des gens, vous m'en pouvez croire!

—Je vous en crois d'autant mieux, madame, fit Charnailles avec quelque effort, qu'autre chose encore m'a été conté. Oh! vous voyez, je suis très bien renseigné, ajouta-t-il essayant de sourire. Le duc de Mirepoix ne se montra-t-il pas fort épris de ma petite amie?

—Si épris, chevalier, qu'il a demandé sa main! riposta étourdiment la vieille demoiselle.

—Je sais; on m'a dit aussi que ce mariage était presque décidé."

Olivier tenta de faire bonne contenance, mais une légère pâleur avait envahi son visage brun; et Mlle de Croixménénil avait d'excellents yeux.

—Décidé dans le cœur du duc, c'est un fait; mais dans la cervelle de cette petite sauvage de Bérengère, point, fit-elle pitoyablement, avec, dans sa joie, un désir de sauter au cou de son interlocuteur.

—Ah! vraiment!" s'écria Charnailles.

Et qui sait, peut-être éprouvait-il une impression analogue?

—Mon cher chevalier, Mlle de Givray est une personne extraordinaire: elle refuse sans sourcilier les plus beaux partis de la province, tout simplement. Son père et moi nous en sommes désespérés.

—Vraiment! dit encore le jeune homme d'un ton tout à fait joyeux.

—Je crois qu'elle veut rester fille... L'auriez-vous jamais pensé?

—Non, fit Olivier qui se souvenait du "beau chevalier" et d'autres choses encore.

—Si je vous parle aussi librement, reprit Mlle de Croixménénil, c'est que je me rappelle que vous fûtes des grands amis de Bérengère. Elle vous nommait.

—Son "vieux ami", oui, madame, acheva-t-il avec un peu de tristesse.

—Elle était aveugle, en ce temps-là!" corrigea Mlle Flore, comme pour excuser sa filleule.

Moi aussi, pensa Charnailles; mais il ne le dit point à voix haute.

—Je ne sais, fit encore la bonne marraine, si Bérengère est attirée par la vie religieuse; mais je ne le crois pas, et d'ailleurs l'enfant me paraît être fort triste, ce qui ne serait point le fait d'une véritable vocation.

—Triste, Bérengère?

—Point gaie, si vous préférez. C'est pour elle tout comme, et j'en suis très peinée. Où est le

temps des belles histoires qui la distraient si aisément! Hélas! je crois qu'on ne lui en a que trop conté: c'est pourquoi la réalité lui semble fâcheuse. Elle a toujours souhaité l'impossible... comme moi. Maintenant, que vous dirai-je? Il me semble qu'elle éprouve je ne sais quelle désillusion ou quel regret. Il faut dire aussi qu'à cette époque Rochelande n'est point fait pour susciter des idées roses en de jeunes cerveaux. C'est plus que jamais le "château de la Vieillesse", ainsi que disait parfois mon cousin le baron.

—Le château de la Vieillesse!" répéta lentement le jeune homme.

Et, pris par sa pensée, il ajouta:

"Quelles belles heures j'y ai passées pourtant; des heures que je n'oublierai jamais.

—On ne le dirait guère, monsieur, s'écria la précieuse Aminthe saisissant la balle au bond. Je vous avouerai,—puisque je suis en voie d'indiscrétions,—que le baron et l'abbé se plaignent quelque peu de vous.

—Est-il possible, madame?

—Comment en serait-il autrement? Vous ne leur avez point donné signe de mémoire, alors qu'ils se croyaient de vos amis."

Un peu pâle toujours, Olivier baissa la tête.

"Hélas! madame, murmura-t-il très ému maintenant, ne croyez pas que j'aie oublié Rochelande un seul jour; mais vous n'ignorez pas ce qui s'est passé;... alors une réserve indéfinissable m'empêchait de suivre les conseils de mon cœur. Je craignais je ne sais quel mécontentement de M. de Givray; je craignais qu'il n'éprouvât à me recevoir que de l'ennui, que... que Mlle de Givray ne vit en moi,—comment dirai-je?—la preuve vivante des déceptions vraiment cruelles et imméritées du père qu'elle aime. Que sais-je encore? mille autres choses, et..."

Il s'arrêta, puis, comme malgré lui:

"J'en ai beaucoup souffert."

Mlle de Croixménéil regarda un instant ce fier visage d'homme blémi par l'angoisse secrète qu'elle devinait.

"Monsieur de Charnailles, dit-elle cependant, mon intention n'était guère de vous adresser des reproches dont on ne m'avait point chargée."

Mais Charnailles l'interrogeait des yeux anxieusement; elle eut pitié.

"Mon cher chevalier, reprit-elle, si un simple devoir de courtoisie vous inspire en ce moment l'idée d'aller à Rochelande, je puis calmer vos scrupules, car la saison n'est pas favorable aux voyages à la campagne et l'on n'attend guère, pour l'instant, de visiteurs chez mon cousin; mais si au contraire vous ressentez un véritable désir de vous retrouver dans le château d'où vous dites avoir emporté de si agréables souvenirs, je puis aussi trancher vos doutes. Je crois à vrai dire que, sans même vous armer pour cette fois d'une barbe blanche, vous seriez le très bienvenu au château de la Vieillesse."

Allons, pensa Mlle Flore lorsqu'elle fut seule, voilà pour moi une belle journée! Ou je me trompe fort, ou le bonheur de ma petite Bérengère est en chemin vers Rochelande. Le bon Dieu, cette fois, m'a bien entendu!

Et elle ajouta modestement:

"Je n'ai point été maladroite."

Toujours est-il qu'en quittant l'habile diplomate que se croyait Mlle Flore, Olivier pensait marcher sur les nues, dans une éclatante lumière, bien que le pavé fût souillé de neige, le ciel assombri par le soir et les rues fort mal éclairées.

Confusément, il revivait les temps moroses qui venaient de s'écouler pour lui, les hésitations, les découragements, les trances par lesquels il avait passé depuis son départ de Rochelande, depuis l'entrevue de son père avec le baron de Givray. Certes, même à ce moment, aucun regret, aucune déception n'avait altéré dans son cœur la belle joie de l'honneur recouvré dont il savourait encore l'enivrement. Cette joie avait été complète; elle avait été si forte, que par instant des larmes lui en montaient aux yeux et qu'il eût voulu crier au monde entier son triomphe ému. Pourtant il avait pensé plus d'une fois au pâle visage douloureux, humilié du baron de Givray, aux grands yeux bleus de Bérengère, qui sans doute avaient pleuré. Sa joie à lui, si légitime qu'elle fût, c'était leur tristesse à eux. Il avait souffert de ce contraste inévitable; puis d'autres regrets,—plus égoïstes peut-être et plus déchirants,—s'étaient joints à cette impression. Il s'était dit que la destinée lui était décidément peu clémente.

A Rochelande, on l'avait cru ingrat; on n'avait pas eu tort, peut-être, car en vérité il avait fait de grands efforts pour oublier le château de la Vieillesse, pour oublier les douces heures charmées par le travail et l'amitié, et surtout, oh! surtout! le visage auréolé de boucles d'or et les yeux pleins de mystérieuse vie de la petite princesse, qui s'était éveillée tout à coup d'un long sommeil pour lui sourire.

Retourner là-bas, à quoi bon? Il lui paraissait que sa présence ne pourrait être qu'importune maintenant à M. de Givray, rappeler au vieux seigneur de pénibles souvenirs. Qui sait? peut-être même,—car la souffrance a de ces injustices,—accuserait-on tacitement l'hôte d'autrefois d'avoir voulu revoir en triomphateur les murs témoins de ses angoisses passées?

Quand M. de Givray était venu à Charnailles, Olivier avait éprouvé un grand désir de lui avouer sa profonde tendresse pour Bérengère, mais un scrupule l'avait arrêté qu'avait approuvé le chevalier. Profiter de cette heure de trouble, d'angoisse, pour implorer de M. de Givray le bonheur souhaité, n'était-ce point exercer sur la décision du pauvre gentilhomme, sur celle de Bérengère aussi, une sorte de contrainte morale; n'était-ce point paraître exiger ce bonheur au nom du passé, comme une réparation? Plus sage, plus loyal était d'attendre. Olivier avait attendu; alors les doutes étaient venus, l'orgueil avait parlé peut-être.

Mlle de Givray était belle, riche, admirée. En dépit de la mémoire de François le Taciturne, elle pouvait aspirer à un mariage brillant. Si on allait croire à un calcul des Charnailles, beaucoup moins fortunés?... Et puis pourquoi s'attirer les douleurs d'un refus?

Qu'était Olivier de Charnailles pour Mlle de Givray? Un vieil ami.

Aussi le jeune homme n'était pas retourné à Rochelande, et même il s'était interdit d'y écrire. Il espérait pourtant on ne sait quoi, un encouragement indirect, un hasard heureux qui le rapprocherait de Bérengère.

C'est alors que, confirmant ses plus sombres prévisions, un de ses amis, le baron de Rival, qui avait assisté à la fête de Rochelande et à celle de Mirepoix, lui avait rapporté les bruits qui couraient sur les fiançailles probables de Mlle de Givray avec le duc de Mirepoix, un brillant cavalier de vingt-deux ans, un des plus riches seigneurs de la province.

Ah! comme Charnailles avait ri de lui-même, comme il s'était raillé d'avoir pensé en de certaines heures que cette belle héritière, que recherchait le duc de Mirepoix, eût pu prendre le nom d'un pauvre petit chevalier, d'un homme plus âgé qu'elle de douze ans, et qu'elle avait longtemps nommé son vieil ami!

Dérision, folie! Le "beau chevalier" dont rêvait Bérengère était venu. Quant au "vieux monsieur de Charnailles" il serait invité aux noces, ainsi qu'on le lui avait promis.

C'avait été pour Olivier un cauchemar affreux, et cependant il lui fallait vivre de la vie de tout le monde, se composer un visage indifférent, sourire au besoin, épargner de son mieux tout chagrin à son père. Des amis cherchèrent à le rapprocher de Mlle de Mérane, qui maintenant l'accueillait avec ses plus gracieuses mines et dont les rigueurs étaient loin; mais Renée n'inspirait plus au jeune homme qu'indifférence ou pitié. Très triste, très las, il désirait retourner à Charnailles et y ensevelir ses regrets, lorsqu'il avait aperçu tout à coup à Caen, sur le cours de la ville, Mlle Flore de Croixménéil. Alors une soif de savoir s'était emparée de lui, comme auparavant de Bérengère elle-même, une soif de savoir si vraiment tout était fini, si vraiment Mlle de Givray s'était promise à cet inconnu, à ce jeune et séduisant gentilhomme.

Et voilà que soudain tous les nuages s'étaient dissipés, voilà qu'un grand soleil s'était levé dans le cœur de Charnailles. Les rapports du baron de Rival n'étaient que propos de petite ville: Mlle de Givray avait refusé le duc de Mirepoix et d'autres; elle était triste, elle semblait attendre on ne sait quelle destinée rêvée... Et le baron de Givray s'étonnait que l'hôte d'autrefois ne vint pas réclamer sa place au foyer où jadis, — au temps où on le croyait encore le petit-fils d'un coupable, — il s'était assis déjà!

Dès le lendemain, après une nuit d'insomnie, Olivier rapporta sa conversation avec Mlle de Croixménéil à son père; il se confia à lui avec le plus complet abandon.

"Ah! monsieur, s'écria enfin le jeune homme en terminant, autorisez-moi maintenant à me rendre à Rochelande! Je ne crois point m'être trompé; Mlle de Croixménéil m'engageait à le faire. Et si j'y étais accueilli, si... Mon père, vous ne gardez point de rancune aux Givray, n'est-ce pas?"

Le vieux chevalier sourit dans sa barbe grise:

"Mon cher fils, dit-il, vous savez que j'ai sur beaucoup de choses des idées particulières, et que même vous ne partagez pas toujours. Or il m'a semblé souvent que les gens valaient par eux-mêmes et par leurs propres actions beaucoup plus que par les mérites et les actions de leurs ancêtres. Quoique petit-fils de René-Marie de Givray, un bon serviteur du roi, un homme loyal, François de Givray, un bon serviteur du roi, un homme loyal, François de Givray fut un ami perdue, un

coupable, presque un meurtrier; mais par contre, descendants de François de Givray, Renaud de Givray et sa fille n'en sont pas moins nobles de cœur, dignes à tous égards d'admiration et de respect... Allez donc à Rochelande; je vais écrire moi-même au baron pour lui annoncer votre visite. J'espère que son bon plaisir sera de l'accueillir, et si vous avez alors, mon fils, le grand honneur de plaire à Bérengère de Givray, rappelez-vous que je m'en estimerai fort heureux et que je ne saurais souhaiter rien qui fût plus charmante, plus accomplie, mieux faite pour porter le nom de Charnailles. Que Dieu vous protège donc et vous accorde ce bonheur que je lui demande pour vous!"

Olivier de Charnailles arriva à Rochelande le soir, par un temps de neige triste et froid, mais il ne se souciait point de la tourmente folle qui lui avait collé sur le corps son manteau humide; il avait pour ainsi dire subi, sans en souffrir, la course longue et pénible par les chemins ravinés. Une émotion puissante lui étreignait le cœur, prenant tantôt la forme d'une crainte presque insupportable, tantôt celle d'un espoir affolé.

Le baron reçut son hôte dans le cabinet de travail. Un monceau de bûches géantes brûlait dans la cheminée, sur laquelle se détachaient les armes de Rochelande et la devise: *Tête fière et cœur fidèle*. Aux murs, le portrait de monseigneur de Givray, évêque de Rouen, et celui de la jolie petite aïeule, peinte par Clouet, s'animaient encore des éclairs intermittents du foyer; mais il semblait que la sinistre figure de François le Taciturne se fût évanouie, dissipée dans l'ombre, comme une horrible vision. Elle avait disparu.

La table aux échecs était prête devant le fauteuil vide de l'abbé Vincent, une dentelle oubliée traînait sur l'un des bahuts, et le visage bienveillant de M. de Givray, ses vêtements de velours sombres et sa fraise à la Henri IV, blanche sous sa barbe blanche, s'encadraient dans ce décor familial dont chaque menu détail disait ou redisait à Olivier tant de choses.

Ainsi qu'autrefois, ainsi que plusieurs mois auparavant, le baron s'écria:

"Soyez le bienvenu!"

Et il donna l'accolade, — accolade chaude, amicale, émue, — à l'hôte qui lui arrivait.

"Je suis heureux de vous voir, Charnailles, bien heureux!"

La réalité ressemblait à un rêve.

Puis la porte s'ouvrit et elle entra, elle, vêtue de clair comme au jour où, les mains pleines de violettes printanières, elle avait traversé, — vision frêle et fugitive, — la grande salle d'honneur, au jour où son sourire mystérieux d'âme encore endormie avait salué le "vieux chevalier de Charnailles" pour la première fois. Elle entra ignorant qu'Olivier, dont elle savait la venue prochaine, fût arrivé déjà. Du premier regard cependant elle le vit, et, saisie, s'arrêta à quelques pas de la porte. Elle n'avait pu composer sa physionomie; elle devint pâle soudain, très pâle, pâle comme sa robe, comme les dentelles de son col; mais il y eut dans ses yeux une expression de joie telle, que son visage entier, que tout son être s'en illumina.

Cette joie, qui éclatait comme un hymne de triomphe; cette joie, qui resplendissait comme une aurore, Charnailles la vit, la comprit, et ses re-

gards en furent éblouis et son âme en fut pénétrée. Alors, éperdu, il oublia les plans qu'il avait formés, les paroles qu'il avait préparées, la patience à laquelle d'avance il s'était résigné en raison des intérêts de sa cause et que la bien-séance sans doute lui imposait, et d'un élan, pâle lui aussi et tremblant comme Béregère :

— "Monsieur le baron, dit-il, pardonnez à mon angoisse; je m'étais juré d'attendre, de ne vous adresser qu'au moment opportun la demande qui m'amène ici, mais le bonheur de ma vie dépend de votre réponse, et..."

Il voulait ajouter :

"Si elle est négative, il faut que je parte."

Il n'en eut pas le courage, et, comme le baron très ému l'interrogeait des yeux, il acheva presque involontairement, sans entendre clairement ses propres paroles :

"Monsieur le baron de Givray, voulez-vous me faire le grand honneur et la grande joie de m'accorder en mariage mademoiselle Béregère de Givray, votre fille, que j'aime de toute mon âme et pour toute ma vie?"

XVIII

Une semaine après, M. de Givray, l'abbé Vincent et Olivier se trouvaient réunis devant la haute cheminée. Il était tard, Béregère s'était retirée, et tandis qu'Olivier s'entretenait avec le chapelain de l'histoire de Rochelande, le baron s'absorbait comme souvent dans la contemplation des flammes.

"Vous pourrez l'achever, votre oeuvre, mon cher abbé, dit-il tout à coup avec quelque amertume. J'entends par là lui donner l'unité d'une chose qui a son commencement et sa fin. Relatant l'histoire du premier des Givray de Rochelande, vous écrivez aussi en son ensemble, — car elle a déjà son terme, — l'histoire du dernier... Dieu sans doute avait ses desseins en me reprenant mes trois fils."

Mais Olivier regarda le baron et une ombre de reproche passa dans ses yeux.

"Vos paroles me peinent, monsieur, dit-il, car elles sont pleines de tristesse et de découragement. Ne souhaitiez-vous pas autrefois que l'un de vos petit-fils héritât de votre titre et de votre nom?"

Deux larmes, — de ces larmes viriles qui brûlent les paupières, — jaillirent des yeux du vieux soldat.

"Et vous, Olivier de Charnailles, répliqua-t-il d'une voix que l'émotion faisait presque dure, souhaiteriez-vous que l'un de vos fils portât le nom de François de Givray?"

— Non, monsieur, s'écria le jeune homme parlant au baron de Givray comme jadis l'abbé Vincent lui avait parlé à lui-même, non, pas le nom de François de Givray, mais celui de Roland-Louis de Givray, celui de tant d'autres héros. Ce nom, je serais fier que mon fils le portât, je vous le jure, et j'essayerais de lui apprendre à le porter comme vous."

Puis doucement, avec un sourire joyeux et très jeune, il ajouta :

"Prenez garde, baron de Givray; voudriez-vous que votre futur souverain, le fils de Louis XIII, eût lieu d'être jaloux? Un roi de France qui ne compterait point à son service un baron de Givray de Rochelande et un chevalier de Charnailles,

mais, vive Dieu! depuis des siècles ce serait le premier!

— Et le passé? — objecta encore le vieillard, quoique cet enthousiasme juvénile reconfortât son cœur.

Alors l'abbé, qui avait écouté, prit la parole :

"Le passé, dit-il, c'est le souvenir; ne nous laissons pas absorber trop par lui, mon vénérable ami, et regardons plutôt l'avenir qui est l'espérance, car, dans les cœurs que devait ravager et dessécher la haine, Dieu a voulu que l'amour fleurisse."

Le trésor de Louis de Valdemont ne gît plus dans les profondeurs du manoir. Le plus humble des habitants de Rochelande le sait, mais Maryvette l'ignore.

Chantant la naïve complainte de dame Ysabeau, évoquant le fantôme blanc de sa marraine, la petite folle des ruines joue encore en grand mystère avec des perles qu'elle admire, quelle carcasse de regards extasiés, qu'elle fait ruisseler comme de féériques gouttelettes entre ses doigts bruns.

Et elle sourira, et elle sera joyeuse dans sa misérable et puérile vie, tant que personne ne lui aura dit méchamment que les perles sont fausses et que, depuis longtemps dame Ysabeau n'est que poussière.

FIN

N'oubliez pas de lire dans le numéro

de DECEMBRE de

La Revue
Populaire

LE ROMAN COMPLET

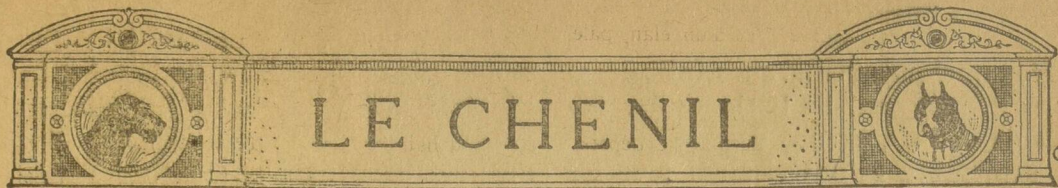
qui a pour titre :

L'EXILÉE

Par M. DELLY



Retenez d'avance votre prochain numéro.



par ALBERT PLEAU

LE CHIEN POLICIER MANGEUR D'HOMME

Je lisais dans "Kennel and Bench" de septembre une chronique sur le chien policier par un de nos meilleurs juges en races canines, M. A. R. Ross.

M. Ross est certainement dans l'erreur en comparant le chien qui a subi un dressage sérieux pour le service de la police, et le chien élevé sans aucun dressage et habitué à se faire caresser par tout le monde. Le chien policier n'est certainement pas un mangeur d'homme, comme le dit M. Ross, car il n'attaque que sur l'ordre de son maître, il sait distinguer l'ami d'avec l'ennemi. S'il est méfiant envers les étrangers c'est une preuve qu'il comprend son devoir. Il n'accepte aucune nourriture provenant d'étranger, et c'est une grande qualité chez lui, car le truc d'empoisonner un chien pour voler une propriété est trop connu pour s'attarder sur ce sujet.

A sa remarque que ces chiens sont muselés, étant trop méchants, je répondrai ceci :

Il y a à Montréal nombre de chiens policiers Belges en liberté, et qui n'ont pas encore mangé de personnes.

Si quelques propriétaires de chiens dressés musèlent leurs chiens, c'est tout simplement un acte de prudence très louable de leur part. Je pourrais citer des cas où des personnes ont été mordues par des chiens non poli-

ciers ni dressés mais ayant la réputation de chiens très sociables.

Le port de la muselière devrait être obligatoire pour toutes les grandes races, dans une ville aussi considérable que Montréal. Dans les grandes villes américaines tous les chiens doivent être muselés et tenus en laisse pour la promenade dans les rues.

Il faut bien se pénétrer de ceci, le chien policier est dressé de manière à ne pas se laisser corrompre, par des personnes étrangères, il arrive bien quelquefois qu'il y en a de très mordants, mais il ne faut pas dire qu'ils soient des bêtes féroces. Dans un concours, une exposition, ou sur une propriété privée, on ne devrait jamais caresser un animal qu'on ne connaît pas. Dressé ou non, de quelque race qu'il soit, un chien se méfie des gens et peut mordre sans avertissement. Seuls les chiens de petites races ne sont pas à craindre.

Le Groenendael, le Malinois et le Bouvier des Flandres, sont des races de chiens très affectueux, sincères et fidèles à leurs maîtres, très intelligents, ils sont de dressage facile. Ils s'acclimatent très bien au Canada.

Personne ici n'a eu à se plaindre de leurs méchancetés, seules les personnes peu éduquées sur ce sujet ont trouvé matière à critique. Avec le temps l'éducation se fera et alors chacun saura rendre à César ce qui appartient à César.

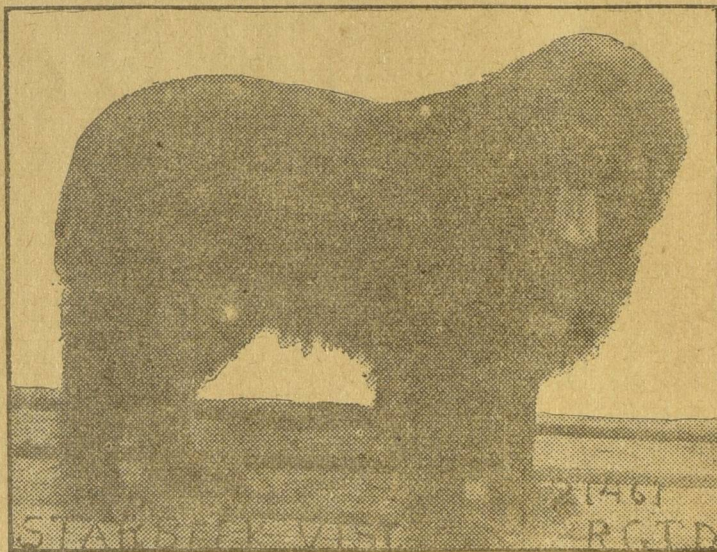
LE CHIEN BERGER BELGE, GROENENDAEL

Mes quelques remarques intitulées: "Les Primés sont-ils toujours des sujets de choix", parues dans la 'Revue' de septembre et qui visaient plus les juges que les exposants n'ont pas fait plaisir à certains d'entre eux qui se croyaient spécialement visés et qui m'ont adressé les reproches les plus injustes qu'on puisse faire. Cela pour

de bonne foi, et il est loyal de reconnaître son erreur.

Afin que chacun puisse se convaincre de mon entière bonne foi et de l'intérêt que je porte à l'élevage, en général, je demande qu'on lise l'article paru dans la "Revue Populaire" du mois de février 1924 écrit par un expert Belge, dont on ne récusera pas la compétence.

Afin d'aider mes compatriotes à mieux connaître le Groenendael, je



*Un Terreneuve de haute origine
Champion STARBECK VISTCOUNT, propriété du
Lieutenant Foucault, de Montréal.*

avoir dit la vérité, pour avoir mis en garde contre de faux jugements nos amateurs sérieux. L'élevage en général a besoin d'être protégé et pour cela il faut que chacun sache reconnaître un bon d'avec un mauvais sujet. S'il y a des juges assez peu consciencieux pour décerner des prix non mérités, je n'en blâme pas l'exposant, eux seuls en portent la responsabilité.

Un juge peut se tromper, personne ici-bas n'est infaillible et personne n'en voudra au juge qui s'est trompé

reproduit le Standard, tel qu'adopté en Belgique.

Caractères généraux de la race

L'aspect général dénote l'animal intelligent, rustique, habitué à la vie en plein air, bâti pour résister aux intempéries des saisons et aux vicissitudes atmosphériques si sensibles du climat belge.

A ses aptitudes innées de gardien des troupeaux, il joint les précieuses

UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT PLAPAO A L'ESSAI
ET LE LIVRE DE M. STUART, SUR LA HERNIE, ABSOLUMENT GRATIS

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant nuit et jour qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent— M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao, sans frais, pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse, est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles.

Deuxièmement: Adhérant de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie — certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continue — nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute — pendant votre travail quotidien — même pendant votre sommeil — ce merveilleux remède de infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD que couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En

même temps, ce tampon forme réservoir. Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les muscles affaiblis et effectue la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.

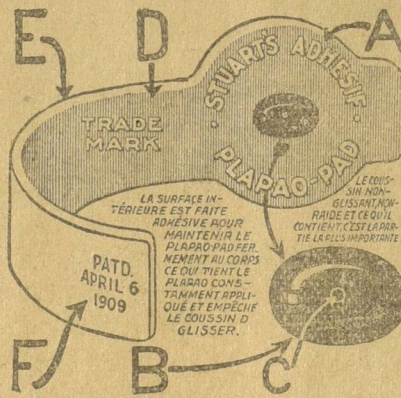
FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercirez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter MAINTENANT le merveilleux remède gratuit. Et GRATUIT signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi C.O.D. ou un essai douteux.

ECRIVEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet Essai gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.



COUPON

PLAPAO LABORATORIES Inc.
2667 Stuart Building, St. Louis,
Missouri, U. S. A.

Monsieur. — Veuillez m'envoyer PLAPAO à l'essai
et le livre de M. STUART absolument GRATIS.

Nom

Adresse

Le retour de la maille apportera l'essai gratuit
de Plapao.

qualités du meilleur chien de garde pour les propriétés; au besoin, il est, sans nulle hésitation, l'opiniâtre et ardent défenseur de son maître.

Gomme tout chien de berger, il est vigilant et attentif; sans cesse en mouvement, il semble infatigable.

Il présente une tendance marquée à se mouvoir en cercles plutôt qu'en ligne droite.



FATTY MALINOIS, importé par M. J. Poirier.

Crâne.—Pas trop large, à front plutôt aplati qu'arrondi.

Cassure du nez ou "stop".—Modérée, mais suffisamment prononcée.

Tête.—Longue, museau pointu sans toutefois être trop pincé.

Joues.—Plates, bien sèches, non chargées.

Truffe.—Toujours noire, suffisamment développée.

Oeil.—De couleur foncée allant du noir à la couleur noisette foncée, le regard interrogateur et dénotant l'intelligence: doit être protégé par une arcade sourcillière modérée.

Oreilles.—De forme triangulaire, raides et droites, bien plantées, de longueur moyenne; l'ouverture du cornet auditif est protégé par des poils

touffus. Les exemplaires dont les oreilles ne pointent pas correctement ne sont pas pris en considération.

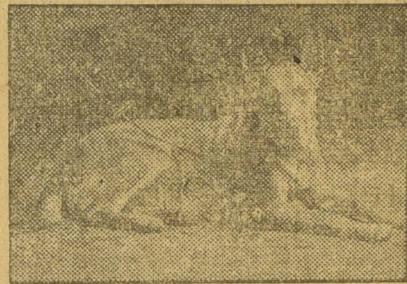
Dents.—S'adaptant correctement: celles de la mâchoire supérieure glissant légèrement sur le bout extérieur de celles de la mâchoire inférieure.

Lèvres.—Bien serrées: celles-ci, ainsi que les muqueuses, doivent être de couleur foncée.

Cou.—Cylindrique, bien musolé, de longueur moyenne, garni de poils longs et abondants déposés en collette.

Ligne de dessus (dos, rein, croupe).—Horizontale, large et puissante, de longueur moyenne.

Queue.—Forte à sa base, de longueur moyenne, disposée en panache; au repos, le chien la tient basse, la pointe légèrement recourbée en arrière, au niveau du jarret; en action, il la relève en lui imprimant une courbe plus accentuée vers la pointe, sans toutefois former crochet.



YVETTE, MALINOISE, récemment importée.
Propriété de M. J. Poirier de Montréal.

Défauts.—Queue portée trop haut; déviée à droite ou à gauche en dehors de la direction de la ligne médiane du corps. Les chiens sans queue ou avec simple moignon, soit naturellement, soit par ablation, ne peuvent prétendre à aucun prix dans les expositions.

Poitrail.—Peu large.

CIGARETTES**Guinea Gold****Douces et Extra Fines****12 pour 15^c 20 pour 25^c****OGDEN'S LIVERPOOL**

Poitrine.— Peu large, mais bien descendue.

Cage thoracique.— Bien développée, les côtes suffisamment arrondies.

Rein.—Large, puissant, bien soudé.

Ventre.—D'un développement modéré (ni ovalé, ni levretté).

Epaule.—Bien mise, longue et oblique, formant un angle très aigu avec le bras.

Bras.—Exactement dirigé dans le sens de la longueur du corps.

Avant-bras.—Long avec forte osature, garni à son bord postérieur, du coude au niveau du poignet, d'une frange de longs poils.

Fesse et cuisse.—Bien musclées ; les fesses sont ornées d'un poil long et abondant formant ce qu'on appelle la culotte.

Jambes.—Longue, jarret suffisamment coudé.

Pied.—Rond, bien compact, en patte de chat, ne peut être tourné ni en dedans (cagneux), ni en dehors (pandard).

Aplombs.—Réguliers.

Taille.—En moyenne 24 pouces au garrot pour les chiens; les chiennes généralement plus petites sont admises à partir de 22 pouces.

Poil.—Long et lisse sur la totalité de la surface du corps, excepté sur la tête la face externe de l'oreille et le bas des membres. Pour former une excellente enveloppe protectrice, le sous-poil doit toujours être serré et abondant. Défauts: poil frisé, ondulé ou roulé.

Couleur.—Noir zain: il est toléré un peu de blanc au poitrail, ainsi qu'au bout des pattes de l'arrière-main.

P. S.—Les commentaires du standard ci-dessus, seront donnés très prochainement par la publication de l'historique de ce beau chien, dans laquelle seront mis en relief les nombreux assauts qui furent livrés à son existence, mais auxquels il a du reste toujours victorieusement résisté.

VITAL TENRET,

Président du Groenendael Club.

Vient de paraître, "LE CHIEN". Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de Police, entraînement pour Exposition et traitement de ses maladies. Beau volume de 200 pages. Nombreuses illustrations. Prix: \$1.25. En vente dans toutes les librairies, ou chez l'auteur, Albert Pleau, 347 ave Laval, Montréal.

—o—

LES TRESORS DE L'“INVINCIBLE ARMADA”

—

On se préoccupe toujours de repêcher les trésors de l'“Invincible Armada”. Quelques mots d'histoire. En 1588, Philippe II, roi d'Espagne, envoya contre l'Angleterre qui menaçait sa suprématie navale une expédition gigantesque. Tandis qu'Alexandre Farnèse, partant des côtes de Flandre, devait attaquer l'Angleterre à l'Est, une flotte de 127 navires, commandée par le duc de Medina-Sidouia, devait bloquer le Sud et l'Ouest. La flotte anglaise armée par la reine Elisabeth ne comptait que 34 navires commandés par l'amiral Charles Howard. Elle eut le dessus. Farnèse, par excès de prudence, ne bougea pas dans les ports de Flandre. L'“Invincible Armada” du duc de Me-

dina-Sidonia fut en partie dispersée par la tempête, harcelée ou coulée par les Anglais. Ce fut la retraite et le désastre. L'Espagne y perdit 35 grands bâtiments et 13,000 hommes.

Parmi les bateaux coulés, citons l'“Amiral de Florence” et la “Florida” qui sombrèrent à Tobermory, côte Ouest d'Ecosse, avec 30 millions de pièces d'or, aujourd'hui près d'un milliard de francs. On songea souvent à les repêcher. En 1740, deux plongeurs découvrirent des pièces de huit réaux. De temps à autre quelque débris de la coque remontait à la surface. L'un de ces débris devint la propriété de Walter Scott qui en fit don au roi Georges IV. En 1919, le colonel Foss, après des années de recherches, put situer la position de l'épave. Il forma pour la repérer une élève, miss Margaret Naylor, scaphandrière de premier ordre, qui s'efforce de pénétrer à l'intérieur des épaves. Elle a déjà couru beaucoup de dangers. A sa première descente, elle perdit l'équilibre sur son échelle de corde et tomba au fond. Une autre fois, elle buta contre un obstacle et dut se traîner sur le sol marin. Elle réussit enfin à s'accrocher aux barreaux et à remonter. Les galères sont enfouies sous deux mètres de terre glaise. Il faudra du temps pour les dégager. Ajoutons que les moyens dont on dispose aujourd'hui pour travailler sous l'eau jusqu'à des fonds de 80 mètres permettent d'espérer la réussite.

—o—

Rien ne blesse un ami comme le manque de confiance; car qu'est-ce que l'amitié, sinon l'unité de deux âmes? Et où est l'unité sans la confiance?

“IL Y A SIX MOIS”

PERSONNE NE CROIRAIT A ME VOIR SI BIEN, QU'IL Y A SIX MOIS JE POUVAIS A PEINE MARCHER

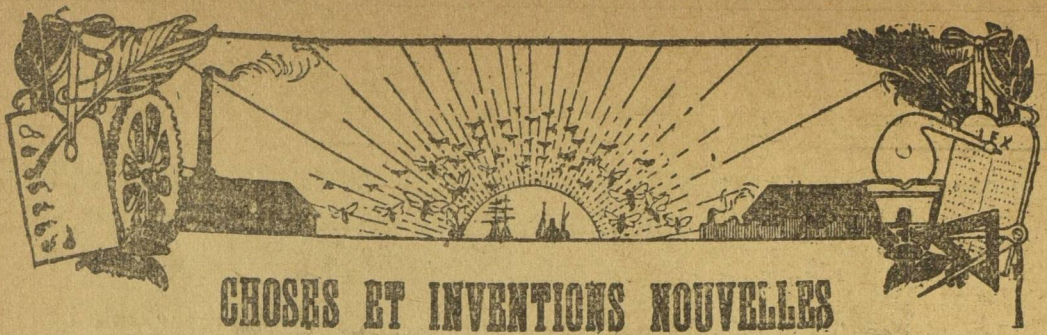
“Je n'ai jamais été très forte, et la grande chaleur l'été dernier, m'a beaucoup fatiguée. Ceci à ce que mon mari était sans travail me forçant à travailler moi-même jour et nuit pour vivre avait ruiné ma santé. Par bonheur mon mari put trouver une bonne place le jour même où je dûs me mettre au lit. J'essayai tout pour rattraper mes forces, mais il semblait au contraire que je m'affaiblissais tous les jours. Je n'étais plus qu'un squelette. Je ne pouvais plus ni manger ni dormir, et ma faiblesse était telle qu'un jour en voulant marcher, je tombai sur le plancher. J'étais si malade et si faible, que je ne m'inquiétais plus de savoir si j'allais vivre ou mourir. C'est alors que j'entendis parler de cette préparation : Le Carnol ! Une de mes amies l'avait employé et en avait obtenu des résultats merveilleux. Puisqu'il lui avait fait tant de bien, je décidai de l'essayer à mon tour. Les résultats furent vraiment miraculeux. Au bout de deux semaines j'étais capable de me lever et de me promener dans la maison. Mon appétit était revenu et je mangeais de bon cœur, pouvais dormir quand je me mettais au lit, ce qui m'a été impossible pendant des mois. J'ai déjà pris six bouteilles de Carnol et je continue à en prendre. Je pèse aujourd'hui plus que je n'ai jamais pesé dans ma vie. Je dors comme un enfant. Je ne me fatigue pas sans raison, et mon teint est aussi clair et mes joues aussi roses que ceux d'une jeune fille. Je bénis le jour où j'ai connu Carnol.”

Mme K., de Toronto.

Le Carnol est en vente chez votre pharmacien. Si vous pouvez affirmer en toute conscience après l'avoir essayé, qu'il ne vous a fait aucun bien, renvoyez la bouteille vide au pharmacien, et il vous rendra votre argent

3 - 122



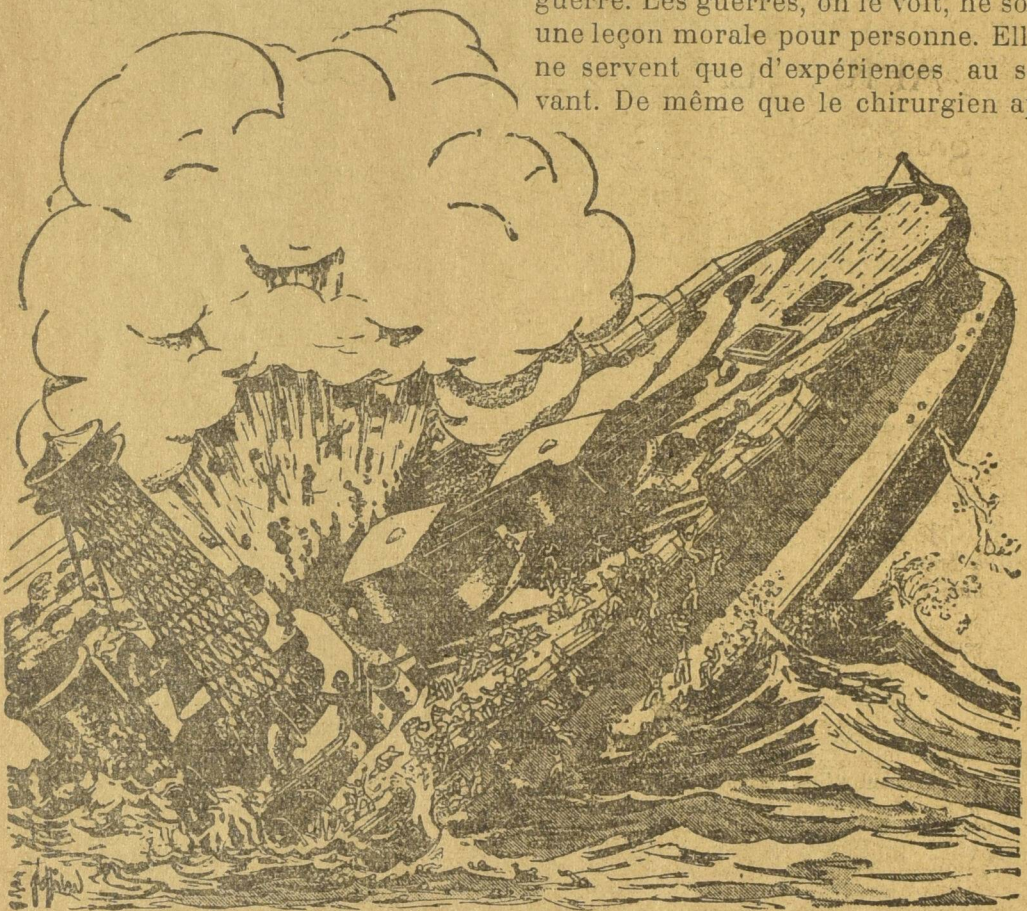


CHOSSES ET INVENTIONS NOUVELLES

LES RAYONS DE MORT

Le monde savant s'est autant préoccupé, cette année, du salut que de la destruction de l'humanité. Pendant que les uns cherchaient des remèdes au diabète, au cancer, à la tuberculo-

se, à la maladie du sommeil, d'autres étudiaient la force dévastatrice de certains rayons. Quelques-unes de ces dernières inventions sont à point. Elles seront mises en oeuvre à la prochaine guerre. Les guerres, on le voit, ne sont une leçon morale pour personne. Elles ne servent que d'expériences au savant. De même que le chirurgien ap-





APRES LA NAISSANCE DU BEBE

“SAIS-TU que tu as très bonne mine.”

“En effet, je suis très bien portante.”

“Et comment va l'enfant?”

“Il ne peut pas être mieux.”

“Et qu'as-tu fait pour avoir si bonne mine?”

“Au début, nourrir l'enfant m'avait tellement fatiguée et j'étais si malheureuse que le découragement me prit. Je suppose que le bébé était très agité parce que j'étais moi-même nerveuse, et cela m'épuisait de toujours le surveiller.”

“Je m'étais bien aperçue que tu étais à bout la dernière fois que je suis venue.”

“Je me sentis à la fin tellement misérable que je fis venir maman et le lendemain, elle me faisait prendre la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs.”

“J'aurais dû t'en parler, puisque tout le monde à la maison en prend.”

“Durant les premiers jours, je ne m'apercevais pas que ça me faisait du bien, mais bientôt je m'aperçus que je dormais mieux, que j'avais moins de

soucis et meilleur caractère. Mon appétit me revint et au fur et à mesure que je recouvrais mes forces, le bébé dormait mieux et était plus tranquille. Il va tout à fait bien maintenant et il ne peut à son âge avoir meilleur caractère.”

“Comment as-tu pris la Nourriture pour les Nerfs?”

“Une pilule après chaque repas et une avant de me coucher. Je pourrai bientôt m'en passer, mais pas avant d'être sûre que je suis tout à fait remise.”

“C'est splendide. Ma confiance dans la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs est plus grande que jamais, et ce n'est pas peu dire, car tu te souviens le bien qu'elle m'a fait quand j'ai eu ma crise nerveuse. Ta mère est-elle repartie?”

“Oui, et je t'assure que je bénis le jour où elle est venue à mon secours pour m'aider et me donner de bons conseils. Si elle n'avait pas connu la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, j'étais perdue.”

60 pilules, 60 sous, chez tous les marchands.

prend son art en charcutant des corps, vivants ou morts, ainsi le savant s'inspire des guerres pour perfectionner ses machines de destruction. Espérons que, en manière de compensation, la science arrivera à tuer l'homme "sans douleur". C'est le moins que nous puissions lui demander.

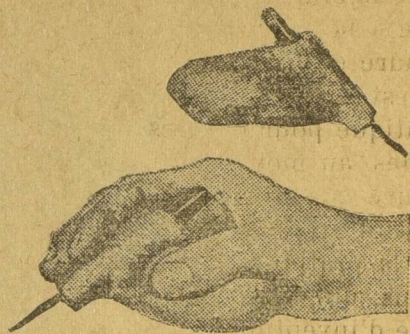
Tout récemment, un jeune ingénieur, d'origine anglaise, Bernay Johnson, trouva la formule d'un nouveau rayon de mort, qu'il appelle "le Rayon-Z". Il a devant lui un vulgaire tableau de distribution, comme on en voit dans les usines génératrices. Il pousse une manette et lance ainsi dans l'air un rayon capable de faire exploser un navire d'acier, en pleine mer, de paralyser un homme à une distance d'un demi-mille, de repousser violemment tout objet de cuivre, et faire fondre tous métaux.

LA CRAMPE DES ECRIVAINS

Les bonnes gens dont le métier est de tourner, sans jamais prendre haleine, la meule du journalisme ou de la comptabilité ou de la transcription des actes notariaux, sont sujets à une crampe de la main que l'on a appelée justement, "la crampe des écrivains", le mot écrivain étant naturellement plus entendu dans le sens d'écrivain public que d'auteur. On a inventé toute sorte de dispositifs pour soulager les victimes de cette crampe. Il y eut les blocs de bois, les moules de cire dentaire. Mais ces appareils étaient trop lourds.

La secrétaire d'un professeur d'université, atteinte de ce mal, imagina de tenir dans le creux de sa main droite un bandage humide de gypse ou plâtre qui épousa la forme de sa paume et de ses doigts en position d'écrire. Elle passa un crayon à travers. Et elle s'en

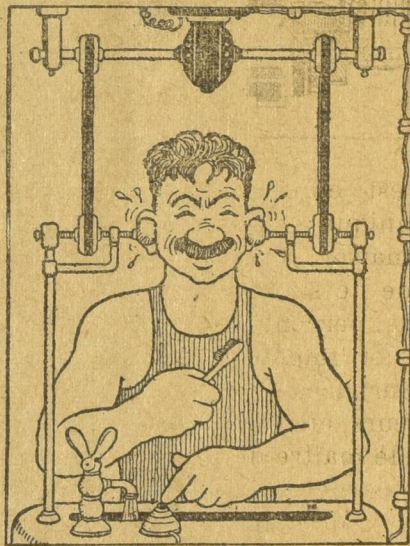
trouvait si bien que son idée fut adoptée par différents Instituts médicaux. On fit de ces appareils en osier, percé



d'un simple trou pour y donner passage au crayon ou à la plume retenu par un élastique enroulé. Le tout pèse à peine une once, bien que remplissant la main.

MOQUERIE DES INVENTIONS AMERICAINES

Un grand journal américain reproduisit, ces temps derniers, une série de caricatures des plus piquantes, sur



LE LAVE-OREILLES.

les inventeurs et leurs impossibles inventions, sur la tendance qu'ont les

Américains de tout automatiser. Ils visent, en effet, à supprimer complètement l'usage des bras et des jambes, chez l'homme. La mise en pratique, grâce à la science, de la théorie du moindre effort.

C'est d'abord (fig. 1) la curette automatique pour oreilles ou le lave-oreilles, au moyen de l'électricité. La gravure que vous voyez là n'a guère besoin d'explications. Si peu que vous ayez la pratique des magazines américains, que vous soyez habitué à ce genre d'inventions, vous comprendrez immédiatement.



L'EXPULSEUR MECANIQUE

C'est ensuite (fig. 2) l'expulseur mécanique à l'usage de tous ceux qui ont maison et qui rêvent d'un moyen rapide de se débarrasser de tous les intrus: percepteurs de comptes divers, taxes et impôts, solliciteurs, agents d'assurances, parents pauvres, colporteurs, etc. Au premier coup de cloche, le maître de céans tire une corde et le cornet, à l'extérieur, informe le monde qu'il n'y a rien à faire. S'il y a malgré cet avertissement, un bouton est pressé et un poing formidable vient se loger dans l'estomac du raseur!

UN BIENFAIT POUR LES FEMMES SOUFFRANTES

Mon traitement simple à domicile pour les différents maux dont souffrent tant de femmes a procuré des bienfaits sans nom à des centaines de Canadiennes.

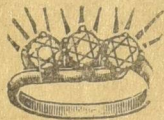
Si vous souffrez de maux de tête, de maux de reins, de douleurs dans le côté, de faiblesse de la vessie, de constipation, d'affections catarrhales internes; si vous éprouvez une sensation de gonflement avec accès de chaleur, de la nervosité, l'envie de pleurer, des palpitations, de l'apathie, demandez-moi par lettre mon traitement d'essai gratuit de dix jours, pour votre cas particulier. Rappelez-vous qu'il ne vous en coûtera rien! Ne souffrez pas plus longtemps. Ecrivez aujourd'hui même.

MME. M. SUMMERS 28F
BOITE 37 WINDSOR, ONT.

CRISES

Demandez le livre gratuit donnant des renseignements complets au sujet de la préparation Trench universellement réputée contre l'épilepsie et les convulsions. Simple traitement domestique. Plus de trente ans de succès. Témoignages de toutes les parties

du monde, plus de 1,000 en un an. Ecrivez immédiatement à
TRENCH'S REMEDIES, LIMITED
47 St. James Chambers, 79 Adelaide St., E.
Découpez cette annonce. Toronto, Ontario.



GRATIS. Cette magnifique bague. Demandez notre catalogue. Sur réception de 25 cts vous recevrez parfum de luxe: *Secret du Coeur*, et catalogues. Adressez:

ALLEN NOUVEAUTES, St-Zacharie, Qué.

FUMEZ

LE CIGARE "CARENITA"

EN VENTE PARTOUT :

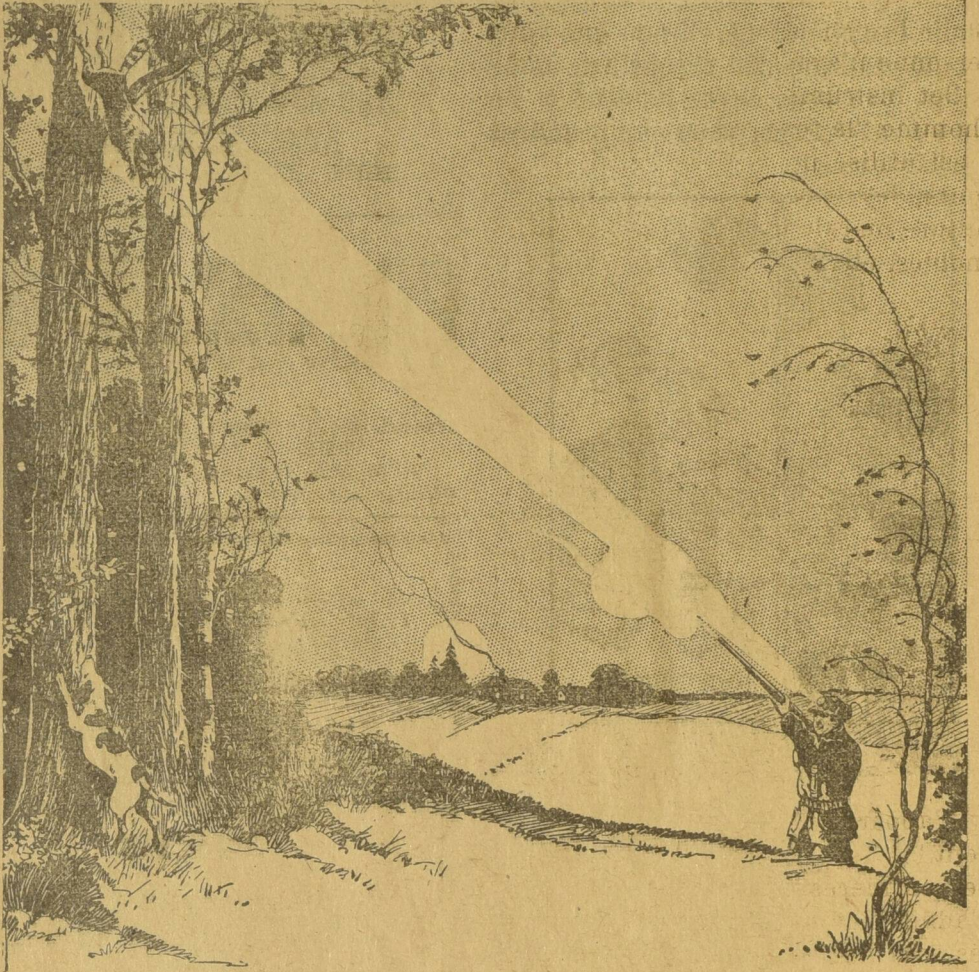
10 cts

Tel. Clairval 4160

LA CHASSE DE NUIT

Pour chasser la nuit le raton, l'opossum, la mouffette, avec des chiens, on a besoin d'une lumière qui n'embarrasse pas les mains et lance un rayon puissant. Ce qu'il y a de mieux certainement, de moins incommode

lage, la bête qu'il abattra tout à l'heure d'un coup de fusil. Plus que ça, le rayon de sa lampe lui servant de ligne de mire, comme le rayon d'un projecteur contre-avion au service de l'artillerie, il tirera cer-



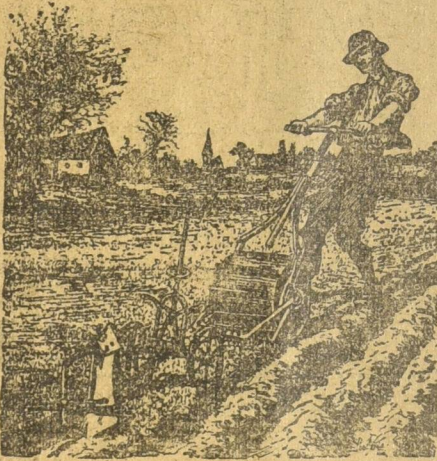
et de plus pratique, c'est une lampe de poche de bonne dimension, fixée au-dessus de la visière de la casquette du chasseur. Il a ainsi constamment une forte lumière devant lui, le précédant, qui le dirige et lui fait découvrir, au faite d'un arbre ou dans un épais feuil-

llement mieux la nuit que le jour. Si vous pouvez vous procurer une casquette de mineur, munie d'un dispositif pour tenir une lampe en place, vous n'aurez qu'à y fixer votre lampe de poche de la meilleure manière possible.

UN TRACTEUR A BRAS

Un cultivateur du petit village de Coudray-Montceaux (Seine-et-Oise), France, M. Pufois, très frappé de la difficulté de trouver de la main-d'œuvre dans les campagnes, vient d'inventer un tracteur presque aussi simple que la brouette de Pascal, mais auquel personne n'avait songé jusque-là.

Cet instrument ajoute au bras de l'homme "la force de deux boeufs", et il est utilisé pour tous les petits labours, les travaux de jardinage, de culture maraîchère, l'entretien des vignobles, etc.



L'appareil consiste en un cylindre dont les génératrices sont formées par des cornières constituant les pièces d'adhérence au sol, dont les extrémités sont fixées sur les jantes de deux roues calées sur le même essieu et portant chacune une roue à rochet.

Autour de l'essieu peut tourner un bras de levier sur l'extrémité duquel agit un homme en lui imprimant un mouvement alternatif.

Dans un sens, seulement, ce levier entraîne avec lui le cylindre par deux cliquets agissant sur les deux roues à rochets précitées.

Soyez bien faite!



Le seul moyen sûr, infaillible et scientifique pour développer la poitrine et devenir bien faite, c'est l'usage des PILULES GALEGINES, le célèbre remède français sans danger. Par la poste \$1.00.

Demandez les brochures explicatives illustrées, envoyées gratuitement. Consultations gratuitement.

Cie des Produits Cosmos
289 Ste-Catherine, Ouest
MONTREAL

FUMEZ

Le Cigare 1924

EN VENTE PARTOUT :

5 CENTS

Tel. Clairval 1160

La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré

15 CENTS L'EXEMPLAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la REVUE POPULAIRE.

Nom

Rue

Localité

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal

La longueur du bras de levier est "variable", et celle-ci est choisie de façon que le rapport entre elle et le rayon du cylindre permette de disposer d'un effort suffisant au crochet d'attelage.

Ce tracteur, expérimenté à la station d'essais des machines du ministère de l'Agriculture, a donné des résultats appelés à soulager bien des bras, à gagner du temps et à permettre aux petits cultivateurs de se passer de coûteux concours.

Tous ceux que la chose intéresse peuvent s'adresser directement à l'inventeur pour tous renseignements, à l'adresse ci-haut donnée.

LE RIZ

Le riz est un produit alimentaire très nutritif dont la consommation largement développée, soit en grains, soit en farine, permettrait de combler une partie de l'insuffisance de notre production en céréales; la farine de riz, mélangée à celle du froment, donne un pain excellent, remarquable par sa blancheur; elle peut ainsi éviter des importations onéreuses et empêcher d'augmenter le prix du pain; nous n'épuiserons jamais, à ce point de vue, les ressources de notre Cochinchine. Sous diverses formes, le riz entre d'ailleurs pour une grande part dans l'alimentation de nos possessions coloniales. Sans aller bien loin, le "couscous" n'est-il pas le plat pour ainsi dire national de l'Afrique du Nord? La préparation d'un succulent "couscous" exige tout un art. Ailleurs, le pillonnage du riz pour le repas familial, constitue l'occupation journalière des femmes. Que ce soit à Madagascar comme le représente notre gravure, ou au Soudan, cela leur paraît aussi naturel que

pour nous moudre du café. Comme on peut le voir par le trait ci-contre, emprunté au "Monde colonial illustré", les pileuses de couscous agrémentent leur travail de chants et d'acrobaties,



lançant le pilon, puis le reprenant après avoir frappé plusieurs fois dans leurs mains comme font les fillettes quand elles jouent à la balle.

UN FLEAU DES REGIONS TROPICALES.—LA CHIQUE

Les puces sont des insectes très importuns dans tous les pays du monde, mais celles qui vivent sous les tropiques sont, en outre, redoutables. Certaines comme la chique, se fixent dans la peau et sont capables de déterminer des accidents sérieux.

Le "Monde Colonial illustré" nous apprend que la chique ne se contente pas de se gorger de sang comme ses congénères, puis de quitter son hôte d'un instant pour aller digérer ailleurs, la femelle une fois fécondée s'introduit dans la peau de l'homme ou des animaux et y demeure, pour s'y repai-

GRATIS

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS AVEC LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

ETES-VOUS DELAISSEE ?

Plus d'une femme de nos jours, souffre en silence de se voir abandonnée et de ne pas savoir pourquoi. Le *secret* du charme féminin est la perfection physique naturelle qui la fait admirer partout où elle va; c'est-à-dire cette chose qui en fait une *vraie femme*. Ce charme, disons-nous, est sa beauté plastique. *Les bourrures ne remplacent pas un buste*. Une beauté physique artificielle n'a pas d'attrait. Vous êtes une *vraie femme*, et pour cela vous tenez à être physiquement développée à la perfection, comme le veut la nature.



Le *Réformateur Myrriam Dubreuil* mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues années d'études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le *Réformateur Myrriam Dubreuil* est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument *inoffensif*, bienfaisant pour la santé générale comme tonique.

VOUS AVEZ UNE AMIE

Mme MYRRIAM DUBREUIL vous offre un tonique merveilleux qui donne aux personnes nerveuses et maigres le buste parfait qui doit leur rendre la beauté convoitée. Ce tonique développe harmonieusement le buste de toute femme et fille en très peu de temps. Pas n'est besoin pour cela de crèmes, de stimulateurs électriques, de massage ou d'un faux traitement gratuit, bon pour tromper les gens. Notre traitement à nous est simple, efficace, sans danger d'aucune sorte. Et c'est en 25 jours que le traitement de Mme Myrriam Dubreuil augmentera votre poids et votre buste.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du *Réformateur Myrriam Dubreuil*. Notre *Réformateur* est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge.

TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE

Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 à 5 heures p.m.

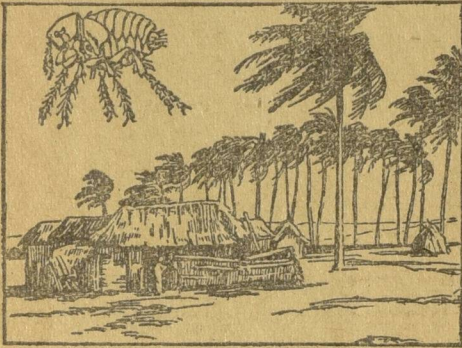
MME MYRRIAM DUBREUIL, 230 Parc Lafontaine, MONTREAL

Département 1

Boîte Postale 2353

tre, jusqu'à ce qu'elle ait amené à bien ses oeufs. Son abdomen se gonfle alors et devient énorme, au point que l'insecte qui mesurait à peine un millimètre lorsqu'il était à jeun atteint la grosseur d'un pois.

Les chiques vivent dans les bois et les herbes sèches, particulièrement dans les terrains sablonneux ; elles pullulent sur la côte occidentale d'Afrique, particulièrement à l'île de



La "chique" et l'île Sainte-Marie.

Sainte-Marie, en face de Loanda. C'est sur les pattes des animaux et sur les membres inférieurs de l'homme que les chiques s'implantent de préférence, produisant une petite plaie et une démangeaison qui devient une vive douleur si on laisse grossir le parasite. Il faut, dans ces régions, procéder quotidiennement à l'échiquage, sous peine d'accidents parfois graves.

— o —

ONT-ILS TELEGRAPHIE?...

Qui? Les Martiens!... Ils ont télégraphié: "Jopp", affirment certains sàvants d'outre-Manche et d'outre-Amérique. Ajouterai-ils quelques mots à ce vocable énigmatique, que nous serions bien en peine encore d'imaginer ce qu'ils peuvent être... Les romanciers, par bonheur, sont là pour

nous aider. Wells, le premier, peignit les Martiens dans "la Guerre des Mondes"; il en fit des êtres intermédiaires entre l'homme et la machine—des "tripodes" gigantesques et formidables. Un romancier français, Henri Allorge, vient de concevoir, sur le même thème, des inventions à donner le frisson. Dans "Ciel contre Terre", qui parut l'autre mois, il suppose que les Aréanthropes (ou "hommes de Mars") tombent, en plein océan Atlantique, à la façon de holidés qui surnagent ; qu'ils s'emparent de plusieurs navires ; qu'ils y installent des appareils redoutables, produits d'une science supérieure à la nôtre ; qu'ils ont l'apparence de géants velus, au sang vert, à l'oeil rouge—un oeil unique capable de foudroyer les pâles humains, et d'entraîner leur volonté tremblante ; qu'ils entrent en rapport avec les Terriens. Venus pour coloniser notre planète et pour l'accabler des bienfaits d'une civilisation supérieure, ils sont victimes non point des microbes, comme le supposa Wells, mais de l'alcoolisme.

Qui a vu le plus juste, Wells ou Henri Allorge ? Il est probable que nous ne le saurons point encore cette fois-ci. Quant à l'Académie des sciences, elle se désintéresse de la question ; elle thésaurise pieusement les arrérages d'un prix destiné à récompenser le savant qui aura réussi à communiquer avec une planète "autre que Mars!" Parce que, communiquer avec Mars, c'est trop facile, évidemment...

— o —

SOUS LA COUPOLE

Les "Apaches" et le dictionnaire

Les "Apaches" eurent hier les honneurs d'une discussion à l'Académie. Les prix littéraires étant décernées,

NE SOUFFREZ PLUS!



Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec —

Le Traitement Médical Guy

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le *beau mal*, les *déplacements*, *inflammations*, *tumeurs*, *ulcères*, *périodes douloureuses*, *douleurs dans la tête*, *les reins* ou *les aines*.

Avec ce merveilleux traitement, puls de *constipation*, *palpitation*, *alourdissements*, *bouffée de chaleur*, *faiblesse nerveuse*, *besoin irraisonné de pleurer*, *brûlements d'estomac*, *maux de coeur*, *retards*, *pertes*, etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

Consultation: Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 7 hrs p. m.

MME MYRIAM DUBREUIL, 230 PARC LAFONTAINE, MONTREAL, QUÉ.

Boîte Postale 2353 — Dépt. 25.

BEAUTE ET FERMETE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

TRAITEMENT DENISE ROY EN TRENTE JOURS

Le *Traitement Denise Roy*, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, *développe* et *raffermit* très rapidement la *poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante, certaine et durable sur le *buste*, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*.



Bienfaisant pour la santé comme tonique pour renforcer; facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY (de 30 jours) AU COMPLET : \$1.00
(Renseignements gratuits donnés sur réception de trois sous en timbres)

Mme DENISE ROY, Dépt. 5, B. P. 2740, 313 Amherst. Tel. Est 9252J, MONTREAL.

on s'est remis au dictionnaire, avant de procéder à la distribution des prix de vertu, et c'est le mot " apache " qu'on a rencontré.

Ce mot n'existe ni dans l'édition de 1878, ni dans Littré, et pour cause: il n'a, sous son acception spéciale, guère plus de trente ans.

Vers la fin du siècle dernier, on savait que les Apaches étaient une tribu indienne de l'Arizona et du Nouveau-Mexique. En 1880, traqués par les Blancs, avec trop de rigueur, ils s'étaient révoltés sous le commandement d'un chef nommé Victoria.

Cette révolte avait fini par des massacres réciproques, et le général mexicain Tassasas ayant eu raison des rebelles, ceux qui n'avaient pas été exterminés se soumirent.

Or, à la suite de cet événement lointain, un reporter parisien, faisant le récit d'un crime sauvage, écrivit que les assassins avaient des "mœurs d'Apaches".

Le mot fit fortune, et d'autant plus rapidement que M. Lépine, dit-on, par goût de pittoresque, l'accueillit.

L'usage, depuis lors, l'a très largement consacré.

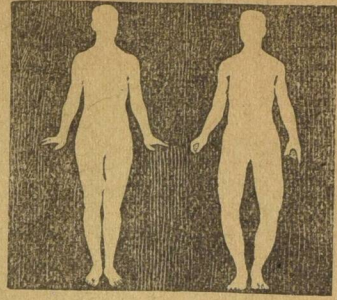
L'Académie pouvait-elle lui interdire l'entrée dans son Dictionnaire, qui est le "dictionnaire de l'usage"?

Elle a estimé qu'"Apache" pourrait figurer dans l'édition nouvelle de cet ouvrage, dont le premier volume doit paraître prochainement.

Ch. DAUZATS.

—o—

Apprendre à écouter, apprendre à raisonner, à douter de soi-même et à peser les opinions d'autrui, voilà la plus profitable des sciences, comme aussi la plus facile, car il suffit d'un peu de bonne volonté.



UNE JOLIE APPARENCE

est plus que jamais la clef du succès. Les hommes et les femmes qui ont les jambes arquées ou croches, jeunes ou vieux, seront heureux d'apprendre que ma nouvelle application est prête à mettre sur le marché. Ma préparation redressera les jambes arquées ou croches sûrement, rapidement et définitivement, sans douleurs, ni opération, ni malaises. Elle ne vous empêchera pas de travailler, étant portée la nuit. Mon nouveau modèle breveté numéro 18, E.-U., "Ltm-Straitner", est facile à ajuster; ses résultats vous sauveront rapidement des humiliations et amélioreront de 100 p. c. votre apparence.

Ecrivez aujourd'hui pour mon livre gratuit enregistré sur la physiologie et l'anatomie qui vous apprendra comment redresser les jambes arquées ou croches sans aucune obligation de votre part. Ajoutez dix sous pour frais de poste.

M. TRILETY, spécialiste, 1099 L,
Ackerman Bldg. Binghamton, N.Y.

QUATRE JUMELLES DANS UN BERCEAU

Un jeune ménage de Rambouillet vient d'avoir cette surprise. La mère a heureusement mis au monde en quarante minutes quatre soeurs jumelles qui ne demandent qu'à vivre. La famille Monnier ayant déjà trois enfants, l'Académie française n'a pas voulu se montrer moins généreuse que la Providence et lui a attribué, sans plus attendre, le prix Cognacq-Jay de 10,000 francs.

—o—

C'est une sottise présomption d'aller dédaignant et condamnant pour faux ce qui ne nous semble pas vraisemblable.—Montaigne.